

Juliette Marthe Champagne

«Isidore Cassemottes» de Saint-Vincent,

Alexandre Mahé (1880-1968) et la survivance canadienne-française en Alberta

Thèse

présentée

à la Faculté des études supérieures

de l'Université Laval

pour l'obtention

du grade de Philosophiae Doctor (Ph.D.)

DÉPARTEMENT D'HISTOIRE

FACULTÉ DES LETTRES

UNIVERSITÉ LAVAL

Février 2001

@ Juliette Marthe Champagne, 2001



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

Acquisitions et
services bibliographiques

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-57928-X

Canada

Résumé court

Alexandre Mahé émigre de France au Canada en 1909 et s'installe sur un *homestead* dans le nord-est de l'Alberta. Aimant écrire, il publiera des textes dans les journaux de langue française durant plus d'une trentaine d'années. L'analyse de ses écrits, avec l'aide des témoignages de ceux qui l'ont connu, donne un rare aperçu de la vie et des préoccupations des Canadiens français d'un milieu rural de l'Ouest du pays. Par le biais de ses écrits, la biographie d'Alexandre Mahé examine ses origines, sa formation scolaire et professionnelle, son émigration au Canada, l'exploitation de sa ferme à Saint-Vincent en Alberta, ainsi que sa lutte pour la sauvegarde de la langue et la culture française chez les Canadiens français de cette province.

Résumé long

Il est rare de trouver des témoignages des Canadiens français, particulièrement ceux qui provenaient du milieu rural, durant la première moitié du XX^e siècle au sujet de la colonisation de l'Ouest canadien. Ce travail examine la vie et les écrits du cultivateur Alexandre Mahé, émigré de France en 1909 et installé sur un *homestead* dans la région de Saint-Vincent, paroisse du nord-est de l'Alberta. Dès son arrivée, tout en tenant un magasin général et une ferme, il participe à la vie sociale de la communauté et s'intéresse à la promotion de la langue et de la culture française dans la province. Il sert de correspondant bénévole pour sa paroisse auprès des journaux de langue française, tout en y contribuant personnellement. Ses écrits dans les hebdomadaires, ainsi que ses papiers personnels et les témoignages oraux de ceux qui l'ont connu composent les sources documentaires principales de cette étude.

Les origines française et bretonne d'Alexandre Mahé, ainsi que sa formation personnelle et intellectuelle, permettent de mieux comprendre sa mentalité et les raisons de son émigration au Canada. Son voyage depuis l'Europe et son installation dans l'Ouest canadien sont représentatifs des défis que l'immigrant devait aborder. Une description du territoire et du contexte historique de cette région du nord-est de l'Alberta, ainsi que la perception qu'avaient les colons de leur pays d'adoption font l'objet du troisième chapitre. Le développement de la ferme d'Alexandre Mahé est examiné, son succès relatif lui permettant de mieux participer aux activités culturelles de sa communauté. Les chapitres suivants traitent de ses écrits et de ses idées à l'échelle paroissiale et provinciale. Il ne se limite pas aux journaux de l'Alberta et, pour certains sujets – les problèmes des catholiques de langue française en Alberta ou, durant la Deuxième Guerre mondiale, le conflit entre De Gaulle et Pétain –, ses discussions épistolaires dépassent parfois la frontière canadienne.

Par le biais d'un individu, cette analyse permet de mieux comprendre les préoccupations des Canadiens français de l'Alberta et de voir de quelles façons ils se sont organisés pour protéger et promouvoir leur langue et leur culture dans ce milieu majoritairement anglophone. Certaines des organisations qu'ils ont créées existent toujours et sont à la base de l'organisation actuelle de la francophonie albertaine.

Avant-propos

Ce travail n'aurait pu être fait sans l'aide de mes informateurs, en particulier de ma mère Germaine (Mahé) Champagne et de mon oncle René Mahé, à qui je suis extrêmement reconnaissante. Je tiens à remercier tous les gens de la paroisse de Saint-Vincent, ainsi que ses anciens résidents qui ont bien voulu m'aider dans mes recherches, de même que les Soeurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge pour leur soutien financier, pour l'accès à leurs archives à Nicolet, pour leur accueil, ainsi que pour les témoignages des anciennes enseignantes qui ont travaillé à Saint-Vincent. Plusieurs autres organismes m'ont aidé financièrement : l'Association canadienne-française de l'Alberta (ACFA) et la régionale de l'ACFA de Saint-Paul, le Comité des bourses de l'Université Laval, l'*Alberta Heritage Scholarship Fund* pour la bourse Roger Mahé, ainsi que l'*Alberta Historical Resources* pour le *Roger Soderstrom Scholarship in Historical Preservation*. Grand merci à mon directeur, le professeur Laurier Turgeon de l'Université Laval pour son encouragement dans ce long projet, ainsi qu'à mon codirecteur, le professeur Gratien Allaire de l'Université Laurentienne qui, au cours de ce travail, m'a toujours fait profiter de ses excellents conseils. J'ai apprécié l'appui du professeur Denys Delâge au cours de ce projet, ainsi que du CÉLAT. Je tiens à remercier l'Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean de l'Université de l'Alberta et plusieurs professeurs de cette institution, notamment les professeurs Claude Couture et François McMahan, la professeure Yvette Mahé pour ses conseils concernant les écoles albertaines, et le professeur Gilles Cadrin qui m'a fait connaître et prêté un travail de session de ses anciens étudiants. Merci à Ron Whistance-Smith, ancien conservateur de la *William Wonders Map Collection* de l'Université de l'Alberta pour ses copies des cartes détaillées de la Bretagne. Le frère Jean Laprotte des Frères de l'instruction chrétienne de Montréal a été très aimable en me fournissant des renseignements des archives privées de cette communauté, ainsi que pour m'avoir fait connaître un travail sur les méthodes pédagogiques des frères de Ploërmel. Ma gratitude est grande envers la congrégation des Oblats de Marie-Immaculée pour la permission d'utiliser leurs fonds entreposés aux Archives provinciales de l'Alberta à Edmonton, ainsi qu'envers l'équipe des archivistes de ces archives. Je suis reconnaissante aux archives du Glenbow à Calgary pour l'usage des fonds Étienne Michaud et Auguste Bernard, et envers les comités du livre historique de Saint-Paul et celui de Saint-Vincent pour la permission de reproduire de leurs photos. Mes sincères remerciements vont aussi à tous ceux qui ont lu et corrigé mon manuscrit, en particulier Maïte Cuyollaà et Anne-Hélène Kerbiriou, ainsi qu'à ma famille et à mes bons amis en Alberta qui ont payé de mes voyages et qui m'ont hébergé, prêté leurs véhicules et aidé financièrement, afin que je puisse poursuivre mes recherches. Enfin, je suis reconnaissante à mon époux Yves Le Guével qui, avec patience et enthousiasme m'a sans cesse accompagné dans ce projet. À tous les autres qui m'ont aidé et encouragé en cours de route, sans oublier le personnel de soutien au département d'histoire et au CÉLAT de l'Université Laval, encore une fois, merci.

TABLE DES MATIÈRES

	<u>Page</u>
Précis court	i
Précis long	ii
Avant-propos	iii
Table des matières	iv
Introduction	
1.1. Méthodologie	4
1.2. Historiographie des Canadiens français de l'Ouest	10
1.3. Critique des sources	22
Chapitre I	
Origines et formation d'Alexandre Mahé	
1.1. Origines	36
1.2. Études et formation professionnelle	54
Chapitre II	
Vers l'Ouest canadien : voyage et installation	69
2.1. Le voyage transatlantique	70
2.2. De Saint-Jean, Nouveau-Brunswick à Montréal	79
2.3. Vers les Prairies canadiennes	83
2.4. Sur le chemin de Damas - vers Saint-Paul-des-Métis	93
Chapitre III	
À la conquête du sol	106
3.1. Aperçu historique de la région de Saint-Vincent	107
3.2. Les débuts de la colonisation dans la région du lac Saint-Vincent	120
3.3. L'installation d'Alexandre Mahé comme colon et marchand	134
Chapitre IV	
Le cultivateur et sa ferme, 1917-1956	156
4.1. Le règlement des dettes au magasin	157
4.2. L'agrandissement de la ferme Mahé	165
4.3. Mise en valeur de la ferme	175
4.4. Employés à la ferme	183
4.5. Viabilité de la ferme	187

Chapitre V	
Saint-Vincent, paroisse et communauté, 1917-1927	197
5.1. Construction du paysage paroissial	198
5.2. L'organisation d'activités communautaires	214
Chapitre VI	
Témoin de sa communauté, 1927-1937	225
6.1. Du regroupement provincial au regroupement local	226
6.2. L'Association canadienne-française et <i>La Survivance</i>	238
6.3. Promotion locale de <i>La Survivance</i>	249
Chapitre VII	
«Dieu et nos Droits»: lettres d'«Un Vieux Colon» au <i>Travailleur</i>	262
7.1. Mise en scène du débat	263
7.2. M ^{sr} H.J. O'Leary et l'archidiocèse d'Edmonton	271
7.3. Les lettres du «Vieux Colon»	276
Chapitre VIII	
Joutes d'esprit et différends : débats des années de guerre	291
8.1. Dialogues courants	292
8.2. Différends de la francophonie nord-américaine 1940-1945	303
Chapitre IX	
«La force des faibles» - le temps des Bilans : actifs et gains de la francophonie albertaine	326
9.1. Le forum du courrier des lecteurs de <i>La Survivance</i>	328
9.2. Le bilan des lecteurs	331
Conclusion	340
Annexes	
1. Plan d'un canton	351
2. Carte 1. Guégon et région	352
3. Carte 2. Le territoire avant la colonisation	353
4. Carte 3. Nord-est de l'Alberta, région de Saint-Vincent	354
5. Photos	355
6. Protocole d'entente	367
Liste des tableaux	
Tableau 3.1. Prises de <i>homesteads</i>	124
Tableau 3.2. Valeur, <i>homestead</i> et ferme, janvier 1917	154
Tableau 4.1. Blé, livre de comptes d'Alexandre Mahé, 1920-1921	178
Bibliographie	369

Introduction

Entre 1931 et 1963, *La Survivance*, qui est depuis 1929 l'unique journal de langue française en Alberta, publie une cinquantaine de lettres, d'articles et de poèmes signés par «Isidore Cassemottes», qui paraissent presque toutes sous la rubrique de la «Tribune libre», faisant de cet auteur le contributeur le plus prolifique à cet hebdomadaire. L'usage du nom de plume est alors une pratique répandue. Vers 1930, les Canadiens français qui habitent l'Alberta sont en grande majorité des cultivateurs, et c'est d'emblée qu'ils comprennent le sens d'Isidore Cassemottes, terme qui, aujourd'hui, semble passablement farfelu. «Isidore» rappelle le saint patron des cultivateurs à qui, sans doute, ils adressent de nombreuses et ferventes prières pour le succès de leurs récoltes. Le nom «Cassemottes» précède la découverte de l'«or noir» de l'Alberta, et réfère au grand défrichement que doivent faire les centaines de milliers de colons qui cherchent la fortune dans les «blés d'or» sur les Plaines de l'Amérique du Nord. Ces colons, dans la langue de la majorité anglophone, se reconnaissent être des *golddiggers* à leur façon, car en faisant le long et pénible travail du défrichage du sol vierge de la Prairie, ils se désignent prosaïquement comme des *sodbusters*. «Cassemottes» est l'équivalent à point et bien français de ce terme, et l'homme

qui signe de ce nom d'emprunt est Alexandre Mahé, un fermier de la paroisse de Saint-Vincent, sa plume toujours prête à défendre la cause de la survivance canadienne-française en Alberta.

Né en 1880, dans l'Ouest de la France d'une famille de paysans du pays gallo, la Bretagne non bretonnante, Alexandre Mahé fait des études supérieures au collège des frères de l'Instruction chrétienne (frères La Mennais) à Ploërmel, au Morbihan. En 1897, il se rend enseigner dans une école des frères au Sénégal, alors une colonie française. Lorsque les lois de la séparation de l'Église et de l'État français l'obligent à se chercher du travail ailleurs, il se trouve, en 1903, un emploi avec un commerçant de Gambie, pour qui il travaille durant plusieurs années dans le hinterland africain, où il s'occupe d'un comptoir de traite et d'une plantation d'arachides. Il revient en France en 1908 et émigre au Canada l'année suivante, au printemps de 1909, s'installant sur un *homestead*¹ dans le Nord-Est de l'Alberta. Tout en apprenant à manier la hache, à tenir les manchons d'une charrue et à toucher les boeufs, il ouvre aussi un petit magasin et s'active dans la promotion de la communauté de Saint-Vincent, où il a élu domicile.

Entre 1918 et 1930, Alexandre Mahé sert de correspondant bénévole pour la paroisse de Saint-Vincent aux journaux albertains de langue française, ainsi que de secrétaire au cercle local de l'Association canadienne-française de l'Alberta (ACFA). Après, on trouve de ses lettres dans *Le Travailleur*, un journal hebdomadaire franco-américain, à Worcester, Massachusetts, où il signe du nom «Un Vieux Colon». La rédaction de ce journal publie une longue série de ses lettres

¹Il n'y a pas de terme français équivalent au mot *homestead* pour désigner les concessions données aux colons. Le terme est utilisé tel quel, tout comme *homesteader* pour le colon.

exposant la situation difficile des Canadiens français catholiques en Alberta entre 1920 et 1935. Tel que mentionné, il écrit de temps à autre à *La Survivance*. En plus de cette correspondance, à ses heures, il taquine la muse et il laisse derrière lui divers brouillons et essais, mais il n'a jamais réussi à se faire publier autrement que dans les journaux; quelques uns de ses manuscrits de romans semblent avoir été perdus en cours de route. Malgré tout, nous avons récupéré environ 130 lettres, articles et poèmes, certains dont il continua de rédiger jusqu'à la fin de ses jours en 1968. Le fil conducteur de ces écrits est la survivance des Canadiens français en Alberta et les liens communs qu'ils ont tous avec la culture française. Sans cesse, dans ses écrits, il rallie ses compatriotes d'adoption et fait tout ce qu'il peut pour encourager la lecture et l'utilisation du français en Alberta.

Son histoire et son engagement nous sont connus depuis toujours, car cet individu était notre grand-père maternel. Mais si nous savions que notre aïeul aimait écrire et que ses écrits avaient paru dans les journaux, leur ampleur et leur importance nous échappaient. Des quelques textes que nous connaissions, seulement les plus narratifs nous semblaient propices à une histoire de sa vie ou à un mémoire de famille. C'est en constatant la masse de documents jaillis de sa plume fertile, et en étant venu à connaître la rareté et la difficulté d'interprétation des écrits provenant des Canadiens français du milieu rural de l'Ouest, qu'il nous a semblé qu'une étude de ses idées et de son vécu pourrait s'intégrer dans le cadre de l'histoire sociale². Dans sa totalité, le corpus de ses écrits forme un éloquent témoignage de la vie de ce pionnier français de la paroisse de Saint-

²Bernard Wilhelm, «L'état premier de la littérature française de l'Ouest : les récits de pionniers», *Écriture et politique*, dirigé par Gratien Allaire, Gilles Cadrin, Paul Dubé, Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO), n°7, Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean, Edmonton, 1989, p. 259-264.

Vincent et, aussi, de la mentalité des Franco-Albertains en milieu rural de 1909 jusqu'au début des années soixante.

1.1. Méthodologie

L'engagement et l'enracinement de l'historien dans son sujet ne sont pas incompatibles à la production de l'histoire, et même si la «connaissance intime» peut être un risque, l'historien Antoine Prost insiste qu'elle peut aussi être un «atout irremplaçable», citant à cet effet Henri-I. Marrou³. Le vécu de l'historien est un élément subjectif inévitable pour tout travail en histoire, qui nécessite un travail intérieur, ce que Marrou appelle «la psychanalyse existentielle»⁴. Nous admettons volontiers qu'initialement l'idée d'aborder un sujet si intime nous a semblé difficile, mais nous sommes d'accord qu'il est possible de travailler objectivement sur un sujet, tout en étant engagé, et pouvoir prendre le recul qui est nécessaire. Visant à éviter le scénario du «grand homme», nous avons voulu mettre de la lumière sur les intentions et la mentalité de notre aïeul, ainsi que sur son temps, époque méconnue dans l'histoire du Canada français, particulièrement en ce qui concerne le domaine rural. Si pour le lecteur non-initié, il est parfois difficile de comprendre le sens de ces écrits d'un autre temps, comme historienne, nous avons tâché de les interpréter, et notre proximité au sujet a facilité cette analyse. Il n'en reste pas moins que cet

³Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Éditions du Seuil, 1996, p. 95.

⁴Prost, *Douze leçons*, p. 240; Henri-Irenée Marrou, *The Meaning of History*, Palm, Montréal, 1966, traduction *De la connaissance historique*, Éditions du Seuil, Paris, 1959, traduit par Robert J. Olsen, p. 248-251.

apprentissage ne s'est pas fait automatiquement, et que nous avons été obligé d'approfondir notre savoir sur le sujet. De plus, en nous penchant sur cette histoire de notre famille, forcément, nous étions aussi une informatrice et une observatrice participante. Nous partageons la même culture et les mêmes souvenirs que plusieurs de nos informateurs, ce qui n'est pas incompatible à des études de nature ethnologique comme celle-ci⁵. La faiblesse de l'histoire orale, sa proximité aux sources, est aussi sa force, et c'est ce qui permet de tisser des événements hétéroclites dans une trame qui se prête plus facilement à l'interprétation⁶. Dans ce cas, elle permet de rendre un sens à des sources de qualité inégales - articles de journaux, fondamentalement secondaires en nature, bribes biographiques notées dans des essais ou des articles - et de donner une cohérence aux sujets et aux idées qui ont préoccupé un homme, et sa société, au cours de plus d'un demi-siècle.

Les écrits du genre «au ras du sol⁷» qui témoignent de la période de colonisation et d'installation, particulièrement en ce qui concerne les groupes d'appartenance française, sont très rares dans l'historiographie de l'Ouest canadien, et cela rend encore plus précieuses les bribes d'histoire qui se trouvent dans les lettres de cet individu. Le cas d'Alexandre Mahé révèle une vision de société qui permet de mieux comprendre les intentions des colons canadiens-français et les façons dont

⁵Les divers aspects et problèmes de l'observation participante sont examinés par Jan Vansina, *Oral Tradition as History*, The University of Wisconsin Press, 1985, p. 197-205 et Virginia Yans-McLaughlin, «Metaphors of Self in History : Subjectivity, Oral History, and Immigration Studies», *Immigration Reconsidered : History, Sociology, and Politics*, Ed. by Virginia Yans-McLaughlin, 1990, p. 254, 262.

⁶Tamara K. Haraven, «Appendice A. «The Subjective Reconstruction of Past Lives», *Family Time and Industrial Time : the Relation between the Family and Work in a New England Industrial Community*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 377-378.

⁷L'expression est de Jacques Revel, «L'histoire au ras du sol», préface, in Giovanni Levi, *Le pouvoir au village : l'histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1989, p. XV-XVIII.

ils se sont organisés pour se tailler une place légitime dans la société albertaine et canadienne-française. Les sources orales peuvent venir en aide pour combler les gouffres documentaires que l'on retrouve dans des sociétés illettrées⁸. Nous croyons qu'il est préférable de voir l'élément de subjectivité avec son sujet comme un outil qui permet de mieux retourner le miroir sur le passé, afin d'y voir, aussi distinctement que possible, la réalité d'un temps révolu. C'est ainsi que pour compléter l'analyse des écrits d'Alexandre Mahé, s'ajoute la mémoire vive de ceux qui l'ont connu, permettant d'illustrer une des facettes presque oubliées de la diaspora française de l'Ouest canadien.

Depuis plus d'une cinquantaine d'années, l'histoire sociale se penche sur les grands nombres et sur les groupes ordinaires, en faisant l'analyse quantitative de documents sériels. Cette nouvelle façon d'écrire l'histoire, issue de «l'école des Annales» et de la démocratisation de l'histoire, permet de mieux comprendre les phénomènes de masse et les classes populaires, jadis ignorée au profit de l'élite. Mais cet outillage quantitatif et sériel est difficile à manier pour comprendre des sujets isolés, des petits groupes «sans histoire» ou sans séries de documents. L'approche micro-histoire, essentiellement qualitative, sans être en soi une nouvelle discipline, est utile pour saisir un tel objet isolé. D'après l'historien Giovanni Levi, un des architectes de la micro-histoire, «la reconstitution du contexte historique et social dans lequel se déroulent les événements permet de

⁸Un tel exemple est le travail de Mélinda Jetté qui a aussi eu à faire face à la subjectivité de son sujet en préparant son mémoire maîtrise, *Ordinary Lives: Three Generations of a French-Indian Family in Oregon, 1827-1931* (département d'Histoire, Université Laval, octobre 1996). Elle retrace les origines de sa famille, des traiteurs de fourrures montréalais venus en Oregon au début du XIX^e siècle. Motivée par ce que l'étude pouvait lui dire de plus que la tradition orale connue de sa famille, elle aborda sa thèse avec le désir de conserver le souvenir de cette histoire inédite, qui s'effiloçait et s'oubliait avec le temps.

comprendre ce qui paraît inexplicable et déroutant au premier abord⁹». L'historien doit intégrer la mentalité de son objet d'étude afin de comprendre les dynamiques de la culture et de voir comment celui-ci se présente et s'interprète à l'intérieur de son groupe d'appartenance et devant ceux qui les entourent¹⁰. En utilisant des documents concernant un cas ou un événement méconnu et en reconstituant soigneusement son environnement matériel et social, il devient possible de mieux comprendre les dynamiques et les enjeux de la société en question.

Les individus qui sont le sujet de la documentation ne sont pas obligatoirement des modèles de probité, ni des gens illustres, ou de grands notables. S'ils deviennent le sujet d'une biographie, c'est surtout parce que leur cas est utile pour illustrer une période ou un événement méconnu. À ce sujet, Jacques Le Goff précise que «l'individu n'existe que dans le réseau de relations sociales diversifiées et cette diversité lui permet de développer son jeu¹¹». Mais pour le comprendre, l'historien doit aussi pouvoir «décortiquer» les documents pour ce qu'ils révèlent sur l'individu et son temps¹². Dans une biographie, le cas individuel utilisé à des fins de connaissances historiques

⁹Giovanni Levi, «Les usages de la biographie», *Annales ESC*, novembre-décembre 1989, n° 6, p. 1330-1331. L'exemple classique du succès de cette approche qualitative est l'explication de l'anthropologue américain Marshall Sahlins qui a puisé dans la culture orale des indigènes de Hawaï pour donner du sens au mystère de l'assassinat du capitaine James Cook à cet endroit en 1779, voir Sahlins, *Islands of History*, Chicago, University of Chicago Press, 1985. Quelques micro-histoires basées sur des documents ou des publications obscurs ont même atteint le statut inouï d'ouvrages populaires, tel celui d'Emmanuel Le Roy Ladurie, *Montaillou, Village occitan de 1294 à 1324*, édition révisée et corrigée, Paris, Gallimard, 1975, c. 1982, et de Nathalie Zénon Davis, Jean-Claude Carrière, Daniel Vigne, *Le Retour de Martin Guerre*, Paris, Laffont, 1982, qui devint un film célèbre.

¹⁰Hans Medick, «"Missionnaires en canot", les modes de connaissances ethnologiques, un défi à l'histoire sociale?», *Genèses* 1, septembre 1990, p. 40.

¹¹Jacques Le Goff, *Saint Louis*, nrf, Éditions Gallimard, 1996, p. 21.

¹²Le Goff, *Saint Louis*, p. 18.

peut faire ressortir certains thèmes de la vie de l'individu ou des étapes marquantes qui démontrent le fonctionnement du système normatif, car comme l'écrit Lévi, dans tout système, l'individu possède une liberté de choix et ses gestes peuvent avoir un impact sur sa communauté d'appartenance¹³. L'individu, d'après l'historien américain Lawrence Stone, a un rôle comme acteur social, et les actions d'une seule personne peuvent outrepasser les effets de la démographie ou de l'économie¹⁴. L'historien canadien Lewis G. Thomas en pense autant des «privileged settlers», ces colons qui arrivent mieux nantis, par leur classe sociale, par leur fortune personnelle ou par leur formation scolaire ou professionnelle¹⁵. D'après lui, ces avantages leur permettent de s'intégrer plus facilement et de contribuer de façon positive au bien être de tous, ainsi qu'à l'établissement de la communauté.

L'historien Réal Bélanger démontre que la biographie peut lier désormais vie privée et vie publique dans une dynamique évolutive, le travail biographique plaçant l'individu dans son cadre, ce qui entraîne l'étude du mode de vie et des habitudes sociales, des relations et des solidarités, des attitudes, des fortunes mêmes¹⁶. Comme l'explique Jacques Revel, un cas individuel permet de suivre comme marqueur, comme fil conducteur, un homme, une communauté ou une oeuvre,

¹³Lévi, «Usages de la biographie», p. 1333-4.

¹⁴Lawrence Stone, *The Past and the Present Revisited*, Routledge and Kegan Paul, London and New York, 1987, p. 80.

¹⁵Lewis G. Thomas, «The Privileged Settlers», *Rancher's Legacy*, Patrick A. Dunae, ed., Western Canada Reprint Series, The University of Alberta Press, 1986, p. 151-167; «Associations and Communications», *Canadian Historical Association, Historical Papers*, 1973, p. 1-12.

¹⁶Réal Bélanger, «Écrire sur la carrière politique de Wilfrid Laurier», *Boswell's Children, the Art of the Biographer*, edited by R. B. Fleming, Dundurn Press, Toronto & Oxford, 1992, p. 186.

dans la complexité des relations, des espaces et des temps multiples «dans lesquels il s'inscrit¹⁷.» L'avantage d'une biographie historique est que l'étude d'un individu permet de comprendre la société qui l'a entouré; le personnage biographique devient un sujet «globalisant» autour duquel s'organise tout le champ de la recherche¹⁸.» Puisque l'individu est engagé à la fois dans les domaines économiques, sociaux, politiques, religieux et culturels, ces « tiroirs » du grand meuble de l'Histoire, dans un cas comme celui d'Alexandre Mahé, il est possible de mieux comprendre les relations que ce colon entretient avec son nouveau groupe, très importantes dans une communauté en devenir, son intégration dans une communauté canadienne multi-ethnique et, surtout, francophone.

Tout en faisant partie d'une société structurée, l'individu n'est jamais prisonnier de sa culture. En s'installant dans un nouvel endroit, obligatoirement la relation entre l'individu et son nouveau groupe d'appartenance doit se cultiver. Certaines sources documentaires, comme un journal intime, peuvent le démontrer mieux que d'autres¹⁹. Il est certain que les lettres d'Alexandre Mahé au rédacteur d'un journal révèlent peu de son vécu personnel, mais d'autres sources sont disponibles pour nous en informer, ainsi il est possible d'en comprendre beaucoup sur cet individu

¹⁷ Revel, «L'histoire au ras du sol», *Le pouvoir au village*, p. XII.

¹⁸ Le Goff, *Saint Louis*, 1996, p. 16.

¹⁹ Marcelle Cinq-Mars en affirme autant d'un marchand de Québec en voyant «l'écrivain comme l'acteur social faisant représentation de lui-même et de son milieu, faisant donc une mise en scène de son propre "jeu" social, tout en affirmant son individualité», in *Représentations et stratégies sociales d'un étranger à Québec à la fin du XVIII^e siècle: Analyse du journal personnel du marchand Johann Henrich Juncken (septembre 1788-mai 1789)*. Mémoire de maîtrise, Université Laval, juillet 1990, p. 5.

en rapport avec son groupe d'appartenance et sa communauté²⁰. De plus, en faisant aussi la mise en contexte des contemporains du sujet biographique, il est possible de les mettre en relief pour en quelque sorte reconstruire et comprendre la société dans laquelle ils vivaient²¹.

Par ses actions, et particulièrement par ses écrits, il a laissé un témoignage précieux sur l'évolution de la société franco-albertaine, un groupe méconnu dans l'histoire canadienne, et dont certains aspects de cette histoire risquent de se faire oublier. Les traces de son parcours particulier donnent une perspective plus représentative des espoirs des colons de langue française et permettent de mieux comprendre la diaspora canadienne-française de l'Ouest canadien.

1.2. Historiographie des Canadiens français de l'Ouest

Très peu d'études ont porté sur les colons et leur évolution sur le terrain. L'attention a surtout été donnée à l'histoire d'élite et à son rôle dans le développement des grands centres. L'existence de nombreuses biographies sur les religieux de l'Ouest, en majorité des hagiographies, comme celles de M^{gr} Alexandre Taché, de M^{gr} Vital Grandin ou du missionnaire oblat Albert Lacombe sont des exemples typiques²². De plus, beaucoup des documents de source primaire concernant la

²⁰Stone, *The Past and Present Revisited*, p. 91.

²¹Levi, «Usages de la biographie», p. 1331.

²²Gaston Carrière dans son *Dictionnaire biographique des Oblats du Canada*, (Éditions de l'Université d'Ottawa, 1979, signale une vingtaine de livres et d'articles au sujet de M^{gr} A. Taché, un nombre semblable pour M^{gr} V. Grandin, et presque une quarantaine pour le très populaire père Albert Lacombe, dont une dizaine de livres, sans compter les traductions.

colonisation francophone de l'Ouest canadien proviennent de dépôts d'archives religieuses, et sont des témoignages centrés autour de la paroisse et du clergé qui conservent ces perspectives ecclésiastiques. C'est exactement le genre d'écrits que des membres du clergé ont préparé comme monographies paroissiales ou au sujet du clergé-colonisateur. En examinant le problème de sources documentaires provenant de l'élite d'une société, l'historien italien Carlo Ginzburg rappelle qu'elles ne sont pas forcément représentatives, ni de nature première, car elles sont en quelque sorte filtrées par la culture dominante²³.

Il existe une contribution majeure au redressement de cette image de la *gesta dei per francos* des colons de l'Ouest : celle de Robert Painchaud qui a clairement démontré les différents paliers du recrutement des colons de langue française pour cette région²⁴. Vers la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, les concessions de terres données aux colons, les *homesteads*²⁵ de l'Ouest canadien attirent des centaines de milliers d'immigrants de toutes les parties du monde. De ces colons qui ont en commun la langue et la culture françaises, beaucoup font comme les autres groupes

²³Voir Carlo Ginzberg, *Le Fromage et les vers : l'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, traduit de l'italien par Monique Aymard, Flammarion, 1980, p. 9.

²⁴Robert Painchaud, *Un rêve français dans le peuplement de la Prairie*, Édition des Plaines, Saint-Boniface, 1987.

²⁵Dans l'Ouest canadien, le *homestead* est une concession d'une superficie de 160 acres (64,75 hectares), le quart d'une «section» d'un mille carré. Le colon payait dix dollars pour inscrire le quart de section à son nom, faisant preuve de l'occupation de la terre en la défrichant et la mettant en valeur, tout en y résidant six mois par année pour trois ans. Suite à la construction d'une habitation permanente et de l'accomplissement des autres conditions, le colon devenait propriétaire de sa concession et pouvait en faire ce qu'il voulait. Vernon C. Fowke, *The National Policy and the Wheat Economy*, University of Toronto Press, Toronto, London and Buffalo, 1957, p. 59-61; Gerald Friesen, *The Canadian Prairies, A History*, University of Toronto Press, Toronto and London, 1984, p. 182-184. Puisque les terres de l'Ouest sont divisées sur la mesure de base du mille et que la période de notre étude précède l'instauration du système métrique au Canada, nous conservons ce terme au cours de ce travail.

ethniques, et s'installent auprès de leurs semblables²⁶. Mais déjà, dès 1870, les Canadiens français sont encouragés à venir s'y s'établir par le clergé missionnaire canadien-français sur place. On attribue, avec raison, cette politique à M^{sr} Alexandre Taché, évêque de Saint-Boniface, influencé par le catholicisme ultramontain du XIX^e siècle. Imbu de l'ancienne devise de la «*gesta dei per francos*», Taché, né au Québec, rêve de pouvoir consolider une place de taille pour ses concitoyens aux côtés de la population métisse de l'Ouest où, ensemble, ils pourraient conserver leur langue et surtout, leur foi catholique. Comme l'a écrit Painchaud, ce «rêve» messianique et nationaliste de créer un peuplement «en bloc» canadien-français au Manitoba, est repris et propagé par les promoteurs religieux et laïques qui lui succèdent et qui veillent à l'instauration d'un «chapelet» de paroisses françaises s'étendant des bords de la rivière Rouge jusqu'aux montagnes Rocheuses²⁷. Si entre 1896 et 1909, la campagne de colonisation française de l'Ouest est active et semble prometteuse, d'autres facteurs affectent ce recrutement, notamment que les Québécois

²⁶Le phénomène de la diaspora est étudié par John Rex, dans «The nature of ethnicity in the project of migration», *The Ethnicity Reader: Nationalism, Multiculturalism and Migration*, edited by Montserrat Guibernau and John Rex, Polity Press, Cambridge, UK, 1997, p. 269-283. Gerald Friesen donne un bon résumé de la situation du regroupement ethnique sur les prairies canadiennes et y consacre un chapitre dans *The Canadian Prairies*, p. 185-186, 242-273.

²⁷Painchaud, *Un rêve français*, p. 4-5, 71-72; «French-Canadian Historiography and Franco-Catholic Settlement in Western Canada, 1870-1915», *Canadian Historical Review*, LIX, 4, 1978, p. 447-466; «Les origines des peuplements de langue française dans l'Ouest canadien, 1870-1920 : mythes et réalités», *Mémoires de la Société Royale du Canada*, Série IV, T. XII, 1975, p. 151-163; Gratien Allaire, «Le rapport à l'autre» : l'évolution de la francophonie de l'Ouest», *Francophonies minoritaires au Canada : l'état des lieux*, sous la direction de Joseph-Yvon Thériault, les éditions d'Acadie, Moncton, 1999, p. 171-173; Albert Faucher, «L'émigration des Canadiens français au XIX^e siècle : position du problème et perspectives», *Recherches sociographiques*, (septembre-décembre, 1964), v. 3, p. 277-317; A.I. Silver, «French Canada and the Prairie Frontier, 1870-1890», *The Prairie West: Historical Readings*, edited by R. Douglas Francis and Howard Palmer, Pica Pica Press, Edmonton, 1985, p. 140-162.

soient attirés par les usines de la Nouvelle-Angleterre, beaucoup plus facilement accessibles²⁸. Aussi, il est bien connu que Clifford Sifton, le ministre de l'Intérieur du Canada, vise à attirer des peuplades anglo-saxonnes et celles de l'Europe du Nord, tout en écartant les Latins, qui, d'après la perspective raciste de l'époque, ont le sang trop «chaud» et sont trop indolents pour réussir dans le climat ardu et froid des Prairies canadiennes. On se souvient de ses mots célèbres concernant les «stalwart peasants in sheepskin coats», c'est-à-dire, des paysans habitués aux grands froids, qui, d'emblée, arrivaient apprêtés à affronter les hivers, portant leurs manteaux en peaux de mouton, vêtement traditionnel de leur pays. En conséquence de ces facteurs, et autres, les immigrants de langue française n'atteignent jamais les nombres souhaités²⁹. Mais tout de même, dans les provinces des Prairies, les Canadiens français composeront environ de 5 à 6 pour cent de la population totale, parfois plus, chiffre qui était encore d'actualité en 1971³⁰.

Partout au monde, les migrations diasporiques s'organisent de façon spontanée, et dans l'Ouest canadien, surtout au début de la période de la colonisation, vers la fin du XIX^e siècle, le ministère de l'Intérieur accueille les ethnies et encourage la formation d'enclaves ethniques sur un territoire

²⁸Voir à ce sujet, Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930*, Sillery, Septentrion, 1990 et François Weil, *Les Franco-Américains, 1860-1980*, préface de Jean Heffer, Paris, Belin, 1989.

²⁹Valerie Knowles, *Strangers at our Gates, Canadian Immigration and Immigration Policy, 1540-1997*, Dundurn Press, Toronto, Oxford, 1997, revised edition, p 76-68.

³⁰Allaire cite les statistiques des recensements canadiens dans «Le rapport à «l'autre», p. 173, 177, 182; voir aussi Warren E. Kalbach and Wayne W. McVey, *The Demographic Bases of Canadian Society*, second edition, McGraw-Hill Ryerson Limited, Toronto, 1971, p. 204.

délimité³¹. Très vite, par contre, le peuplement en «bloc», tel qu'offert aux Métis du Manitoba et aux Islandais après 1870, s'avère être plus problématique qu'efficace et est presque complètement mis de côté. Le regroupement ethnique spontané n'est pas découragé pour autant, car il comporte de grands avantages pour le colon débutant, et certains promoteurs et l'élite en font une mission qui s'approche parfois du rêve utopique³².

Malgré le faible débit de colons francophones, il y en a tout de même qui viennent tenter l'aventure de la colonisation de l'Ouest canadien. C'est ainsi que dans la paroisse de Saint-Vincent, typique de ces communautés créées au début du siècle, il était possible d'entendre parler une vaste gamme de variantes du français. Les locuteurs du parler canadien-français, dans la panoplie de ses accents, prédominaient, car les migrants venaient de toutes les régions du Québec, de l'Ontario, des provinces maritimes et ailleurs au pays³³. Depuis longtemps déjà, le parler chantant des Métis s'entendait de part en part sur les plaines et dans le Grand Nord, et ils étaient aussi fixés à Saint-

³¹*The Canadian Prairies*, p. 242-249; *Un rêve français*, p. 1-13. Voir aussi Carl A. Dawson, *Group Settlement, Ethnic Communities in Western Canada*, Canadian Frontiers of Settlement, edited by W. A. Mackintosh and W. L. G. Joerg, Vol. VII, Toronto, The Macmillan Company of Canada Limited, St. Martin's House, 1936, Klaus Reprint Co., Millwood, New York, 1974.

³²Des groupes utopiques continuent de se regrouper en enclaves, sans grand succès, tel que démontré par A. W. Rasporich dans «Utopian Ideals and Community Settlements», *The Prairie West: Historical Readings*, R. Douglas Francis and Howard Palmer, editors, Pica Pica Press, 1985, p. 338-361. D'autres groupes ethniques, tels les Ukrainiens et les Polonais, sont encouragés à émigrer par des chefs de file, qui leurs servent aussi de guides: voir «Immigrant communities 1870 - 1940», *The Canadian Prairies*, p. 242-273.

³³Nous avons puisé dans *Souvenirs Saint-Vincent, 1906-1981*, Club historique de Saint-Vincent, s.d., pour citer les origines éparses des résidents de cette paroisse majoritairement francophone. Voir aussi Gratien Allaire, «La construction d'une culture française dans l'Ouest canadien : la diversité originelle», *La construction d'une culture : le Québec et l'Amérique française*, sous la direction de Gérard Bouchard et Serge Courville, Sainte-Foy, CEFAN, Presses de l'Université Laval (PUL), 1993, p. 343-359.

Vincent. Vinrent s'ajouter aussi les accents des Franco-Américains, majoritairement de souche canadienne, venant surtout de la Nouvelle-Angleterre, mais aussi d'ailleurs aux États-Unis, comme du Kansas, du Michigan, du Missouri, du Montana ou des Dakotas. Les Franco-Européens sont aussi attirés. À Saint-Vincent, aux accents distincts des différentes régions de France, s'ajoutent ceux des Belges, des Alsaciens et d'une famille de colons français venue d'Algérie.

De l'histoire de ces colons, peu a survécu, particulièrement en français, car ils ont laissé dans leur sillage que de très rares traces documentaires, le cultivateur et les belles-lettres faisant rarement bon ménage. On connaît surtout les versions du clergé qui a fait la promotion de la colonisation dans la région, pas forcément les mêmes que celles des pionniers³⁴. D'autres membres importants de l'élite, particulièrement des rédacteurs de journaux et des écrivains, tels Henri d'Hellencourt, Donatien Frémont, Georges Bugnet, Paul-Émile Breton, Maurice Constantin-Weyer, Henri-Émile Chevalier, ont été les sujets de biographies³⁵. En ce qui concerne les immigrants du milieu rural, la recherche de Bernard Pénisson sur le Français Antoine Randon s'est limitée au processus d'émigration et à l'adaptation initiale de ce colon, faute de documentation au-delà de 1909, l'étude

³⁴Nous citons quelques oeuvres phares : Alexandre Taché, *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique*, [1868] 2e éd., Montréal, C. O. Beauchemin et Fils, 1901; l'abbé Jean Gaire, *Dix années de missions au grand Nord-Ouest canadien*, Lille, Imprimerie de l'orphelinat Dom Bosco, 1898; l'abbé J.-A. Ouellette, *L'Alberta-Nord - Région de colonisation*, Edmonton, Le Courrier de l'Ouest, 1909.

³⁵Bernard Pénisson, *Henri d'Hellencourt, un journaliste français au Manitoba (1898-1905)*, Collection Soleil, Les Éditions du Blé, 1986; Hélène Chaput, *Donatien Frémont, journaliste de l'Ouest*, Les Éditions du Blé, Saint-Boniface, 1977; Jean Papen, *Georges Bugnet, homme de lettres canadien*, Les éditions des Plaines, Saint-Boniface (Manitoba), 1985; Roger Motut, *Maurice Constantin-Weyer, écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*, Les Éditions des Plaines, 1982; Lise Gaboury-Diallo, «L'exotisme chez Henri-Émile Chevalier», *La langue, la culture et la société des Franco-canadiens de l'Ouest*, 1984, p. 66-75; Guy Lacombe, *Paul-Émile Breton : journaliste français de l'Alberta*, thèse de maîtrise es arts (français), Université Laval, septembre 1966.

étant faite à partir d'une collection de lettres au chanoine dom Paul Benoît³⁶. Un deuxième travail du genre est inspiré d'une collection de lettres, en français, des familles Le Bihan et Carduner émigrées au sud-ouest de la Saskatchewan dès 1903, alliées par le mariage, et parlant le breton et le français³⁷. L'auteur Le Bihan, un Breton, examine surtout le cas sous la lorgnette bretonnante, s'intéressant au délaissement du breton pour l'anglais. S'il est possible que cette famille ait tissé des liens avec d'autres francophones, dans une région qui était alors très fortement francophone, il est difficile de le voir dans ce texte. Le Bihan n'est pas sensible au ralliement que les émigrés bretons de l'époque faisaient généralement avec la plus grande communauté «canadienne-française» et catholique, qui se trouve sur place, ce qui inclut les immigrants de souche française ou tout autre migrant francophone de souche nord-américaine.

Le roman historique de Pierre Bertin, *Du vent, Gatine*, aussi basé sur une collection de lettres de famille, quoique n'étant pas un travail académique, doit figurer dans cette historiographie, si ce n'est que pour le débat qu'il a suscité³⁸. Bertin, qui reconstitua l'histoire de cette famille en utilisant des lettres trouvées dans un grenier du département de la Loire-Atlantique, a fait un ouvrage bien plus représentatif de son imagination que de la situation actuelle. Dans sa critique du roman, Paul Genuist démontre comment Bertin fait preuve d'une incompréhension totale du processus d'adaptation de la diaspora française, et que son oeuvre fait preuve d'un colonialisme inacceptable.

³⁶Bernard Pénisson, «Un colon français en Alberta vers 1905-1909 : Antoine Randon», *Après dix ans... bilan et prospective*, Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO), 11, Faculté Saint-Jean, Université de l'Alberta, p. 237-253.

³⁷Jean Le Bihan, «Enquête sur une famille bretonne émigrée au Canada (1903-1920)», *Prairie Forum*, 22, (spring 1998), p. 73-102.

³⁸Pierre Bertin, *Du Vent, Gatine!* Paris, Arléas, 1989.

On voit de la façon condescendante qu'il juge les membres de la famille Gatine qu'il les considère comme des «perdus» de l'Amérique errant en quête de fortune, et il se moque de leur français «inculte» pour mieux faire valoir la «supériorité» du sien³⁹. Question de perspective, insiste Genuist, car il s'agit d'une famille qui a réussi dans son projet d'immigration.

Fort heureusement, le mémoire de maîtrise d'Yvette Le Gal sur la communauté belge de Saint-Maurice de Bellegarde en Saskatchewan, démontre avec objectivité l'évolution de cette communauté rurale sur une période de plus de 70 ans⁴⁰. Le Gal, qui en est issu, étudie les dynamiques de la génération des pionniers, les préoccupations de la deuxième génération et les tendances de la troisième, précisant que les stratégies familiales et culturelles ont permis que les générations successives se réintègrent dans l'agriculture, assurant, au moins jusqu'en 1970, une stabilité démographique rare au Saskatchewan⁴¹. C'est une contribution importante à l'historiographie de la francophonie de l'Ouest canadien, et nous ne pouvons que souhaiter d'autres travaux de ce calibre.

Il est essentiel de mentionner deux autres thèses qui ont été préparées concernant les centres urbains et les Canadiens français. La première, *Joyau dans la Plaine*, est la thèse de doctorat, publiée en 1968 par son auteur, Éméric Drouin, père oblat, qui retrace l'histoire de la colonie et

³⁹Paul Genuist, «*Du vent, Gatine!* : le rêve albertain revu et corrigé cent ans après», *Après dix ans...*, p. 105-114.

⁴⁰Yvette Le Gal, *La reconstruction rurale en province de Saskatchewan : l'exemple de la paroisse de Saint-Maurice-de-Bellegarde (1898-1970)*, dir., C. J. Jaenen et H. Watelet, mémoire de maîtrise en histoire, Université d'Ottawa, 1990.

⁴¹*Ibid.*, p. 193.

de la paroisse de Saint-Paul-des-Métis dès son établissement en 1896⁴². D'après Drouin, qui a passé sa jeunesse dans ce village pour ensuite devenir oblat, les religieux sont les chefs de file, et les colonisateurs, qui sont aussi leurs paroissiens, suivent docilement. Si les Métis sont moins bien vu, le travail est sérieux et présente de nombreux aspects méritoires. En 1971, Edward J. Hart, aussi de souche canadienne-française et natif d'Edmonton, présente sa thèse de maîtrise en histoire à l'Université de l'Alberta, qui est ensuite traduite en français et publiée sous le titre *Ambitions et réalités, la communauté francophone d'Edmonton 1795-1935*⁴³. D'après Hart, l'élite de la francophonie d'Edmonton atteint son apogée avant 1935; après cette date, c'est le déclin, en nombre et en force politique et économique. Cette situation est, d'après lui, représentative de la population de langue française de l'Alberta.

Il est impossible de nier le rôle important des élites ni des religieux dans l'évolution des communautés francophones de l'Ouest canadien. Il n'y a aucun doute que la religion a eu une fonction vitale dans le regroupement de ces colons, mais elle a eu autant de poids auprès des autres groupes ethniques : ériger une église en milieu colonial était le symbole de la reconstruction de la culture d'origine dans le nouveau pays. La présence d'une église, quoique louable, ne remplace pas les infrastructures économiques essentielles comme le chemin de fer, les magasins, les banques, les bureaux de poste, les marchands d'outils agricoles ou les artisans⁴⁴. Tel que

⁴²Émeric Drouin, *Joyau dans la Plaine*, Collège Saint-Jean, Edmonton, Alberta, 1968.

⁴³Edward John Hart, *Ambitions et réalités, la communauté francophone d'Edmonton 1795 - 1935*, traduit de l'anglais par Guy Lacombe et Gratien Allaire, Le Salon de l'histoire de la francophonie albertaine, Edmonton, 1981.

⁴⁴«Trade centre data», C. A. Dawson and Eva R. Younge, *Pioneering in the Prairie Provinces: The Social Side of the Settlement Process*, Canadian Frontiers of Settlement, Edited by W. A. Mackintosh and W. L.

mentionné, il n'existe pas beaucoup de publications du propre cru des pionniers de langue française de l'Ouest canadien qui peuvent nous en dire plus long; ceux qui en parlent semblent voir les églises surtout comme des lieux de rencontre⁴⁵. On sait qu'en encourageant la colonisation de l'Ouest canadien, l'élite religieuse s'est inspirée de la devise «gesta dei per francos» qu'ils appliquaient à leurs ouailles de langue française; il est moins certain que les colons venaient avec les mêmes intentions. En catholique pratiquant, Alexandre Mahé admettait volontiers qu'il était venu dans l'Ouest «bien plus pour faire de l'argent que pour sauver des âmes⁴⁶». En ce qui concerne Hart et son récit de l'ascension et de la chute économique de l'élite francophone d'Edmonton, les quelques spéculateurs financiers qu'il dépeint ne sont pas forcément représentatifs de la grande majorité des Canadiens français qui habitaient ailleurs dans la province et qui risquaient leur survie économique d'année en année, en spéculant avec Dame Nature sur la qualité du blé qu'ils cultivaient dans leurs champs, et ainsi qu'avec la bourse internationale sur la valeur du blé sur le marché mondial.

G. Joerg, Vol. VIII, Toronto, The Macmillan Company of Canada Limited, at St. Martin's House, 1940, Klaus Reprint Co., Millwood, New York, 1974, p. 289.

⁴⁵Plusieurs de ces auteurs sont des Français ou des Belges qui ont préparé leurs mémoires après être rentrés dans leur pays lors de la guerre de 1914 et qui y sont restés, dont Marcel Durieux, *Un héros malgré lui*, les Éditions des Plaines, Saint-Boniface (Manitoba), 1986; Gaston Giscard, *Dans la prairie canadienne*, traduction par Lloyd Person, introduction par André Lalonde, édité par George E. Durocher, Regina, Canadian Plains Research Center, University of Regina, 1982; Bernard Gheur, *Retour à Calgary*, préface de René Henoumont, Paris, ACE éditeur, 1985. Par contre, Maurice Destrubé, qui était anglo-normand et anglican, est resté au Canada, voir *Pioneering in Alberta: Maurice Destrubé's Story*, edited by James E. Hendrickson, Calgary, Historical Society of Alberta, 1981.

⁴⁶Alexandre Mahé, Brouillon de Foucauld, «Le coq chante», Fonds Alexandre Mahé, Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean, Université de l'Alberta (IRFSJUA), non-indexé.

Comme beaucoup d'autres historiens de l'Ouest, Paul Voisey démontre dans *Vulcan, The Making of a Prairie Community* que les colons de cette région fertile mais aride du sud de l'Alberta, s'intéressent à l'argent et qu'ils ne s'en excusent pas, bien au contraire⁴⁷. Il précise, avec raison, que les pages des journaux de l'époque débordent de conseils aux colons pour assurer leur réussite, fournissant sans gêne des informations détaillant l'état de fortune des nouveaux arrivants, incluant les montants des transactions financières concernant l'achat de terres et de fermes. Les premiers journaux de langue française publiés en Alberta, tels *Le Courrier de l'Ouest* ou *L'Union* sont pleins de renseignements semblables, ce qui montre que les colons francophones étaient autant concernés par le succès financier de leurs entreprises que les autres cultivateurs dans les plaines canadiennes, ou que d'autres entrepreneurs dans d'autres domaines. Le colon typique espérait surtout, comme l'écrivait Alexandre Mahé, «pouvoir un jour caresser entre ses doigts ... des liasses de dollars - ce grand dieu de l'Amérique⁴⁸».

Cependant dans l'Ouest canadien, si la documentation et la production de mémoires de particuliers sont de faible ampleur, l'histoire locale n'a pas été négligée. Depuis une trentaine d'années, des centaines de livres d'histoire communautaire ont été publiés, composés à partir des compilations de récits de vie. Subventionnés par les levées de fonds locales et appuyées par des subventions gouvernementales, presque chaque communauté a son album souvenir, parfois deux. Comme l'explique l'historien Paul Voisey, les éditeurs et les auteurs de ces textes, malgré leurs meilleures intentions, ont pêché par leur manque d'objectivité scientifique, par une représentativité douteuse

⁴⁷Paul Voisey, *Vulcan, the Making of a Prairie Community*, University of Toronto Press, 1988, p. 36-38.

⁴⁸IRFSJUA, Alexandre Mahé, «Quand ils voient leurs prêtres à eux...», fragment de manuscrit inédit, s.d.

et souvent par une qualité d'écriture inégale, conséquence de la multitude de contributions⁴⁹. Ces livres, rarement des travaux de professionnels, saufs quelques exceptions, manquent surtout de direction. En visant à raconter l'histoire de tout un chacun, ils arrivent que rarement à démontrer les thèmes chers à ces petites localités ou leurs dynamiques locales.

En dépit de leurs défauts, ces compilations recèlent des informations précieuses, des témoignages inusités sur un mode de vie révolu, venant d'informateurs âgés ou aujourd'hui disparus. Dans certaines de ces publications, des textes fort utiles sont inclus, comme des listes de baptêmes ou de sépultures, des reproductions de documents ou des compilations de cartes. De cette façon, les histoires locales publiées dans les environs de Saint-Vincent deviennent pour nous une source secondaire qui permet de compléter certaines informations qui proviennent des papiers personnels d'Alexandre Mahé⁵⁰. Il y a eu des collectes d'histoire orale dans la région, notamment celles faites par le musée et les archives de la province de l'Alberta, par l'association «Héritage Franco-Albertain» et par l'Association canadienne-française de l'Alberta. L'historienne Anne Gagnon a utilisé certaines de ces histoires de vie pour une analyse fort intéressante sur le travail et la scolarisation des jeunes Franco-Albertaines entre 1890 et 1940⁵¹. Mais pour ce travail, ces collections d'histoire de vie ne nous furent pas très utiles, car nous n'avons pas trouvé beaucoup

⁴⁹Paul Voisey, «Rural Local History and the Prairie West», *Prairie Forum*, vol. 10, no. 2, Autumn, 1985, p. 327-338.

⁵⁰*Souvenirs, Saint-Vincent, 1906-1981*, Club historique de Saint-Vincent, (s.d.); *Precious Memories-Mémoires Précieuses, Mallaig-Therien, 1906-1992*, Mallaig Historical Committee, Mallaig, 1993; *St. Lina and Surrounding Area*, Published by the St. Lina History Book Club, Box 47, St. Lina, Alberta, 1978; *So Soon Forgotten: A History of Glendon and Districts*, Glendon Historical Society, 1985.

⁵¹Anne Gagnon, «"Our parents did not raise us to be independent": The Work and Schooling of Young Franco-Albertan Women, 1890-1940», *Prairie Forum*, vol. 19, n°2, Fall 1994, p. 169-188.

d'information concernant la paroisse de Saint-Vincent, mis à part quelques copies de documents ayant appartenu à Alexandre Mahé, dont nous avons déjà les originaux.

1.3. Critique des sources

Essentiellement, le corpus pour ce travail est composé des écrits d'Alexandre Mahé. À son décès en 1968, une quantité de brouillons, de lettres, d'articles et de poèmes lui survivent. Voulant assurer la conservation de ces bribes d'histoire, Germaine (Mahé) Champagne, fille unique de la petite famille Mahé, nous demande de déposer les papiers personnels de son père, dans la collection de l'Institut de Recherche de la Faculté Saint-Jean de l'Université de l'Alberta [IRFSJUA], documents auxquels, de suite, nous avons eu libre accès⁵². Le benjamin des deux garçons Mahé, René, resté sur la ferme, conserve quelques documents personnels de son père, en particulier le dernier registre du magasin qui fut ensuite utilisé pour tenir quelques comptes de la ferme. Germaine Champagne, mère de l'auteure de cette étude, conserve aussi quelques documents personnels, ainsi que la collection familiale de photos et de cartes postales. En plus d'avoir accès à ces papiers, nous possédons une copie d'un court roman d'Alexandre Mahé, *Sainte Anne et ses Bretons*, dont quelques passages sont autobiographiques⁵³.

⁵²IRFSJUA, Fonds Alexandre Mahé, 1988, non-indexé.

⁵³Collection personnelle de Juliette Champagne [JC], Isidore Cassemottes, *Sainte Anne et ses Bretons*, dactylographié, photocopié sur gélatine par l'auteur, circa 1945-50, 78 p.

L'autre source des écrits d'Alexandre Mahé provient de sa correspondance prolifique aux journaux de langue française de l'Ouest canadien, ainsi qu'à un hebdomadaire franco-américain. En 1917, une communication de lui paraît dans *L'Union*, alors le seul hebdomadaire français publié en Alberta. Au moins cinq autres de ses articles y paraissent entre 1917 et 1927, mais s'il y en a eu davantage il est impossible de le savoir, puisque plus de la moitié de la série de *L'Union* n'a pas été retrouvée⁵⁴. *La Survivance* succède à *L'Union* en 1928. En vérifiant le microfilm de ce journal, page par page, nous avons retrouvé au moins 88 articles d'Alexandre Mahé entre 1928 et 1963. Le fait qu'il ait été longtemps le correspondant «officiel» aux journaux de la région pour la communauté de Saint-Vincent est confirmé par nos informateurs. Environ le tiers de ces articles sont des rubriques concernant les activités et les progrès des cultivateurs de la place. Lorsque le curé de la paroisse est disponible, ou désire prendre la charge de correspondant, Alexandre Mahé lui cède la plume.

En ce qui concerne les articles du «correspondant» dans les journaux, ce n'est qu'avec l'expérience que nous avons été capable de reconnaître les particularités de son style. Entre 1928 et juillet 1930, les rubriques Mahé sont signées «corr.» et parlent de l'état de l'agriculture dans la région, ainsi que des activités culturelles de la paroisse, telles que le théâtre, la chanson, le sport. La prise en charge de la rubrique par le curé Avila Lepage est signalée dans le dernier article d'Alexandre

⁵⁴Une portion des numéros de *L'Union*, qui fut publié entre 1917 et 1929 à Edmonton, est conservée dans son format original à la bibliothèque du parlement de la province de l'Alberta à Edmonton. Une fraction de cette collection est disponible sur microfilm.

Mahé en fonction de correspondant à *La Survivance*, en 1930⁵⁵. Lepage décède durant l'automne de 1933, et Alexandre Mahé reprend très sporadiquement le poste de correspondant à *La Survivance*. Finalement, en janvier 1938, avec le premier numéro de l'année, un nouveau correspondant régional se lance en signant du nom de plume «Vincent l'Africain». Il s'agit du curé de la paroisse, Charles Chalifoux, le nom étant sans doute en souvenir d'heureuses années passées comme missionnaire en Afrique. Lorsque ce dernier se charge des rubriques paroissiales, Alexandre Mahé n'agit plus comme correspondant paroissial⁵⁶.

Dès 1910, Mahé semble avoir été le correspondant de sa communauté pour les journaux de langue française de l'Alberta, et nous croyons qu'il est l'auteur de quelques articles soumis au *St. Paul Star* dès le début de sa publication dans le village de Saint-Paul en 1920⁵⁷. En 1922, lorsque les caractères typographiques français du *Star* sont échangés contre un jeu anglais, la rédaction délaisse considérablement le français: après cette date, les soumissions, en français, du correspondant de Saint-Vincent sont moins fréquentes, car tout texte en français paraît sans

⁵⁵«Saint-Vincent», corr. [Alexandre Mahé], 31 juillet 1930. On identifie les colonnes de Lepage par le fait qu'il ne les signe pas et termine toujours avec «Un grain de bon sens», une citation inspirante. Leur contenu tend à se concentrer sur le culte et les activités paroissiales, ce qui diffère des rubriques de son paroissien.

⁵⁶Il enverra ses articles sous ce nom pendant un an et demi, et ensuite, pour un bon nombre d'années, de semaine en semaine change son nom de plume, signant de façon fantasque : «Leuan Defete» (le temps des fêtes), «Lézisse Toereux», «Hyndisse Craie», «Carolus Pastor» «Lobbe Servateur», etc.

⁵⁷Une mention de lui dans le *Courrier de l'Ouest*, datant du 28 juillet 1910, a été relevée par Suzanne Foisy, Yvon Laberge et Marie-Josée Le Blanc dans un travail de cours universitaire, «Alexandre Mahé : des notes biographiques, une bibliographie annotée et un recueil [sic] de textes», Travail de recherche, CA FR 322, professeur Gilles Cadrin, Université de l'Alberta, Faculté Saint-Jean, 23 mars 1983.

accents et affligé de fautes⁵⁸. Alexandre Mahé est agacé par les fautes de français, typographiques ou autres: plus tard, lorsqu'il contribue à *La Survivance*, il s'en plaint de façon bon enfant au rédacteur. À la maison, dans l'intimité de la famille, on se souvient de son irritation lorsqu'il relit la version imprimée de son texte, qu'il a préparé avec tant d'attention, et tombe sur des erreurs typographiques⁵⁹.

Si après 1930, Alexandre Mahé est moins souvent le correspondant local pour la paroisse, ses textes consistent surtout en critiques et d'exposés qu'il signe sous un nom de plume. Il semble que c'est en avril 1930 qu'il signe pour la première fois du nom «Isidore Cassemottes», et celle-ci est bien à l'avant-garde dans ses propos. La lettre est refusée par le rédacteur de *La Survivance* et l'article lui est renvoyé, car il est noté sur la lettre au préalable : «si vous ne pouvez publier sans modifications prière de me retourner mon ms et obliger aussi»⁶⁰. La raison du refus? Probablement parce qu'il conteste les propos qu'avancent alors Georges Bugnet et Donatien Frémont au sujet de la folie et de la «dégénérescence raciale» de Louis Riel, théories qui étaient aussi en vogue chez les historiens⁶¹. Mais son petit mot d'avis au rédacteur permet de comprendre un aspect très

⁵⁸Un autre correspondant écrit en anglais du «Lake St. Vincent», mais ses informations ne concernent presque pas la paroisse de Saint-Vincent.

⁵⁹Témoignage de René Mahé et de Germaine Champagne.

⁶⁰IRFSJUA, «Encore Louis Riel», Isidore Cassemottes (A. Mahé).

⁶¹La notion de supériorité de la race blanche, et même celle de certains groupes ethniques, était incontestée à l'époque. Lionel Groulx, W. L. Morton et Marcel Giraud en pensaient autant. L'aspect de la folie de Riel est contesté en 1983 par Thomas Flanagan, *Riel and the Rebellion of 1885 Reconsidered*, Western Producer Prairie Books, Saskatoon, 1983. Carl Berger rappelle que l'iconoclasme de Flanagan ne lui fit pas gagner en popularité, in *The Writing of Canadian History Aspects of English-Canadian Historical Writing since 1900*, University of Toronto Press, Toronto, Buffalo, London, second edition, 1986, p. 285-286.

important qui concerne ses contributions : il insiste que ses articles soient publiés tel quel par le rédacteur du journal ou pas du tout, et dans ce cas, renvoyés à leur auteur.

En 1932, une série de lettres d'Alexandre Mahé est publiée dans *Le Travailleur*, l'hebdomadaire de Wilfrid Beaulieu, à Worcester, Massachusetts. La douzaine de longues «lettres de l'Alberta» est signée «Un vieux colon», nom de plume qu'il réserve pour ce journal. À *La Survivance*, il lui arrive de signer de son propre nom pour des sujets très sérieux, mais généralement, il signe «Isidore Cassemottes».

Tel que mentionné, l'usage des noms de plume est une pratique répandue dans les journaux de l'époque. En Alberta, «Franc et Dol», la devise de G.-É. Cartier, est utilisé par un correspondant de la région de Lamoureux, qui contribue aussi au *Travailleur*⁶². Pendant un certain temps, lorsque Paul-Émile Breton est le rédacteur de *La Survivance*, il publie une rubrique satirique, «Dans le trou du Goffeur», qu'il signe du nom «Goffeur». La colonne hebdomadaire est ornée d'une petite gravure du petit rongeur fouisseur (le gaufre gris - *Thomomys talpoides*, en anglais, *gopher*) omniprésent sur les prairies et que les fermiers tâchent d'éliminer de leurs champs. C'est une rubrique qui a beaucoup de succès, car Breton puise dans ses voyages autour de la province pour raconter ses histoires amusantes concernant les Canadiens français. Lorsqu'un «Siffleux» (la marmotte) s'adresse au «Goffeur», le cultivateur Cassemottes compose un poème à leur sujet. La balle est lancée, et pendant quelques mois, ils se taquent à coeur joie, et sont rejoint par les

⁶²Isidore Cassemottes, «Un journal intéressant», *La Survivance*, 11 janvier 1933.

«Excelsion», «Diogène», CéLeS» et autres lecteurs «plumistes» de *La Survivance*. Nous y reviendrons.

De sa formation et de ses origines, il est impossible de voir Alexandre Mahé comme étant typique des cultivateurs de la région, si la chose existait, étant donné leurs origines diverses et leur grande variété d'expériences. À Saint-Vincent, ils se regroupent à cause de leur langue et de leur religion, et ont probablement tous en commun un certain esprit aventurier qui les a poussés à quitter leur pays d'origine et à chercher ailleurs une vie meilleure et plus prospère. Alexandre Mahé est aussi un fonceur, un de ceux qui visent très sérieusement le succès, et dont la formation académique et professionnelle lui accordent sans doute de meilleures chances que d'autres moins bien instruits⁶³. Dans cette société où tout est à faire, ceux qui ont de l'initiative sont en grande demande. Idéaliste et rêveur sans aucun doute, il est aussi indépendant d'esprit et doué d'un sens pratique qui lui aide à mieux réaliser ses espoirs. Il est un homme capable, ayant une bonne expérience de travail dans le domaine de l'agriculture, mais grâce à son goût pour la lecture, il cherche toujours à améliorer ses techniques; ainsi, il reste informé et à la page.

Dans une interview réalisée par Yvon Laberge en 1983, Germaine Champagne se souvient comment, même durant les journées de très grands froids l'hiver, son père attelait ses chevaux pour se rendre au bureau de poste à Saint-Vincent, à deux milles et demi de distance, pour aller

⁶³L. G. Thomas, «The privileged settlers», p. 155-157.

chercher le courrier: il ne revenait jamais les mains vides⁶⁴. Il reçoit non seulement les journaux albertains de langue française, comme *L'Union* et *La Survivance*, mais vers 1930, il est aussi abonné au *Travailleur*. Il reçoit des journaux de France, comme le quotidien *L'Action française*, qu'il lit en 1933, et reçoit toujours durant la dernière décennie de sa vie, journal qui lui arrive par la poste en paquets des numéros de la semaine⁶⁵. Il lit aussi *La Liberté* de Saint-Boniface, longtemps rédigé par Donatien Frémont, et reçoit des journaux et périodiques anglais, comme le *Western Ranch and Farm Review* de Calgary, le *Country Guide*, ainsi que le *Western Producer* de Régina, le plus important hebdomadaire des cultivateurs des Prairies canadiennes à l'époque, qui ne lui plaît pas trop au début, mais auquel il s'habitue⁶⁶.

Il aime les livres et en achète beaucoup. *Le Petit Larousse* a une place bien visible: des mots douteux ou des anglicismes exprimés au repas dominical en famille sont vite vérifiés, aussitôt que la table est dégagée et nettoyée. Un de ses petits-fils, en manque de lecture et pour passer le temps, suit sagement les conseils de son aïeul et lit au complet le dictionnaire illustré de A à Z, bien avant l'âge de dix ans⁶⁷. Dans sa collection de livres, Alexandre Mahé possède une copie de *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy de la première édition de 1945. Vers 1950, il a depuis longtemps lu Antoine de Saint-Exupéry, dont il apprécie particulièrement *Pilote de Guerre*, probablement pour

⁶⁴IRFSJUA. Collection héritage franco-albertain, H334/YVL 2.1-2.28, Yvon Laberge et M.-Josée Leblanc. «Entretien avec Germaine Champagne», transcription de la bande sonore, 5 février 1983.

⁶⁵Dans un exposé au sujet du communisme il cite le rédacteur de *l'Action catholique*. «Un danger menaçant», Isidore Cassemottes, *La Survivance*, 5 avril 1933.

⁶⁶Témoignage de René Mahé.

⁶⁷Témoignage de Louis Mahé.

ses récits concernant le Sahara et l'Afrique équatoriale française, régions auxquelles il s'est toujours intéressé depuis son séjour sur ce continent. Il possède de nombreux livres d'histoire, en particulier l'histoire de France, de l'Église, du Canada, mais aussi d'histoire précolombienne de l'Amérique du Nord, celle de l'Ouest canadien ou du Nord missionnaire⁶⁸. Il les prête et en emprunte aussi de ses amis⁶⁹.

Il est au courant des dernières parutions françaises. Vers 1962, nous nous souvenons avoir été attirée à son bureau par la couverture du livre de Jean-Paul Desbiens au titre si provoquant : *Les insolences du Frère Untel*, mais que nous avons alors jugé sans intérêt. Grand voyageur, il disait que s'il avait à choisir un seul livre, ce serait un atlas. Le sien était un ancien atlas géographique Larousse aux cartes détaillées, bien usé, dans lequel il avait consolidé quelques pages d'un volume rendu. Ainsi muni, il pouvait parcourir le monde de son grand bureau à cylindre ou de son fauteuil. Lorsqu'il prend sa retraite en 1956, il donne une partie de ses livres à la bibliothèque de l'école de Mallaig. Depuis son décès, ses autres livres ont été dispersés dans la famille.

Dès son arrivée dans son nouveau pays, Alexandre Mahé participe, ainsi que sa famille, aux activités communautaires, aux loisirs et aux activités paroissiales. Sa façon particulière d'y contribuer est d'écrire, promouvant ainsi le bon établissement de sa communauté et la culture française. Ses écrits sont ceux d'un catholique engagé. Dans les pages du *Travailleur* et ensuite

⁶⁸Ringuet, *Un monde était leur empire*, Variétés, Montréal, 1943; A.-H. de Trémaudan, *Histoire de la nation métisse dans l'Ouest canadien*, Lévesque, Canada, 1935, pour n'en nommer que quelques uns.

⁶⁹Il échangeait souvent des livres avec Charles Chalifoux, longtemps curé de la paroisse, et les deux amis passaient des heures à en discuter. Témoignage de Laura Forrend.

dans celles de *La Survivance*, il défend diverses causes. Cet émigré français est préoccupé par l'avenir de la francophonie albertaine, qu'il intègre en arrivant et considère comme la sienne et celle de ses enfants. Il loue ses accomplissements et défend ses droits, la promouvant et l'encourageant. Avec ses poèmes, ses chansons, ses articles ou ses critiques, il amuse, inspire et édifie ses compatriotes. Il songe aux origines de la francophonie de l'Ouest canadien, admire la force et le courage des pionniers qui l'entourent, observe leurs coutumes et leurs moeurs. En lecteur averti, il milite pour les droits de son groupe d'appartenance, il rectifie des lacunes éditoriales, conteste des inexactitudes et platitudes, dénonce des injustices et critique même les très hauts placés lorsque des politiques néfastes se font jour.

Au lieu de présenter le cliché d'un paroissien canadien-français bien rangé, soumis à son curé et à l'Église catholique et qui n'ose pas s'exprimer publiquement, les écrits d'Alexandre Mahé révèlent un individu qui pose des questions et qui, parfois, dérange l'ordre établi. Si ses opinions sont parfois contraires au statu quo, cela ne l'empêche pas de les dire. Parmi la trentaine de documents inédits, certains textes ont une valeur ethnologique, comme le conte de *Sainte Anne et ses Bretons*, son poème «Souvenirs, testament et prière du vieux défricheur»⁷⁰. Il en est pareillement pour sa très longue lettre écrite en 1910 à son frère, reproduite il y a plusieurs années

⁷⁰Ce poème de 161 vers, «Souvenirs, testament et prière du vieux défricheur» est publié sous le nom Isidore Cassemottes dans *La Survivance* le 18 décembre 1940. Il paraît aussi dans *Le Travailleur*, le 13 janvier 1943, sous le nom du Vieux Colon, avec quelques corrections et une longue note explicative.

dans un périodique albertain⁷¹. Leur importance réside essentiellement dans le fait que ce ne sont pas des mémoires, mais que la majorité d'entre eux ont été composés dans le feu de l'action.

Ces documents permettent de reconstituer une partie de l'expérience de la diaspora française et aident à démontrer comment celle-ci fut perçue, vécue et promue. L'importance de cet ensemble documentaire est indéniable pour l'historien puisqu'il n'existe pas de corpus comparable dans les dépôts d'archives de l'Ouest canadien. D'après l'inventaire de Bernard Wilhelm, ceux-ci contiennent peu de récits de vie qui ont un potentiel de publication: les documents dans les fonds d'archives ne sont souvent que des bribes, généralement hors contexte, qui rend leur interprétation difficile sinon impossible⁷². Quant aux documents de paroisse de Saint-Vincent, il n'y en a pas beaucoup, en raison des nombreux incendies de l'église paroissiale et de son presbytère: très peu de choses ont été déposées dans des fonds d'archives à Edmonton. Les fonds de la communauté enseignante des soeurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge, qui furent présentes dans la paroisse de Saint-Vincent pendant plus d'une trentaine d'années, offrent aussi une source contextuelle pour ce travail que nous avons consulté. L'historienne Danielle Coulombe a fait un excellent travail sur l'influence d'une communauté religieuse en Ontario avec de tels documents⁷³. Par contre, si les chroniques des soeurs de l'Assomption à Saint-Vincent sont fort intéressantes et en disent

⁷¹Collection de Germaine [Mahé] Champagne [GC], lettre à Louis Mahé d'Alexandre Mahé, Lac Saint-Vincent, 21 janvier 1910, photocopie du manuscrit original. Ce document a été reproduit par le *Bulletin du Salon d'histoire franco-albertain* (vol 1, n°3, septembre 1981, pp. 5-14), mais puisque cette version comporte plusieurs erreurs, nous avons retranscrit la lettre en respectant l'orthographe de l'auteur.

⁷²Wilhelm, «L'État premier de la littérature française de l'Ouest : les récits de pionniers», *Écriture et politique*, p. 259-264.

⁷³Danielle Colombe, *Coloniser et enseigner : le rôle du clergé et la contribution des Soeurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours à Hearst, 1917-1942*. Essai/Le Nordir, 1998.

beaucoup sur la vie quotidienne des enseignantes, elles nous ont été moins utiles que les témoignages oraux des anciennes enseignantes à l'école de Saint-Vincent qui ont bien voulu nous en parler.

Les sources orales ont été indispensables à l'interprétation des documents écrits. Les entretiens avec les membres de la famille se sont toujours déroulés de façon informelle, en revenant sur des sujets bien connus de tous. Le grand âge et la santé précaire de quelques informateurs exigèrent une certaine prudence afin de ne pas trop nous imposer et de les fatiguer, ce qui obligeait plusieurs visites, généralement courtes, parfois écourtées. Ces rencontres «d'appivoisement» permettaient aux informateurs de mieux nous comprendre, et aussi de mieux saisir l'objet de notre recherche. Nous avons trouvé que des visites successives ouvraient un dialogue et que, parfois, des questions inusitées ravivaient un souvenir lointain et engendraient un dialogue encore plus poussé: ainsi René Mahé, renommé dans la région pour sa bonne mémoire, nous raconta son souvenir du passage d'un grand troupeau de bétail à la ferme, alors qu'il n'avait pas encore deux ans. Un protocole d'entente a été lu à chacun des informateurs, qui ont tous signé et dont une copie se retrouve en annexe dans ce travail.

Parfois accompagnée, parfois seule, nous avons parcouru en voiture et à pied la paroisse de Saint-Vincent, région que nous croyions connaître depuis notre enfance, pour la redécouvrir de nouveau. En ce qui concerne les entretiens, quelques-uns ont été enregistrés, selon le désir de l'informateur et l'occasion. Dans de nombreux cas, particulièrement avec des membres de la famille, des notes seulement ont été prises. Notre relation personnelle avec le sujet de cette étude a fait

qu'obligatoirement, nous devenions aussi une informatrice. Dans le cas où un souvenir refaisait surface, autant que possible nous l'avons confirmé avec l'aide des autres informateurs de la famille. Parfois ce n'était pas possible, et nous étions la seule à nous souvenir de l'incident. Comme l'atteste l'historien William M. Baker, par le biais de l'étude biographique il est possible d'examiner un individu dans sa société, un individu créé par et, en retour, créant sa société⁷⁴. Mais en limitant le sujet à l'expérience française dans l'Ouest, et plus précisément à la campagne de la survivance canadienne-française en Alberta, il est devenu possible d'éliminer de l'étude une masse de renseignements personnels et non pertinents concernant la vie d'Alexandre Mahé. Nous avons préféré ne pas trop insister sur sa vie personnelle, préférant miser sur sa contribution à son pays d'adoption.

Dans cette biographie d'Alexandre Mahé, nous commençons avec son enfance et sa formation intellectuelle, puisqu'il est essentiel de connaître les origines d'un individu et comment se sont passées ses années de formation pour pouvoir comprendre sa vie d'adulte⁷⁵. Son émigration de France vers l'Ouest canadien et les contacts qu'il a fait en route tracent des balises de sa version personnelle de la diaspora française de l'Amérique du Nord. Après un bref aperçu historique et géographique de la région où il se dirige, nous examinons son installation à Saint-Vincent où il ouvre un petit magasin, en attente de la construction d'un chemin de fer qui desservira la région.

⁷⁴William M. Baker. «The Significance of Biography in Historical Study: T. W. Anglin and the Evolution of Canadian Nationalism». *Boswell's Children*, p. 242.

⁷⁵L'importance de la formation d'origine est discutée par Barbara Murison dans «Scottish Emigration and Political Attitudes: Old Wine in New Bottles», *Boswell's Children*, p. 151-163.

ce qui permet d'observer les difficultés qu'impose ce territoire à tous les colons, ainsi que quelques rapports internes de ce groupe canadien-français qui s'ancre dans le sol de la prairie.

En 1918, Alexandre Mahé se concentre sur l'exploitation de sa ferme. Des papiers de famille et des témoignages à son sujet viennent en aide et permettent de mieux comprendre ceci, tout en nous renseignant un peu sur ses nombreux employés et sur l'influence que son entreprise a localement. Le bon état financier de sa ferme facilite sa participation dans des activités communautaires, que nous voyons à deux niveaux, celui de la construction du paysage paroissial et l'organisation des activités communautaires, entre 1917 et 1927. Les paroissiens commencent à souffler un peu : leurs fermes produisant, l'accès au marché devenant plus facile et l'avenir de la communauté semblant prometteur malgré quelques reculs désagréables. Entre 1927-1937, à Saint-Vincent, on accueille avec enthousiasme l'établissement de l'ACFA et du journal hebdomadaire *La Survivance*. Élu secrétaire du cercle local de l'ACFA, dès la première réunion, Alexandre Mahé contribue régulièrement au journal provincial au sujet des activités locales dans la paroisse de Saint-Vincent.

Par ses écrits, il est possible de voir qu'Alexandre Mahé ne se limite pas seulement à sa communauté, ni à la province. Il adresse la situation des catholiques de langue française de l'Alberta et met en scène leurs problèmes concernant la pratique de leur religion dans leur langue, sujet qui ne fut jamais discuté à fond dans la presse albertaine de l'époque. Pareillement, il s'engage dans les discussions approfondies, durant les premières années de la Deuxième Guerre Mondiale, période de division dans la francophonie albertaine et nord-américaine, causée par la

guerre et la crise de Gaulle-Pétain. Après plus de trente ans de vie au Canada, cet ancien Français n'oublie pas sa patrie d'origine. En terminant, nous présentons son court bilan des gains de la société franco-albertaine, ainsi que les commentaires de quelques autres habitués de la «Tribune libre» de *La Survivance*. Nous attribuons en partie l'augmentation progressive de lettres à cette rubrique, au début des années 50, à ses efforts d'encourager ses concitoyens à lire le journal et à participer aux débats qui ont lieu dans ses pages.

La contribution de cet individu, qui est resté dans l'ombre, n'est pas pour autant négligeable, ne serait-ce que pour son témoignage de l'évolution de la francophonie albertaine. En écrivant et commentant pour et au sujet de ses compatriotes franco-albertains, soit comme correspondant local, sous un nom de plume, ou à son propre titre, ses lettres et l'histoire de sa vie jettent de la lumière sur les débuts de la société franco-albertaines en milieu rural, et la longue lutte pour la survivance de langue et de la culture française dans le milieu majoritairement anglophone de l'Alberta.

Chapitre I

Origines et formation d'Alexandre Mahé

1.1. Origines

Alexandre Mahé est né le 20 février 1880, à la Ville-Jaho près du Plessis dans la commune de Guégon, dans le département du Morbihan, à quelques kilomètres à l'ouest de la ville médiévale de Josselin. Son père, Jean-Marie Mahé, laboureur, est âgé de 44 ans et sa mère, Yvonne [Vonette] Nouvel, cultivatrice, a 34 ans¹. Pour le couple, marié depuis 1872, ce nouveau-né est le troisième garçon de cinq enfants². Ni le père ni les deux témoins signalés sur l'extrait de naissance ne savent signer, ce qui n'est pas particulièrement surprenant pour l'époque, ni pour la

¹GC, Extrait du Registre de l'État civil des Actes de Naissances de la commune de Guégon, pour l'année 1880, 20 février, République Française, No. 18, Mahé, Alexandre Louis Marie. En ce qui concerne le hameau de la Ville-Jaho, il s'agit de renseignements venant de Léonie Guillo-Charlot, filleule d'Alexandre Mahé, cousine germaine de Germaine (Mahé) Champagne, et habitant la Ville-Ruaud en Guégon, Morbihan, France, décédé en juillet 2000, âgée de 97 ans.

²Une troisième fille est née après lui, mais elle est morte en bas âge. Témoignages et notes généalogiques de Germaine Champagne.

région. Si, depuis 1833, la loi française exige que chaque commune ait une école primaire, les écoles publiques gratuites ne voient le jour qu'en 1881. Louis-Marie Quéleau, le premier des témoins, est âgé de 44 ans et est tailleur, habitant aussi le Plessis, tandis que le deuxième comparant, Morio Clément, a 37 ans et est tisserand au bourg de Guégon. Ces derniers pratiquent des métiers qui jadis étaient très en demande dans les régions de Ploërmel et de Josselin, spécialisées depuis le XVIII^e siècle dans la production de draps de laine. Face à l'industrialisation mondiale qui se généralise en cette fin du XIX^e siècle, leurs emplois sont alors en voie de disparition³.

À l'époque, les maisons de campagne de Bretagne réunissent généralement sous le même toit plusieurs résidences, ainsi que l'étable, les granges et d'autres bâtiments d'exploitation. Anciennement, ces «longères» logent les propriétaires et leurs employés, au point qu'il n'est pas exceptionnel que ces fermes dépassent en population les bourgs. Ceci explique pourquoi dans cette région, autrefois bretonnante, ces hameaux portent le nom de «ville», ou de «ker», «ville» en breton. Les longères n'ont souvent qu'une mince cloison, ou parfois même pas, qui sépare les habitants des animaux domestiques. Cette pratique est encore courante vers la fin du XIX^e siècle, et fait passer bien des Bretons pour des primitifs aux yeux de leurs compatriotes de l'Hexagone⁴. N'empêche que la chaleur des bêtes réchauffe un peu les habitations durant les saisons froides, si humides en Bretagne, où les combustibles sont alors rares et chers, et où des lois régissent

³Jacques Briard, André Chédeville, *et al.*, *Bretagne, images et histoire*, dirigé par Alain Croix, iconographie réunie par Christel Douard, Apogée, Presses Universitaires de Rennes, 1996, p. 137.

⁴Témoignage d'Alexandre Mahé à l'auteure.

strictement ce que les locataires peuvent récupérer en bois d'élagage des talus qui bordent les innombrables champs clos. Si la famille Mahé n'est pas indigente au point de devoir partager son logis avec les bêtes, à la Ville-Jaho, l'écurie et la grange sont tout de même attenantes à la maison.

Mais en 1912, l'abattage d'un talus pour le bois de chauffage est encore un événement pour la famille: une photo en format carte postale dans l'album de la famille Mahé en atteste (voir photos en annexe)⁵. Le petit clan est réuni pour la photo : les hommes tiennent en main des haches, des scies et des cordages attachés aux branches, les enfants sont regroupés à l'avant-plan auprès des tas de fagots liés. Le petit mot à l'endos commente sur les «mioches mignonnes» de la soeur d'Alexandre, Alphonsine et de son époux Théophile Guillo. Elles portent des robes à pois identiques et le bonnet traditionnel des fillettes du pays de Josselin⁶.

Les parents d'Alexandre Mahé ont connu de très sérieuses difficultés financières vers 1878 et pour cette raison, ils habitent, lors de la naissance de leur troisième garçon, avec leur famille immédiate à la Ville-Jaho. Sans l'aide de Sébastien, le frère de Jean-Marie, et de son épouse, Émilie Nouvel, la soeur de Vonette, qui les hébergent alors dans la maison où ils sont locataires, la petite famille se serait littéralement trouvée sur le chemin - ce qui arrivait⁷. Tel que mentionné ci-dessus, la vie commune de la famille étendue n'est pas étrangère aux Bretons, et elle doit convenir aux deux

⁵GC. Louis Mahé à Alexandre Mahé, 14 septembre 1913.

⁶On dit de la Bretagne, «Mille pays, mille guises», pour expliquer la diversité des costumes traditionnels.

⁷Témoignage de Léonie Guillo, nièce et filleule d'Alexandre Mahé, que nous avons connue lors d'une visite dans la famille en France, en 1991, bien avant de commencer ce projet.

couples, car dorénavant ils habiteront ensemble⁸. Sébastien et Émilie n'auront pas d'enfants, et devenue veuve, Émilie continue d'habiter avec sa soeur. Après la mort de Jean-Marie Mahé, l'époux de Vonette, en 1898, les deux soeurs quittent la ferme du Plessis et vivent dans un plus petit logement à Caradec, village dans le voisinage. Les enfants de Vonette et de Jean-Marie ont pour leur tante une grande affection et se sentent autant responsables de son bien-être que de celui de leur mère: c'est un grand souci lorsque les frères Mahé songent tous à émigrer au Canada⁹.

Avant de s'établir avec Sébastien et Émilie à la Ville-Jaho, Jean-Marie et Vonette étaient locataires d'une petite ferme à la Ville-Beuve tout près de Guégon. D'après la coutume, leur bail à ferme, ou métayage, se renouvelle annuellement et est payable en denrées - pommes de terre, blé noir, blé, seigle ou pommes - produits de la ferme, dont la valeur varie d'année en année d'après les marchés courants. Mais le malheur les frappe lorsque Jean-Marie achète un cheval à Ploërmel, où se tient une grande foire à chevaux de la région : l'animal est infecté de la gourme, une maladie des voies respiratoires transmissible aux chevaux et aux êtres humains. À ce sujet, la loi française est sévère : le cheval doit être abattu et tous les effets qui ont été en contact avec lui doivent être brûlés : brides, harnais, brancards de charrettes, palonniers, mangeoires, enclos, etc. Pour la famille Mahé, cela met fin à leur petite exploitation autonome. Sans leur cheval et étant redevables

⁸Un arrangement semblable est décrit par le Breton Joseph Le Treste. Son père et son frère habitaient côte à côte, chacun avec son épouse, deux soeurs. Ils prenaient en commun les repas, et les travaux et l'exploitation de la ferme étaient partagés également. La tante du petit Joseph (et sa marraine) qui n'avait pas d'enfants, s'occupait de son neveu, soulageant sa soeur, aux prises avec plusieurs enfants en bas âge. Deux soeurs célibataires y habitaient aussi, l'une d'elles était douée pour les finances et serrait les cordons de la bourse familiale. Joseph Le Treste, *Souvenirs d'un missionnaire dans le Nord-Ouest canadien*, texte établi et commenté par Juliette Champagne, Septentrion, Sillery, 1997, p. 41-45.

⁹Lettre d'Alexandre à Louis, 1910.

pour remplacer les effets du propriétaire (mangeoires, enclos et autres), le couple se retrouve incapable de remplir les obligations du bail, et encore moins de payer ses taxes. Ils quittent la Ville-Beuve et perdent, bien sûr, leur investissement dans l'exploitation. Encore heureux qu'ils aient un refuge dans la famille à la Ville-Jaho. Mais cet endroit est situé sur une basse plaine qui se prête mal à l'agriculture, plusieurs petits plans d'eau s'y trouvent et le sol reste presque toujours détrempé, surtout à cause de la proximité de la rivière Oust, ce qui fait que ce n'est pas une ferme bien productive. Les paysans Mahé ne seront jamais propriétaires, et Alexandre Mahé ne recevra aucun héritage financier de ses parents.

Par endroits, la commune de Guégon surplombe la vallée de l'Oust et la jolie ville de Josselin, avec son château à tours et ses murs crénelés, résidence du duc de Rohan. À peu près au centre de la péninsule de l'Armorique, des forêts bleues et des collines verdoyantes s'étendent à perte de vue et descendent vers la mer, aujourd'hui à une heure de route. En arrivant pour la première fois dans la région de Saint-Vincent en Alberta, où il choisira de s'établir, Alexandre Mahé est frappé par les beautés du paysage qui lui rappellent les hauteurs de son pays d'origine. C'est en avril 1909, qu'il traverse pour la première fois la prairie au nord-est du lac Saint-Vincent, et admire la vue saisissante du sommet des collines : une vaste plaine encore blanche de neige qui penche doucement vers l'est, parsemée de bois et bordée de collines lointaines et de forêts. Sans doute cette première impression influence-t-elle sa décision de s'installer dans la région¹⁰.

¹⁰Témoignage de Germaine Champagne.

Le Canada a pour Alexandre Mahé de grands attraits, car au début du XX^e siècle, les campagnes de la Bretagne, malgré les beautés de son paysage, sont arriérées et isolées. Les champs sont de minuscules pièces de terre qui obligent les cultivateurs à passer presque autant de temps à se déplacer d'une parcelle à l'autre qu'à travailler les propriétés. Le sol acide est pauvre et il ne sera amélioré que lors du remembrement des terres en 1963, lorsqu'on abat et défait des talus millénaires, et que l'on comble les chemins creux légendaires de ce pays de bocages¹¹. À 500 mètres de la Ville-Jaho passe la rivière de l'Oust, canalisée de Nantes à Brest, aménagement qui fut sans grand effet sur le développement régional au XIX^e siècle. Si le poisson et les fruits de mer se vendaient à Josselin, les campagnes restaient des endroits sauvages, où les routes étaient mauvaises. Pendant très longtemps, les petits chemins creux des campagnes sont laissés en mauvais état dans l'intention pure et simple d'éloigner les voleurs qui rôdent¹². Aucun chemin ne passe à la Ville-Jaho avant le remembrement, quoique après 1902, un petit chemin de fer passait près de la ferme, une ligne étroite venant de Ploërmel et se rendant à Locminé¹³.

La vie du paysan breton à l'époque est très dure. Alexandre Mahé en parlait de temps à autre. Une jolie petite paire de sabots bretons sculptés ornaient un mur de son salon. Parfois, ils servaient à mieux expliquer à ses petits-enfants une chanson concernant la duchesse Anne, et aussi à préciser la grande différence entre ces petits souvenirs porte-bonheur et les gros sabots en bois de tous les

¹¹Abbé Édouard Nizan, *Si Guégon m'était conté, la commune et les paroisses de Guégon, Coët-Bugat, Trégranteur*, Guégon, 56120 Josselin, 1978, p. 119-120.

¹²Témoignage de Léonie Guillo.

¹³Nizan, *Si Guégon m'était conté*, p. 79-80.

jours¹⁴. Il racontait comment le port de sabots n'avait pas grand chose d'agréable. Trop pauvre pour avoir même des bas de laine, encore moins des chaussures en cuir, dans sa famille, comme chez les autres paysans, on chausse des sabots. Ce ne sont pas des galoches, dont la partie supérieure est en cuir et qui sont un peu plus confortables. Pour rendre les sabots plus chauds et pour protéger les pieds contre le bois, on les rembourre de paille grossièrement tordue. Puisque leurs pieds se mouillent souvent durant les saisons froides et pluvieuses de la Bretagne, ils souffrent fréquemment d'engelures aux talons, empirées par des gerçures qui saignent et qui n'arrivent plus à guérir tant les crevasses sont profondes. Pour les anciens Bretons, l'enfer est un endroit glacé.

Dans ses dernières années, lorsque Alexandre Mahé vient habiter chez sa fille, il lui raconte comment la plus pénible des tâches sur les fermes bretonnes était celle de piler l'ajonc¹⁵. Cet arbrisseau épineux fleurit presque à longueur d'année et pousse à profusion sur les landes en friche. Si ses petites fleurs jaunes symbolisent un amour qui ne flétrit jamais, bien joli pour les amoureux et les âmes aux tendances poétiques, par contre l'apprêtage de l'ajonc n'a rien de gai. C'était un travail éreintant et terriblement piquant, car il fallait le hacher pour broyer les épines avant de pouvoir s'en servir pour nourrir les chevaux. L'arbrisseau était très utile, il remplaçait complètement l'avoine et servait aussi de fourrage pour les autres bêtes de la ferme. Lié en fagots, l'ajonc était aussi utilisé pour le chauffage et pour la cuisine, tandis que les cendres servaient d'engrais pour le sol acide. Tout comme ils n'avaient pas de chaussettes chaudes à se mettre aux pieds, en broyant l'ajonc, ils n'avaient pas, non plus, de gants pour se protéger les mains.

¹⁴Témoignage d'Alexandre Mahé à l'auteure.

¹⁵Témoignage de Germaine Champagne.

Il n'était pas le seul à trouver ce travail pénible. «Skueh omb é strepat lann» (Nous en avons assez de couper les ajoncs) répondent les journaliers agricoles vannetais qui quittaient la région, aux enquêteurs qui leur demandaient les raisons principales de leur départ¹⁶. La Bretagne est alors surpeuplée et la population rurale est fortement désavantagée. L'historien Michel Lagrée précise qu'en 1882, un septième des servantes de ferme de la France entière sont localisées dans trois des cinq départements bretons¹⁷. Cette vie si dure et sans avenir décourage les populations rurales. Leur scolarisation progressive, ainsi que la mécanisation des fermes, mène à une grande émigration vers des régions où la vie leur sera moins difficile.

Si la famille Mahé est pauvre, elle a déjà connu pire. Jean-Marie et son frère, Sébastien, ont survécu à la grande famine causée par le mildiou des pommes de terres qui se propage en Europe en 1844 et qui sévit plusieurs années avant que des variétés résistantes à ce champignon ne soient trouvées¹⁸. En Bretagne, normalement d'autres denrées que les pommes de terre sont disponibles pour compenser, mais comme le précise Yann Brékilien dans *La vie quotidienne des paysans en Bretagne au XIX^e siècle*, les deux hivers qui suivent sont les deux plus froids du siècle, et des gelées impitoyables gèlent les céréales dans les champs et les légumes en terre¹⁹. Dans cette région, normalement tempérée par la proximité de la mer, il est rare que le sol gèle plus de

¹⁶Traduction du breton vannetais. Michel Lagrée, *Religion et cultures en Bretagne 1850-1950*, Fayard, 1992, p. 334-335.

¹⁷*Ibid.*, p. 334.

¹⁸Témoignage de Germaine Champagne.

¹⁹Yann Brékilien, *La vie quotidienne des paysans en Bretagne au XIX^e siècle*, Hachette, Paris, 1966, p. 56-57.

quelques jours. La famine et le temps froid de ces années malheureuses du temps de l'enfance de Jean-Marie Mahé ont des répercussions dans le pays en entier où, déjà, tout va de mal en pis. La France, qui est dirigée par le gouvernement monarchiste de Louis-Philippe, se retrouve en pleine crise économique entre 1846 et 1847, avec des faillites de compagnies de chemin de fer, des fermetures d'usines et de mines. Le blé est importé à des prix d'augmentation de 250 pour cent tandis que des épidémies de choléra se propagent dans le pays. En 1848, les émeutes forcent Louis-Philippe à abdiquer et il est remplacé par le gouvernement du Deuxième Empire, celui de Louis-Napoléon³⁰. S'il y a une montée d'idées socialistes et démocratiques durant ce temps, le suffrage universel masculin, restauré en 1848, est immédiatement diminué et, en 1851, le gouvernement prend la forme d'une dictature.

Dans son court roman historique sur sainte Anne, la patronne des Bretons, Alexandre Mahé relate une anecdote au sujet des stratégies de survie des paysans de sa région d'origine, qui donne des indices au sujet de techniques en pratique depuis des siècles dans ce pays vannetais³¹. Il semble que les fermiers, habitués à se suffire à eux-mêmes, gardaient toujours dans leur cour une réserve de deux meules de blé de leur récolte annuelle pour «parer aux années de disette», certaines de se manifester de temps à autre³². La présence de ces meules dans la cour d'un fermier était une grande marque de richesse. Cette tradition d'engrangement de la moisson a disparu avec l'avènement des

³⁰Gordon Wright, *France in Modern Times From the Enlightenment to the Present*, Third edition, W.W. Norton and Company, New York and London, 1981, p. 179.

³¹L'Oust est alors la frontière du diocèse de Vannes.

³²*Sainte Anne et ses Bretons*, p. 63.

technologies modernes du moissonnage, et la coutume a été oubliée, mais cette anecdote nous aide à comprendre comment la famille Mahé serait arrivée à échapper à la famine. Les descendants de cette famille, encore sur place, précisent que les Mahé habitaient alors au lieu-dit Kerguennec dans la commune de Buléon, qui était alors une grande et belle ferme. Il est possible que cette technique d'engrangement eût aussi été discutée à l'école, puisque les frères de l'Instruction chrétienne, dits «frères la Mennais», enseignaient aussi l'agriculture, mais le sujet se serait éloigné du programme fourni par le nouveau manuel à ce sujet qui venant d'être publié en 1893²³. Nous croyons qu'il s'agit d'un récit de famille.

Cela est loin d'être la seule fois durant ce siècle que les Français passent à travers une famine ou un sinistre. Alexandre Mahé en sait quelque chose lorsqu'il écrit dans un passage à connotation biographique :

Dès leur plus tendre enfance leur attention [des Français] fut attirée et même fascinée, tout à fait à leur insu même par les questions dont parlaient fort paisiblement, presque toujours, leurs parents et les connaissances, un peu partout, à table comme au coin du feu. Ces questions étaient souvent le récit et commentaire des grands événements qui s'étaient produits dans le cours des cinquante ou soixante années passées et qui avaient produit un profond bouleversement des idées et des habitudes dans les milieux sociaux et politiques²⁴.

En grandissant, Alexandre Mahé est entouré des vestiges de ce passé mouvementé encore rapproché, ainsi que celles d'un passé perdu dans la nuit des temps.

²³Lagrée, *Religion et cultures en Bretagne*, p. 457; Institut des Frères de l'Instruction chrétienne, Paris, Librairie Letoizey, 1923, p. 33; H.-C. Rulon et Ph. Friot, *Un siècle de pédagogie dans les écoles primaires (1820-1940) Histoire des méthodes et des manuels scolaires utilisés dans l'Institut des Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1962, p. 195-197.

²⁴Isidore Cassemottes, «Giraud-De Gaulle», «Opinion du lecteur», *La Survivance*, le 17 mars 1943.

De ses parents, il commence son apprentissage de cette histoire. Sa mère vient de Guéhenno, situé à une demi-douzaine de kilomètres de Guégon, le site d'un calvaire monumental construit vers 1550, un des plus anciens de Bretagne et le seul d'une si grande taille de tout le Morbihan. Le calvaire de Guéhenno est bouleversé et démoli durant la Révolution, mais malgré les risques de représailles, les pièces cassées sont cachées et sauvegardées par les paysans. Plus de cinquante ans plus tard, le curé de la paroisse (le recteur, comme on dit dans la région) entreprend sa restauration, aidé de son vicaire, et l'absence de grands moyens pour payer un sculpteur artisan, ils font eux-mêmes le travail, ressoudant les pierres et en sculptant des nouvelles, réussissant si bien que reconstruction et restauration se confondent dans l'ensemble²⁵. Toute petite, Vonette, né en 1848, a vu ce monument reprendre sa place d'honneur auprès de l'église. Plus tard, en revenant voir ses parents à Guéhenno avec sa propre famille, ils auraient sans doute visité le cimetière et l'ossuaire, discuté du calvaire et de l'histoire de sa reconstruction, des événements qui avaient mené à sa démolition et de ses origines au XVI^e siècle. Bien des années plus tard, la restauration du calvaire de Guéhenno est encore un sujet de conversation dans la famille en Alberta.

Durant son enfance, il est probable qu'Alexandre Mahé participe aux activités qui commémorent de façon particulière le centenaire de la Révolution française²⁶. Si partout en France, officiellement l'accent est mis sur l'événement républicain, le clergé breton, tout en étant soumis à l'État par le régime concordataire, formule un discours contre-révolutionnaire. À Nantes, on fête le seizième

²⁵«Ghéhenno». Gwenc'hlan Le Scouëzec. *Le guide de la Bretagne*. Beltan/Breizh, Spézet (France), 1986, p. 225.

²⁶Michel Lagrée, «Le clergé breton et le premier centenaire de la Révolution française», *Annales de Bretagne*, Tome 91, 1984, p. 249-267.

centenaire des enfants martyrs de cette ville. tandis que les élèves des écoles des frères de Ploërmel et du petit séminaire d'Auray montent des pièces de théâtre célébrant le quatorzième centenaire du baptême de Clovis. Les effets dévastateurs de la Révolution sont soulignés par une cérémonie commémorant le centenaire des noyades de Nantes dans une église restaurée de cette ville. Dans le Morbihan en particulier, en milieu rural, des croix et des stèles sont érigées et sont l'occasion de processions et de rassemblements religieux. La famille participe certainement à de tels événements entre 1890 et 1895, lorsque à quelques kilomètres seulement de Guégon, à Lizio, à Pluméliau et à Elven, ont lieu des commémorations honorant des prêtres réfractaires martyrisés à ces endroits²⁷. Guégon a aussi sa part de chefs chouans et en 1792, quelques centaines de jeunes gens convoqués pour le tirage au sort au service militaire se révoltent, deux jeunes paysans sont tués dans la lutte²⁸. La même source précise qu'une deuxième révolte dans le voisinage, plus grave encore, entraîne de dures représailles incluant l'obligation que les paysans payent leurs impôts dans les 48 heures.

Si le clergé et la vie religieuse ont une grande influence sur la mentalité d'Alexandre Mahé, ses aînés en ont probablement plus encore. On retrouve quelques exemples dans des anecdotes qui ont été transmises dans la famille. Un peu cocasses, elles sont révélatrices des moeurs de son pays et de la ténacité légendaire, non seulement des Bretons, mais aussi des Bretonnes. Le premier

²⁷ *Ibid.*, p. 257.

²⁸ Nizan, *Si Guégon m'était conté*, p. 55-57.

incident se passe vers 1848²⁹. Un député aspirant, prêtre dévoyé et enfant du pays, brigait le suffrage des électeurs contre un châtelain de l'ancienne noblesse du pays durant une campagne électorale dans l'arrondissement de Ploërmel. Aujourd'hui cette région conserve ses affinités royalistes; le maire de Josselin et le député à l'Assemblée nationale française est toujours le duc de Rohan qui habite dans son château à Josselin. À l'époque, les femmes n'ont pas encore le droit de vote, mais elles assistent aux réunions en plein air et ont une grande influence sur le vote masculin. «L'apprenti député», énervé par leur présence, «poussa l'intempérance de langage» jusqu'à les traiter de «punaises de confessionnal». Elles ne lui laissent pas le temps de répéter son injure : «force lui fut de fuir en hâte se réfugier chez un sien ami où il dut endurer un siège en règle». Les hommes cachent les échelles, par crainte que les femmes ne mettent le feu à la maison, et ce n'est qu'avec l'intervention des gendarmes que le siège est levé.

Une autre mêlée féminine survenue vers 1875, et rapportée dans la même source, permet d'entrevoir une deuxième fois des rapports parfois tendus entre les paysans et le clergé. Un prédicateur capucin, étranger à la région, prêchait une retraite. Dans un sermon de tempérance fait uniquement aux femmes de la paroisse, il s'emporte et les accuse d'abuser du cidre, le breuvage de prédilection du pays. De son avis, les Bretonnes en boivent trop : leur consommation de cidre serait la cause de la «dégénérescence de leur progéniture» et expliquerait pourquoi beaucoup de jeunes hommes de la région sont jugé incapables d'accomplir leur service militaire.

²⁹Si l'original note 1838, il est probable qu'il s'agit d'une faute de frappe, dont le texte en a un bon nombre. La restauration du suffrage universel masculin en France se fait en 1848. *Sainte Anne et ses Bretons*, p. 60-61.

Si c'était raide à dire, c'était encore plus raide à avaler. Aussi, les femmes ne l'avalèrent point du tout [...] Les femmes [...] l'attendirent à la porte de l'église, bien résolues à lui caresser la barbe et les côtes. Le brave capucin s'enferma prudemment jusqu'à la nuit tombée dans la sacristie dont l'unique porte s'ouvrait sur le chœur de l'église. Ce fut sa protection, car ces bonnes chrétiennes n'auraient jamais osé passer devant le Saint-Sacrement au zélé prédicateur ... la dégénérescence de leurs poignets³⁰.

A l'époque, la santé de la population de l'Ouest de France laisse à désirer, particulièrement dans les régions de l'intérieur, où le sol acide est pauvre, faute de chaux pour l'amender. L'alimentation déjà médiocre des paysans se détériore à mesure que l'on s'éloigne de la mer. On réforme dans cette région, en moyenne, un conscrit sur sept pour infirmité, un sur sept pour défaut de taille et un sur trente pour faible constitution³¹. S'ils étaient parfois chétifs, les Bretons contribuaient largement à la défense de leur pays et les paysannes étaient bien au courant.

Comme la majorité des Bretons du Morbihan, Alexandre Mahé est issu d'une famille très croyante qui participe aux activités de la paroisse ainsi qu'à des pèlerinages, ou «pardons», comme ils sont connus en Bretagne. Vers l'âge d'onze ans, il assiste pour la première fois au plus grand des pardons bretons, celui de Sainte-Anne d'Auray, qui a lieu dans le pays vannetais. La basilique est encore toute neuve, ayant été construite en 1866. L'enfant est profondément impressionné de se retrouver dans cette grande foule paisible où «toutes ces choses par leur côté pittoresque émerveillent la curiosité de l'enfant qui les constate pour la première fois»³². Ce passage évoque

³⁰*Ibid.* pp. 60-62.

³¹Jean Vidalenc. *La société française de 1815 à 1848 : le peuple des campagnes*. Éditions Marcel Rivière et Cie. Paris, 1970, p. 191-192.

³²La date donnée est 1871, mais encore une fois, il s'agit d'une faute de frappe puisqu'il écrit plus loin - «De ce lointain pèlerinage un autre fait est resté gravé dans la mémoire de l'auteur». On comprend que «l'enfant tout à la joie d'accomplir un si grand voyage» est l'auteur qui, en 1891, a onze ans. *Sainte-*

son ouverture d'esprit et son grand besoin de connaître et de comprendre plus profondément les choses. Bien des années plus tard, il méditera longuement sur les origines du culte voué à sainte Anne, et il écrit une version romancée de cette histoire, dont nous avons extrait ces passages anecdotiques.

Située à une cinquantaine de kilomètres de Guégon, la basilique de Sainte-Anne d'Auray et la ville d'Auray ont beaucoup pour éveiller la mémoire, car ces endroits ont été les lieux de sanglants combats, d'exécutions et de génocides, où sont tombés des milliers de morts. Au siècle dernier, certains de ces drames sont encore à fleur de peau, et leur souvenir. Témoin, une autre famille Mahé, d'origine vannetaise, à quelques kilomètres d'Auray, venue en Alberta, et installée près de Sainte-Lina, et liée d'amitié avec les Mahé de Saint-Vincent. Deux cents ans après les faits, en 1997, ces premiers conservent le souvenir du massacre d'un trisaïeul, éventré devant sa femme et ses enfants par les soldats de la Révolution durant la guerre civile de Vendée, entre 1793 et 1796³³.

Partout dans les campagnes de Bretagne, il est possible de lire dans le paysage les traces d'un passé profond. Ici et là, se dressent des menhirs et des allées couvertes qui datent de l'âge néolithique. Le grand nombre de pierres taillées dans les alentours de la Ville-Jaho, dont la dernière maison qui subsiste date de 1870, témoignait d'une longue occupation remontant aux Romains, et même à des peuplades de la préhistoire³⁴. Alexandre Mahé racontait souvent comment les traces d'une

Anne, p. 76.

³³Témoignage de Germaine Champagne concernant la famille Mahé de Sainte-Lina.

³⁴Témoignage de René Mahé.

grande voie romaine étaient encore visibles dans sa région et que les registres de la paroisse de Guégon remontaient aux débuts de la christianisation, sujet qui le passionnait³⁵. Bien sûr, des châteaux et d'innombrables églises datent du Moyen Âge, tout comme la Ville-Jaho qui était anciennement du domaine du Plessis, et divisé en deux domaines, Plessis-Monteville et Plessis-Godefroy³⁶. D'autres monuments, comme le calvaire de Ghéhenno, sont construits lorsque la Bretagne est prospère et détient un rôle important dans le commerce maritime. Ensuite, lorsque les Européens commencent à naviguer vers les Amériques et l'Orient, le bois pour la construction des navires vient des forêts bretonnes et la région fournit le lin et le chanvre pour les voiles et les gréements.

Une certaine mémoire de ce passé se retrouve dans le folklore oral, chansons et contes, entremêlés aux légendes et superstitions. Mais pour les Bretons qui vont à l'école, la grande mode de la «celtomanie» pour les historiens à la fin du XIX^e siècle bat son plein et la France leur donne finalement une place dans le panthéon de la nation française³⁷. Le jeune Alexandre Mahé peut étudier l'histoire de Vercingétorix, chef de la résistance gauloise envers l'impérialisme romain et «ancêtre de tous les Français». C'était un récit qui avait été étudié en latin depuis longtemps dans les collèges classiques et qui devait être le préféré des petits Bretons qui avaient parfois l'occasion de voir de leurs yeux, l'endroit sur la côte de Vannes où les «ignobles légionnaires de César

³⁵Témoignage de Germaine Champagne, relevé aussi dans l'entrevue de Yvon Laberge avec celle-ci en 1983, enregistrée par le projet Héritage franco-albertain et conservée par l'IRFSJUA.

³⁶Nizan, *Si Guégon m'était conté*, p. 7.

³⁷Gordon Wright, *France in Modern Times*, p. 5-7; Catherine Bertho, «L'invention de la Bretagne: genèse sociale d'un stéréotype», *Actes de la recherche en sciences sociales*, N° 35, 1980, p. 45-62.

avaient fauché les voiles des farouches Vénètes»³⁸. Cette perception du passé ne pouvait être que valorisante pour les Bretons, qui étaient désormais moins perçus comme les descendants de tribus barbares défaites par les Romains, que comme ayant contribué à construction de la nation française.

Depuis l'occupation des légionnaires de César, il y a deux mille ans, la Haute-Bretagne est une région frontalière qui vit une pluralité linguistique. Le petit paysan Alexandre Mahé parlait le patois roman, connu localement comme gallo, qui est antérieur à la langue française. Nous ne savons pas s'il connaissait le français avant de commencer l'école. Le gallo prévalait, mais la connaissance du patois n'était pas obligatoire: Joséphine Nayl, qui épouse Alexandre Mahé au Canada en 1910, est née à Josselin et ne parlait que le français. Josselin était situé sur une frontière linguistique : à l'est, dans la Haute-Bretagne, on parlait le français et le gallo, à l'ouest, vers la Basse-Bretagne, c'était le breton³⁹. Mais en 1890, même en pays gallo, il y avait des îlots de locuteurs bretonnants qui persistaient et qui parlaient le breton vannetais, un des quatre dialectes bretons, dont il existait plusieurs sous dialectes⁴⁰. À l'époque, pour la famille Mahé, le français est la langue du futur, tandis que le gallo n'a pas d'avenir. Le gallo n'est pas une langue écrite et, à l'école, les enfants apprennent le français, langue de travail de leur pays. En ce qui concerne

³⁸Joseph Le Treste, né sur la côte vannetaise en 1861, a bien connu le récit de César à l'école et il décrit les lieux de la bataille dans ses mémoires, voir *Souvenirs d'un missionnaire breton*, p. 45-46.

³⁹Le Scouëzec, *Le guide de la Bretagne*, p. 44-45, 50-51; Lagrée, *Religion et culture*, p. 215-218.

⁴⁰*Ibid.* et témoignage de Germaine Champagne.

l'appartenance bretonne, elle a une grande valeur sentimentale et culturelle, mais les Mahé, comme tous les Bretons depuis la fin du XV^e siècle, sont des Français.

Malgré la diversité linguistique, tous se considèrent Bretons à titre égal. L'appellation est strictement régionale et, comme aujourd'hui, sans valeur nationale. Les Bretons fréquentaient les mêmes églises, mais les différents groupes linguistiques assistaient aux offices dans leur langue⁴¹. Tout en se côtoyant, les groupes linguistiques ne se mélangeaient pas beaucoup, mais vivaient relativement paisiblement ensemble. Beaucoup d'entre eux étaient bilingues ou trilingues, ou comprenaient suffisamment la langue de l'autre pour les transactions financières et pour se débrouiller dans des situations périlleuses⁴². Germaine Champagne en raconte autant au sujet de son grand-père, qui, en se rendant à Ploërmel accompagné de son jeune fils, aurait croisé un paysan bretonnant qui menait son étalon à la foire. De loin, celui-ci les avertit en leur criant dans un français calqué sur le breton que «si leur cheval était une jument, de le tenir éloigné de moi!» Ce sont des situations semblables à celles qu'Alexandre Mahé viendra à connaître dans l'Ouest canadien, région passablement polyglotte au début du XX^e siècle.

⁴¹Témoignage de Germaine Champagne.

⁴²C'est ce que Le Treste indique dans ses mémoires lorsqu'il relate les succès financiers de sa tante bretonnante. *Souvenirs d'un missionnaire breton*, p. 44-45.

1.2. Études et formation professionnelle

Nous n'en savons pas beaucoup sur les années d'instruction primaire d'Alexandre Mahé. Durant son enfance, le débat fait rage entre les écoles publiques (écoles neutres) de l'État et les écoles privées ou «libres» qui offrent une formation chrétienne. Par le témoignage oral, on sait qu'il fait ses études primaires à l'école libre de Guégon. Dans le corpus de ses écrits, nous n'avons retrouvé que trois ou quatre références à ses études à ce niveau, faisant surtout allusion aux insuffisances de l'enseignement public. Typiquement, une lettre de lui adressée au «Courrier du lecteur» de *La Survivance* critique un article qu'il considère être des «calembredaines teintées de religion: juste ce que l'on nous enseignait à l'école neutre [...] vers 1890»⁴³.

Il reçoit la grande partie de sa formation scolaire des frères de «Ploërmel», alors que la compétition entre les écoles libres (catholiques) et les écoles neutres (laïques) est particulièrement assidue dans cette région. À une vingtaine de kilomètres de Ploërmel, la région est le château fort des frères de l'Instruction chrétienne, qui ont leur institut dans cette ville. Ces frères enseignants, qui ont pour mandat de scolariser la Bretagne, ont leur plus grand succès dans la Haute-Bretagne, région où on parle le gallo et le français, autour de Ploërmel et dans les Côtes-du-Nord (maintenant Côtes-d'Armor), d'où vient leur fondateur, Jean-Marie de La Mennais, natif de Saint-Malo. Le clergé local encourage les écoles privées, au point d'imposer le «péché scolaire» aux

⁴³Isidore Cassemottes, «L'Église et les communes», «Ainsi parle le lecteur», *La Survivance*, 20 février 1935.

parents des enfants qui vont aux écoles «neutres» de l'État⁴⁴. Dans la région où habite la famille Mahé, l'école privée gagne haut-la-main, même s'il faut payer. La paroisse aide à défrayer les coûts et des quêtes sont faites auprès des propriétaires locaux; dans les classes populaires, on donne le denier de l'école, basé sur le système de la Propagation de la Foi⁴⁵.

Dans la région de Ploërmel, l'influence et le prestige des frères de l'Instruction chrétienne étaient très grands, et leurs écoles, qui avaient essaimé presque partout en Bretagne, étaient hautement estimées. On les trouvait surtout dans les campagnes de la Haute-Bretagne, et un peu en Vendée, à la différence de la congrégation des frères des Écoles chrétiennes, fondée par J.-B. de La Salle, et répandue partout en France. Ces derniers, par leur règle, étaient obligés d'habiter en communauté, surtout dans les grandes villes où ils enseignaient le cours classique. Par contre, les frères de l'Instruction chrétienne avaient le droit d'habiter à deux ou trois ensemble, ce qui facilitait leur placement dans des petites localités de campagne, où ils étaient souvent logés chez le recteur de la paroisse. À l'école des frères, on enseignait la lecture, l'écriture, le français, le calcul, le dessin, la comptabilité, la géographie, l'hydrographie. On donnait des leçons élémentaires en agriculture. En classe, les cours étaient souvent expliqués en utilisant des exemples tirés de l'Évangile. Les instituteurs avaient pour consigne de toujours agir avec douceur envers les enfants et de «prévenir les fautes afin de n'avoir pas à les réprimer⁴⁶».

⁴⁴Lagrée, *Religion et cultures en Bretagne*, p. 371-372.

⁴⁵*Ibid.*, p. 378-379.

⁴⁶*Institut des Frères de l'Instruction chrétienne*, Paris, Librairie Letouzey, 1923, p. 33.

Alexandre Mahé est remarqué par le recteur de la paroisse qui fait les démarches pour qu'il soit accepté à l'Institut des frères à Ploërmel. À l'âge de 15 ans, il entre comme postulant chez les frères où il poursuit des études supérieures. Il est douteux que sa famille ait eu les moyens de payer sa scolarité. Elle fournit probablement des produits de la ferme pour son entretien, comme c'est la coutume. L'Oeuvre des noviciats, créée pour subventionner les recrues en 1891, assume des frais de scolarité⁴⁷. À l'Institut de Ploërmel, il est probable qu'en préparation pour le Certificat d'instruction primaire, il se familiarise avec les divers textes scolaires utilisés par l'État français dans ses écoles.

En Bretagne et dans la région de Ploërmel, l'histoire tapageuse des deux frères de La Mennais était fort bien connue. Jean-Marie se range du côté de l'Église, tandis que son frère Félicité fonde le premier journal quotidien catholique en Europe et publie sur la démocratie politique et la réforme sociale, ainsi qu'au sujet du conflit entre l'Église gallicane et le Pape, bravant la papauté pour rester fidèle à sa vision de l'Église⁴⁸. Lorsqu'il est question de béatifier Jean-Marie, sa relation fraternelle lui est nuisible en cour de Rome. Certes, après 1880, tout ceci est déjà une bien vieille histoire. Mais c'est aussi le genre d'idées qui se «brassaient» dans la région où est né Alexandre

⁴⁷ Michel Lagrée, «Le recrutement des maîtres d'école en Bretagne (XIX^e et première moitié du XX^e siècle)», *Sociétés villageoises et rapports villes-campagnes au Québec et dans la France de l'Ouest, XVII^e au XX^e siècle*, Trois-Rivières, Québec, 1985, p. 338-339.

⁴⁸ Félicité Lamennais (1782-1854) défend l'ultramontanisme et la liberté religieuse face à l'Église gallicane. Dénoncé par l'épiscopat gallican, la police contre-révolutionnaire et le pape Grégoire XVI, il rompt avec l'Église et continue ses activités libérales. Il est considéré comme le père du socialisme chrétien. Il fut représentant de l'État en 1848 et 1849.

Mahé, idées que ses parents et la communauté environnante connaissaient bien et qui devaient animer les heures passées au coin du feu.

Toujours, Alexandre Mahé aime les études et adore la lecture. L'Institut des frères possède une grande bibliothèque et les élèves sont encouragés à s'en servir. Une des idées-clés du fondateur de cette congrégation est que le catholique est autant capable de maîtriser les sciences que tout autre, et qu'il est très important que les catholiques se tiennent à la hauteur. Même si l'école des frères n'offre pas le cours classique et n'enseigne ni le grec, ni le latin, l'étudiant Mahé connaît un peu de latin, probablement parce qu'il est autodidacte et que le latin est encore beaucoup utilisé dans le culte. Il obtient son brevet de capacité d'enseignement primaire en 1897, un diplôme universitaire émis par l'Université catholique d'Angers et comparable à celui offert par les écoles normales de l'État.

Adolescent, Mahé est un jeune militant et aurait appartenu à un groupe de jeunesse qui s'appelait «les Croix de feu»⁴⁹. Michel Lagrée, dans son étude des mentalités religieuses en Bretagne, nous rappelle qu'en 1897, l'encyclique papale *Militantis Ecclesiae* de Léon XIII encourage l'activisme de chaque chrétien⁵⁰. Chacun doit faire ce qu'il peut d'après ses qualités particulières, soit en faisant la charité, si on en a les moyens, en faisant des discours si on est orateur, en écrivant si on est écrivain, ou même en allant écouter les orateurs. La prière est aussi très importante et il faut

⁴⁹IRFSJUA, Collection HFA, Témoignage de Germaine Champagne, relevé dans l'entrevue de Jules Laberge *et al.*, 1983.

⁵⁰Michel Lagrée, *Religion et culture en Bretagne*, p. 181-183.

beaucoup prier. Il est tout à fait normal pour Alexandre Mahé, en jeune catholique, de poursuivre ses études chez les frères. Nous percevons aussi un certain idéalisme de sa part, et certainement un esprit d'aventure, qui se concrétise par la prochaine étape de sa vie. Profondément croyant, il devient novice chez les frères et porte le nom de religion de Zénobe⁵¹.

Les frères de l'Instruction chrétienne ont alors des écoles dans les colonies françaises. Lorsqu'il complète son brevet de professeur en 1897, Alexandre Mahé se rend enseigner dans une de leurs écoles au Sénégal. C'est une expérience qui plaît au jeune frère Zénobe, et toute sa vie, il restera fasciné par l'Afrique. Il revient obligatoirement en France tous les deux ans pour prendre des vacances et se refaire la santé. Durant ce temps, il accomplit aussi son service militaire. Puisque sa mère devient veuve en 1898, il est probable qu'il a seulement à faire dix mois d'entraînement militaire au camp de Coëtquidan à côté de Ploërmel. Il n'est pas de taille, ni de qualité à être réformé: devenu adulte, il est grand, environ un mètre quatre-vingts, mince, les cheveux bruns, les yeux d'un gris clair, les traits égaux et, lorsqu'il est en santé, un homme bien bâti. En somme, un bel homme.

En 1903, les lois de la séparation de l'Église et de l'État en France entrent en vigueur et les communautés religieuses qui enseignent dans les écoles catholiques doivent céder leur place aux enseignants laïcs. Dans la colonie du Sénégal, le frère Zénobe doit aussi chercher du travail ailleurs. D'après son fils, René, l'État français refuse de payer aux enseignants le salaire qui leur

⁵¹«Numéros d'Institut des frères de l'Instruction chrétienne»; ce renseignement nous a été donné par le frère Jean Laprotte de la communauté des frères de l'Instruction chrétienne de Laprairie, au Québec.

est dû, et les professeurs n'ont pas les moyens de rentrer au pays⁵². Ceci est possible, mais nous constatons qu'Alexandre Mahé est prévoyant dans cette affaire, car dès le 11 octobre 1903, il est employé par la Maison P. Pon. Maurel et H. Prom, au comptoir de Bathurst en Gambie⁵³. Après six ans au Sénégal, ses chances d'embauche sont améliorées parce qu'il parle couramment le wolof, qu'il a appris auprès des enfants de l'école. C'est la langue d'usage de la région et essentielle pour travailler comme contremaître dans les grandes plantations d'arachides.

La Gambie est une colonie britannique, mais ses employeurs, Maurel et Prom, ont une maison à Bordeaux et leur correspondance avec lui est entièrement en français. On sait qu'il parlait aussi un peu l'anglais, l'ayant étudié au collège, et il doit pouvoir se débrouiller dans cette langue, puisqu'il se rend plusieurs fois pour ses employeurs à Londres, où se trouve la maison-mère de l'entreprise coloniale⁵⁴. En 1952, il écrit au sujet de son expérience africaine :

J'ai quelque peu vécu en compagnie des noirs en Gambie. De 1904 à 1908, pendant 6 ou 7 mois par année, je résidais seul ou presque seul blanc parmi les noirs, tous braves gens et des plus sympathiques. Nous parlions surtout le wolof puisqu'ils ne savaient pas un seul mot de français ou d'anglais. Nous aimions à nous comprendre et nous accorder très convenablement⁵⁵.

Durant cette période chez les Wolofs, qui sont des musulmans, il s'intéresse beaucoup à l'histoire de l'Islam. Il y fait référence de temps à autre dans ses lettres. Plus tard, devenu très vieux, il parle de ses jours en Gambie. Tel le héros d'un roman de Joseph Conrad, il lui arrive de protéger un

⁵²Témoignage de René Mahé.

⁵³GC. P. Pon. Maurel et H. Prom, 17 juin 1908.

⁵⁴Témoignage de Germaine Champagne.

⁵⁵Isidore Cassemottes, «Malaise africain», «Opinion du lecteur», *La Survivance*, 10 décembre 1952.

homme qu'on avait éloigné de son village à l'intérieur des terres, en l'embauchant comme porteur, et ensuite le retenant comme esclave pour le vendre sur la côte. Bien des années plus tard, il prépare plusieurs longs articles à ce sujet, l'un d'eux détaillant cette affaire⁵⁶. En dépit de ce genre d'incident, son travail à la plantation est consacré à l'administration et à la comptabilité d'un petit comptoir, ainsi qu'à la direction de l'agriculture de la ferme. Des dernières années en Gambie, on a conservé dans la collection familiale quelques cartes postales de lui adressées à ses frères, qui mentionnent son désir d'indépendance.

Aucun de ses écrits ne fait allusion à l'affaire Dreyfus, dont le procès a lieu à Rennes en 1894, à une centaine de kilomètres de Guégon et qui déclenche, en France, un débat intense entre deux camps politiques et religieux distincts pendant plus d'une dizaine d'années. Pareillement, même s'il est forcé d'abandonner son travail comme enseignant au Sénégal à cause de la séparation de l'Église et de l'État, nous n'avons trouvé qu'une seule mention à cet événement qui a pourtant eu un impact considérable sur sa vie⁵⁷. Mais il disait toujours que son adhésion à la communauté des frères de Ploërmel n'avait jamais été autre que provisoire, et qu'il n'avait jamais eu l'intention de faire des vœux permanents, aimant trop sa liberté pour avoir à se plier aux ordres d'un supérieur

⁵⁶IRFSJUA. Alexandre Mahé. «Les Esclaves», recopié de la main de Germaine Champagne, des extraits se retrouvent aussi dans un texte sur Charles de Foucauld. Il fait aussi mention d'une lettre qu'il avait adressé au comité de la Conférence Impériale du Commonwealth de 1932, qui avait suscité une requête du directeur intérimaire des renseignements commerciaux pour plus de renseignements au sujet des carences nutritives des indigènes en Gambie au début du siècle. «Malaise africain», *La Survivance*, 10 décembre 1952.

⁵⁷IRFSJUA. Alexandre Mahé, manuscrit. «Quand ils voient leur prêtres à eux», brouillon d'un texte soumis au *Travailleur*, non-publié, 15 pages.

pendant très longtemps. Ceci ne l'empêche pas d'être profondément croyant et de participer activement à la vie religieuse de sa paroisse.

Inévitablement, les maladies tropicales touchent tous les Européens qui séjournent en Afrique, et à l'époque, la politique générale exigeait que les employés rentrent au pays après une dizaine d'années dans les tropiques⁵⁸ En 1908, Alexandre Mahé a légèrement dépassé ce laps de temps, et il revient en France, mais probablement pour une autre raison. En avril 1908, en recevant sa gratification supplémentaire annuelle de 500 francs, ses employeurs lui signalent une coupure sur le revenu qui est alloué aux commis des comptoirs des régions isolées. De fait, la maison de Bordeaux supprime «la faveur spéciale dont jouissaient les employés de la Gambie de toucher 50 pour cent en plus de leurs appointements pendant leur séjour en Rivière⁵⁹». Cette coupure prochaine était faite pour satisfaire les opérateurs des autres comptoirs de la côte d'Afrique, moins privilégiés, et en conséquence, une gratification plus large était prévue pour les employés «en Rivière» en fin de campagne. Le montant de l'augmentation à la gratification n'est pas indiqué, mais il est probable que celle-ci n'égale pas l'ancienne prime, et qu'il préfère aller travailler ailleurs que de toucher moins pour le même travail. En juin de 1908, la Maison Maurel et Prom accepte sa démission⁶⁰. À son retour en France, il se trouve un emploi d'expéditionnaire dans une

⁵⁸Témoignage de René Mahé.

⁵⁹GC, P. Pon Maurel et H. Prom à Monsieur A. Mahé, Bathurst, 10 avril 1908.

⁶⁰GC, Maison Maurel et Prom, lettre de gratification, 10 avril 1908; lettre de démission, 17 juin 1908; lettre de référence, 17 juin 1908.

entreprise parisienne dès septembre 1908, poste qu'il quitte en décembre de la même année, muni d'une deuxième lettre de recommandation très positive⁶¹.

Habitué aux grands espaces et à la vie plus intime des régions moins peuplées, il n'aime pas la ville de Paris, où il se sent isolé et désorienté. Après son long séjour dans la brousse africaine, Alexandre Mahé voit du vrai dans l'assertion selon laquelle Paris est «un immense désert encombré et surpeuplé», où il se retrouve aux prises avec «un malaise indéfinissable que les semaines ne calment pas, que les mois n'endorment point⁶²». Finalement, il se décide à se joindre aux cohortes d'immigrants qui se dirigent vers l'Ouest canadien⁶³.

C'est une région qui est bien connue des Français de l'époque. Les missions des «Glaces Polaires» sont légendaires dans les cercles catholiques : des jeunes séminaristes rêvent de la mission du Lac-la-Biche et aspirent à une carrière d'apostolat et de découverte dans le Mackenzie comme leur compatriote Émile Petitot, missionnaire oblat de grande renommée⁶⁴. Le récit des misères et des réussites de la congrégation des oblats dans ces régions depuis environ 1850 se retrouve facilement dans les pages de la presse religieuse de l'époque, comme celles des très populaires *Annales de la Propagation de la Foi*. Après 1870 et le passage des lois Ferry qui mènent à la

⁶¹CG. Maison Gaffré. Paris, le 31 décembre 1908.

⁶²IRFSJUA. Alexandre Mahé, manuscrit Foucauld, «L'apostolat de la France en Afrique».

⁶³Témoignage de Germaine Champagne.

⁶⁴Dans ses mémoires. Joseph Le Treste mentionne plusieurs fois avoir eu de telles aspirations. La littérature religieuse de l'époque abonde de ce genre de témoignages. *Souvenirs d'un missionnaire breton*.

séparation de l'Église et de l'État, le Canada devient une terre d'asile pour certaines congrégations religieuses françaises, en particulier pour les communautés enseignantes⁶⁵. La présence de ce clergé originaire de France ouvre encore plus grande la porte pour l'émigration française et franco-européenne vers le Canada et les terres gratuites de l'Ouest.

À cette époque, au Canada, pour les Canadiens français de souche, l'Ouest est aussi connu depuis au moins deux siècles. Les voyageurs dans la traite des fourrures sont motivés principalement par l'argent, payé comptant à la fin de l'engagement; et leurs récits de voyage s'ancrent solidement dans la tradition et le folklore. On sait aussi que souvent les voyageurs restent et fondent des familles avec les Amérindiennes de l'Ouest. Ceci crée une ouverture pour les missionnaires catholiques de langue française qui sont invités par la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH) à venir s'installer au début du XIX^e siècle. C'est avec joie que le clergé rapporte l'enthousiasme des prosélytes métis francophones pour la religion de leurs pères⁶⁶. Ce sera une alliance qui aidera les missionnaires catholiques à atteindre rapidement les extrémités du continent nord-américain.

⁶⁵Le sujet de l'émigration des communautés enseignantes au Canada est étudié par Guy Laperrrière, dans *Les congrégations religieuses de la France au Québec 1880-1914*, Tome I. *Premières hourrasques 1880-1900*, PUL, Sainte-Foy, 1996: «Persécution et exil»: la venue au Québec des congrégations françaises, 1900-1914», *RHAF*, Vol. 36, no 3, décembre 1982, p. 389-411.

⁶⁶Plusieurs des lettres de l'abbé Jean-Baptiste Thibault à son évêque Mgr Joseph-Norbert Provencher durant les années 1845, 1846 et 1847 racontent l'accueil enthousiaste que reçoit le missionnaire chez les Métis et les Amérindiens, ainsi que leur grand souhait qu'ils reviennent bientôt. *Bulletin de la société historique de Saint-Boniface*, vol. III, 1913, p. 246 à 259.

Mais au XIX^e siècle, l'Ouest, ce pays d'aventure, vu du Québec, ne se compare pas à la Nouvelle-Angleterre, pays de cocagne à portée de la main⁶⁷. Des familles entières y travaillent, et même les contremaîtres parlent français. On vit dans des quartiers de villes que l'on appelle Petit-Québec»⁶⁸. Les villes croissantes de la province de Québec, en expansion industrielle, sont aussi des endroits de choix pour gagner sa vie.

L'expansion des États-Unis et son incorporation de la moitié de la colonie de l'Oregon en 1845 provoque une réaction de la part des autres colonies britanniques de l'Amérique du Nord, qui conduit à la confédération canadienne. Malgré l'attestation soutenue par la CBH, détenteur du monopole des territoires du Nord-Ouest, que l'agriculture y est impraticable, les Ontariens, serrés dans un étau fertile entre le bouclier canadien et la frontière américaine, découvrent des bonnes terres sur les Prairies canadiennes pour établir leurs générations à venir. La promotion de la région et l'achat par le gouvernement canadien des droits de la CBH pour ces terres en 1869 affirme le mandat transcontinental du jeune pays⁶⁹. Le prochain pas est la colonisation de l'Ouest canadien qui, durant les premières années, se fait surtout par des colons de l'Ontario.

⁶⁷ Albert Faucher, «L'émigration des Canadiens français aux États-Unis au XIX^e siècle : position du problème et perspective», *Recherches sociographiques*, V (septembre-décembre 1964), p. 277-317.

⁶⁸ Yves Roby, *Les Francos Américains de la Nouvelle Angleterre, 1776-1930*, Sillery, Septentrion, 1990; «Un Québec émigré aux États-Unis : bilan historiographique», dans Claude Savary (dir.) *Les rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, Québec, IQRC, 1984, p. 103-130.

⁶⁹ Doug Owsram, *Promise of Eden: The Canadian Expansionist Movement and the Idea of the West, 1856-1900*, University of Toronto Press, 1980.

Au XIX^e siècle, l'attrait des États-Unis est énorme, on y accourt de partout dans le monde, et les colonies canadiennes ne sont pratiquement que des portes d'entrées vers «le rêve américain». Les ports de Québec, de Montréal et d'Halifax sont achalandés par le grand commerce du bois équarri et à cause de la relative proximité de ces ports avec la Grande-Bretagne, la traversée transatlantique par le Canada revient moins cher pour les émigrants. Mais suite à leur arrivée en terre canadienne, des centaines de milliers de ces immigrants de passage prennent la première route qui mène aux villes industrielles américaines. En 1896, la situation est désastreuse pour le Canada, car depuis quinze ans, plus d'émigrants quittent le Canada que d'immigrants ne s'y installent⁷⁰. Suite à la construction du chemin de fer transcontinental canadien, une campagne concertée est menée pour attirer des colons sur les terres de l'Ouest.

En France, durant la première décennie du XX^e siècle, disait Alexandre Mahé, dans toutes les gares, dans le métro de Paris, dans les écoles et dans les paroisses, on trouvait de la propagande sur les terres libres de l'Ouest canadien⁷¹. L'émigration était discutée ouvertement dans les journaux et plusieurs prêtres colonisateurs recrutait des colons français⁷²; les efforts du chanoine dom Paul Benoît au Manitoba et de l'abbé Jean Gaire en Saskatchewan étaient bien connus. Dans

⁷⁰Yolande Lavoie, «Les mouvements migratoires des Canadiens entre leur pays et les États-Unis au XIX^e et au XX^e siècles : étude quantitative», dans *La population du Québec : études rétrospectives*, Hubert Charbonneau (dir.), Montréal, Boréal Express, 1973, p. 73-88; D. J. Hall, «Clifford Sifton Immigration and Settlement Policy», *The Prairie West, Historical Readings*, Edited by R. Douglas Francis and Howard Palmer, Pica Pica Press, Edmonton, 1985, p. 283.

⁷¹Témoignage de Germaine Champagne.

⁷²Michel Lagrée, *La presse catholique en Bretagne*, Thèse de doctorat d'État, Université de Haute-Bretagne, Rennes, 1990, p. 357-59; Émile Gauthier, «L'Émigration bretonne», *Bulletin de l'entraide bretonne de la région parisienne*, Paris, 1953, p. 128-144.

son chapitre sur l'Église et les immigrants franco-catholiques d'Europe. Painchaud reconnaît ceux-ci comme «des géants de la colonisation» du mouvement qui cherche à «recréer une partie de la "vieille France" dans le "Nouveau Monde" afin d'échapper au mouvement anticlérical qui domine l'Europe»⁷³. Les quelques agents recruteurs cléricaux, comme l'abbé Gaire, reçoivent très peu d'aide de la part du gouvernement canadien pour leur travail. L'année culminante de l'abbé Gaire est en 1904, lorsqu'il recrute 1600 Français et Belges qui émigrent en Saskatchewan, alors que la moyenne d'émigrants français et belges arrivés au Canada entre 1897 et 1908 est de 1500 par an⁷⁴. Les chiffres que cite Bernard Pénisson sont légèrement supérieurs, jusqu'à 2671 Français en 1908 viennent s'ajouter à la francophonie de l'Ouest pour former onze pour cent de la population de langue française de l'Ouest canadien en 1911⁷⁵. Painchaud et Pénisson signalent également que le gouvernement français vient à décourager ces campagnes de recrutement sur son territoire et exige des agents consulaires du Canada qu'ils ferment leurs agences en France, ce que le gouvernement canadien fait sans trop hésiter en 1907.

Lors de la séparation de l'Église et de l'État en France, quelques notables, comme des officiers français, démissionnent en masse et s'installent à Trochu en Alberta. Plusieurs congrégations religieuses quittent la France à cette époque pour les plaines de l'Ouest : les pères de Tinchebray, les soeurs de la Sagesse de Notre-Dame d'Evron, les filles de Jésus de Kermaria (Morbihan), les

⁷³Painchaud, *Un rêve français*, p. 187.

⁷⁴*Ibid.*, p. 192 et Painchaud, «Les origines des peuplements de langue française dans l'Ouest canadien», p. 157.

⁷⁵Bernard Pénisson, «L'émigration française au Canada (1882-1929)», *L'émigration française, Études de cas: Algérie, Canada, États-Unis*, Série internationale n° 24, Publications de la Sorbonne, Paris, 1985, p. 54, 97.

soeurs de la Providence, entre autres. Comme ressortissant des frères de l'Instruction chrétienne. Alexandre Mahé connaît bien le cheminement de ses collègues qui ont eu à relancer leur carrière, alors qu'il était resté en Afrique. Un grand nombre avait choisi de venir au Canada.

À 28 ans, Alexandre Mahé, après ses années passées en Gambie, a sans doute fait des économies. Célibataire, il aime voyager et veut améliorer sa situation. Rien ne le retient en France. Sa mère Vonette est veuve depuis 1898, mais elle est bien installée, habitant avec sa soeur à Caradec. Alphonsine, la cadette des filles, est mariée, a plusieurs enfants et habite tout près d'elle, à Buléon où elle tient un petit café. L'aînée de la famille, Anastasie (Néomisite) est religieuse avec les filles de la Sagesse à Toulouse depuis 1897⁷⁶. Les deux autres garçons, Bénoni (Émile) et Louis (Fulgence) se sont éloignés, Bénoni dans la Sarthe et Louis dans la région parisienne.

Avant de partir, Alexandre Mahé fait ses adieux à sa famille. Il laisse son vélo à son frère Louis⁷⁷. Il ne reverra plus sa mère qui meurt en 1917. Il se rend voir Alphonsine et donne un louis d'or en cadeau de première communion à sa filleule, Léonie, âgée de sept ans⁷⁸. Plus de 80 ans plus tard, en y pensant, celle-ci en redevenait toute triste, et il semble que le départ de son oncle chéri lui a causé de la peine. Il est probable que lors de son retour de l'Afrique, il passe du temps de vacances auprès de sa famille, et comme il avait été enseignant auprès de jeunes enfants, il savait

⁷⁶Néomisite Mahé fait profession le 15 juin 1897, et prend le nom de soeur Germaine du Roncier, en l'honneur de Notre-Dame du Roncier, madone de Josselin. Sr. Germaine est postée à Toulouse où elle travaille durant 37 ans dans l'asile d'aliénés de Braqueville avant de prendre sa retraite. Congrégation des Filles de la Sagesse. Archives maison-mère, Saint-Laurent-sur-Sèvre, Vendée.

⁷⁷GC. Cartes postales Louis Mahé à Alexandre.

⁷⁸Témoignage de Léonie Guillo.

les charmer avec ses histoires fascinantes. Léonie se souvient que lorsque les longues lettres de son oncle arrivaient du Canada, elles étaient lues à haute voix aux amis et aux gens du voisinage qui cherchaient tous des renseignements sur la vie de colonisateur dans l'Ouest canadien. Cela devait être une bonne affaire pour le café qui se remplissait à craquer de tous ceux qui étaient venus entendre la lecture de la lettre. Après, il ne désemplassait pas, les gens restant à discuter longuement de ces informations. Ces lettres qui nous sembleraient si intéressantes aujourd'hui n'ont pas survécu au remue-ménage du temps. De cette période, il n'en reste qu'une seule : la lettre qu'il écrit à son frère Louis en 1910.

Alexandre Mahé est un homme de son temps et de son pays, la France. Les aspects culturels auxquels il tient si fort en Alberta, la langue et la religion, forment les fibres de son être. De souche paysanne bretonne, aimant la terre et ayant longuement étudié comment la faire fructifier, il est heureux d'avoir l'opportunité de mettre en pratique son savoir-faire dans les conditions de l'Ouest canadien. Ayant l'expérience des méthodes nouvelles et des grandes plantations, il ne voit pas les choses à demi-mesure. Son expérience en ce qui concerne la religion catholique lui donne des armes pour défendre le français dans l'Ouest canadien: il s'en servira. Enfin, en 1909, âgé de 29 ans, muni de ses économies, il a surtout bien envie de venir connaître les dollars de l'Amérique.

Chapitre II

Vers l'Ouest canadien : voyage et installation

Le récit de l'émigration de France d'Alexandre Mahé, nous permet de raconter sa traversée de l'Atlantique et son voyage à travers le Canada, et aussi d'examiner les raisons qui le mènent à s'installer à Saint-Vincent. Nous reprenons quelques extraits de sa narration, intéressants en soi, et résumons les passages pertinents. Autant que possible nous avons tenté de fournir plus de renseignements sur ceux qui entourent et côtoient le narrateur, pour mieux situer son récit à l'intérieur du mouvement diasporique qui crée cette francophonie de l'Ouest, et plus précisément albertaine. Comme les autres émigrants, Alexandre Mahé poursuit son rêve, mais il agit avec prudence, sans se laisser indûment influencer par qui que ce soit, et il s'informe des développements et des bonnes occasions à prendre afin d'arriver à son but. Beaucoup de ces renseignements sont disponibles aux voyageurs, la publicité du gouvernement fédéral et la presse aidant, mais les communications personnelles, orales ou écrites, semblent aussi lui être des sources précieuses. Durant son voyage, il a accès à sa variante particulière du réseau de la diaspora

française, que chaque immigrant devait vivre à sa façon d'ailleurs. Nous voyons ensuite comment le nouvel immigrant se débrouille dans son pays d'adoption.

2.1. Le voyage transatlantique

Vers la fin de l'hiver de 1910, Alexandre Mahé compose une longue lettre à son frère Louis et à l'intention des autres membres de sa famille¹. Il écrit dans un cahier d'écolier, un livret qui se vend alors pour près de cinq sous dans les magasins de l'époque. La lettre est écrite à l'encre. Une mince reliure en carton souple recouvre le livret et sa couverture est imprimée en monochrome du logo du fabricant, un chef indien portant un gros bonnet de guerre à plumes, motif qui devait attirer l'attention des enfants d'école pour lesquels ce genre de cahier était destiné. Moins dispendieux que du papier à lettre fin, le cahier est pratique pour l'auteur de la lettre étant donné les conditions primitives de son premier logis, une cabane en bois équarri, où l'unique table doit faire office de bureau. Si les pages du cahier ont jauni avec le temps, le contenu de la lettre et le simple fait d'être broché ont contribué à sa conservation pendant toutes ces années, et c'est la seule que nous avons retrouvée de ce temps.

Le récit de sa première année au Canada est couché dans 52 pages du petit cahier. La lettre de presque 6000 mots est «en chantier» pendant au moins un mois et demi. Elle est commencée le

¹Lettre à Louis Mahé d'Alexandre Mahé, Lac Saint-Vincent, Alberta. Nous utilisons notre transcription du manuscrit original: il n'est pas paginé.

21 janvier, et reprise le 11 mars, lorsqu'il s'empresse de la terminer pour qu'elle puisse arriver à ses destinataires à temps pour Pâques². Ce n'est pas la première des lettres qu'il adresse à sa famille. L'année précédente, il leur avait fait parvenir ses coordonnées et quelques petites missives, et avait reçu des nouvelles d'eux en retour, lettres et cartes adressées aux bureaux de poste d'Edmonton, Végreville et du Lac Saint-Vincent, dont quelques cartes ont été conservées. Sa famille ne devait pas trop savoir où il était exactement, car une de ces premières cartes est adressée à «M. Alex. Mahé, post office Edmonton, Alta. Canada, U.S.A.»; d'Edmonton, on la fait suivre au bureau de poste du Lac St-Vincent³. Quoiqu'il en soit, dans sa longue lettre, il explique que sa première année a été tellement mouvementée qu'il n'a pas eu le temps de s'asseoir tranquillement et de leur raconter tout ce qui lui est arrivé depuis son départ. Sa rédaction de la lettre est probablement influencée par la possibilité que son frère Bénoni (Émile) vienne le rejoindre, ce dont il fait mention dans cette lettre. Ainsi, nous croyons qu'en plus de raconter son voyage et son installation, il souhaite bien informer le ou les potentiels émigrants des péripéties du voyage, ainsi que des risques et des difficultés de l'établissement pour le colon.

Le récit du voyage commence avec son départ du Havre, un an auparavant. La date du départ n'est pas donnée, ni le nom du navire sur lequel il fait le passage, car les lecteurs de la lettre connaissent bien ces renseignements. Mais il note le temps de la traversée et on connaît la date de son arrivée à Edmonton, ce qui permet de déduire que son départ s'est fait le lundi 22 mars 1909. Il doit avoir quelques épargnes puisqu'il voyage en deuxième classe. Embarquant vers midi, il écrit que le

²Lettre à Louis Mahé.

³GC. Collection familiale.

bateau quitte le Havre quelques heures plus tard. Il s'agit sûrement d'un des quatre paquebots de l'Allan Steamship Line, la compagnie canadienne qui assure en ce temps le service transatlantique régulier de Londres, et qui fait escale au Havre pour prendre les passagers de l'Europe continentale⁴. Le trajet dure douze jours. Durant l'hiver, le paquebot se rend à Halifax et à Saint-Jean au Nouveau-Brunswick, et l'été, lorsque le fleuve Saint-Laurent est libre de glace, à Montréal⁵.

La journée du départ est froide, pluvieuse et neigeuse. Les passagers de troisième classe subissent tous un examen médical, principalement de la vue, et quelques-uns se font refuser le droit d'embarquer. Le voyage est dur, la «mer grosse, jusqu'à la tempête, aussi, bien des pauvres diables eurent lieu de regretter leur première traversée⁶». Mais ayant souvent voyagé en mer, il en a l'habitude : un peu indisposé au début, il se sent parfaitement à l'aise après quelques jours. Des deux à trois cents passagers à bord, une soixantaine sont en première et deuxième classe.

Parmi les passagers, il s'en trouvait de toute provenance, de toute classe et de toute catégorie. Depuis de pauvres hères crasseux et pouilleux sortant de je ne sais quel coin du fond de l'Europe, jusqu'à des hauts titrés de la fine noblesse française. Tous depuis le premier jusqu'au dernier sentaient la purée et battaient la dèche. Le Canada pour nous tous étaient [sic] la terre promise et plus d'un se prenait à rêver richesse et se trouvait finalement au réveil gros Jean comme devant⁷.

⁴Allan Steamship Lines avait quatre bateaux à vapeur en service, le *Laurentian*, le *Sardinian*, le *Pomeranian* et le *Buenos-Ayreal*. Mais puisque les collections de microfilms des archives nationales du Canada des listes de navires arrivés au port et des listes de passagers ne sont pas complètes, nous n'avons pas pu trouver la trace conclusive de l'arrivée du paquebot en question.

⁵Pénisson, «L'émigration française au Canada», p. 79-80.

⁶Lettre à Louis Mahé.

⁷*Ibid.*

Il est d'avis que dans le nouveau pays, la prudence sera essentielle et qu'il vaut mieux ne pas trop rêver de faire fortune, mais il faut plutôt s'attendre à devoir travailler dur, afin de réussir.

Un an plus tard, après réflexion, il admet qu'il aimerait bien cela si ses deux frères venaient le rejoindre, car à trois, le travail d'établissement serait beaucoup plus léger pour tous. Mais il ne veut pas trop influencer leur décision, au cas où ils viendraient et seraient déçus, lui reprochant ensuite de les avoir encouragés à le suivre. De plus, si ses deux frères quittaient la France, leur vieille mère et leur tante bien-aimée se trouveraient sans leur soutien.

Durant son voyage, il note la présence de quelques compatriotes bretons à bord, dont une famille entière de Cleguérec dans le Morbihan, région bretonnante située à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Josselin.

{...} une trentaine de personnes, partait s'établir au Canada, trois ou quatre enfants de dix à douze ans ne parlaient pas un mot de français. La vieille grand-mère, âgée de plus de soixante-dix ans, en gros sabots, était du voyage. Elle paraissait bien triste, mais ne pleurait cependant pas. Le spectacle de toute cette famille quittant son pays, offrait un des spectacles les plus tristes qu'il m'ait jamais été donné de voir⁸.

En arrière-pensée, il ajoute une touche légère à son récit, qui devait sûrement plaire aux enfants qui entendraient la lecture de sa lettre. Le passager le plus intéressant à bord, écrit-il, est «un bambin anglais de trois ans à peine de sonné [sic]» qui fait le voyage seul pour aller rejoindre ses parents au Canada⁹. Sa nourrice l'a laissé à Londres. Rendu au Havre, l'enfant pleurait encore un

⁸*Ibid.*

⁹*Ibid.*

peu, mais très vite, il se consola et se comporta comme chez-soi; les passagers s'amusèrent tous à le choyer.

Le voyageur profite du temps de la traversée pour se renseigner sur l'Ouest canadien auprès des passagers qui connaissent déjà la région. Un paysan de Saint-Martin, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Guégon, habillé en blouse, portant des grosses galoches et un chapeau breton, se rend à Prince-Albert en Saskatchewan où son fils est déjà installé. C'est avec plaisir qu'Alexandre lui parle en gallo, la langue de son enfance. Ce paysan est heureux de partir, mais il s'inquiète de se retrouver privé de cidre. «M'est avis à mai, disait-il en patois, que ce me sera ben dur de ne pus en biure»¹⁰.

Alexandre Mahé discute longuement avec un paysan breton originaire de Retiers en Ille-et-Vilaine, qui retournait dans l'Ouest accompagné d'une nièce et d'un neveu âgés entre quinze et dix-huit ans qu'il était venu chercher après la mort de leurs parents. «Il passait en troisième: ses habits et ses manières ne le faisaient point prendre pour bien cossu, néanmoins comme il était simple et affable, j'aimais beaucoup lui causer; d'autant plus qu'il me paraissait ne rien exagérer¹¹.» Arrivé au Canada en 1901, avec six mille francs, ses débuts avaient été bien difficiles, mais après huit ans, il cultivait soixante hectares de terres, possédait une trentaine de chevaux et un troupeau d'une soixantaine de bêtes à cornes.

¹⁰*Ibid.*

¹¹*Ibid.*

À l'époque, il est impossible d'avoir soixante hectares en culture et un cheptel si important sans avoir accès à autant de terrain pour le pâturage des bêtes. Le *homestead* ordinaire, un «quart de section», comprend une étendue de 160 acres ou environ 64 hectares¹². Il est reconnu à l'époque que le fermier à besoin de cultiver une superficie beaucoup plus large que ce qui est accordé gratuitement par le gouvernement fédéral en «*homestead*». Pendant un certain temps, car la loi est abolie en 1894 et remise en place en 1908, le droit de «préemption» permet au colon d'acheter le quart de section attenant au sien pour trois dollars de l'acre, bien en dessous du prix courant: il est aussi possible d'acheter des terres directement d'une des nombreuses agences immobilières¹³. La possession de deux «quarts» (320 acres ou une demi-section) rendait possible la rotation des cultures, tout en fournissant suffisamment de pâturage pour les animaux.

Dans ce pays des grands espaces et des grands moyens, il arrive que les cultivateurs n'essayent plus d'expliquer la taille ou l'envergure de leur exploitation aux étrangers à la région, qui, entendant leurs propos, n'y voient que de la vantardise¹⁴. Donatien Frémont relate comment le colon Yves Ulliac, anciennement de Gourin dans le Morbihan et installé en Alberta, écrivait fièrement à son frère que six ans après son départ de France, chacun de ses enfants possédait «plus

¹²Voir Annexe 1. Plan d'un canton.

¹³Friesen, *The Canadian Prairies*, p. 184.

¹⁴Témoignage de Jacques Dargis, cultivateur de Saint-Vincent, au sujet d'une visite chez des cousins du Québec durant les années 60. Lorsque ceux-ci lui rendirent la pareille en Alberta quelques années plus tard, et voyant l'ampleur de son exploitation, ils lui demandèrent pourquoi il leur avait amoindri les données concernant sa ferme lors de sa visite. Il leur demanda s'ils l'auraient cru, et ses cousins d'admettre que non, qu'ils auraient pensé qu'il ne faisait que se vanter. Entretien à Saint-Vincent, le 9 novembre 1995.

de terre que le baron [de Gourin]¹⁵.» La superficie des terres de l'Ouest est presque inimaginable pour les paysans européens, et même pour les habitants du Québec et de l'Ontario, ainsi que pour les politiciens qui détenaient le pouvoir dans l'Est du pays, pour qui le quart de section du *homestead* semblait énorme, et bien suffisant pour entretenir une ferme familiale. Mais comme le signale l'historien L. G. Thomas, il était rare qu'un fermier puisse générer suffisamment de revenus d'un quart de section pour pouvoir augmenter la superficie de sa ferme¹⁶. En ayant plus qu'un quart de section, les chances de succès étaient meilleures.

Les chiffres concernant son cheptel que le fermier de Retiers cite sur le paquebot ne sont pas exagérés. Pour la bonne reproduction d'un troupeau, il faut avoir un nombre élevé d'animaux. Après tout, 60 bêtes à cornes peuvent très bien composer un troupeau de trente vaches et de trente veaux, dont presque la moitié est destinée à la vente annuelle. En ce qui concerne les chevaux, à cette époque, l'agriculture ne se fait qu'avec la traction animale. Les premiers travaux des champs sont très difficiles et il faut avoir suffisamment d'animaux de rechange, sans compter que certains d'entre eux sont périodiquement hors de service (juments en gestation, poulains). Les attelages sont obligatoirement des équipages multiples, deux étant le minimum pour les chevaux, et l'usage de quatre à huit chevaux n'est pas exceptionnel pour les grands travaux de défrichage ou de charriage. Les chevaux travaillent plus rapidement que les boeufs, mais exigent absolument une

¹⁵En plus du *homestead*, ils avaient acheté la terre attenante, leur donnant 320 acres ou 128 hectares. Donatien Frémont, *Les Français dans l'Ouest canadien*, Les Éditions de la Liberté, Winnipeg, 1959, p. 135.

¹⁶L. G. Thomas, «Associations and communications», *Canadian Historical Association, Historical Papers*, 1973, p. 8.

nourriture agrémentée d'avoine pour les maintenir en bonne santé. denrée qu'il faut cultiver soi-même. Ceci nécessite une superficie en culture encore plus vaste que pour du blé seulement. De plus, les chevaux et les boeufs de trait ont une très grande valeur sur les marchés locaux, et en conséquence les premiers cultivateurs sur place peuvent, avec un bon troupeau, se faire un revenu considérable qui leur permet de suppléer aux aléas des récoltes.

Il n'est pas précisé pas de quelle région de l'Ouest canadien vient ce cultivateur, mais il devait être installé dans une région qui affichait complet depuis longtemps, comme le sud du Saskatchewan. Sans se sentir riche, l'ancien fermier de Retiers est assez à l'aise financièrement, ayant une bonne maison et une écurie qu'il avait construit l'année précédente. Comme le note Alexandre Mahé, «le bonhomme de St-Martin ajoutait : 'On verra ben comme ce sera'. Ces conversations me confirmaient dans ma première idée que j'allais dans un pays où il faut avoir du coeur au ventre pour arriver à quelque chose»¹⁷

Lorsque le navire arrive à Halifax, les passagers de troisième classe débarquent, tandis que les passagers de la première et de seconde attendent pour débarquer à Saint-Jean au Nouveau Brunswick. Pour ceux qui s'arrêtent à Halifax, le train les mène à Montréal aussi, mais par une route plus longue que celle de Saint-Jean, en passant sur la ligne du chemin de fer de la compagnie du Grand Tronc. C'est un arrangement qui donne à cette compagnie une portion du commerce important que les immigrants apportent au Canada. En attendant le départ du navire vers Saint-Jean, Alexandre Mahé et quelques autres passagers profitent du temps au port pour visiter la ville.

¹⁷Lettre à Louis Mahé.

Le climat est à peu près semblable à celui qu'ils viennent de quitter en France, par contre, l'architecture d'Halifax étonne notre voyageur :

[C'est] une vilaine petite ville, très commerçante, aux rues larges et boueuses, recouvertes par une multitude de fils télégraphiques, téléphoniques, etc. et bordées de maisons en planches, posées à la diable ne paraissant ni droites ni penchées. On a l'impression d'être sur un vaste champ de foire où toutes les roulottes se seraient débarrassées de leurs roues et auraient revêtu une toiture¹⁸.

Le bateau devait quitter le port durant la nuit, et en attendant, comme la soirée était très belle, les passagers se divertissaient sur le pont en jouant à des jeux d'enfants :

[...] à cache-cache, saute-de-mouton [sic] et autres enfantillages qui charmaient la longueur du temps: finalement, on tira la corde: d'un bout les Anglais, de l'autre les Français: ce furent les Français qui gagnèrent, ça eut l'air de froisser les Anglais, aussi leur accorda-t-on l'honneur d'une revanche qu'on eut bien soin de leur laisser gagner pour ne pas rompre la bonne entente cordiale¹⁹.

Au lieu de partir, les passagers de la première et la deuxième classe sont retenus au port par une tempête qui survient durant la nuit et qui persiste le lendemain pour la journée entière : «le vent sifflait lugubre dans les mâts et les cordages tandis que la pluie tombait à flots²⁰. On regardait ce spectacle grandiose à travers les vitres des hublots, mais l'on n'avait nulle envie d'aller le contempler sur le pont²¹».

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Ces paquebots étaient encore équipés de mâts et de voiles malgré leur système de propulsion mécanique. Peter Hopwood note que la compagnie Allan a eu des difficultés à trouver le financement nécessaire pour la construction de nouveaux navires et, au cours de 1909, a vendu son entreprise au *Canadien Pacifique*, voir «Allan, ligne maritime», *Encyclopédie du Canada*, Stanké, Montréal, 1987.

²¹ Lettre à Louis Mahé.

2.2. De Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, à Montréal

En arrivant au port de Saint-Jean, Alexandre Mahé et quatre ou cinq autres voyageurs débarquent pour faire un tour dans la ville, et ils constatent pour eux-mêmes que les coutumes du pays sont différentes de celles auxquelles ils sont habitués :

Un Flamand qui nous accompagnait se trouvait précisément manquer de tabac, il secouait inutilement toutes les portes de boutique; ce qui lui donnait encore plus d'occasion de pester contre un tel pays, où l'on ne pouvait même pas fumer une pipe le dimanche²².

L'arrivée au port de deux gros paquebots de Liverpool et d'Anvers, avec respectivement 800 et 300 émigrants, précipite la vérification des bagages par les douaniers qui «se montrèrent d'une exigence révoltante. La plupart des arrivants regimbèrent ferme et se refusèrent net à payer ce qu'on leur demandait, on finit par les laisser passer»²³.

Ce genre d'observation pouvait être très utile pour ceux qui pensaient venir s'installer au Canada. Par endroits, la lettre présente des descriptions assez frappantes de ce que vivaient les immigrants. Cette citation, qui décrit le passage de la douane, en est un exemple [l'orthographe d'origine a été respectée] :

Nous étions parqués dans d'immenses salles garnies de quelques bancs: c'est dire que sur les 12 ou 1300 personnes qui attendaient la formation des trains pour l'Ouest, tous pour bien dire étaient debout. La vue de cette foule n'avait rien de réjouissant. Nous autres Français nous étions peu nombreux et chacun n'avait à s'occuper que soi-même. Mais beaucoup d'Anglais arrivaient avec leur famille, traînant des enfants en bas âge qui s'accrochaient en pleurant aux jupes de leurs

²²*Ibid.*

²³*Ibid.*

mères ou se laissaient à moitié traîner par leurs pères. Ça vous donnait l'impression d'une foule de miséreux inconscients de leur situation et poussés par l'idée fixe que ce nouveau pays ne pourra jamais leur donner la somme de misère qu'ils avaient récoltés dans leur propre patrie²⁴.

Vers dix heures du soir, les passagers montent finalement dans le train du Canadien Pacifique pour Montréal: dans leurs 20 heures de route, ils vont parcourir «1 200 kilomètres à travers un pays couvert de neige, planté de forêts et clairsemé de maisons, villes et villages²⁵». Comme Alexandre Mahé n'aime pas tellement les villes, sa description de Montréal n'est pas tellement flatteuse: il ne s'y arrête qu'une journée, assez longtemps pour être d'avis que ses hôteliers sont «de fines fleurs de crapulerie²⁶». Le printemps n'est pas encore arrivé en ce début avril: le Saint-Laurent est encore pris dans les glaces et une épaisse couche de neige couvre les rues de la ville, que des charrues attelées de quatre chevaux défoncent avec peine. La ville de 400 000 habitants a des rues «larges et bordées de beaux magasins, d'autres plus étroites attestant l'âge de la ville: toutes sont recouvertes par une multitude de fils de toutes grosseurs, posés à la diable et détruisant toute perspective». Il note des «affreux» gratte-ciels de cinq à dix étages, et commente la richesse et la beauté des nombreuses églises de la ville. On s'imagine qu'en catholique pratiquant, il y entre en passant, le temps d'une courte prière.

À Montréal, on suppose à la poste restante, une lettre l'attend du frère d'un vieil ami du collègue de Ploërmel. L'abbé Émile Nayl, qui est au Canada depuis quelques temps et est curé d'une

²⁴*Ibid.*

²⁵*Ibid.*

²⁶*Ibid.*

paroisse en Ontario. l'invite à s'arrêter chez lui en passant - sa paroisse est située à une heure de distance du chemin de fer et il viendrait le chercher à la gare. C'est une invitation qu'il accepte avec plaisir et il lui envoie un télégramme pour l'avertir de son arrivée le lendemain. L'abbé Nayl lui donne aussi les coordonnées d'un de ses amis, un Breton anciennement des environs de Saint-Malo, et installé à Montréal. Toujours à la recherche de gens avisés, notre voyageur lui rend visite :

Je trouvai un bon vivant; et un séjour de quelques jours eut sans doute fait de nous deux une paire d'amis. [...] Vous reviendrez vite par ici, me dit-il, quand vous aurez fait un tour dans l'Ouest; c'est un pays où quelques-uns réussissent mais où beaucoup échouent; le froid y est épouvantable et l'isolement démoralisant. S'installer sur une terre, c'est bon pour un homme qui a des enfants déjà grands, mais un garçon seul, ce n'est pas une vie, et puis c'est dur...²⁷

L'ami débouche du cidre pour l'occasion et lui dit qu'avec du courage, il arriverait tout de même à se faire une position dans le Canada, et il lui raconte les avantages de Montréal. Arrivé avec seulement dix sous en poche une dizaine d'années auparavant, il a exercé une multitude de petits métiers, entre autres, piocheur de glace, débardeur, croque-morts, avant de finalement devenir marchand. Et là, il avait eu la chance de faire un rapide profit en vendant son premier petit magasin, et maintenant il en possédait deux autres.

Alexandre Mahé apprécie sa franchise et la façon dont il lui énumère «ses viscissitudes [sic] et ses succès [...] le plus simplement du monde, en homme qui ne doit rien aux autres et tout à lui-même²⁸». En se quittant, l'ami lui souhaite bonne chance, le prie de transmettre ses amitiés à l'abbé

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*

Nayl, et lui dit au revoir et à bientôt, convaincu qu'il va vite revenir à Montréal. Le «bientôt» de la salutation ne lui sied pas du tout, car il n'a aucun désir de revenir de sitôt, et il écrit : [la ville] «ne me souriait pas du tout: je sentais que pour y vivre, il m'aurait fallu obéir à un patron, et rien que cette idée me déterminait ferme à ne jamais y mettre les pieds pour gagner ma gueuse de vie²⁹.»

Il est possible qu'en passant à Montréal, il se rende au bureau de l'abbé J.-A. Ouellette, qui est alors employé de la Société de colonisation d'Edmonton, et qui fait la promotion de la colonisation en Alberta par des colons de langue française. Les journaux, omniprésents, facilitaient ce genre de contact: plusieurs numéros du *Courrier de l'Ouest*, hebdomadaire publié à Edmonton, avaient été reproduits à de très grands tirages et distribués au Québec, en Nouvelle-Angleterre et en Europe avec l'intention de renseigner ceux qui pensaient s'installer dans les Prairies canadiennes. Rien de plus simple que de s'arrêter à Montréal et de se rendre au bureau de colonisation en passant, pour prendre des nouvelles fraîches sur les occasions qui se présentaient. Nous savons qu'une quinzaine de jours avant la date de l'ouverture de la colonie de Saint-Paul-des-Métis, le dix avril 1909, Ouellette avait reçu un avis à cet effet du père Adéodat Thérien, directeur du projet³⁰. Ceci expliquerait mieux pourquoi le séjour subséquent d'Alexandre Mahé chez l'abbé Nayl est écourté.

²⁹*Ibid.*

³⁰Painchaud, *Un rêve français*, p. 158; Drouin, *Joyau dans la Plaine*, p. 308-10.

2.3. Vers les Prairies canadiennes

Notre voyageur reprend le train vers l'Ouest le soir du mardi six avril. Il retrouve dans son wagon des Anglais avec qui il a fait la traversée transatlantique et qui se rendent à Vancouver. Ils en ont pour sept jours de chemin de fer, sans interruption, ni changement de train. Comme il arrive lorsqu'on est pressé, le train est retenu en cours de route par un accident survenu à un autre train, et au lieu d'arriver à dix heures le matin à Warren comme prévu, il n'arrive qu'à cinq heures du soir à cette localité, mi-chemin entre North Bay et Sudbury. L'abbé Nayl l'attend, et même si les deux compatriotes ne se connaissent pas personnellement, ils se retrouvent facilement, ressemblance de famille ou l'habit clérical aidant.

Ils font la route jusqu'à Saint-Charles en traîneau, mode de transport qui est une nouveauté pour le voyageur, car il ne neige pratiquement jamais en Bretagne. Il trouve que le temps est doux et remarque que malgré la neige, il n'est pas nécessaire de porter des gants. Il décrit de près le paysage et la région :

Le pays est boisé, assez plat, mais beaucoup de roches; somme toute, ça ne me donnait pas l'impression d'une riche contrée. St-Charles est une paroisse uniquement composée de Canadiens français. On y compte environ 1200 âmes. Le village se compose de l'église, du presbytère, de deux ou trois magasins, d'un hôtel et d'une école; on y trouve la poste et le téléphone; un docteur réside au village. [...] ouverte voilà quelques douze ou treize années [...] L'hiver les jeunes gens et les hommes vont généralement travailler au chantier où ils gagnent de bons salaires qu'ils s'empressent de dépenser le plus vite possible. L'été, ils cultivent la terre; le foin constitue la principale récolte, et le plus clair de leur revenu leur est fournit[sic] par le lait qu'ils livrent aux fromageries. Le défrichement est long et pénible; la terre s'y épuise rapidement, surtout que les cultivateurs ont la routine

de semer grain sur grain sans jamais employer d'engrais. On y voit quelques maisons coquettes qui suintent l'aisance³¹.

Il note que l'abbé Nayl gagne un assez bon revenu dans sa paroisse, criant famine de temps à autre et faisant des levées de fonds pour survivre; il spécifie entre parenthèses que «ce n'est pas pour en dire du mal»³². Le voyageur est bien accueilli et même si on lui assure qu'il peut rester aussi longtemps qu'il le veut, il est pressé et ne s'arrête que deux jours. En partant, l'abbé lui donne les coordonnées de la famille de Joseph Limoges, un de ses anciens paroissiens dorénavant installés à Edmonton, et aussi dans le nord-est de l'Alberta. Limoges venait de choisir un «*homestead*» non loin du lac Saint-Vincent, à une vingtaine de kilomètres au nord de Saint-Paul-des-Métis, région où s'installaient beaucoup de Canadiens français. Ce contact s'avérera utile. Warren était connu par les colons de Saint-Vincent - des membres de deux autres familles de la paroisse ont travaillé ou vécu à Warren pour un certain temps³³.

Mais même si elle est courte, la visite à Saint-Charles des conséquences agréables pour le jeune colon français, car on dit que c'est durant son bref séjour qu'il fit la rencontre de Joséphine Nayl, la soeur d'Émile, où elle travaillait pour son frère comme sa cuisinière ménagère. On suppose que tout naturellement, comme son frère, elle était contente de rencontrer un compatriote, et l'ami de leur frère Jean, qui apportait avec lui des nouvelles toutes fraîches de Josselin, leur région

³¹Lettre à Louis Mahé.

³²*Ibid.*

³³Il s'agit de la famille de David Gervais qui est venue de Warren s'installer en Alberta en 1908, et à Saint-Vincent en 1911, et celle de Louis Martin, dont deux garçons, Ovila et Arthur, ont travaillé pour quelques années à Warren avant de prendre des terres à Saint-Vincent. Edna Gervais Tremblay, «Gervais, David», *Souvenirs*, p. 228; «Martin, Arthur», *Ibid.*, p. 312.

d'origine commune. Mais cette histoire s'ajoute une petite intrigue, car tout indique que le couple ne faisait que profiter de cette visite de passage pour renouer une amitié déjà bonne. Ironiquement, de leur vivant, personne de la famille ne s'est vraiment soucié de savoir l'histoire de la rencontre du couple: ont dit que qu'ils ne se connaissaient pas avant de se rencontrer au Canada, mais que les familles se «bonjouraient», et que la relation ne se consolida qu'entre 1909 et 1910³⁴.

Mais il s'avère qu'une lecture attentive des documents de famille contredit l'histoire orale. Deux cartes postales portant des scènes typiques de la Bretagne, du genre qu'Alexandre Mahé aimait collectionner, conservent les traces d'une amitié qui date au moins depuis l'été 1908. Les deux cartes portent des photos de scènes de vie dans la région de Ploërmel : sur la première figure la préparation d'un repas de noce, tandis que la deuxième met en scène un rebouteux remettant un bras démis³⁵. Adressées à son nom, mais à deux différentes adresses parisiennes, seulement une des cartes a été envoyée par la poste (en septembre 1908). La deuxième n'est pas datée (autre que «samedi 7h. matin»), ni signée, ni affranchie. Dans les deux cas, l'écriture est la même, et il s'agit de la main de Joséphine Nayl. Les cartes laissent entrevoir une certaine intimité, la première est signée «Amitiés, gros baisers de Josée»; la deuxième est dans le même genre : «Pense à vous, bons baisers», ce qui laisse entendre que le couple se connaissait et se fréquentait, et que les intentions étaient sérieuses. Joséphine Nayl, est toujours en France en septembre 1908, mais elle est probablement venue au Canada durant l'automne, possiblement accompagnée de son frère, quoiqu'il soit possible qu'elle ait voyagé seule et ait rejoint son frère déjà sur place en Ontario.

³⁴Témoignage de René Mahé.

³⁵Collection de Germaine Champagne.

Quoiqu'il en soit, une photo d'elle prise avec son frère, lors de son arrivée à Saint-Charles, indique une journée d'automne, car il n'y a pas de neige sur le sol et l'herbe semble encore fournie.

Alors comment expliquer cette version de l'histoire selon laquelle ils ne se connaissaient pas auparavant? Il est raisonnable de penser que le couple aurait préféré attendre avant de se fiancer que l'installation sur le *homestead* soit déjà faite - bien d'autres couples en faisaient autant, les femmes venant rejoindre leur conjoint aussitôt que les premiers travaux étaient terminés. Mais il est probable que la décision de la jeune femme de venir au Canada fut précipitée par d'autres circonstances et que le couple n'avait pas eu le temps de formaliser leur relation avant son départ avec une demande en mariage, car on sait aussi que la jeune femme portait alors le deuil, suite au décès de son père. À l'époque, un protocole généralisé dans les familles interdisait le mariage pour une période prolongée, parfois une année entière. Des témoignages nous aident à mieux comprendre le raisonnement d'Alexandre Mahé, et de sa future épouse, à ce sujet. On rapporte une conversation entendue entre lui et le curé de la paroisse vers 1937, au sujet des affaires du cœur. Dans la vie, aurait-il dit, il est tellement rare que l'on puisse vraiment faire un choix pour soi-même, les circonstances le font généralement pour nous; choisir un compagnon ou une compagne est de ces rares occasions où il est possible de vraiment décider pour soi-même. C'est une décision qui appartient au couple concerné, et à nul autre³⁶.

³⁶Témoignage de Laura Forrend nous rapportant la réponse d'Alexandre Mahé à l'abbé Charles Chalifoux, curé de la paroisse, qui lui avait demandé s'il avait l'intention d'intervenir et d'empêcher le projet de mariage de sa fille Germaine en 1937. Cette dernière se souvient aussi d'avoir entendu sa mère parler avec son époux de ses vieilles tantes «qui se mêlaient toujours des affaires qui ne les concernaient pas».

Comme Alexandre Mahé, Joséphine Nayl avait subi le bouleversement causé par la séparation de l'Église et de l'État en France; novice dans une congrégation religieuse qui fut dissoute, elle voulait devenir enseignante³⁷. Nous n'en connaissons pas beaucoup plus à ce sujet. En 1909, elle avait déjà 30 ans. À l'époque, certains pourraient la croire «vieille fille» et presque trop âgée pour se marier; c'était peut-être le cas au Canada, mais en France, les mariages se faisaient souvent assez tardivement. Une photo prise d'elle avant son départ de France, nous montre une jolie femme, au regard soucieux, mince de figure, vêtue sobrement de noir, assise à côté de Jean, son frère préféré, qui se tient debout et est vêtu d'un complet avec un chapeau melon (voir photos en annexe). Elle n'était pas très grande, mesurant environ un mètre soixante-cinq; ses cheveux étaient d'un châtain clair, et ses yeux clairs au point d'être ambrés.

Comme les Mahé, la famille Nayl est très croyante et active dans sa vie religieuse. Le parrain de Joséphine, son oncle Émile Nayl, précède son neveu Émile dans les ordres. Jean, qui a fait des études avec Alexandre Mahé, travaillera à Bruxelles³⁸. Le père de famille, Désiré Nayl, est artisan, spécialisé dans la réparation des engrenages de moulin, métier très en demande dans les nombreuses minoteries le long de l'Oust. Son épouse, Désirée Pressart, travaille chez des bourgeois de la ville. Elle s'occupe des enfants, fait des ménages et des lavages, et ramène parfois des restes de grands repas à la famille. Lorsque les enfants de la bourgeoise sont vaccinés contre la variole, Désirée s'auto-inocule et, à son tour, inocule ses enfants et ceux du voisinage. Tout en

³⁷Témoignage de Germaine Champagne.

³⁸Cuisinier de profession, durant la guerre de 1914, il travaille dans ce domaine dans l'armée française où il meurt subitement d'une pneumonie en 1917.

étant dangereuse, la maladie défigurait, ce qui était particulièrement désastreux pour une fille, en gâchant ses chances pour faire un bon mariage³⁹. De plus, le vaccin coûtait très cher. Si cette pratique d'auto-vaccination était connue à l'époque, elle est aussi le sujet de très grandes controverses avant qu'elle ne soit acceptée, ce qui nous indique une certaine ouverture envers les sciences dans cette famille.

Des photos de ses parents, datant de 1890, et prises lors d'une visite à Paris, les présentent habillés pour le voyage; sa mère ne porte pas le costume traditionnel ni la coiffe. Par contre, ses tantes les portaient toujours, et fillette, Joséphine portait un bonnet en dentelle le dimanche. Cette partie de l'apparat traditionnel n'est pas répertoriée dans les livres sur le costume breton, et semble avoir été oubliée. En somme, Joséphine Nayl vient d'une famille ouvrière aux moyens modestes, qui est ouverte au progrès, et dont les enfants, qui ont fait des études, sont passablement affectés par les répercussions politiques de la séparation de l'Église et de l'État. Tel que mentionné ci-dessus, elle ne parle que le français, mais nous ne savons rien des idiomes de ses parents.

Après son émigration au Canada, Joséphine Nayl ne revint jamais dans son pays d'origine. Sa fille nous a souvent racontée comment sa mère était tourmentée par le désir d'y retourner en visite avec son mari et ses enfants. Sa nostalgie était si forte qu'elle en faisait presque une maladie. Toujours, il y avait un projet de voyage en marche pour lequel elle mettait de côté l'argent de la vente des produits de la basse-cour de la ferme, les oeufs, la crème, considéré comme le revenu de la fermière. Le voyage était toujours pour une date à venir, «l'année prochaine, après la vente du blé»

³⁹Témoignages de Germaine Champagne.

ou aussitôt que telle ou telle dette serait remboursée. Le voyage était prévu pour la famille entière, afin que les trois enfants puissent rencontrer leurs parrains et leurs marraines, ainsi que leurs cousins. Et là, ils visiteraient la basilique de Notre-Dame-des-Ronciers à Josselin, iraient en pèlerinage à Sainte-Anne-d'Auray, visiteraient Paris, la Bretagne et la mer, mangeraient les mets du pays : les galettes bretonnes, la crêpe dentelle, du poisson de mer. Inévitablement, une cause plus pressante survenait et, pour éponger la nouvelle crise, elle contribuait encore une fois ses épargnes. Suite à la disparition de sa famille immédiate, elle a perdu le goût de revoir son pays natal⁴⁰. Elle était parfois clairvoyante, sachant que sa mère était décédée trois semaines avant de recevoir la lettre qui lui annonça sa mort. Issue d'un milieu urbain, elle ne s'habitua jamais vraiment à la vie de la campagne, mais malgré ceci, les grands espaces de l'Ouest et la solitude ne lui inspiraient aucune crainte. Pétrie des anciennes croyances bretonnes, Joséphine Nayl a toujours cru que, où qu'elle sera dans le monde, les esprits de ses ancêtres veilleraient sur elle en tout temps et la protégeaient⁴¹.

Dans la lettre d'Alexandre Mahé à son frère, commencée le 21 janvier 1910, aucune mention n'est faite de projet de mariage, mais arrivé au Canada depuis presque un an, il doit pourtant y songer. Rendu sur son «*homestead*», tout comme il en avait été averti à Montréal, les désavantages de la vie de célibataire et de colon devenaient claires, car il faut «tour à tour et tout à la fois [être] : bûcheron, charpentier, puisateur, trappeur, voyageur, boucher, cuisinier et boulanger, à l'occasion

⁴⁰Témoignage de Germaine Champagne.

⁴¹Témoignage de Joséphine Nayl.

médecin et rebouteur; et tout l'été, défricheur et laboureur⁴²». En plus, il a ouvert un petit magasin, pour lequel il faut constamment être disponible pour servir les clients. S'il est malcommode d'être seul, ce n'est pas seulement pour les affaires et pour tenir la maison. Il ressent la solitude, même s'il écrit à son frère que «[c]e n'est pas les voisins qui me manquent, j'en ai de tous côtés. M. Limoges habite actuellement à 50 mètres de chez moi, et comme il a deux filles à marier, je suis en bon voisinage, quoique sans intention aucune⁴³.» En lisant la lettre, on comprend que la compagnie de ses frères serait la bienvenue, mais de sa petite cabane, les avantages d'avoir une épouse comme Joséphine Nayl lui deviennent sans doute évidents, s'ils ne lui sont pas déjà évidents en quittant Saint-Charles ou, tel que mentionné, même la France.

Entre-temps, l'abbé Nayl, qui veut perfectionner son anglais, est chargé d'une nouvelle paroisse, à Fayette ou à Garden, de petits villages situés sur une presqu'île de la rive nord du lac Michigan aux États-Unis⁴⁴. Sa soeur l'accompagne, mais de son expérience américaine sur le bord de ce grand lac, nous n'en savons que peu. Elle apprend un cantique en anglais qu'elle aime chanter, mais à part cela, elle n'apprend que très peu l'anglais chez les Américains (encore moins en Alberta). De la correspondance et des fiançailles du couple, il ne reste que deux cartes postales, sans date: les lettres qui ont dû exister ont disparu. Une des cartes, photo de la rue principale de Garden, est signée «un gros baiser de ta Josée». Sur l'autre carte, venue de France, une amie ou

⁴²IRFSJUA, Alexandre Mahé, «Quand ils voient leur prêtres à eux», brouillon manuscrit d'un texte soumis au *Travailleur*, non-publié.

⁴³Lettre à Louis Mahé.

⁴⁴Émile rentra plus tard à Josselin pour prendre sa retraite, continuant de chanter des messes et travaillant de temps à autre comme guide dans la région auprès des nombreux touristes anglais. Collection de cartes postales et témoignages de Germaine Champagne.

une cousine d'Alexandre Mahé félicite la fiancée et lui assure qu'elle a fait un très bon choix de mari⁴⁵.

En partant de la gare de Warren, Alexandre Mahé continue son chemin jusqu'à Calgary, et relate de nombreuses observations dans sa lettre : le manque de fertilité du Bouclier canadien, ses impressions de Port Arthur et de Fort William⁴⁶, villes en tête de ligne des navires qui transportent les blés de l'Ouest directement en Europe. «Figure-toi, ajoute-t-il, qu'on se trouve déjà à plus de 2000 kilomètres de la mer!» Il mentionne la spéculation foncière des compagnies de chemin de fer, l'ennui de la prairie canadienne, les pauvres huttes en tourbe qu'il observe en passant et la ville champignon de Winnipeg. Il donne aussi une longue description de l'efficacité du wagon *colonist* dans lequel il voyage, parlant de la suspension merveilleusement souple et du voyage de cinq jours (de Montréal à Calgary) moins fatigant qu'un voyage de Paris à la Bretagne.

Il arrive à Calgary à l'aube, où il doit changer de train. En attendant, il fait un petit tour matinal de la ville, accompagné de deux Canadiens français rencontrés en route qui, comme lui, attendent le train de huit heures pour Edmonton. Il admire la ville de Calgary, Sise au pied des Rocheuses à la frange de la prairie, elle a une population de 20 000 habitants, les rues «tirées au cordeau, bien pavées et bordées de bâtiments neufs et bien construits [...] un important centre de trafic et le croisement de quatre lignes de chemin de fer⁴⁷.» Une petite couche de neige fraîchement tombée

⁴⁵GC. Carte de Lucie Chaperon à Alexandre Mahé. Dieppe, France, s.d.

⁴⁶Aujourd'hui, Thunder Bay.

⁴⁷Lettre à Louis Mahé.

craque sous les pieds comme du sable fin. Mais le froid vif et pinçant coupe l'envie des voyageurs d'admirer en plein air la nouvelle ville et sa vue saisissante des Rocheuses et ils se réfugient dans un restaurant «mi-blanc, mi-chinois». Les Chinois, qui avaient travaillé en grand nombre à la construction des chemins de fer, ont ensuite ouvert des centaines d'établissements semblables, ainsi que des buanderies, un peu partout. Dans sa lettre, le voyageur explique qu'il n'était pas impressionné par leur cuisine, la trouvant infecte, mais il note que ses compagnons devaient réellement avoir faim puisqu'ils mangent sans sourciller.

En s'approchant d'Edmonton, le paysage albertain lui plaît de plus en plus. De Calgary, c'était un voyage de huit heures de train avec de nombreux arrêts le long des 300 kilomètres de rail. En allant vers le nord, le terrain devient plus boisé, et plus accidenté aussi. Son passage s'effectue au début d'avril, et dans cette zone souvent favorisée par les vents doux du chinook, il constate que le sol est découvert et que de nombreux fermiers travaillent aux labours du printemps. Le soleil est chaud en descendant au terminus de Strathcona, ville située «en face d'Edmonton et séparée de cette dernière par la profonde et étroite vallée de la Saskatchewan⁴⁸.» Il prend l'omnibus qui traverse à l'autre rive et à six heures du soir arrive chez les Limoges, les Canadiens français dont l'abbé Nayl lui avait donné l'adresse en partant de Saint-Charles, où il est bien accueilli, et où il semble avoir logé pendant au moins une quinzaine de jours.

⁴⁸En service jusqu'à très récemment, cette gare est située au coin sud-est du carrefour de l'avenue Whyte (82^e avenue) et la 104^e rue, mais elle a trouvé une nouvelle carrière comme café-bar.

2.4. Sur le chemin de Damas - vers Saint-Paul-des-Métis

En arrivant à Edmonton, notre voyageur retrouve les Canadiens français de cette ville et des régions environnantes aux prises avec une activité fébrile. Le lendemain de son arrivée, le 12 avril, sans tarder, il se rend s'inscrire au bureau des Terres, prenant une concession d'un quart de section dans un des quatre cantons de l'ancienne colonie de Saint-Paul-des-Métis. Ce territoire vient justement de s'ouvrir au public deux jours auparavant. Il est possible que ce soit par hasard qu'il arrive pour l'ouverture de la colonie de Saint-Paul-des-Métis, mais il nous semble plutôt probable qu'il était déjà au courant.

Entre 1896 et 1909, avant de devenir une communauté rurale peuplée par des colons canadiens-français, la colonie de Saint-Paul-des-Métis, comme son nom l'indique, est d'abord un refuge pour une centaine de familles métisses venues d'un peu partout des Prairies canadiennes⁴⁹. Essentiellement, la colonie vise à aider des Métis indigents en leur enseignant comment pratiquer l'agriculture. C'est un projet qui a été monté par les missionnaires oblats et financé par des dons privés, le gouvernement fédéral n'intervenant que pour voter une loi qui réserve quatre *townships* dans un bail de 21 ans au comité organisateur de la colonie.

⁴⁹Drouin, *Joyau dans la Plaine*; Marcel Giraud en fait mention dans son oeuvre *Le Métis canadien*. George F. G. Stanley a aussi préparé un article important sur cette colonie, voir «Alberta's Half-Breed Reserve, Saint-Paul-des-Métis, 1896-1909», *The Other Natives/the-les Métis*, vol. 2, 1885-1978, Antoine Lussier et D. Bruce Sealey, eds., Manitoba Metis Federation/Éditions Bois-Brulés, Winnipeg, 1978, p. 75-107.

La colonie de Saint-Paul-des-Métis est essentiellement une oeuvre utopique, même si les spécialistes de ce sujet dans l'histoire de l'Ouest ont oublié de l'inclure dans cette catégorie⁵⁰. Pourtant, on ne saurait s'y tromper. Située à 200 kilomètres au nord-est d'Edmonton, la colonie est extrêmement isolée, et le choix de cet emplacement n'est pas fait au hasard. Il est vrai que l'endroit désiré, plus au sud, est déjà réservé pour des *homesteaders*⁵¹. Si l'éloignement des «effets néfastes» de la civilisation est généralement l'objectif principal des colonies utopiques, comme il l'est pour la colonie de Saint-Paul-des-Métis, invariablement, à la longue, ce facteur leur est nuisible. Sans l'accès à un marché à proximité, il est impossible de générer un revenu viable, condition qui entraîne l'échec, en dépit des intentions les plus honorables. Mais en 1896, en établissant la colonie, les missionnaires oblats, le père Albert Lacombe et son collègue, le père Adéodat Thérien, ne font que reprendre des idées que préconise leur congrégation depuis une cinquantaine d'années⁵². Ils reconnaissent que leur projet est utopique⁵³. Émeric Drouin précise

⁵⁰Friesen, *The Canadian Prairies*, p. 70-71; Rasporich, «Utopian Ideals and Community Settlements», p. 338-361.

⁵¹On aurait aimé placer la réserve dans la région de Red Deer, lieu traditionnel de rencontre des chasseurs métis depuis plusieurs générations, au lac de la Vache, maintenant connu comme Buffalo Lake.

⁵²Selon Drouin, M^{re} Taché et le père Vital Fourmond avaient chacun eu l'idée de créer une colonie métisse, projets qui n'aboutirent point. *Joyau sur la Plaine*, p. 6-7. Claude Champagne examine la question du projet de «civiliser» des autochtones par les missionnaires oblats dans *Les débuts de la mission dans le Nord-Ouest canadien, Mission et Église chez M^{re} Vital Grandin, o.m.i. (1829-1902)*, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1983, p. 173-205.

⁵³Le père Lacombe rallie les Métis en trois langues dans sa circulaire de promotion, et réfère à la colonie comme un «Eden». Drouin mentionne aussi que le père Thérien trouvait que la fondation était utopique. *Joyau dans la plaine*, p. 3 et 52.

que le père Thérien caresse aussi le rêve «de la formation d'un nouveau Québec dans les prairies, tout en les résorbant [les Métis] dans une des deux races qui leur a donné naissance»⁵⁴.

Étant donné l'absence de financement de la part du gouvernement fédéral, la colonie vit de dons, et le projet d'enseigner l'agriculture aux Métis bat de l'aile faute de moyens pour obtenir les outils aratoires nécessaires. Puisque la plupart des Métis sont démunis à leur arrivée, ils n'arrivent pas à cultiver suffisamment pour vivre, encore moins pour en dériver des bénéfices. Beaucoup d'entre eux s'éloignent pour travailler autrement, pour vivre de chasse, faire de la trappe, de la pêche et de la cueillette. Les seuls qui gagnent bien leur vie sont les quelques grandes familles métisses qui, dès les débuts de la fondation de la colonie, viennent pour faire de l'élevage sur les terres libres à l'extérieur de la réserve métisse, où les lacs, les grandes prairies et les marais à foin abondent⁵⁵.

Ces éleveurs ne sont pas des parvenus, ils ont des troupeaux allant de 200 chevaux à 1 400 bêtes à cornes⁵⁶. L'accès au marché n'est pas un problème pour eux, car les troupeaux s'y conduisent sur pied. De plus, puisque les colons qui s'installent sur les Prairies ont besoin d'animaux de trait, les chevaux et les boeufs se vendent facilement. Drouin note le cas d'un Métis qui vend d'un coup 80 paires de boeufs à 100 \$ chacune et, dans une deuxième transaction, plusieurs paires à 125 \$

⁵⁴*Ibid.*, p. 10.

⁵⁵Drouin élabore longuement sur leurs origines dans *Joyau dans la plaine*. La colonie Laboucane (devenue Duhamel) d'où plusieurs d'entre eux sont originaires, a aussi été étudiée par William C. Wonders, «Far Corner of the Strange Empire», *Great Plains Quarterly*, Spring 1983, p. 92-108.

⁵⁶Drouin, *Joyau dans la plaine*, p. 202-203.

chacune⁵⁷. La colonie métisse vivote à côté de ces entrepreneurs à grands moyens, qui apportent avec leurs troupeaux le seul commerce de la région et qui donnent un peu de travail à leurs compatriotes métis.

En 1905, l'incendie criminel de la grande école de la colonie sonne la fin du projet et son échec. Le conseil de la colonie se laisse facilement convaincre que la réserve doit être abandonnée, comme l'écrit M^{sr} Adélarde Langevin, son président d'honneur :

Nos pauvres gens [les Métis] ne sont pas capables d'utiliser et de conserver le riche héritage que le P. Lacombe a su leur procurer, et si vous taillez dans cette réserve de belles paroisses catholiques, ce sera un événement heureux bien propre à nous consoler de la négligence de nos chers enfants de la prairie⁵⁸.

Pragmatiques, les résidents de Saint-Paul-des-Métis sont aussi d'accord qu'il est mieux de fermer la colonie. Ils ne sont pas obligés de partir: ceux qui veulent rester sur leur petite exploitation de 80 acres ont droit à 80 acres de plus, tout comme pour les «*homesteads*». Mais s'ils préfèrent, ils peuvent prendre une terre ailleurs et tenter leur chance autrement. Ainsi, après une dizaine d'années d'efforts, en dépit de l'aide financière des amis hauts placés du père Lacombe, l'oeuvre sombre. Trois ans plus tard, les quatre cantons seront ouverts au grand public.

Déjà en 1906, les premiers squatters s'installent dans les environs du lac Saint-Vincent au nord de la colonie, même si la région n'est pas tout à fait arpentée et ne sera ouverte officiellement qu'en janvier 1907. Normalement, les nouveaux territoires arpentés ne s'ouvrent à la colonisation

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.*, p. 275.

qu'au fur et à mesure que la voie ferrée relie l'endroit à l'extérieur, pour assurer aux colons un accès au marché mondial, essentiel pour la vente du blé. Mais le député fédéral pour cette circonscription, le ministre de l'Intérieur Frank Oliver, doit son poste à Ottawa au soutien du père Thérien et à l'appui du vote métis de la colonie⁵⁹. Le père obtient que le politicien lui remette la «faveur», et met en marche son «plan deux» pour la colonie, qui est d'encourager des colons canadiens-français à s'y installer et de créer un «nouveau Québec» dans la prairie du nord-est de l'Alberta.

Mais premièrement, il faut démanteler la colonie métisse. Puisqu'une loi spéciale avait été créée pour l'établir, il faut en retour voter une loi au parlement fédéral pour la défaire. Enfin, en avril 1909 tout est prêt. Puisque l'ouverture d'un territoire est un événement très anticipé par les colons, des règlements stricts sont en vigueur pour faire face aux ruées impressionnantes que ces cessions de terres occasionnent, surtout si une région est pressentie comme ayant un avenir prometteur. Mais Frank Oliver a la précaution d'assurer que les annonces concernant l'ouverture du territoire sont dissimulées, manoeuvre qui frôle l'illégalité, et la date d'ouverture n'est pas dévoilée au grand jour⁶⁰. Seuls les Canadiens français sont au courant de l'affaire, qu'ils gardent dans le plus grand secret.

⁵⁹*Ibid.*, p. 221.

⁶⁰*Ibid.*

Le vendredi 9 avril 1909, une longue queue se forme devant le bureau des terres à Edmonton où depuis le jour précédent, trois jeunes Français tiennent «sans arrêt la poignée de la porte⁶¹.» Un informateur de Drouin précise que depuis un an, le père Thérien, qui préférait de loin les colons canadiens-français aux Français, avait laissé ces trois colons dans l'expectative concernant l'ouverture de la colonie, mais légalement rien ne pouvait les empêcher de s'inscrire⁶². Dans une ébauche de roman préparée bien des années plus tard, Alexandre Mahé décrit cette ruée : malgré la neige et le froid, son héros reste trois jours dans la queue, tout en vendant sa place plusieurs fois, à un profit toujours croissant, à des individus qui désirent à tout prix une terre en particulier⁶³. Il est estimé que le nombre d'hommes qui se présentent durant ces trois jours se situe entre 150 et 300⁶⁴. C'est la première fois que «the French» réussissent le coup de dominer la prise d'un territoire, au grand dam des déçus, et à la grande satisfaction des «Canadiens». Ces derniers sont persuadés qu'ils font une bonne affaire en s'installant à Saint-Paul-des-Métis, et sont certains qu'ils réussiront bien mieux que les derniers occupants, convaincus, comme l'écrit aussi Alexandre Mahé, que les Métis de la colonie «n'y avaient absolument rien fait⁶⁵». Mais les colons ne sont que des débutants dans ce pays, et ils verront à leur tour les difficultés que l'endroit leur réserve. La misère et la pauvreté seront longtemps présentes dans la région.

⁶¹*Ibid.*, p. 311.

⁶²APA, 71.220, 6433. Notes de recherche d'Émeric Drouin. «Entretien avec Clovis Therrien, 11/9/53».

⁶³Alexandre Mahé, Ébauche de «*Du Sahara aux Glaces Polaires*», IRFSJUA, s.d., non indexé.

⁶⁴Drouin, *Joyau dans la plaine*, p. 315.

⁶⁵Lettre à Louis Mahé.

Alexandre Mahé arrive durant les derniers jours de cette prise de terres, et comme les autres, il s'empresse de se faire dûment accorder un *homestead*. Mais en étant un des derniers à s'inscrire, les meilleurs endroits ont déjà été pris. En faisant une recherche pour le comité historique de Saint-Paul dans les registres des terres, il y a une quinzaine d'années, Germaine Champagne découvre par hasard le nom de son père sur un *homestead* sur le bord du lac Owlseye⁶⁰. Fort étonnée, car elle ne se souvenait pas d'avoir entendu son père parler de cette terre, elle consulte son frère à ce sujet. Il se rappelait vaguement que leur père avait trouvé cette terre trop mal placée pour lui, et surtout qu'il n'avait pas assez de Canadiens français par-là. Ainsi, il ne s'était même pas rendu inspecter la terre, et l'avait tout simplement échangée au bureau des terres pour le *homestead* de Saint-Vincent. Par ce geste, on constate que malgré tout ce qui se disait sur le potentiel de Saint-Paul-des-Métis, Alexandre Mahé jugeait qu'il valait mieux s'installer ailleurs. Il ne fait aucune mention de l'ouverture de la colonie dans la lettre à son frère. Mais on voit que, dès son arrivée, il s'associe immédiatement avec les Canadiens français et est heureux de travailler avec eux pour un avenir commun. Dans le brouhaha de la prise des terres à Edmonton, il prend une terre, tout en sachant qu'il peut l'échanger contre un autre *homestead*. De plus, le cas échéant, il avise probablement le père Thérien qui se charge de trouver un autre colon de langue française pour cette propriété dans les environs de Saint-Paul-des-Métis.

Après avoir pris ce premier *homestead*, Alexandre Mahé reste encore à Edmonton deux semaines à la recherche de travail, car le froid a repris et ce n'est pas le meilleur moment pour inspecter une terre. Ubald Limoges, un membre de la famille chez qui il loge, est employé comme commis au

⁶⁰Témoignage de Germaine Champagne.

magasin des marchands Gariépy et Lessard situé sur l'avenue Jasper, la rue principale de la ville⁶⁷. Pour essayer d'augmenter ses ressources financières, tout en attendant l'arrivée du printemps, ayant amplement d'expérience dans des maisons de commerce, il se cherche un emploi semblable, sans succès, même si la ville est en plein essor. Il essaie une dizaine de maisons de commerce, mais son anglais encore médiocre joue contre lui. Il reçoit cependant une réponse favorable de la Maison Revillon : «(les mêmes que ceux de Paris) [où] [...] on me laissa entendre que l'on serait content de me fournir un emploi, mais il fallait attendre quelques jours et peut-être même quelques semaines⁶⁸».

La présence de commerçants et d'entreprises françaises dans l'Ouest n'est pas surprenante. Depuis longtemps des clans métis perpétuent la tradition de leurs pères, engagés comme voyageurs dans la traite des fourrures, qui travaillent en «gens libres» comme guides et chasseurs, transportant des marchandises, ainsi que traitant des fourrures à leur propre compte⁶⁹. Dans la région d'Edmonton, plus précisément Strathcona, habitait Edouard Garneau (aujourd'hui le site de l'Université de l'Alberta), un homme assez prospère, mais qui quitta la ville en 1904 pour venir à Saint-Paul-des-Métis: la famille L'Hirondelle de Saint-Albert était aussi une famille marchande de renom, dont

⁶⁷ *Le Courrier de l'Ouest*, le 28 octobre 1909.

⁶⁸ Lettre à Louis Mahé.

⁶⁹ Gerhard Ens élabore sur le «proto-industrialisme» des Métis de la Rivière-Rouge qui commerçaient de part en part sur les prairies, voir *Kinship, Ethnicity, Class and the Red River metis: The Parishes of St. François Xavier and St. Andrew's*, Department of History, University of Alberta, Edmonton, 1989, p. 83-110. Dans «Indiens, Métis et Cowboys : la saga de Jean-Louis Légaré», *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*, actes du troisième colloque du Centre D'Études Bilingues, Université de Regina, 25 au 26 novembre 1983, p. 23-35. Jean-Guy Quenneville donne un aperçu de ce commerce. Des activités de ce genre sont aussi le sujet de notre thèse de maîtrise en histoire : *Lac la Biche : Une communauté métisse au XIX^e siècle*, Université de l'Alberta, 1990.

l'alliance avec le Franco-Américain. Edmond Brosseau, ne fait que transmettre aux générations successives la tradition marchande⁷⁰. Des Canadiens français venus plus récemment du Québec tiennent aussi des commerces à Edmonton, qui est alors une ville naissante: nous retenons les marchands Gariépy et Lessard, et Picard et La Rue, ayant pignon sur rue sur l'avenue Jasper, l'axe principal de la ville⁷¹. Depuis longtemps, les occasions qu'offre l'Amérique du Nord ne sont pas inconnues aux entrepreneurs franco-européens. En Alberta, plusieurs Belges exploitent de grandes mines de charbon dans le sud-ouest de la province: en 1899, la maison française Revillon Frères est venue s'installer à Edmonton afin d'accéder directement aux fourrures du Nord canadien⁷². À l'est de Red Deer, un groupe d'officiers français réfractaires venu en 1903 pratiquent de l'élevage dans la région qu'ils ont nommé «Trochu» en l'honneur de leur chef. Mais celui qui emporte la palme est le financier René Le Marchand, attiré à Edmonton par les conseils de son frère, un oblat, et qui fait fortune dans la spéculation des terres dans cette ville. En 1909, on parle beaucoup de

⁷⁰Mary Shypanski, «Garneau, Edouard», *Souvenirs, Saint-Vincent 196-1981*, p. 223-226; Helen Hillary (Brosseau) «Brosseau, Alphonse et Hazel (Latimer)», *Du Passé au Présent and Past, St-Paul, St-Edouard, Alberta, 1896-1990*, Société du livre historique de St-Paul, 1990, p. 337-338; aussi témoignages de Germaine Champagne au sujet de la famille Brosseau.

⁷¹E. J. Hart, *Ambitions et réalités*, p. 20-22.

⁷²Les frères Revillon de Paris ouvrent un entrepôt à Edmonton en 1899, pour avoir directement accès aux fourrures du Grand Nord canadien. Ils mènent l'entreprise avec succès, tout en entrant en compétition avec la CBH. Ils installent des succursales de traite un peu partout dans la forêt boréale canadienne. Une première crise, entre 1921 et 1926, les oblige à vendre 51% de leurs actions canadiennes à leur rival. La crise de 1929 leur est fatale: en 1936, ils liquident l'entreprise canadienne, et la CBH reprend le contrôle du nord canadien. La raison sociale Revillon Frères existe toujours, un de leurs magasins est situé place Vendôme à Paris. Arthur J. Ray, *The Canadian Fur Trade in the Industrial Age*, University of Toronto Press, Toronto, 1990, pp. 92-93, 160-161.

son projet de construction du «Le Marchand Mansion», un immeuble d'appartements luxueux de style français, le premier du genre à Edmonton⁷³.

La ville d'Edmonton n'intéresse Alexandre Mahé que dans l'espoir de se procurer un petit revenu en attendant qu'il s'installe sur une terre, le printemps arrivé. Après tout, il faut camper en se construisant une première cabane et il est bien plus agréable de le faire durant la belle saison. Pour faire un bon choix de terre, tout colon prudent fait un voyage d'exploration sur le terrain durant l'été, pour vérifier la qualité du sol et les avantages (ou désavantages) de l'endroit. Mais sa curiosité l'emportant, notre colon en herbe se dirige vers Saint-Paul et le lac Saint-Vincent quelques semaines plus tard, sur son «chemin de Damas», comme il le dit à son frère⁷⁴. À cette époque, le village de Saint-Vincent n'existe pas encore, mais la région est connue comme celle du «Lac-Saint-Vincent». Un bureau de poste de ce nom est situé à une quinzaine de kilomètres au nord du village de Saint-Paul-des-Métis, à peine un kilomètre du lac.

Alexandre Mahé prend le train à Edmonton, le *Canadian Northern*, vers l'est, et descend à Végreville où il passe la nuit. Cette partie du voyage est minutieusement décrite dans sa lettre à son frère: sa description ne manque pas d'esprit. Lorsqu'il descend à Végreville, il fait déjà nuit noire: la gare est bourrée de gens et éclairée de quelques ampoules électriques «vacillant entre la vie et le trépas». Le lendemain, il prend une diligence menée par un cocher qui use plusieurs

⁷³E.J. Hart, *Ambitions et réalités*, p. 61; Donald G. Wetherell and Irene R.A. Kmet, *Homes in Alberta: Buildings, Trends and Design, 1870-1967*. The University of Alberta Press, Alberta Culture and Multiculturalism, Alberta Municipal Affairs, Edmonton, 1991, p. 105.

⁷⁴Lettre à Louis Mahé.

fouets jusqu'au manche, ainsi qu'une grande provision de gaules coupées en route, sur des bêtes si rosses qu'elles ne ressemblent que vaguement à des chevaux... En route, ils doivent rebrousser chemin pour échanger leur voiture pour un traîneau, le sol étant encore recouvert de neige au nord de la rivière Saskatchewan. Le voyage de deux jours mène les passagers à Saint-Paul-des-Métis.

En arrivant à l'ancienne colonie, il fait mention de la présence d'une église, d'une école avec des soeurs enseignantes et aussi :

[d']un magasin qui écorchait concencieusement [sic] les pauvres diables qui osaient s'y risquer [...] Une équipe d'arpenteurs divisait le terrain en lot de ville, deux hôtels s'y construisaient à la hâte, ainsi qu'un nouveau magasin et plusieurs dépôts de machines agricoles. Pour une foule de gens, ça devait être un restant du paradis terrestre. J'eus un moment l'idée d'y acheter un lot et d'y construire un petit magasin, mais je reconnus bien vite que c'était là une chose au-dessus de mes moyens⁷⁵.

Une fois arrivé, Alexandre Mahé profite du passage du postillon, qui fait aussi office de diligence, pour se rendre chez la famille Limoges, installé dans la région du lac Saint-Vincent. Cette famille lui semble fort bien située, et ses membres exploitent les quatre *homesteads* de chaque coin d'un carrefour très fréquenté, à une vingtaine de kilomètres au nord de Saint-Paul.

En arrivant sur place, il apprend qu'il est question de changer l'emplacement du chef-lieu de la paroisse de Saint-Vincent. Les premiers paroissiens ont déjà construit une solide bâtisse qui sert d'église et de presbytère pour le curé, et qui est située sur un petit promontoire auprès du lac Saint-

⁷⁵*Ibid.*

Vincent, et surplombe la plaine⁷⁶. Mais cet endroit, connu comme la Butte-à-Maillet, ne convient plus à cause de l'arrivée du grand nombre de colons qui se sont installés plus au nord et à l'est. Louis Maillet, promoteur du site comme emplacement paroissial, y tenait un tout petit magasin et avait la garde du bureau de poste. Il était le seul marchand dans cette région au nord de Saint-Paul-des-Métis, et sans doute, le déménagement du chef-lieu de la paroisse gênerait ses espoirs, et son petit commerce.

Sur son *homestead* à quelques milles du lac, Joseph Limoges est heureux d'accueillir ce nouveau colon arrivé de France, qui décrit ses premières impressions de l'endroit à son frère :

Je ne trouvai point une population de Crésus, mais comme je me savais aussi pas mal gueux je pensais que je pourrai peut-être faire bon ménage avec tous. [...] Et comme il n'y avait pas de magasin, M. Limoges m'encouragea à en monter un. [...] M. Limoges me laissa alors m'installer sur son terrain⁷⁷.

Ainsi le voyage se termine et Alexandre Mahé a finalement trouvé l'endroit qui lui convient. Depuis son départ de France, il se renseigne au sujet de la colonisation de l'Ouest et rien ne le dissuade de son chemin tout le long de son parcours. On lui décrit les avantages de Montréal, il s'informe longuement sur le nord de l'Ontario, région qui a aussi des communautés de langue française. Même s'il est attiré vers l'Ouest, et nous avons vu comment il s'y est précipité, il a suffisamment d'aplomb pour pouvoir refuser le projet de s'installer dans la nouvelle communauté de Saint-Paul-des-Métis. Bien informé sur le potentiel de l'agriculture de la région, il est en position de juger si les conditions sont propices à l'amélioration future de sa ferme ou à

⁷⁶Charles Chalifoux. *L'histoire de la paroisse de Saint-Vincent, 1906-1956*, Saint-Vincent, 1956, p. 15-16; «Site de la première chapelle», *Souvenirs, Saint-Vincent*, p. 31-36.

⁷⁷Lettre à Louis Mahé.

l'installation et au développement d'un magasin. Comme nous l'avons vu, ses choix visent la réussite de ces projets.

Chapitre III

À la conquête du sol

Les colons qui s'installent dans la plaine qui entoure le lac Saint-Vincent ne connaissent que peu l'histoire de la région. En nouveaux maîtres, ils arrivent pour cultiver le blé qui se vend alors à prix d'or sur le marché mondial. Leur enthousiasme est amplifié par la grande campagne de promotion du département de l'Intérieur du Canada qui loue hautement la colonisation et le potentiel agricole des Prairies. L'accès au marché international dépend de la construction d'un grand réseau de chemin de fer qui, il est prévu, reliera cette grande région et traversera chaque *township*. De jour en jour, le réseau s'améliore et augmente, mais il y a toujours des aléas. En dépit de ces circonstances, les colons sont optimistes. En 1910, les pensées d'Alexandre Mahé au sujet de l'occupation du sol sont typiques de cette mentalité :

J'avoue que les premières années sont plutôt dures, mais l'avenir vaut la peine qu'on fasse quelques sacrifices. D'ici deux ou trois ans, nous aurons sans doute le chemin de fer et une station, l'église se placera au près, et j'aurai la chance d'être le premier à y partir magasin, et cela sans beaucoup de frais¹.

¹Lettre à Louis Mahé.

Mais la voie du chemin de fer, symbole du progrès, est plus lente à franchir la grande plaine qu'on ne le suppose dès les débuts de la colonisation. Les distances constituent des obstacles de taille, et des retards inattendus ne tardent pas à poindre à l'horizon. Ainsi, nous présentons en début de chapitre un bref survol de l'histoire du territoire afin de mieux illustrer ses grandes ressources, ainsi que ses obstacles, qu'inévitablement, les cultivateurs doivent apprendre à surmonter. Ensuite, de Saint-Vincent, nous verrons les démêlés des compagnies de chemin de fer et comment le colon qui attend d'être branché au marché mondial doit se débrouiller pour survivre. Le cas du colon défricheur et du marchand général que fut Alexandre Mahé illustre cette étape difficile, qui doit être endurée durant au moins une dizaine d'années afin de réussir dans l'entreprise en agriculture dans cette région du Nord-Est de l'Alberta.

3.1. Aperçu historique de la région de Saint Vincent

William Pink, employé de la CB, a fait le premier voyage d'exploration dans la région en 1767-1768². Venant de l'est, de ce qui est aujourd'hui la Saskatchewan, il remonte la rivière aux Castors presque à sa source, s'approche du lac la Biche, sans accéder au bassin hydrographique de l'Athabasca, et de ce point culminant, revient vers la branche nord de la rivière Saskatchewan. La grande ressource du pays est le castor: Pink en profite pour amasser autant de pelleteries qu'il peut

²Edward J. McCullough and Michael Maccagno, *Lac La Biche and the Early Fur Traders*, Canadian Circumpolar Institute and Alberta Vocational Institute, Lac La Biche, Archeological Society of Alberta, 1991, p. 29; W. L. Morton, *A History of the Canadian West*, p. 278; *Historical Atlas of Canada: From the Beginning to 1800*, vol. I, R. Cole Harris, ed., Geoffrey Matthews, cartographer/designer, University of Toronto Press, Toronto, 1987, pl. 58.

en transporter au cours de son passage. Depuis des millénaires, le castor y érige des réseaux de barrages et de réservoirs qui longent et remontent les contours de la plaine, au point qu'au début du XX^e siècle, il est encore possible de traverser la région en canot en suivant les dédales des petits cours d'eau³. À la suite de la visite de Pink, une vive chasse au «pélu» est déclenchée dans la région, et l'espèce est décimée. L'endroit est déjà connu par les Cris des bois et les Denés qui y passent en saison, ainsi que par les anciens engagés des compagnies de traite et leur progéniture métisse⁴. Mais avec l'arrivée des employés des diverses compagnies de fourrures, le castor s'efface du paysage et ne revient que vers 1940⁵.

Lorsque les colons s'installent dans la région, la présence des innombrables lacets d'eau témoigne de cette ancienne domination du territoire par le castor. Les vestiges de leurs savants barrages, qui endiguent chaque bas-fond, sont la hantise des défricheurs, qui n'ont que le choix de s'armer de haches et de dynamite et de s'attaquer aux ruines des basses murailles terreuses et enchevêtrées pour les démanteler. Même pourris et délabrés, les barrages restent une pénible entrave à la bonne culture du sol. On se rappelle que les cultivateurs s'en plaignent hautement lorsqu'ils doivent arrêter leurs labours pour défaire, encore une fois, un de ces anciens monticules sinueux, qui, au cours des

³Un vieux Cri de la réserve du Lac-la-Selle expliquait comment, lorsqu'il était jeune homme, il se rendait facilement de Saint-Paul jusqu'à la réserve en canot, distance d'une trentaine de kilomètres, chassant et pêchant sur son chemin, ne mettant presque jamais le pied par terre. Témoignage de Germaine Champagne.

⁴Quelques anciens toponymes attestent de leur présence, comme le lac de l'Oeil-du-Hibou (Owlseye Lake) attribué à un ancien voyageur canadien qui, au XIX^e siècle, y avait pris sa retraite et qui étonnait les Cris par l'acuité de sa vision la nuit.

⁵C'était alors une occasion mémorable de voir ces créatures dans leur habitat naturel, car elles ne se trouvaient que par endroits isolés. Témoignage de Germaine Champagne.

siècles, se sont camouflés dans le sol et sur lesquels, invariablement le soc de leurs charrues s'accroche en passant⁶.

Saint-Vincent est situé dans la tremblaie canadienne, zone intermédiaire entre les grandes prairies de l'Ouest et la forêt boréale, sur le plus élevé des trois plateaux des plaines canadiennes, variant entre 300 à 900 mètres d'altitude. La région au nord de la rivière Saskatchewan Nord comporte de grandes prairies fertiles comme celle au nord-est du lac Saint-Vincent, caractérisée par des terres à parcs, des prairies à foin qui, en saison se transforment en marais, ainsi que de nombreux lacs glaciaires. Le relief est légèrement ondulé; par endroits, il est plat. Ici et là, il est mamelonné, et des massifs ou buttes surplombent la plaine.

Jadis, ces collines sont, pour les nomades qui traversent ces prairies, des points de repère, et ils les nomment selon leur usage ou d'après une distinction physionomique quelconque. Ainsi, le lac Saint-Vincent est appelé par les Cris, «Atimosogan Sakahigan», le lac de la Croupe-du-chien, peut-être à cause des hautes collines qui surplombent le lac au sud-ouest⁷. Mais le nom pourrait aussi bien être dérivé du ruisseau déversoir, «Atimoswe Sipi», la rivière de la Queue-du-chien⁸. Situé sur une rive riante, au printemps, le ruisseau s'écoule du fond d'une baie, et le poisson le descend pour frayer. Il est toujours désigné sur les cartes par ce nom cri, mais A. F. Cotton, le premier arpenter

⁶Témoignage de Germaine Champagne.

⁷Chalifoux, *Historique de la paroisse de Saint-Vincent, 1906-1956*, p. 4.

⁸Le ruisseau conserva le nom du lac, traduit en Dog, Dog Rump ou Croupe-du-Chien, tandis que son nom cri resta le même. De nos jours, le lac est beaucoup plus bas, et le ruisseau ne s'écoule plus du lac au printemps depuis une trentaine d'années.

du lac, juge que le toponyme n'est pas approprié, et le renomme «lac Vincent», en l'honneur de son fils. L'appellation «Saint» est un ajout ascétique des missionnaires oblats, rappelant aux colons canadiens-français et catholiques le martyr espagnol de ce nom du III^e siècle, et non, comme on pourrait facilement le penser, le plus joyeux saint patron des vigneronns français. Ayant toujours connu le lac de ce nom, nous conservons le terme coutumier dans ce travail. En aval, son ruisseau devient une petite rivière qui descend vers la majestueuse Saskatchewan au fond d'un ravin aux versants raides, qui forment, par endroits, de dangereuses falaises.

Autrefois, durant la belle saison, cette grasse prairie entre la rivière Saskatchewan et la rivière aux Castors attire les troupeaux de bison et d'autres gros gibiers. Des cornes de bison, des outres de pemmican, des pointes de flèches, des marteaux et des haches de pierre ont été recueillis en grand nombre, vestiges laissés par les anciens chasseurs, qui attestent de cette ancienne richesse faunique. On a aussi retrouvé des objets de traite tels qu'une très ancienne hache de facture française, ainsi que des débris d'armes à feu⁹. Ainsi, on comprend que les Amérindiens qui fréquentent ces lieux profitent des meilleurs endroits pour la chasse, en utilisant la technique «d'entrappement», ainsi que celle du «saut dans le vide». Vers 1930, un immense amas de cornes et d'os de bisons et de caribous à l'est de la prairie de Saint-Vincent témoigne encore de cette activité. La seule référence écrite au

⁹Une très vieille hache, probablement du XVIII^e siècle, a été retrouvée par Louis Champagne, oncle de l'auteur, oublié en dessous des débris d'un squelette de bison: il la conserve toujours. Maurice Destrubé décrit sa découverte d'un fusil à pierre dans la région, dans *Pioneering in Alberta*, p. 74-75. Le *Musée historique de Saint-Paul* conserve une jolie petite collection du genre.

site, à part le nom de Hornpile Lake qui fut laissé tel quel par les arpenteurs, est la mention que fait Chalifoux dans son historique de la paroisse de Saint-Vincent¹⁰.

Jadis, durant la migration annuelle vers les prairies du nord, des troupeaux de bisons reviennent vers la région du lac Saint-Vincent et continuent au-delà de la rivière aux Castors. Quittant les grandes plaines au sud de la Saskatchewan, les bisons remontent le long du plateau à l'est du ravin de l'Atimoswe, évitant les pentes escarpées et dangereuses de cette vallée. Au point d'accès de la prairie de Saint-Vincent, leur route traverse le déversoir marécageux d'un petit lac, le lac du Tas-de-Cornes, officiellement Hornpile Lake, qui forme une vallée peu profonde, où les castors entretiennent un barrage. Le gros gibier passe par ce couloir étroit, où le barrage sert de pont. Assoiffé et sentant l'eau du lac, le gibier est facilement apeuré par les chasseurs, et s'enlise dans les marais ou les bourbiers qui entourent le lac, où on l'abat avec des lances.

Des débris d'os de bison et de panaches de wapiti et de caribou jonchent encore les rives de ce petit lac, mais le grand amas d'os et de cornes auquel fait référence le père Chalifoux n'y est plus¹¹. Les os que l'on retrouvait partout sur les plaines ont été ramassés et charriés à des points de vente, dès l'arrivée du chemin de fer. On se souvient du terminus qu'on appelle pour un temps «Pile of bones» (Tas d'os), avant qu'il ne devienne la ville de Régina. Les voyageurs de passage notent que le sol

¹⁰Chalifoux, *Historique de la paroisse de Saint-Vincent, Alberta*, p. 4. Nous avons signalé le site à l'Archeological Survey of Alberta, par qui il est connu, sans avoir été répertorié officiellement. D'autres sites de chasse dans la région ont été signalés au même bureau: ils se trouvent en bas des précipices de l'Atimoswe où des accumulations d'ossements témoignent de l'usage de la technique du «saut dans le vide».

¹¹Destrubé fait mention de la vente d'os dans *Pioneering in Alberta*, p. 86-88.

de la prairie est alors jonché d'os, et qu'ici et là, ils aperçoivent de loin des monticules blancs, comme celui du Hornpile Lake. La collecte de ces ossements est une des grandes préoccupations du père Thérien, qui voulait établir une coopérative dans la région de Régina pour les Métis, ce qui leur permettrait de gagner un petit revenu après la disparition du bison. On suppose que la pratique de ramasser les os a persisté ailleurs sur les prairies canadiennes: on sait que les premiers colons les ramassaient pour gagner quelques sous. Ils servaient à la fabrication de divers produits chimiques, en particulier des explosifs, et durant la Première Guerre mondiale, une campagne pour l'effort de guerre fait nettoyer les derniers lieux de ce genre.

Si les ossements ont plus ou moins disparu ailleurs, cela n'est pas le cas dans le sous-sol de la région de Hornpile Lake, où les borbiers en ont toujours: ces endroits dangereux sont sagement évités par les vaches qui se méfient de ces pièges de vase. Les fermiers font aussi très attention en cultivant leurs champs, car les environs étaient anciennement recouverts par un grand lac. Dans ces lieux, ils déterrent constamment des os et des panaches, qui seraient aujourd'hui de véritables trophées de chasse, mais qui risquent de briser leurs machineries dispendieuses. Aussi, dans cette région de la paroisse de Saint-Vincent, le passant remarque la présence de beaucoup d'ossements dans les tas de pierres qui bordent les champs.

Au XIX^e siècle, les prairies grasses recherchées par le bison sont aussi appréciées par les dirigeants locaux des compagnies de traite de fourrure. Par endroits, au nord de la rivière Saskatchewan, on trouve des prairies à foin entourées de bois, idéalement situées pour garder en sécurité les chevaux. Puisque c'est une région de grands froids, les boisés offrent une protection appréciable contre le

climat rigoureux. On sait qu'en 1800, Peter Fidler, facteur de la CBH au lac la Biche, fait reconduire les montures de son poste pour qu'elles hivernent aux abords de Buckingham House sur la rive nord de la rivière Saskatchewan¹². Quelques années plus tard, le facteur de Buckingham House fait garder des chevaux auprès du lac du Pont (devenu Bangs Lake au XX^e siècle, après l'installation d'un colon métis de ce nom), un peu à l'est de la vallée de l'Atimoswe, et à une cinquantaine de kilomètres de la rivière Saskatchewan. En 1814, Gabriel Franchère, au cours de son long voyage du Pacifique vers l'Est du pays, rencontre ces gardiens et leurs chevaux¹³. Ayant côtoyé pendant plusieurs jours la pénible rivière aux Castors, sinueuse, boueuse, embarrassée de bois mort et de barrages, infestée de moustiques et de mouches noires, c'est avec soulagement que l'expédition abandonne ses canots et emprunte une demi-douzaine de montures pour traverser les hautes collines qui divisent les eaux du fleuve Churchill et celles de la branche nord de la rivière Saskatchewan.

Une soixantaine de kilomètres au sud-ouest de cet endroit, bien protégé des vents froids du nord par des collines boisées, se trouve le lac la Selle. Son nom est indicatif d'un lieu de pâturage pour les chevaux des traiteurs de fourrures, qui remontent la Saskatchewan au XIX^e siècle, ainsi que par les gens libres et les Métis qui essaient dans la région et qui privilégient le cheval comme mode

¹²Juliette Champagne, *Lac La Biche: Une communauté métisse du XIX^e siècle*, mémoire de maîtrise, Université de l'Alberta, 1990, p. 34, citant Alice M. Johnson, ed., *Saskatchewan Journals and Correspondence: Edmonton House, 1795-1800; Chesterfield House, 1800-1802*, London, The Hudson's Bay Record Society, 1967, p. 216.

¹³Gabriel Franchère, *Relation d'un voyage de la côte du Nord-Ouest de l'Amérique septentrionale, dans les années 1810, 11, 12, 13 et 14*, Montréal, C.B. Pasteur, 1820, p. 249-250, coll. CIHM/ICMH séries de microfiche, #35176.

de transport¹⁴. En aval du lac la Selle, il y a un passage à gué sur la rivière Saskatchewan qui, avant d'être connu comme Brosseau par les Canadiens français, s'appelle la traverse Desjarlais, nom qui était encore privilégié par les anglophones lors de la colonisation. Destrubé en fait mention dans ses mémoires, et attribue le nom à Antoine Desjarlais, un voyageur qui dirige des caravanes de chevaux pour la CBH (et pour lui-même) au XIX^e siècle dans cette région¹⁵. Le lac la Cache en amont est un autre indice de l'usage de ce couloir pour le transport de marchandises vers le lac la Biche et le portage Assiniboine sur la rivière Athabasca.

À cette époque sur ces prairies, le cheval est le meilleur moyen de transport. L'hiver, étant donné les riches provisions de foin et la quantité négligeable de neige, sur ces plaines sans cesse balayées par le vent, une technique originale de transport est utilisée : on harnache des chevaux à des toboggans. Il ne semble y avoir qu'une seule mention documentaire de ce mode de transport, celle de l'ancien traiteur de fourrures William Moberly qui décrit à fond son usage¹⁶. Sans doute une

¹⁴Roberta Hursey signale trois noms toponymiques pour cet endroit : «lac de la Cache», le cri Unechekeskwapewin, «formes noires assises sur le lac», et «lac de la Selle» (Saddle Lake). Le terme cri est attribué à une disette qui oblige les Cris à pêcher sur la glace: les pêcheurs massés sur le lac auraient ressemblé à des selles, interprétation que nous trouvons douteuse. Un terme comme «la Selle» est indicatif d'un endroit où les traiteurs de fourrures métis gardent et sellent leurs chevaux. Le même nom (ainsi que la Montée) se retrouve aux endroits qui ont une usage semblable. Roberta Hursey, *Heritage Hunter's Guide to Alberta Museums*, Brightest Pebble Publishing Ltd., Edmonton, 1996, p. 279; Voir aussi Le Treste, *Souvenirs d'un missionnaire breton*, p. 199, n. 11.

¹⁵Destrubé, *Pioneering in Alberta*, p. 76; Marcel Giraud mentionne aussi Antoine Desjarlais dans *Le Métis canadien*, Introduction du professeur J. E. Foster avec Louise Zuk de l'Université de l'Alberta. Travaux et mémoire de l'Institut d'ethnologie - XLIV, Université de Paris, 1945, Les Éditions du Blé, Saint-Boniface, 1984, p. 1011, 1013, 1052.

¹⁶Les traîneaux à chiens servent surtout dans la forêt boréale où les lacs poissonneux abondent. Moberly décrit la méthode chevaline de transport, encore en usage vers 1860, voir *When Fur was King*, London and Toronto, J. M. Dent and Sons, 1929, p. 76-77.

innovation des voyageurs canadiens, devenus gens libres, ou de leur descendance, la technique consiste en ce qu'un cavalier tient en bride quatre ou cinq autres chevaux, chacun traînant un toboggan; une dizaine de cavaliers peuvent ainsi mener une quarantaine de chevaux. Les toboggans en lisses de bouleau sont de quatre mètres de longueur, ce qui permet de mieux stabiliser les chargements de 75 kilogrammes, paquets de pemmican, de gras ou de fourrures, et les caravanes se déplacent à une allure de 50 à 70 kilomètres par jour, ce qui est considérable. Jusqu'en 1831, les employés de la CBH déposent, de cette façon, les denrées essentielles aux brigades du Nord dans une cache au portage à l'Original près de la rivière aux Castors, que durant l'été, les brigades de canots de la CBH du Petit-lac-des-Esclaves et du bassin du fleuve Churchill viennent chercher pour passer l'hiver¹⁷. On suppose que ces caravanes de chevaux décrites par Moberly traversent les prairies près du lac Saint-Vincent, comme toutes les régions entre les montagnes Rocheuses, le fort des Prairies (fort Edmonton), le fort Assiniboine, le lac la Biche, le portage la Loche et le fort Pitt (la Montée), car la charrette de la Rivière-Rouge n'est pas d'usage dans la prairie haute. Il est aussi possible que cette technique primitive de transport avec les toboggans, particulière aux prairies de l'Ouest, a persisté dans la région du lac Saint-Vincent et de Saint-Paul, où de nombreuses familles métisses se sont incorporées aux colonisateurs. Cette technique n'est pas utilisée par les colons pour le travail, car ils ont de meilleurs moyens de transport, mais comme un divertissement quelque peu périlleux¹⁸.

¹⁷ Ce portage est en aval de la Jolie Butte et en amont du lac à l'Original: Franchère l'indique comme étant à «la cache du vieux Nadeau» à la fourche de la rivière aux Castors et de la rivière à l'Original. Franchère, *Narration d'un voyage*, p. 247-248.

¹⁸ Les enfants de notre entourage s'y adonnaient à cœur joie, le toboggan attaché d'une rallonge aux traits de l'attelage d'un cheval, harnaché au strict minimum. Obligatoirement monté par le meilleur cavalier du groupe, le cheval traînait une ribambelle d'enfants cramponnés au toboggan. Au galop, le délire de vitesse

Après 1856, la prairie du lac Saint-Vincent devient aussi un lieu de passage vital pour les missionnaires oblats. Obligés de ravitailler eux-mêmes leurs missions florissantes du Nord-Ouest canadien, ils embauchent des guides métis pour leur indiquer une route carrossable du fort Pitt sur la Saskatchewan au lac la Biche. Construire un entrepôt à cet endroit va leur permettre de fournir les denrées essentielles à leurs missionnaires qui s'établissent progressivement dans les régions en amont des rivières de la Paix, Athabasca et Mackenzie¹⁹. Le fort Pitt est alors le «terminus», à la forêt boréale, du transport par charrettes. Pour se rendre au lac la Biche, les guides reprennent en grande partie la trace qui longe l'Atimoswe, celle qu'empruntent jadis les bisons et les chasseurs aborigènes : la route commence au fort Pitt, en aval sur la Saskatchewan, remonte vers le nord-ouest, rejoint l'Atimoswe, pour le traverser au vétuste barrage de castors au lac du Tas de Cornes, qui sert de pont pour les charrettes²⁰. Ils poursuivent en direction du passage à gué de la Jolie Butte sur la rivière aux Castors, où la piste se prolonge jusqu'au lac la Biche²¹. Déjà, en 1810, Alexander

avait ses désagréments : les premiers passagers devaient endurer une grêle aveuglante de neige, de glace et de cailloux. Tous étaient appelés à freiner de temps à autre, au risque d'entrer dans les pattes du cheval dans certaines descentes plus glissantes que d'autres, sans parler des dangers des sabots. À part notre clan qui le pratiquait avec brio, sous risque de censure de certains de nos parents qui désapprouvaient ce passe-temps téméraire, aucun historique local ne fait mention de ce mode de transport désuet.

¹⁹Joseph-Étienne Champagne, *Les Missions catholiques dans l'Ouest canadien (1818-1875)*, Éditions des Études oblats, Scolasticat Saint-Joseph, Ottawa, 1949, p. 100-103, 109-111; Juliette Champagne, *Notre-Dame-des-Victoires, Lac-La-Biche, 1853-1963, Entrepôt et Couvent-pensionnat*, Edmonton, Interpretative Matrix and Narrative History, Lac la Biche Mission Historical Society and Historic Sites Services Alberta Culture and Multiculturalism, July 1992, p. 35-36; Raymond Huel, «La mission Notre-Dame-des-Victoires du lac la Biche et l'approvisionnement des missions du Nord: le conflit entre M^{re} V. Grandin et M^{re} H. Faraud», *Western Oblate Studies / Études oblats de l'Ouest 1*, Western Canadian Publishers, 1989, p. 17-36.

²⁰Témoignage de Georges Wilkowski dont la famille habite la région immédiate depuis le début du siècle. Il nous a expliqué le circuit de la route qui traverse sa propriété. Seulement des bribes de la piste ont été inscrites sur les cartes géographiques.

²¹Le passage à gué de la Jolie Butte sur la rivière aux Castors est connu par les voyageurs qui remontent la rivière en canot. Quoique mentionné en 1819 et en 1824, dans un récit de voyages de George Simpson,

Henry notait dans son journal l'utilisation de cette trace de l'embouchure de l'Atimoswe, sur la rive gauche de la rivière Saskatchewan, écrivant : «Two freemen left us at Dog Rump River to go for their things at Red Deer Lake [lac la Biche]»²².

L'exploit de l'ouverture de cette route par les Oblats, qui devance les entreprises commerciales, et le succès de la grande mission de Notre-Dame-des-Victoires au lac la Biche, portail des missions du Grand Nord, sont propagés par ces missionnaires par les moyens de la presse de l'époque. La mission du lac la Biche devient un lieu légendaire dans les cercles catholiques francophones, une région phare²³. Dans les *Annales des Oblats de Marie Immaculée*, il est possible de suivre les voyages des missionnaires dans ces régions généralement dépeintes comme «glaciales» et certainement isolées. Leurs lettres à cet organisme, et à d'autres périodiques de la presse religieuse, générèrent un soutien financier important de la part des catholiques de l'est du Canada, de la France et de la Belgique, qui contribuent aussi à la composition de sa main d'oeuvre. La renommée de la mission du lac la Biche persiste presque jusqu'à nos jours, même si l'usage de la route (et de la

gouverneur de la CBH, l'endroit précis de l'emplacement a été oublié depuis. Mais au cours de nos recherches sur la mission de Notre-Dame-des-Victoires, nous avons pu le rétablir. La soumission que nous avons présentée à cet égard au Geographical Names Program de l'Alberta Historical Resources Foundation Board a été acceptée en 1997.

²²Elliott Coues, (ed.), *New Light on the Early History of the Greater Northwest*. «The Manuscript Journals of Alexander Henry and David Thompson», Vol. II, *The Saskatchewan and Columbia Rivers*, Minneapolis, Ross and Haines, 1965, (originally 1897), p. 609.

²³Dans *Souvenirs*, le père Joseph Le Treste note l'importance de cet endroit dans la mentalité des catholiques en racontant comment son compagnon naïf s' imagine que le Lac-la-Biche est une grande ville, «puisqu'on en parlait tant et si souvent», p. 96. Le Treste donne aussi une description détaillée de cette route, qu'il remonte à pied, en 1884, suivant une caravane de missionnaires, p. 85-107.

mission entrepôt) cesse en 1889, aussitôt que des moyens de transport modernes sont disponibles d'Edmonton jusqu'à la rivière Athabasca.

Quelques années plus tard, le projet des oblats de la colonie de Saint-Paul-des-Métis devient l'objet de publicité dans les cercles catholiques pour la collecte de fonds de soutien. Lorsque les colons s'installent dans les alentours de Saint-Vincent, les sillons laissés par les roues des charrettes sur la vieille route sont encore visibles, et l'histoire de l'aventure oblate et du passage de ses caravanes sur cette route leur est racontée par les anciens missionnaires et les vieux Métis de la région. Le père oblat Gustave Simonin, qui vient dire la messe aux premiers colons, connaissait et utilisait cette vieille piste pour se rendre au lac la Biche. Certains témoignages à l'égard de l'état du territoire vers 1860 ne peuvent venir que de la transmission orale faite par les missionnaires à leurs ouailles²⁴.

Depuis, dans la mémoire collective des gens de la place, le souvenir de cette piste persiste. Encore visible par endroits, des portions restent en usage, surtout en hiver, jusqu'à la construction de bons chemins modernes²⁵. La route passe exactement devant la grange dans la cour de la ferme d'Alexandre Mahé, et celui-ci trouve, un jour, enfouie dans le sol, une vieille hache à l'emmanchure

²⁴René Mahé nous a parlé d'un grand feu sur la prairie qui aurait fait des ravages dans la région vers 1860. La sapinière sur la ferme paternelle, un des plus anciens boisés dans cette contrée, est épargnée de l'incendie grâce aux barrages de castors et aux plans d'eau qui l'entourent. Plusieurs récits dans les *Missions* de l'époque mentionnent des feux de prairie durant ces années qui retiennent les voyageurs faute de pâturage pour les bêtes de trait.

²⁵Des cartes géographiques précisant ce chemin se retrouvent avec la documentation connexe de Champagne, *Notre-Dame-des-Victoires*. Avec l'arrivée du chemin de fer à Mallaig, la route servait encore durant l'hiver pour livrer du grain au terminus: le passage se faisait bien avec des chevaux et des traîneaux, et puisque le chemin traversait les terres de biais, ceci donnait un raccourci appréciable. Témoignage de René Mahé.

cassée d'un modèle qui n'est pas du tout d'usage courant. Il l'attribue aux caravanes missionnaires, ce qui suscite chez lui un intérêt encore plus poussé à ce sujet²⁶. La même source nous informe que depuis, la «hache des missionnaires» a été perdue, probablement dans un incendie sur la ferme. On se souvient aussi des passants métis qui longtemps empruntaient toujours cette vieille route et d'autres aussi, et que l'on reconnaissait de loin par leur allure particulière, car ils marchaient en prenant des petits pas rapides, ressemblant à la marche athlétique de compétition, et traversaient ainsi des distances prodigieuses (du Lac-la-Biche à Saint-Paul [150km], du lac Froid au lac Sainte-Anne [300km]. ...) ²⁷.

Tel que mentionné ci-dessus, lors de la fondation de la colonie de Saint-Paul-des-Métis, plusieurs familles d'éleveurs mènent leurs troupeaux aux prairies de la région. Entre autres endroits, ils se placent autour du lac Saint-Vincent et vers l'est de la paroisse, dans la région connue comme Flat Lake. Après l'ouverture du territoire en 1907, certains de ces éleveurs et leurs troupeaux se rabattent vers les terrains libres de la Couronne dans la région de la rivière aux Castors et ailleurs. Ils prennent aussi des *homesteads* : les familles Poitras, Garneau et Laboucane sont ainsi collectivement les propriétaires de très grandes superficies de terres²⁸. Une informatrice questionnée au sujet de la présence de différentes couches sociales, concernant en particulier les familles de souche métisse dans la paroisse de Saint-Vincent, nous répond avec effusion : «Mais, il n'y avait

²⁶*Ibid.*

²⁷Témoignage de Germaine Champagne.

²⁸Drouin, *Joyau dans la Plaine*, p. 202-204.

pas de différence, ils étaient des cultivateurs comme nous²⁹!» Dans la région de Saint-Vincent, ce sont ces premiers installés qui sont les plus à l'aise financièrement. Le donateur du premier calice à la paroisse est membre de ce clan, par alliance de mariage: James Brady, natif d'Irlande, est l'époux d'Archange Gameau, fille du patriarche métis Laurent Gameau³⁰.

3.2. Les débuts de la colonisation dans la région du lac Saint-Vincent

Lors de l'ouverture des cantons autour du lac Saint-Vincent, en 1907, les colonisateurs sont tous plus ou moins sur un même pied d'égalité en ce qui concerne le développement de l'agriculture dans la région. Tout est à faire et aucun accès au marché n'existe. Lorsque Alexandre Mahé arrive en 1909, presque toutes les concessions dans le canton 60 du rang 9 sont déjà prises et il est heureux de se faire indiquer une terre libre au sud-ouest de la même section où est installé Limoges, qui habite sur le quart nord-est de la dixième section.

Le système de quadrillage des terres de l'Ouest canadien est relativement simple. Chaque *township* (ou canton) est divisé en 36 sections, qui sont à leur tour divisés en 144 quarts de section³¹. Des

²⁹Témoignage de Laura Forrend.

³⁰Chalifoux, *Historique*, p. 7; Mary Shypanski, «Gameau, Édouard», *Souvenirs*, p. 223-226.

³¹Équivalent du terme anglais *township*, le canton est d'une superficie de 36 milles carrés, 6 milles de large sur 6 milles de long, divisé en 36 carreaux de part égale. Ces sections, ou carreaux, d'un mille carré sont ensuite divisées en quatre, chacune d'un demi mille de côté, connues sous le nom de «quarts de section». Les termes canton, carreau, section et quart sont utilisés par les francophones, mais les termes anglais servent également, comme nous le faisons aussi dans ce travail. Voir aussi annexe I. «Plan d'un canton».

chemins sont tracés ou prévus pour chaque côté des sections, mais au début ne sont percés qu'à chaque deux milles, en direction de l'est à l'ouest. Par contre, un chemin nord-sud dessert chaque *homestead*, soit à l'est ou à l'ouest du quart. Huit des quarts de section ne peuvent être pris comme *homesteads* et sont destinés à la vente pour financer les écoles locales (normalement les carreaux 8 et 26). Sept quarts appartiennent à la CBH, qui les vendra. Sans lacs, marais, ou tourbières, en théorie, un canton aurait 129 quarts de section à prendre comme *homesteads*, la moitié seulement lorsque les droits de préemption sont en vigueur. L'emplacement géographique de chaque quart de section est précisé par son orientation nord-sud et est-ouest sur la section, le numéro de ce carreau, du *township* et du rang, suivi de la qualification du méridien. Comme exemple, le *homestead* d'Alexandre Mahé est identifié comme le quart sud-ouest, 9^{ème} section, 60^{ème} canton, 9^{ème} rang à l'ouest du quatrième méridien, qui est abrégé en S-O, 9-60-9, à l'ouest du 4^{ème}. Puisque le quatrième méridien se trouve être la frontière entre la Saskatchewan et l'Alberta, cette ferme est située à 6 *townships* multiplié par 9 (rangs), ou 54 milles de là.

Dans le cas du *township* 59-9, douze concessions au moins sont perdues à cause du lac Saint-Vincent. Ceci devrait ne laisser que 117 terres qui pourraient être prises en *homesteads*, mais 126 terres sont tout de même données en *homesteads*, ce qui fait une colonisation très serrée, qui restreint dès le début la possibilité des propriétaires d'agrandir leurs exploitations³². Sur ces *homesteads*, il y aura un grand nombre d'annulations: entre 1907 et 1910, dans ce canton, nous en avons compté 47³³. Nous les attribuons au manque d'expérience des colons, qui se découragent et

³²APA, Homestead records, microfilm, bobine 56.

³³*Ibid.*

qui partent, surtout à cause de l'éloignement du chemin de fer et la non viabilité des exploitations qui n'ont aucun accès au marché.

En 1908, le *Courrier de l'Ouest*, un hebdomadaire de langue française publié à Edmonton, proclame que depuis un an, 150 familles canadiennes-françaises sont installées dans la paroisse de Saint-Vincent³⁴. Nous avons consulté les cartes compilées par le comité historique de la paroisse de Saint-Vincent pour les noms français, pour vérifier l'exactitude de ce propos. À vrai dire, la paroisse n'est pas encore officiellement érigée et on comprend dans cette «paroisse mère» une douzaine de cantons, s'étendant depuis six milles au nord de la colonie de Saint-Paul-des-Métis jusqu'à la rivière aux Castors, soit sur une distance d'une trentaine de milles, de long en large (900 mi²). Le curé devait faire des visites de mission aux agglomérations naissantes dans la région. Lorsque la paroisse est officiellement érigée en 1912, ce ne sera que sur un territoire de 12 milles de long en large (144 mi²)³⁵. Les cartes du comité historique de Saint-Vincent indiquent que des 100 *homesteaders* du canton 59-9, (d'un potentiel de 126) environ 80 portent des noms français³⁶. Dans le canton 60-9, qui n'a qu'une cinquantaine de *homesteaders* en 1908, s'installent une centaine de familles de langue

³⁴APA, Fonds oblat, 71.220/6434, notes d'Émeric Drouin, *Courrier de l'Ouest*, 15 octobre 1908. La paroisse de Saint-Vincent est officiellement instaurée en 1912.

³⁵«St-Vincent devient paroisse», *Souvenirs*, p. 36.

³⁶Nous avons compté de façon assez générale. Il n'est pas toujours possible de se fier au nom. Il faut savoir, par exemple, que les familles Okyenhart du *township* 60-9 sont franco-belges. Jack Greene est franco-américain et parle un français accentué de l'anglais d'après le *Courrier de l'Ouest* du 15 mars 1909. Son épouse, franco-américaine aussi est la soeur d'Edmond Brosseau, propriétaire d'un hôtel à la traverse Brosseau (Desjarlais) sur la Saskatchewan, et dont le fils s'installe à Saint-Vincent. On sait que la femme de James Brady (un Irlandais) est Archange Garneau, une métisse francophone, fille de Laurent Garneau. Par contre, plusieurs Métis portent des noms français, Cardinal, Desjarlais, Gladu, ou autre, certains d'entre eux ne parlent que le cri.

française³⁷. Dans le canton 61-9, où les terres se prennent plus tard, 81 des concessionnaires portent des noms français³⁸.

Parmi les colons francophones figurent des Français ou des Belges. Certains affirment que le père Thérien et le père Le Clainche de Saint-Paul-des-Métis leur auraient conseillé de se placer à proximité de leurs concitoyens franco-européens, dans la région de Thérien, au lieu de parmi les colons de souche canadienne-française³⁹. Ceci est possible, mais il faut prendre en compte qu'il n'y plus de terres libres près de la colonie, et que les Français arrivent un peu plus tard que les autres⁴⁰. Quoiqu'il en soit, seulement deux Franco-Européens s'installent dans le canton 59-9, tandis que les cantons 60-9 et 61-9 en ont au moins une douzaine chacun.

³⁷«Compilation du plan du *township* 60, rang 9, à l'ouest du quatrième méridien». *Souvenirs*, p. 91.

³⁸*Mémoires précieuses*, pages de garde.

³⁹Témoignage de Germaine Champagne concernant les frères Mahé de Sainte-Lina, venus en Alberta en 1911, poursuivant leur migration depuis leur arrivée de la Bretagne à Wauchope en Saskatchewan avec l'abbé Jean Gaire une dizaine d'années auparavant. Le 18 mai 1911, *le Courrier de l'Ouest* rapporte qu'ils prennent deux *homesteads* et achètent cinq quarts avoisinants [dont une section d'école] avec l'intention de faire l'élevage à grande échelle de chevaux.

⁴⁰Témoignage de Germaine Champagne.

Tableau 3.1. Prises de *homesteads*⁴¹

Cantons	59-9	60-9	61-9
1907	70	28	
1908	30	26	2
1909	25	12	14
1910	19	18	3
1911	5	17	12
1912	5	8	10
1913	6	5	18
1914	4	3	10
Total	164	117	69

Le sol vierge est extrêmement fertile et les premières récoltes sont prometteuses. mais les cultivateurs ont toujours le grand problème du transport des céréales au marché. Le chemin de fer le plus rapproché est le CN qui passe à Végreville, obligeant à une excursion de quatre jours pour charrier le blé au terminus. Impossible de faire un profit. il coûte probablement plus cher de charrier le blé qu'il ne le vaut. Il n'y a pas encore de pont sur la Saskatchewan, seulement un service de traversier, ce qui complique le voyage durant la prise des glaces à l'automne et à la débâcle au printemps. Plusieurs lignes de chemin de fer sont prévues pour «l'Alberta Nord». Mais en 1907, même si des routes ont été arpentées, la construction réelle n'est pas commencée.

⁴¹*Souvenirs*, p. 88, 91; *Mémoires précieuses*, pages de garde.

Beaucoup des cultivateurs qui arrivent dans l'Ouest ne connaissent rien à l'agriculture. Nos informateurs de Saint-Vincent nous ont raconté des histoires de l'époque invraisemblables, mais typiques de ce qui se passe alors un peu partout dans l'Ouest⁴². Dans un cas, un Montréalais, qui avait été gérant d'une banque, dit-on, avant de venir quérir sa fortune dans l'Ouest, a l'idée de se spécialiser dans l'élevage de veaux à Saint-Vincent, qu'il pense acheter pour presque rien et nourrir au lait condensé. Mais, bien sûr, ses veaux ne peuvent pas profiter d'un tel régime alimentaire et les vaches en «fer blanc» sont dispendieuses. On rigole que l'ancien banquier n'a même pas su compter le nombre de boîtes de lait qu'il faudrait pour nourrir un seul veau, ni les frais pour acheter tant de boîtes. Son échec fait sourire les voisins.

Un autre arrivant, fier de la belle terre noire sur son *homestead*, décide qu'il ne fera que de la culture maraîchère. Il défriche un lopin de terre et plante des tomates. Vers la fin de l'été, de fait, il peut se vanter d'avoir une très belle récolte de grosses tomates rouges. Mais pour les vendre il doit les charrier au terminus à Végreville; les fruits délicats ne supportent pas les secousses et la chaleur du voyage sur le long chemin cahoteux. Arrivées à destination, ses tomates sont en purée, complètement abîmées, et il doit les jeter. Le pire est que, si convaincu était-il de l'avenir de la culture de tomates, il n'a pas semé de céréales comme ses voisins plus pragmatiques que lui. En raison de son imprudence, il perd le profit de sa première année. D'après nos informateurs, le pauvre homme en est tellement découragé qu'il sombra dans la déprime et plusieurs mois plus tard, s'enlève la vie.

⁴²Témoignages d'Alphonse Brousseau et de René Mahé.

Tout en s'occupant du développement de leurs fermes, les premiers arrivés dans la région du lac Saint-Vincent veillent à l'établissement d'une paroisse, pas seulement pour le soin de leur âme: c'est aussi une question de spéculation financière. Autour de l'église se place l'infrastructure villageoise habituelle : bureau de poste, magasins, artisans, peut-être aussi la gare du chemin de fer. Dans le plan des cantons, aucun endroit n'était prévu pour le chef-lieu, ce qui avait pour effet de stimuler l'esprit spéculateur des *homesteaders* partout dans l'Ouest canadien. Il fallait bien construire un village quelque part et on comprend qu'une compétition existait à cet égard: chacun devait se dire : «autant que cela se fasse chez-moi».

Généralement, il fallait attendre que le chemin de fer arrive pour décider de l'emplacement du chef-lieu, car les gérants des compagnies de chemin de fer connaissaient bien la fièvre spéculative et savaient la couper. Plus d'une fois, les spéculateurs, qui font grimper les prix de façon astronomique dans les villages naissants, sont déjoués. Les colons de la région n'avaient pas à chercher très loin pour en voir l'exemple: arrivés par Végreville et obligés d'y aller pour vendre leurs produits ou faire des achats, ils voyaient le grand détour de la voie ferrée que le CN avait construit pour éviter de payer les prix forts. Comme Mohamed allant à la montagne, les villageois de Végreville avaient été obligés de déménager leurs commerces pour s'approcher de la gare, créant un nouveau village.

En 1907, les colons de Saint-Vincent construisent une petite et très solide église qui fait aussi office de presbytère. Les paroissiens offrent à leur curé une résidence construite en bois équarri et recouverte de planches, avec un toit recouvert de bardeaux, ce qui est bien meilleur que ce qu'ils

ont eux-mêmes -- la plupart vivent encore dans de simples cabanes au toit de tourbe⁴³. En septembre 1908, M^{re} Legal fait une demande officielle pour une dizaine d'acres pour cet emplacement pour la nouvelle paroisse. Situé près du lac, sur une petite butte qui donne une vue panoramique de la grande plaine à l'est, directement à l'ouest de chez Louis Maillet, qui tenait là un petit magasin et le bureau de poste depuis septembre 1907⁴⁴. On appelle l'endroit la Butte-à-Maillet, mais en réalité, le sommet de la butte est sur la terre de son voisin Pierre Malo, arrivé en 1909. Les dix acres pour l'église sont aussi sur le quart de Malo, endroit que le père G. Simonin avait choisi en 1907 pour sa beauté. Plus tard, lorsque Maillet décide de partir, Malo prend la charge du bureau de poste du Lac-Saint-Vincent, et localement la colline prend le nom de la Butte-à-Malo⁴⁵.

Les nouveaux paroissiens sont si pauvres qu'ils ont bien de la difficulté à entretenir leur curé, même s'ils font de leur mieux. En deux ans, trois curés y séjournent, dont un, constatant l'état primitif de la région, ne reste que le temps de dire une messe du dimanche et de confesser quelques paroissiens⁴⁶. Lorsque la question du déplacement du chef-lieu survient en 1909, ceci cause grand émoi chez ceux qui ont investi dans les premiers travaux de la paroisse. Le curé doit aussi ressentir des anxiétés, car Alexandre Mahé note dans la lettre à son frère, que «Sur les entrefaites, le curé un

⁴³ «Saint-Vincent, la paroisse», *Souvenirs*, p. 32.

⁴⁴ APA, Homestead records, microfilm, bobine 56, Pierre Malo file, Department of the Interior, 2 April 1930, re: Special grant to La corporation épiscopale catholique romaine de Saint-Albert, No. 2252; «Saint-Vincent, la communauté», *Souvenirs*, p. 15.

⁴⁵ Témoignage d'Anna Piquette-Martin lors d'une conversation enregistrée le 30 octobre 1995.

⁴⁶ Le curé d'un «dimanche», nommé Poitras, était venu de Montréal, où il avait été vicaire. Il s'aventura dans l'Ouest après avoir investi ses économies dans le boulevard de Salaberry à Saint-Paul-des-Métis, pour découvrir en arrivant que sa propriété au nom grandiose était située dans un marais. *Souvenirs*, p. 33-34.

type extraordinaire, au ventre de caoutchouc avec en plus une gorge garnie d'éponges nous quitte, laissant tout en plan»⁴⁷. Puisque la décision finale de l'emplacement du chef-lieu de la paroisse appartient à M^{gr} Legal, ce qui prend quelque temps, et lors de la composition de la lettre durant l'hiver 1910, la décision n'a toujours pas été prise.

Alexandre Mahé arrive dans la région du lac Saint-Vincent le dernier jour d'avril 1909, et note que le seul magasin venait de fermer⁴⁸. Étant un des premiers à s'installer, Louis Maillet avait presque complété ses trois ans de résidence sur son *homestead*. En 1910, lorsqu'il obtient le titre de propriété, officiellement, il disait encore tenir un magasin en août 1909⁴⁹. Mais, il est probable qu'en perdant sa bonne situation auprès de l'église, il se désintéressa de ce projet. Quoiqu'il en soit, en décembre 1909, il cède sa charge du bureau de poste. L'année suivante, le *Courrier de l'Ouest* mentionne qu'il est de passage dans la région avec l'abbé J.-A. Ouellette, prêtre colonisateur, et qu'il accompagne des agronomes anglophones venus donner des conférences dans les localités canadiennes-françaises⁵⁰. Il conserve pour un certain temps sa propriété, mais, à la longue, il la vend. Le cas de Maillet illustre comment, en se mettant à l'agriculture, tous visaient à obtenir le titre de leur *homestead*. Une fois qu'on l'avait en main, on pouvait continuer à cultiver la terre, ou la vendre, comme on le voulait. L'argent de la vente permettait de se relancer dans d'autres activités économiques.

⁴⁷Lettre à Louis Mahé.

⁴⁸*Ibid.*

⁴⁹APA, Homestead records, microfilm, bobine 56.

⁵⁰*Courrier de l'Ouest*, 1 août 1911.

En attendant de pouvoir profiter de la vente de ses récoltes, tenir un petit magasin, pour celui qui avait les ressources financières pour le faire, était une excellente façon de s'en sortir. À ce sujet

Alexandre Mahé écrit :

Quand un maître de poste - un colon comme les autres - disposait d'un petit capital - disons une centaine de dollars - ce qui était rare, ou - ce qui était plus rare encore - était avantagement connu d'un marchand de gros, il vendait généralement quelques articles d'épicerie et de ménage; autrement pour se procurer du tabac et des allumettes, par exemple, il fallait aller à la ville⁵¹.

En se plaçant chez Limoges, il est sans doute influencé par les rumeurs selon lesquelles une voie du chemin de fer serait bientôt construite dans la région; la gare devait être située sur le terrain de David Gervais, sur le quart sud-ouest de la section dix, à l'est de la propriété de Limoges, non loin d'où Alexandre Mahé place son premier magasin⁵². À cette date, Gervais devait aussi espérer que le chef-lieu paroissial se place sur sa terre.

Déjà, en juillet 1907, le père Thérien est à peu près certain qu'un chemin de fer passera dans cette région et il fait des plans en conséquence : «je le saurai au retour de M. Cross d'Europe, je jetterai un groupe de colons à la Rivière Castor sur le chemin du Lac La Biche où se trouvent les familles de Hupé⁵³». C. W. Cross, ministre de la Justice de l'Alberta, est alors à Londres pour convaincre les grands financiers d'investir dans les chemins de fer de la province. Dans les régions, on attend le dénouement avec impatience. *Le Courrier de l'Ouest* rapporte une réunion tenue à Saint-Paul-des-Métis, en janvier 1909, et une pétition qui est préparée en faveur d'un chemin de fer :

⁵¹IRFSJUA. Alexandre Mahé. «Quand ils voient leur prêtres à eux», manuscrit inédit, s.d..

⁵²Germaine Champagne. «Alexandre Mahé (1880-1868)», *Souvenirs*, p. 301-303.

⁵³APA, fonds oblats, Émeric Drouin, «Notes Drouin», A. Thérien à M^{re} É. Legal, 3 juillet 1907.

[...] devant aller d'Edmonton jusqu'à la province de la Saskatchewan, c'est-à-dire, devant atteindre tous les centres de colonisation placés au Nord de la Saskatchewan: tous les cultivateurs et la population en général étant dans l'impossibilité de prospérer, vu le manque total de communications⁵⁴.

Le scandale du Alberta and Great Waterways Railway (A&GWR) éclate en 1910, et constitue la première des grandes déceptions des colons qui ont choisi de s'installer dans la région de Saint-Vincent.

Localement, on a oublié cette affaire, et les livres d'histoire locale de la région n'en parlent pas. Mais en 1954, Alexandre Mahé s'en souvient encore clairement et demande au futur historien de ne pas négliger cette affaire : «Cet historien, en fouillant les journaux publiés à Edmonton à l'époque de 1909 devra consacrer au moins un chapitre au fameux Great Waterways actuellement le chemin de fer d'Edmonton à Waterways.»⁵⁵ Puisque L. G. Thomas y dévoue une bonne partie de sa thèse de doctorat, publiée par la suite, il n'est pas nécessaire de lui accorder plus que quelques paragraphes⁵⁶.

En 1910, la crise de l'A&GWR mène la jeune province de l'Alberta au bord de la faillite, et le gouvernement libéral de A. G. Rutherford est obligé de démissionner. D'après Thomas, c'est l'événement critique dans l'histoire politique de la province, qui l'endettera pendant bien des

⁵⁴Notes Drouin, extraits du *Courrier de l'Ouest*, 4 février 1909, Fonds oblats, APA.

⁵⁵Isidore Cassemottes, «Épilogue, Autrefois St-Paul-des-Cris ... Diocèse de St-Paul aujourd'hui», *La Survivance*, 3 novembre 1954.

⁵⁶L. G. Thomas, *The Liberal Party in Alberta: A History of Politics in the Province of Alberta, 1905-1921*, Toronto, University of Toronto Press, 1959.

années⁵⁷. Par une loi promulguée en 1907, la province garantissait les obligations de l'A&GWR. Le financement des chemins de fer était du ressort du gouvernement fédéral, mais les gouvernements de plusieurs provinces de l'Ouest croyaient qu'il était essentiel de s'imposer localement. Il fallait à tout prix encourager le développement du réseau de transport pour desservir les marchés où les colons écoulaient leurs denrées, ce qu'eux-mêmes réclamaient haut et fort.

La province de l'Alberta se portait garante des obligations, ce qui facilitait leur vente sur le marché financier, tout en offrant des conditions très avantageuses aux compagnies à chartes qui voulaient se lancer dans la construction de chemins de fer. Plusieurs entrepreneurs albertains montent une compagnie qui est achetée par deux financiers américains et qui devient le A&GWR. Le Premier ministre de la province, A. G. Rutherford, et ses ministres de la justice portent peu d'attention à la vraie structure de l'A&GWR. Finalement, une somme de plus de sept millions de dollars est levée sur le marché international, mais la construction n'avance pas pour autant. On se rend compte que la compagnie ne remplit pas les conditions de son contrat, et qu'elle vide les caisses de plusieurs milliers de dollars, tandis que seulement quelques kilomètres de remblais sont construits. Tout commence à s'effondrer en février 1910. Le Premier ministre se retrouve dans l'embarras et doit démissionner, ainsi que plusieurs membres de son cabinet. L'affaire traîne puisque la province veut garder l'argent des bons et créer une nouvelle compagnie. L'affaire est amenée devant les tribunaux et en 1912, le Conseil privé de Londres juge en faveur des actionnaires, et la province se voit dans

⁵⁷De plus de sept millions de dollars levés pour les obligations de l'AG&W, la moitié de cette somme fut utilisée pour payer les intérêts, et avec la nationalisation des chemins de fer en 1917, l'Alberta continua à payer les intérêts pour un chemin de fer qui ne lui appartenait plus. Thomas, *The Liberal Party in Alberta*, p. 58-94, 190-191.

l'obligation de remettre la somme. La confiance du public envers ses élus en sera ébranlée, et en conséquence, le jeune parti libéral provincial ne prendra plus de forces. Une dizaine d'années plus tard, il sera complètement défait.

Plusieurs portions de la voie de l'A&GWR sont arpentées entre 1906 et 1910⁵⁸. L'espoir qu'un chemin de fer rejoindra la région est omniprésente, et l'historien du Canadian Northern Ted D. Regehr rappelle que la promesse de la construction d'un chemin de fer est une des stratégies de choix des politiciens lors de leurs campagnes⁵⁹. Il est facile pour eux de gagner le soutien de l'électorat en convainquant une compagnie de chemin de fer de mettre une équipe à la construction de quelques milles de remblais, une faveur que le politicien élu pourra repayer en largesses. Mahé décrit l'usage de cette tactique dans sa région, manoeuvre qui se passe probablement aux élections législatives de 1913 :

Même en une élection le bon candidat qui devait remporter la victoire réussit le tour de force de construire un chemin de fer du lac la Biche au lac Froid. L'entreprise marchait rondement grâce à l'abondance de la main-d'oeuvre. Le vote étant gagné, les travaux arrêtaient subitement. N'empêche que ceux qui croyaient voir dans cette activité fébrile une gigantesque manoeuvre électorale passaient pour avoir «une araignée qui leur grattait le Coco»⁶⁰.

Le remblai qui figure sur une carte de 1921, à une trentaine de kilomètres au nord de Saint-Paul-des-Métis, près de la rivière aux Castors en direction de Sainte-Lina fut probablement construit en

⁵⁸«The Railroad - background by Frank Bouvier», *Lac La Biche, Yesterday and Today*, Lac La Biche, 1975, p. 28; *Liberal Party in Alberta*, p. 98-99.

⁵⁹Ted D. Regehr, *The Canadian Northern Railway: Pioneer Road of the Northern Prairies, 1895-1918*, Toronto, MacMillan of Canada, Maclean-Hunter Press, 1976, p. 239-240; 461.

⁶⁰Isidore Cassemottes, «Autrefois Saint-Paul-des-Cris», *La Survivance*, 3 novembre 1954.

1909, avant la faillite du A&GWR. Le branchement est censé venir d'Athabasca Landing (Waterways), tandis que la ligne principale doit se rendre au Fort McMurray en passant par le village du Lac-la-Biche. La bifurcation doit donner accès aux forêts de la vallée de la rivière aux Castors, la traversant en direction sud-est et s'allongeant vers l'est et remontant jusqu'au lac Froid. Les rails ne furent jamais posés. En 1954, ces plans avaient été oubliés depuis longtemps, comme le mentionne Alexandre Mahé : «Actuellement maints fermiers de la région de Ste-Lina se demandent quel sorcier a bien pu couper leurs terres de déblais et de remblais qui n'enlèvent pas une cent noire à leurs feuilles de taxes⁶¹».

L'économie de la Première Guerre mondiale est fatale à la compagnie de chemin de fer du Canadian Northern, dont les lignes desservent le nord des prairies : nationalisée en 1917, la compagnie est incorporée au Canadien National. En 1918, une ligne venant du nord-est d'Edmonton est rendue à Spedden, une quarantaine de milles à l'ouest de Saint-Vincent; l'année suivante, une équipe de bénévoles de Saint-Paul-des-Métis construisent la bretelle qui rejoint Abilene, où se fait la bifurcation vers le nord-est, une vingtaine de milles à l'ouest de Saint-Vincent.

La route que suivra le chemin de fer dans la région de Saint-Vincent est le sujet de discussions animées, de pétitions et de spéculations jusqu'en 1928. Les collines accidentées au nord-ouest du lac Saint-Vincent forment des obstacles importants, ainsi que les hauteurs au sud du lac de l'Original, car la route doit se diriger vers Bonnyville pour aboutir au lac Froid. On cherche de

⁶¹Isidore Cassemottes, «Autrefois St-Paul-des Cris...Diocèse de St-Paul aujourd'hui», *La Survivance*, 20 octobre et le 3 novembre 1954.

préférence un paysage plat, mais tel que mentionné, les compagnies de chemin de fer essayent toujours de déjouer les spéculateurs. Aussi, il est possible que des influences politiques entrent en jeu. À Saint-Vincent, le chemin de fer tant espéré ne passera pas par le village, tel que souhaité. La «trahison» est si flagrante qu'un des promoteurs locaux s'évanouit en pleine réunion publique en entendant l'éloquent discours de son voisin qui a subitement changé son fusil d'épaule et plaide pour une route plus au nord du village⁶². Et en effet, en 1928, la ligne du CN passe dans des zones où il n'y a pas de villages, créant de nouvelles agglomérations tous les six milles. C'est ainsi que sont créés Mallaig, le «nouveau» Thérien, et Glendon, tous au nord de Saint-Vincent.

3.3. L'installation d'Alexandre Mahé comme colon et marchand

Au printemps de 1909, Alexandre Mahé s'établit dans la région du lac Saint-Vincent. Il ne tarde pas à faire son choix et de le faire inscrire à son nom puisqu'il y a toujours le risque que quelqu'un prenne la même concession. Pour montrer que le terrain est occupé, Alexandre abat une soixantaine d'épinettes pour la construction de sa maison. «Je n'en couchai pas beaucoup par terre en une journée, une quinzaine tout au plus et j'avais diablement mal aux mains: ça allait quand même⁶³.» Ensuite, il retourne à Edmonton, où il choisit des marchandises pour son magasin et, après quelques semaines, enregistre son choix au bureau des terres⁶⁴. Nous supposons qu'il porte sur lui, en venant

⁶²«Ernest Chartrand», *Souvenirs*, p. 175.

⁶³Lettre à Louis Mahé.

⁶⁴Il s'inscrit le 28 mai 1909. R.M. «Dominion Lands Interim receipt, 37757».

de France, une somme d'argent liquide, mais qu'il a aussi des épargnes en banque. Aussitôt qu'il fait son choix de terre, il doit aussi faire le transfert de ses fonds de sa banque française à une banque d'Edmonton, probablement la «Canadian Bank of Commerce», avec laquelle il fait toujours affaire en 1922⁶⁵. Puisque le transfert de fonds prend sans doute plusieurs semaines, ceci expliquerait mieux son long séjour dans cette ville en mai de 1909.

Il revient dans la région du lac Saint-Vincent au début de juin et commence par creuser une cave pour sa maison. «ce qui fut l'affaire de quatre jours⁶⁶». Il érige cette maison sur la terre de Limoges, où elle servira de magasin et de résidence. Il a les moyens d'engager deux hommes pour l'aider à construire sa cabane en rondins, mais il pose lui-même le toit de mottes de terre. Il creuse un puits : «Du diable ce fut une rude corvée. Je dus plus d'une fois prendre mon courage à deux mains pour en venir à bout. Heureusement, je trouvai de l'eau en abondance à une profondeur de deux mètres cinquante⁶⁷». Après, il s'accorde une petite journée de vacances pour pêcher avec des voisins. «une pêche merveilleuse⁶⁸». Ils reviennent avec deux ou trois sacs de poissons.

La maison n'est même pas terminée lorsque ses marchandises arrivent. Dans la demi-heure qui suit, il sert son premier client. La clientèle ne manque pas, et il remarque que «les Canadiens et les Américains ne sont point économes», ce qui est bon pour les affaires d'un petit marchand général

⁶⁵RM. lettre de J. Roy, gérant de la Canadian Bank of Commerce, Saint-Paul-des-Métis, à Alexandre Mahé, 15 juillet 1922.

⁶⁶Lettre à Louis Mahé.

⁶⁷*Ibid.*

⁶⁸*Ibid.*

comme lui⁶⁹. Malgré le succès initial de son commerce, il demeure réaliste face aux difficultés à venir :

En tout cas, il ne faudrait pas croire arriver à la fortune (ça peut se voir et ça se voit) mais seulement à gagner sa vie largement tout en étant son maître. Mais je le répète encore les débuts sont pénibles. Il est cependant rare de voir un homme énergique et travailleur regretter d'être venu au Canada. Pour ma part, j'en connais pas⁷⁰.

Quelques reçus de cette première année ont survécu. Il fait ses achats de marchandises chez Revillon Frères à Edmonton, et du 3 décembre 1909 au 18 août 1910, il dépense 1271,71 \$ en quatre transactions, l'achat le plus important se fait au mois de juin 1910 pour un montant de 563,22 \$⁷¹. Ouvrir un magasin pouvait être très profitable, mais il fallait aussi avoir le crédit et les finances pour assurer un inventaire suffisant, ainsi que les ressources pour attendre le paiement des clients suivant la vente de leurs récoltes.

Finalement, en 1910, l'emplacement pour l'église de la paroisse de Saint-Vincent est définitivement choisi, situé à deux milles au sud de chez Limoges et à seulement trois milles de l'ancienne place souhaitée par les gens du lac. Tout se décide lorsque Olivier St. Arnault, qui s'est fixé sur la concession S.O.3-60-9, se met à tenir un gîte d'étape, où les passants s'arrêtent pour abreuver et laisser reposer leurs chevaux et pour se réchauffer ou manger⁷². Son «*stopping-place*» marche encore plus rondement lorsque Alda, l'épouse d'Olivier et une formidable cuisinière, arrive du Québec. St. Arnault achète alors cinq acres de terrain de son voisin Horace Lacourse, et les deux

⁶⁹*Ibid.*

⁷⁰Lettre à Louis Mahé.

⁷¹RM, «Divers reçus».

⁷²Denise St. Arnault, «St. Arnault, Olivier», *Souvenirs*, p. 395

spéculateurs offrent deux parcelles de cinq acres au diocèse pour l'église paroissiale⁷³. Leurs dons sont acceptés et la maison chapelle est déménagée sur la propriété donnée par Lacourse. Joseph Gervais, arrivé en 1910, ouvre un magasin chez St. Arnault⁷⁴. L'épouse de Gervais, Malvina Denis, obtient l'année suivante la garde du bureau de poste que l'on nomme Denisville en son honneur. Lorsque le bureau de poste du Lac-Saint-Vincent, sur la Butte-à-Malo, est fermé en 1918, celui de Denisville prendra le nom de Saint-Vincent⁷⁵.

Le nouvel emplacement fait le bonheur de certains, mais pas de tous. Le terrain est très bas, au point qu'un marais, vestige d'un ancien barrage de castors, couvre une grande partie des cinq acres de terrain donné par Lacourse. On se souvient que Louis Martin, un des premiers arrivants de l'endroit, est très mécontent de cette décision et pour le restant de ses jours peste ouvertement au sujet du «slough» du père Lacourse (le terrain porte toujours le nom). Préférant bien plus le joli promontoire près de chez lui, lors de son décès en janvier 1922, on respecte ses derniers souhaits et son corps est inhumé bien au sec dans le cimetière de Saint-Paul, loin du bas-fond qu'il méprise tant de son vivant⁷⁶. Le «slough» du père Lacourse reste un problème pour les paroissiens pendant bien des

⁷³«Saint-Vincent, la paroisse». *Souvenirs*, p. 36.

⁷⁴Gervais prend le quart S.O.4-60-9 comme concession, mais il construit aussi un bâtiment de 60 pieds sur 30 qui lui sert de résidence, sur la terre de St. Arnault. Lorsque Gervais meurt le 21 juillet 1913, âgé de 63 ans, sa veuve garde le magasin pendant un an et demi, puis s'en retourne à Montréal, vendant à Arthur Lafleur. Tout en s'occupant du magasin, Gervais avait obtenu le titre de propriété à sa concession que sa veuve vend aussi en partant. *Souvenirs*, p. 18 et «Mariages, décès/Mariages, Burials» (des registres paroissiaux de Saint-Vincent), *Ibid.*, p. 434.

⁷⁵*Souvenirs*, p. 15, 21-22.

⁷⁶*Souvenirs*, p. 36; *Memento, cimetière St-Paul Cemetary*, Projet centenaire du Musée de Saint-Paul, 1996, p. 31.

années : la cave de l'église suintait toujours de l'eau (ce fut la cause de la démolition à peine 40 ans plus tard de celle qui fut construite en 1933). dans le cimetière, il n'était pas exceptionnel que les cercueils se mettent à flotter dans les fosses devenues du jour au lendemain pleines d'eau, on s'imagine, au plus grand chagrin des familles des défunts⁷⁷. Ce n'est qu'avec l'arrivée des technologies modernes que le terrain est finalement drainé adéquatement.

Le nouvel arrangement de chef-lieu n'a rien d'avantageux pour les paroissiens au sud et à l'ouest du lac, qui se trouvent à leur tour très éloigné de l'église. En ce qui concerne les dix acres réservées pour la construction d'une église sur la Butte-à-Malo, cette parcelle doit être remise au département de l'Intérieur, car elle n'a pas été utilisée depuis le déplacement de la première chapelle. En 1920, Pierre Malo pétitionne afin de pouvoir acheter cette parcelle avoisinante, mais en 1929, la Corporation épiscopale de Saint-Albert n'a toujours rien fait en ce qui concerne la remise du terrain. Enfin, en avril 1933, suite à plusieurs lettres à cet effet, le titre est transféré et les Malo achètent la propriété⁷⁸. Entre temps, en 1932, une grande croix de chemin commémorative en épinette rouge avait été érigée par le curé Avila Lepage sur la butte⁷⁹. En plus, on n'oublie pas l'endroit où a été célébrée la première messe, considéré comme le berceau de la paroisse: situé au bord du lac, c'est

⁷⁷Témoignage de René Mahé.

⁷⁸APA, Department of the Interior, Dominion Lands Office, Pierre Malo file 1392036, 22 August, 1929, 2 April, 1930, 15 April, 1930, microfilm.

⁷⁹«L'abbé Lepage - 1930-1933», *Souvenirs*, p. 42.

un emplacement agréable pour le pique-nique⁸⁰. Cette parcelle de terre est rachetée par le diocèse de Saint-Paul, vers 1954, pour en faire un camp d'été⁸¹.

Nous supposons que durant le court été de 1909, Alexandre Mahé se met à défricher et à déboiser sa terre, comme il doit le faire d'après la loi. Puisqu'il a un peu d'argent de côté, il s'achète une paire de boeufs et une charrue pour le «cassage», travail trop pénible pour des chevaux. Son poème, «Souvenirs, testament et prière du vieux défricheur», et la «Note» qui l'accompagne, démontrent qu'il goûte amplement à l'expérience de colon défricheur⁸². Durant l'hiver de 1909-1910, il obtient un permis pour couper des arbres sur les terres de la Couronne, qu'il fait scier au moulin de Brunelle, qui est alors installé à Bangs Lake, une trentaine de kilomètres à l'est⁸³. Seul, il n'avance pas bien vite: la preuve, son permis lui accorde le droit à dix milles pieds de planche, et il n'en coupe que quinze cents pieds linéaires. Mais c'est mieux que rien, et la planche doit lui servir pour le plancher, pour des étagères et pour la fabrication de quelques meubles pour son logis.

Durant le temps qu'il compose sa lettre à son frère Louis, il ressent les désavantages d'être seul et il écrit :

il y a certainement un avenir à se tailler ici, et si nous étions à deux, nous aurions un bon atout en main. [...] À deux on peut se couper du bois, le faire scier et se bâtir pour presque rien. Si je puis tenir d'ici là, mon nom sera bon pour obtenir autant de

⁸⁰Une photo du pique-nique de la Saint-Jean-Baptiste de 1916 illustre ce genre d'activités. *Souvenirs*, p. 21; voir annexe de photos.

⁸¹Témoignage Jean et Cécile Michaud, 16 août 1994.

⁸²Isidore Cassemottes, «Souvenirs, testament et prière, et Note», *Le Travailleur*, 14 janvier 1943.

⁸³RM, «Dominion Crown Timber Office», 28 juillet 1910.

marchandises que peu importe qui, et j'aurai l'avantage d'avoir ma clientèle faite et de connaître les gens, de sorte qu'un concurrent ne pourra nullement me nuire⁸⁴.

Il reçoit le soutien dont il a tant besoin lorsque sa fiancée, Joséphine Nayl, vient le rejoindre. Au début de septembre 1910, elle quitte le Michigan pour se rendre en Alberta, et il la rencontre au terminus de Végreville. En revenant à Saint-Vincent, ils s'arrêtent à la mission du presbytère de Saint-Paul-des-Métis. Le curé de la paroisse est le père oblat Jean-Marie Le Clainche, qui vient d'Elven dans le Morbihan, à une trentaine de kilomètres de Josselin: c'est lui qui unit le couple dans le mariage, lors d'une petite cérémonie, le lundi 12 septembre⁸⁵.

Leur voyage de noce est celui qu'ils font de Saint-Paul-des-Métis à leur magasin résidence de Saint-Vincent. L'introduction du poème «Souvenir, testament et prière du vieux défricheur» utilise la métaphore de l'amante pour la hache du défricheur, comme l'épée est la dulcinée du chevalier, l'image qu'il évoque laisse entendre que les nouveaux mariés savent profiter de leur intimité⁸⁶.

De jour morose, au cours d'une flânerie
 Dans la basse échoppe servant de magasin.
 En te caressant tu effaçâ mon ennui
 Et me redonna l'espoir des beaux lendemains.
 Oui, dis-moi, t'en souviens-tu?
 De ce moment, du souffle de mon haleine
 Où ton cœur me dit, en langage muet
 Que ne me prends-tu pour compagne de ta vie?
 [...]Et tu me contas en une langue sans mot
 Sous le baiser et la caresse de mes yeux mi-clos.

⁸⁴Lettre à Louis Mahé.

⁸⁵Jean-Marie Le Clainche était dans l'Ouest canadien depuis 1904. Surnommé l'«Apôtre des Métis», il oeuvra à Saint-Paul durant presque toute sa carrière à l'exception du temps de son service militaire en France de 1916 à 1919. Il est décédé en 1952 dans cette ville. Gaston Carrière, *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie Immaculée au Canada*, Tome II, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1977, p. 278.

⁸⁶Isidore Cassemottes, «Souvenirs, testament et prière», *Le Travailleur*, 14 janvier 1943.

L'histoire de ta vie, de ton humble destinée [...]»⁸⁷.

D'office, cette partie du poème concerne une bonne hache, outil indispensable aux colons, que ceux-ci vérifiaient dans le magasin pour la qualité de l'acier avant d'en faire l'achat, ce qui n'empêche l'image quelque peu érotique d'être inspirée du vécu du poète⁸⁸. On ne peut qu'y penser lorsqu'il poursuit : «De ce jour lointain, presque oublié/Je n'eus plus que toi pour ma bien aimée⁸⁹». Aussi, ailleurs, il évoque l'image de l'épouse, maîtresse de maison, comme la gardienne des champs et des toits, semblable à la déesse du foyer et de la maison, qu'il affirme ailleurs comme étant une ancienne tradition gauloise, où la femme, ou une statuette de femme, était la gardienne du foyer⁹⁰.

Quoiqu'il en soit, maintenant épaulé par son épouse qui s'occupe du magasin et de la maison lorsqu'il travaille aux champs, Alexandre Mahé peut mieux se concentrer sur le défrichage, car la bonne saison est très courte. Pour faciliter son travail et remplir les exigences de la loi, il se construit une deuxième petite cabane à l'intérieur de son quart, aussi rapprochée du magasin que possible, c'est-à-dire presque au centre du carreau⁹¹. Pour des raisons bien pratiques, les colons construisent toujours leur maison aussi près de la route que possible: il est rare qu'un emplacement

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ Premièrement, on soufflait sur la lame (du souffle de mon haleine) et observait la buée pour un effacement régulier. Le colon donnait ensuite une chiquenaude sur le taillant, tout en le mettant à l'oreille et écoutant son diapason (ton coeur me dit en langage muet: tu me contas en une langue sans mot/Sous le baiser et la caresse de mes yeux mi-clos). Un ton juste indiquait une bonne hache. Ce sont des techniques encore en usage pour vérifier la qualité moléculaire de l'acier.

⁸⁹ Isidore Cassemottes, «Souvenirs, testament et prière».

⁹⁰ Isidore Cassemottes, *Sainte Anne et ses Bretons*, p. 21, 33-34.

⁹¹ RM, Documents du *homestead* d'Alexandre Mahé, A. Nelson, assistant secretary to Alexander Mahe, esq., Denisville, Alberta, 2 May 1912.

d'une ferme soit choisi à cause de son plus joli point de vue sur le quart de section, puisque tout chemin privé doit être construit et entretenu par son propriétaire. De plus, cela aurait empiété sur le terrain arable, et de bons chemins sont déjà disponibles d'après le quadrillage des terres.

La petite cabane d'Alexandre Mahé, à un demi-mille du chemin, n'est prévue que comme logement temporaire et ne paraît pas de la route. Il est probable que les premiers travaux de défrichage qu'il effectue sur sa terre sont aussi faits sur le terrain plus au milieu de la section, et qu'ils ne sont pas visibles du chemin. Pour se conformer aux règlements de résidence des *homesteads*, ils l'occupent autant que possible : souvent son épouse reste dormir dans la cabane pendant qu'il s'occupe du magasin. Ils tiennent compte des journées qu'ils occupent dans cette résidence, et ils ont raison d'agir ainsi, car en 1911, ils reçoivent un avertissement de l'agent des terres leur disant qu'ils vont perdre cette terre, si aucune amélioration n'est faite⁹². Il est probable qu'un passant ou un voisin convoite cette terre qui semble en friche: rien de plus simple que de déposer une plainte, et ensuite réclamer le quart.⁹³ Cet exemple montre à quel point la concurrence pour les terres est féroce. Mais durant l'été 1911, la plainte est un sérieux coup bas, car le *homesteader* français est gravement malade⁹⁴.

Sa concession est un terrain presque plat, qui penche légèrement vers l'est. Depuis la disparition du castor et du bison qui, jadis gardent en marge les bosquets de peupliers têtards et de saules sur cette

⁹²*Ibid.*, 28 mai 1909 au 29 décembre 1914.

⁹³Témoignage de René Mahé.

⁹⁴Arthur Champagne nous a signalé ce renseignement qu'il avait entendu de René Mahé.

prairie, l'écologie de la région a changé et les arbres se sont multipliés. Le déboisement est pénible, et il faut le faire à la hache avant de pouvoir passer avec une charrue et peiner aux labours. Au début, la charrue bute constamment sur des racines qu'il faut couper à la hache et arracher du sol. Les boeufs, harcelés sans cesse par les mouches noires, doivent être menés durement, tandis que le cultivateur, abrité d'une voilette en tulle et de gants de coton, doit avoir la force de manier derrière eux sa «charrue trop légère et beaucoup trop basse pour les régions boisées⁹⁵.» Parfois, les boeufs vindicatifs se vengent de la rudesse de leur maître en l'arrosant «d'une ... encre malodorante et passablement indélébile⁹⁶.» Il arrive que les bêtes affolées se réfugient dans les joncs des lacs, entraînant avec eux la charrue, où on ne voit alors que leurs naseaux. Laissés en liberté la nuit, au matin, les bêtes fûtées se cachent dans les halliers et baissent la tête pour taire le tintement de leur clochette à l'approche du maître, ce qui l'oblige à faire bien des détours inutiles avant de les retrouver pour le travail quotidien.

Le climat ardu de cette région ne laisse qu'une période de cinq ou six semaines chaque année pour faire le cassage de la terre, et les colons se démènent pour en profiter. Un jour, en plein milieu d'une rude étape de défrichage avec ses boeufs et sa charrue, épuisé, n'en pouvant plus, Alexandre Mahé s'arrête pour souffler. En grande sueur, il s'allonge sur les mottes pour se reposer quelques instants et reprendre ses forces. La saison ne devait pas être très avancée, car on dit que le sol était encore passablement froid. Au lieu de prendre une courte sieste, il s'endort profondément et lorsqu'il se réveille quelques heures plus tard, il est complètement transit de froid. Il développe une

⁹⁵ Alexandre Mahé, «Souvenirs, testament et prière, Note», *Le Travailleur*, 14 janvier 1943.

⁹⁶ *Ibid.*

toux qui tourne en pleurésie, ce qui l'obligera à rester alité pendant une très longue période. Il est si malade que son épouse s'occupe du magasin et de la correspondance au département de l'Intérieur, défendant leur droit à leur concession; ce qu'elle fait très bien d'ailleurs.

Il se fait soigner par le docteur Aristide Blais qui lui enlève une côte et lui pose un drain dans le dos, ce qui est une intervention très sérieuse à l'époque. Le docteur lui prépare un certificat attestant de son mauvais état de santé, ce qui leur donne un sursis pour le *homestead*⁹⁷. En 1940, lorsque le docteur est nommé au sénat canadien, Alexandre Mahé envoie une courte lettre à *La Survivance* pour le féliciter et fait référence à ce temps :

Ceux qui aux jours déjà lointains de 1911 et 1912 s'attendaient d'un jour à l'autre à ma fin ont dû parfois se demander quel magicien ou quel thaumaturge avait bien pu transformer un squelette, d'où la vie s'échappait à vue d'oeil, en un homme bien vivant qui vient d'aborder la soixantaine et commence assez gaillardement sa seconde jeunesse⁹⁸.

Son épouse veillait aussi avec grand soin à la santé de son mari. Longtemps, les matins d'hiver, c'est elle qui se lève la première pour faire le feu et chauffer la maison, tandis qu'elle oblige son époux de rester au lit, bien au chaud, en attendant que la pièce se réchauffe suffisamment⁹⁹. Il perd sa saison de 1911, mais vers l'été 1912, il doit commencer à se remettre, car il s'active au magasin. La photo de lui prise en 1912 montre un homme courbaturé par sa maladie, mais en 1916, on voit qu'il a retrouvé la forme (voir photos en annexe). Mais il lui faudra correspondre quatre ans pour justifier son occupation du sol et faire preuve des journées de résidence sur le *homestead* pour finalement

⁹⁷RM, «Documents du *homestead*, K. Mackenzie, secretary, Department of the Interior, April 11, 1912..

⁹⁸Alexandre Mahé, «Tribune Libre», *La Survivance*, 28 février 1940.

⁹⁹Témoignage de Germaine Champagne.

avoir droit aux lettres patentes¹⁰⁰. Il obtient le titre de propriété en janvier 1915, presque sept ans après son installation, alors que normalement trois années auraient dû suffire.

Heureusement que le couple a le magasin qui génère un certain revenu, car la ferme n'est pas encore rentable. Malgré la concurrence du village de Saint-Vincent, durant trois ans, ils continuent de servir les clients de leur magasin chez Limoges. En 1912, ils décident de déplacer le magasin à deux milles au nord, à Thérien, qui est alors situé dans la paroisse de Saint-Vincent. Comme nous l'avons mentionné, plusieurs Français et Belges sont installés dans les cantons au nord de Saint-Vincent, mais ce n'est pas le motif du déplacement. Encore une fois des rumeurs courent qu'une ligne du chemin de fer passera par cet endroit, où on ne trouve qu'une petite école et un bureau de poste. En 1912 ou 1913, car les sources se contredisent, il achète huit acres de Joseph Chartrand au coin sud-ouest du carreau 27-60-9, au carrefour des quatre chemins¹⁰¹.

Comme dans le cas de Limoges, Chartrand a tout à gagner en encourageant l'établissement d'un magasin, essentiel au développement d'un village. Arrivé en Alberta en 1908, c'est lui qui livre le courrier du bureau de poste de Saint-Paul vers le nord, ce qui influence probablement l'établissement d'un bureau de poste à Thérien, où il habite¹⁰². Alexandre Mahé doit monter avec

¹⁰⁰ RM. «Documents de *homestead*, Alexandre Mahé, Esq., de N. O. Côté, Land Patents Branch, Ottawa, 29 December 1914, avec une note de la main d'Alexandre Mahé : «Réclamé le 6 janvier 1915».

¹⁰¹ Germaine Champagne. «Mahé, Alexandre (1880-1968)», *Souvenirs*, p. 303; Élise Chartrand-Déry. «Chartrand, Joseph et Augustine (Desjardins)», *Mallaig-Therien*, p. 339; René Mahé. «Old Therien's First Stores», *Ibid.*, p. 131.

¹⁰² Dans la biographie familiale, la fondation du premier bureau de poste est attribuée à Joseph Chartrand. D'autres sources précisent que le premier maître de poste est Eugène Guertin. Élise Chartrand-Déry. «Chartrand, Joseph et Augustine (Desjardins)», *Mallaig - Therien, 1906-1992*, p. 338-340; René Mahé.

lui lorsqu'il se rend à Saint-Vincent pour la première fois. En tant que postillon, Chartrand voyage sans cesse, transportant des passagers, ainsi que des marchandises pour ses voisins, ce qui était une bonne façon de se faire un revenu supplémentaire. En 1910, il participe à la création d'une école à Thérien, car il a une jeune famille. En 1912, il est solidement appuyé par son épouse. Il possède une trentaine de bêtes à cornes, une douzaine de chevaux, cultive une soixantaine d'acres et vient de construire une grande maison solide pour sa famille. Mais, vers la fin de 1913, il subit des revers de fortune. Son épouse meurt des suites d'un accouchement, et il se retrouve seul avec ses huit enfants en bas âge. Il décide de retourner avec eux à Sainte-Agathe-des-Monts, au nord de Montréal, pour les confier à sa famille. Il vend les effets de sa ferme aux enchères et trouve un locataire pour sa terre et sa maison. Avec le départ de Chartrand, le hameau de Thérien perd son plus enthousiaste promoteur. Il est possible qu'Alexandre Mahé loue la terre de Chartrand pour la cultiver, puisqu'elle est attenante au magasin¹⁰³.

Chartrand revient en Alberta en 1915 avec les plus âgés de ses enfants, reprend sa terre et sa maison, mais il a perdu sa niche économique. Ce sont les années de guerre, les prix ont augmenté, et lorsqu'il se rachète des chevaux et des vaches, ainsi que la machinerie agricole de base, il doit endurer trois mauvaises années, avec des gelées précoces, de la grêle, de la sécheresse et la rouille du blé. En décembre 1917, il emprunte 185 \$ à Alexandre Mahé, qu'il rembourse en partie en nature, avec dix dollars de planches, et dix dollars en argent. Il règle la somme d'un coup.

«Old Therien's First Stores», *Ibid.*, p. 131-32; «Therien», *Ibid.*, p. 123.

¹⁰³Il fait un petit remboursement en 1917, et la façon dont il est noté dans le registre du magasin laisse entendre qu'une plus grosse somme aurait été payée auparavant, possiblement la location de la terre. R.M. Alexandre Mahé, «Livre de Comptes».

probablement (la date n'est pas indiquée dans le livre de comptes) après avoir vendu sa terre en 1918. Comme il n'en peut plus, il cherche fortune ailleurs. Le cas de Chartrand démontre comment un homme prudent et entreprenant pouvait tout de même se retrouver perdant, à une époque où les conditions de vie étaient extrêmement précaires.

En s'installant à Thérien, Alexandre Mahé se construit un magasin et une maison. Dans une photo prise par un commis-voyageur vers 1915, on le voit à la droite de son épouse devant leur magasin en bois équarri aux coins en queue d'aronde. L'affichage est bilingue et en majuscules : «A. MAHÉ, MAGASIN GENERAL STORE» (voir annexe de photos). Une maison à étage, faite de planches est construite en 1913 avec l'aide d'un voisin; les hommes comptent chacun leurs heures, ce qui semble indiquer un échange d'heures de travail¹⁰⁴. La charge du bureau de poste de Thérien se libère en 1914: les Mahé la prennent, mais ils la cèdent en 1916, la trouvant trop prenante.

Les clients sont surtout les gens des environs immédiats. Dans son dernier registre, en 1917, 101 clients sont répertoriés, parmi lesquels 63 portent des noms français. Étant donné les distances et les moyens de transport, très peu de clients viennent de Saint-Vincent où, depuis deux ans, deux magasins se font concurrence. Le magasin sert aussi une clientèle de passants, car la route devant le magasin mène aux chantiers de la rivière aux Castors où l'on prend beaucoup de bois pour toute cette région, alors en pleine construction. Quelques trappeurs métis des forêts au nord sont des

¹⁰⁴Cette notation, inscrite à la dernière page du livre de comptes, est chronologiquement la première du livre. La construction commence le lundi 15 septembre 1913, ils s'arrêtent le dimanche et terminent le travail le 24, un jeudi, quatre jours de moins que les deux semaines qui avaient été prévues pour le travail. En fin de compte, Alexandre Mahé travaille beaucoup moins d'heures que son collègue à la construction. *Ibid.*

clients, ainsi que des entrepreneurs, profitant des terres de la Couronne encore libres le long de la rivière, qui font de l'élevage à grande échelle dans la vallée de la rivière. Ces derniers, en échange de marchandise, lui gardent son bétail, puisqu'il n'a pas encore construit suffisamment de clôtures sur sa concession pour les garder lui-même¹⁰⁵.

Nous ne savons pas beaucoup sur les années de la guerre de 1914. Si la santé d'Alexandre Mahé avait été bonne, il est probable qu'il serait parti combattre lui aussi, car il voyait l'importance de venir en aide à la France¹⁰⁶. Mais en 1914, il obtient un certificat médical pour l'exempter de l'appel aux armes, qui est obligatoire pour tout Français valide. Au Canada, au début de la guerre, les fermiers et les éleveurs sont considérés comme essentiels à l'effort de guerre, mais un traité signé entre la France et le Canada oblige tous les Français à rejoindre leur régiment¹⁰⁷. C'est ce que font volontiers plusieurs Français de la région, dont certains, d'après des commentaires sur des cartes postales envoyées à leurs amis les Mahé, semblent presque heureux de rentrer dans leur pays, confiant d'y aller pour mettre fin à cette guerre qui s'éternise¹⁰⁸. Des deux frères Le Jéloux, Étienne est appelé et tué en 1918. Julien reste au Canada pour s'occuper de leurs terres, mais en 1926, ne pouvant plus endurer la solitude, se rend en France et se trouve une compagne dans son pays natal de Pontivy¹⁰⁹. Un autre Breton, Mathurin Guevello, qui est venu au Canada avec les frères Le

¹⁰⁵Témoignage de René Mahé.

¹⁰⁶Témoignage de Germaine Champagne.

¹⁰⁷Pénisson, «L'émigration française au Canada (1882-1929)», *L'émigration française*, p. 57.

¹⁰⁸Témoignage de René Mahé, et collection de photos de Germaine Champagne.

¹⁰⁹Il s'agit des parents de Cécile Le Jéloux, épouse de René Mahé. Cécile Mahé, «Le Jéloux, Julien et Cécile (Juino)», *Mémoires précieuses*, p. 577-578.

Jéloux, ne revient pas; on le croit disparu. Un bon nombre de jeunes célibataires canadiens-français de la région, tout comme d'autres Canadiens de diverses origines, s'enrôlent dans les forces armées canadiennes.

Durant cette période, Alexandre Mahé s'occupe de la ferme de deux de ses amis, les colons français, Jules Sancenot et Jean Poilvé, voisins l'un de l'autre, et qui partent ensemble pour le combat. Des cartes envoyées en 1915 par Poilvé ont été conservées dans la famille. En partant, Poilvé loue son terrain à un voisin, Charles Marthoz, et ses courtes missives laissent voir sa préoccupation pour ses récoltes, son bétail et sa ferme :

Donnez-moi des nouvelles de mes animaux ou s'ils sont vendus avec les outils. Je me porte très bien. Nous sommes convaincus de la victoire et après nous aurons une paix bien méritée. Votre ami qui ne cesse de penser à son Canada! Jean¹¹⁰.

Les messages sur les cartes sont très brefs, et on comprend par certaines lettres que pas toutes les lettres qu'il envoie à ses amis, sont approuvées par la censure militaire. Les deux amis combattent côte à côte pour quelque temps, mais en 1915 Sancenot est envoyé à Notre-Dame-de-Lorette où il se fait tuer; il n'a que 33 ans. Plus tard, Poilvé sera gravement blessé, et ne pouvant reprendre le travail de la ferme, après la guerre, il revient et vend son bien. Il rentre en France pour épouser la veuve de son frère qui a de jeunes enfants et a besoin de son soutien. C'est durant ce temps qu'Alexandre Mahé achète la terre de Sancenot, moins pour acquérir la terre que pour remettre de l'argent à la famille du défunt, en France, aussi dans le besoin. De cette période, la collection familiale conserve aussi une dizaine de cartes postales des frères d'Alexandre Mahé et de son beau-

¹¹⁰GC, Jean Poilvé à A. Mahé, 10 juin 1915.

frère Gustave Boutteny, appelés à combattre, et qui reçoivent des lettres et des paquets de provisions envoyés par les Mahé en Alberta. Louis Mahé est blessé en 1915 et perd un oeil¹¹¹.

Malgré la guerre, en Alberta, le commerce local ne cesse pas, et au magasin, Alexandre Mahé embauche souvent du personnel local pour s'en occuper. Plusieurs jeunes femmes des alentours y trouvent du travail¹¹². Il vient à préférer que son épouse ne travaille pas au magasin, parce qu'elle a le coeur trop tendre et fait trop le crédit aux pauvres gens qui ne peuvent pas payer. Un ami français, Jean Péchinet, travaille très souvent pour lui, aidant à la bonne tenue des livres. Même après la vente du magasin, il continue à travailler pour lui, faisant surtout du transport¹¹³. Lorsque la petite Germaine Mahé apprend à écrire, ses parents lui ouvrent un des registres du magasin à une page écrite par Péchinet et elle doit recopier l'écriture soignée de cet ancien banquier de Lyon devenu fermier prospère¹¹⁴.

Venu au Canada en 1909, Jean Péchinet habite dans le canton voisin, une douzaine de milles au nord-ouest de la ferme des Mahé de Saint-Vincent. En 1912, ses vieux parents viennent de France pour le rejoindre et ils prennent une concession à côté de celle de leur fils. Célibataire, il habite avec ses parents tandis qu'il s'occupe de mettre en culture leur *homestead*. De temps à autre, le vieux couple Péchinet vient passer la nuit du samedi soir chez les Mahé pour venir assister à la messe

¹¹¹GC. Photo de la remise des médailles devant l'hôpital des Invalides, 9 septembre 1915.

¹¹²Témoignage d'Anna Piquette et de Laura Forrend.

¹¹³RM. «Livre de comptes», 10 janvier 1920.

¹¹⁴Témoignage de Germaine Champagne.

dominicale à l'église de Saint-Vincent, particulièrement pour faire leurs pâques, tant 'ils habitent loin de l'église. Puisque Péchinet faisait souvent du transport, les gens le connaissaient bien. Aujourd'hui, les seuls qui s'en souviennent n'étaient alors que des petits enfants, et ils conservent un très bon souvenir de lui, car il s'arrêtait dans les fermes pour abreuver ses chevaux et il avait toujours des bonbons pour les petits enfants.

Ainsi Péchinet était un fermier sobre, calme et prospère, que tous appréciaient. Sa terre très boisée lui avait exigé beaucoup de travail épuisant, mais il avait, en 1930, 200 cents acres en blé, ce qui était considérable. Ce sont alors les premières années de la Crise, et voilà que quelque chose en lui se brise. Les membres de la communauté sont stupéfiés lorsqu'ils découvrent par une chaude journée d'août qu'il a tué ses vieux parents avec un fusil à plomb et qu'il s'est suicidé à son tour. Apparemment, il avait écrit à sa soeur en France pour l'aviser de son malheureux projet¹¹⁵. Son comportement était parfois excessif. Gilbert La Rue, le rédacteur du *St. Paul Journal*, note que durant une période de travail ardu, il avait passé trois semaines sans dormir. Ce journal donne une description détaillée de la scène du malheur, et le rédacteur clame haut et fort qu'il s'agit d'une histoire d'amour et que, d'après lui, la résidence des Péchinet ne mériterait que d'être brûlée pour effacer les traces de ce crime affreux. *La Survivance* ne dit mot du drame, mais y fait référence le 13 novembre lorsque Victor Bachoffer, ami et voisin de Péchinet, vient s'occuper de la succession du défunt à Edmonton. Ceux qui ont voulu nous en parler ne l'ont fait qu'avec une très grande tristesse.

¹¹⁵*St. Paul Journal*, 17 septembre 1930.

En 1930, les conditions étaient difficiles, le blé ne valait plus rien, ni le bétail; impossible de vendre ou de partir. Pour un homme seul, le travail de la ferme devait être énorme, et la vie était rude pour ces gens habitués à la vie mondaine et aux comforts de la ville. Péchinet était pourtant là depuis vingt ans, il avait des moyens, il possédait une automobile, sa ferme était prospère, en plus le chemin de fer n'était pas loin de sa ferme. Ce drame incompréhensible en 1930 le reste encore aujourd'hui. Les journaux de l'Ouest canadien de l'époque sont pleins de tragédies semblables, souvent chez les célibataires. Les difficultés restaient les distances, l'isolement, la solitude, le climat, les récoltes souvent décevantes ou, comme avec la crise de 1929, l'impossibilité de leur vente sur les marchés internationaux.

Pour Alexandre Mahé, en 1917, le magasin de Thérien est devenu moins profitable. Les conditions se dégradent lorsqu'un autre marchand se fixe dans le hameau. Il a toujours craint d'avoir à faire face à «un concurrent galetteux qui se mettrait dans l'idée de venir s'installer à côté de moi¹¹⁶». Le pire est que certains clients vont voir chez le nouveau venu et négligent leurs créances chez leur ancien marchand qui leur a fait le crédit pendant tant d'années. Mais déjà, depuis qu'il tient ce magasin, il a subi une perte d'environ 6 000 dollars¹¹⁷. L'arrivée de la concurrence est la goutte qui fait déborder le vase, et il sait que le temps est venu pour laisser tomber cette affaire. En capitaliste engagé, le poète laisse s'exprimer «Le vieux défricheur» à ce sujet :

Cela n'empêche, aujourd'hui comme autrefois
Qu'aux revenus il faut dépenses ajuster.
Et se dire pour de bon, une seule fois

¹¹⁶Lettre à Louis Mahé.

¹¹⁷Témoignage de René Mahé.

Que capital et revenu ensemble mangés
Assurant à tout coup durable pauvreté
Pauvreté et perpétuelle indigence [...] ¹¹⁸.

Avec le temps, le chemin de fer s'est beaucoup rapproché de la ferme Mahé et l'agriculture commence à se rentabiliser dans la région. En 1914, au terminus de Port Arthur, le blé numéro un se vend pour un dollar le minot: en 1916, il a augmenté à 1.83 \$, en 1917, il est à 2.20 \$, et grimpe jusqu'à 2.51 \$ en 1920¹¹⁹. À cette époque, les terres des alentours de Saint-Vincent ne donnent presque jamais du blé numéro un, mais on classe du numéro deux et du trois, de moindre valeur, mais valable tout de même. La grande richesse des Prairies canadiennes est alors son blé, et le livre de comptes de la ferme d'Alexandre Mahé indique très clairement que le blé est la seule culture d'intérêt. Lorsque le terminus du chemin de fer est à moins d'une journée de route, l'agriculture commence enfin à devenir profitable. Ainsi, il décide de fermer son commerce, et de se concentrer sur l'agriculture.

Il vend le bâtiment du magasin à une voisine du village de Thérien, Maria Godelaine, une Franco-Belge d'origine qui veut s'essayer dans le commerce¹²⁰. À Saint-Vincent, Ovila Martin vient d'acheter le magasin du père de feu Narcisse Saint Jean, du même village, et il achète le stock du magasin Mahé¹²¹. On suppose que cette vente se fait en partie à crédit, puisque durant les années

¹¹⁸Isidore Cassemottes, «Souvenir, testament et prière du vieux défricheur», *Le Travailleur*, 12 janvier 1943.

¹¹⁹Fowke, *The National Policy and the Wheat Economy*, Table VII, p. 200.

¹²⁰René Mahé, «Old Therien's First Stores», *Mémoires précieuses*, p. 131; Sylvia Gascon et Gabrielle Dirk, «Godelaine, Antoine Joseph and Maria», *Ibid.*, p. 464.

¹²¹«Nouvelles recrues et expansion», *Souvenirs*, p. 20.

qui suivent, Mahé paie plusieurs fois ses employés en marchandises du magasin de Martin¹²². Durant l'hiver de 1918, profitant de la neige qui rend le transport plus facile, il fait déménager sa maison de Thérien, montée sur quatre traîneaux et tirée par huit chevaux, à la terre de Saint-Vincent¹²³. La maison est placée près du chemin qui longe l'ouest de la propriété. Le livre de comptes du magasin prend alors un nouvel usage: Alexandre Mahé y fait la première d'une série de notes qu'il y inscrira au fil des ans, et note la valeur de la ferme lors du déplacement. Le résumé suivant n'inclut pas la valeur totale de ses entreprises. Nous savons, par exemple, qu'une vingtaine d'animaux sont gardés par les éleveurs de la rivière aux Castors¹²⁴. On suppose qu'il a aussi de l'argent en banque: ce chiffre n'est pas cité non plus.

Tableau 3.2. Valeur, *Homestead* et ferme, janvier 1917¹²⁵

	Valeur
<i>Homestead</i> (160 acres)	1150.00
Blé (70 minots)	50.00
1 cheval rouge, 8 ans	75.00
1 vache	60.00
1 génisse	30.00
1 veau	25.00
Faucheuse et rateau à foin, charrue à casser et charrue double	140.00
Total	1530.00 \$

¹²²RM. Alexandre Mahé. «Livre de comptes».

¹²³Germaine Champagne. «Alexandre Mahé (1880-1968)». *Souvenirs*, p. 303.

¹²⁴Témoignage de René Mahé.

¹²⁵RM. Livre de comptes d'Alexandre Mahé.

Le magasin est, pour Alexandre Mahé, une très bonne stratégie d'adaptation initiale. Ce commerce lui permet de survivre pendant les longues années précédant l'arrivée du chemin de fer dans la région. Mais aussitôt que l'agriculture devient viable dans la région, il laisse tomber le magasin en faveur de la ferme. Il a subi des pertes financières considérables dans le magasin, et il va chercher à récupérer les créances impayées autant que possible. L'ancien marchand ne semble pas garder de rancune; plus tard, il écrit dans une rubrique à *La Survivance* que les Canadiens français «sont des bons payeurs». Les grands obstacles du terrain et de l'isolement ayant été surmontés, ce cultivateur tâche maintenant de profiter des avantages du sol fertile de sa terre et de prospérer. C'est ce qu'il est venu faire en Alberta, et malgré un délai un peu plus long que prévu, il espère toujours réussir. Encore une fois, il va retrousser ses manches et se remettre au travail.

Chapitre IV

Le cultivateur et sa ferme

1917-1956

Dans les archives publiques de l'Ouest, des séries de documents concernant des fermes sont très rares. En général, ils n'existent que pour des grandes exploitations pour lesquelles la tenue rigoureuse des comptes était essentielle à la bonne gestion de leurs affaires. À la suite de sa longue carrière comme cultivateur, un livre de comptes et divers reçus ayant appartenu à Alexandre Mahé ont été conservés. Puisqu'il était seul pour travailler sa terre et qu'il ne pouvait se fier qu'à ses propres ressources et à son intelligence pour réussir, il était essentiel pour lui d'assurer la rentabilité de ses initiatives. D'après ses enfants, il était habitué à la tenue rigoureuse de livres dans le commerce et de continuer à le faire pour les finances de sa ferme était un réflexe normal. C'est ainsi que le dernier livre de comptes du magasin Mahé devient, au fil des ans, un registre de comptes de la ferme Mahé. Ce document inusité nous donne matière à analyse pour nous

permettre d'appréhender quelques-unes des stratégies que le cultivateur Mahé utilise pour développer sa terre¹.

Ce vieux livre de comptes est une relique de famille, le dernier d'une série de registres numérotés, mais le seul qui a été conservé: nous avons eu la permission de le reproduire aux fins de cette étude. Les renseignements qui sont inscrits dans le registre sont passablement hétéroclites, mais une lecture attentive révèle des informations au sujet des expériences d'Alexandre Mahé concernant la gestion de sa ferme et les techniques, parfois innovatrices, qu'il met en oeuvre. Des informateurs de la région nous ont assuré que ses réussites ont eut une grande influence sur les autres cultivateurs de la communauté rurale de Saint-Vincent, qui l'imitèrent une fois que les preuves du succès de ses nouvelles entreprises étaient démontrés. Encore une fois, les sources orales et les bribes documentaires servent à compléter les lacunes du vieux registre.

4.1. Le règlement des dettes au magasin

En vendant son magasin durant l'hiver de 1917 - 1918, Alexandre Mahé inscrit les noms d'une centaine de clients qui lui sont redevables dans un registre presque neuf, ce qui prend une vingtaine de pages². Durant les années qui suivent, le registre sert encore pour noter le nom de ses

¹RM. «Livre de comptes». De ce document nous avons rédigé l'article intitulé : «Stratégies d'adaptation dans le milieu rural albertain d'après le livre de comptes d'Alexandre Mahé de Saint-Vincent, 1909-1947», *Salon d'histoire de la francophonie albertaine*, (à paraître 2000).

²*Ibid.*

employés et leur salaire, les recettes de la vente du bétail et du grain de quelques saisons, les comptes détaillés de la culture de certains champs, des travaux de «cassage» des terres ou des ouvrages saisonniers. Typiquement, le registre contient des colonnes de chiffres avec un nom ou une courte explication apparaissant ici et là. Il est rare qu'il y ait des notations de plus de deux phrases. La dernière note, extrêmement brève, date de 1947.

Puisque Alexandre Mahé a lui-même étudié et, on suppose, enseigné l'agriculture dans sa jeunesse, il est possible qu'il eût comme arrière-pensée d'utiliser le registre comme manuel pour ses enfants, qui observaient, de temps à autre, leur père occupé à tenir des comptes. On remarque que le petit René, à l'âge de huit ans, est inscrit sur une page comme «engagé», à côté des autres employés de la ferme. Le travail du garçon consiste à s'occuper d'un veau, à qui il doit donner à boire, matin et soir, sa ration de lait écrémé. En échange, son père lui donne le veau, et l'enfant pourra le vendre à son profit. En consultant le livre de comptes avec notre informateur, il nous a presque immédiatement montré et expliqué le sens de cette très courte notation. Il connaissait très bien le texte, presque «par coeur», pour l'avoir lu et relu en entier souvent, et avoir revu dans son imagination, le sens des activités qui y sont décrites, mais sans pour autant avoir envie d'en tenir un semblable². En examinant ce registre, on constate que les cas sont limpides et bien expliqués, et on comprend aisément les calculs.

Le livre n'a jamais été tenu systématiquement pour toutes les activités de la ferme. Généralement, les sujets ne sont notés que pendant deux ou trois ans, le temps pour le propriétaire de juger si

²Témoignage de René Mahé.

l'initiative est rentable, ce que confirme son exercice de comptabilité. Seule la liste des employés de la ferme semble avoir été tenue sans interruption. Dans ce cas, les premières entrées sont très détaillées, notant les menus achats faits pour les employés, les avances et les salaires, tandis qu'une vingtaine d'années plus tard, les dernières notations ne consistent qu'en deux ou trois lignes contenant le nom de l'employé et sa paye. Pendant un certain temps après la vente du magasin, n'ayant pas totalement écoulé les stocks, il note la vente de quelques articles assortis : un habit, des attelages, du liniment, du linge de bébé, un traîneau valant 37 \$, un essieu pour une voiture. Mais pour Alexandre Mahé, le temps du marchand général est vraiment terminé et ce genre de transaction ne persiste pas.

Le premier sujet du livre de comptes concerne les dettes des clients au magasin qui, après cinq ans passés à Thérien, sont considérables : au début de 1918, la somme s'élève à 3777,54 \$. Tel que mentionné dans le chapitre précédent, il nous a été dit qu'Alexandre Mahé subit une perte d'environ 6.000 \$ durant les neuf années qu'il tient son commerce⁴. L'achat à crédit est alors pratique commune, mais il est entendu que les clients doivent payer régulièrement. Ils sont incités à le faire assez rapidement par l'imposition d'un taux d'intérêt de neuf pour cent sur le montant de la dette chaque trimestre. Après la fermeture du magasin, de nombreuses dettes ne sont jamais complètement remboursées, même s'il fait son possible pour retrouver les débiteurs. Il récupère au moins 1 160,12 \$ durant les années qui suivent, et probablement plus, puisque la rentrée de fonds n'est pas toujours précisée dans le cahier.

⁴*Ibid.*

Généralement, nous voyons que les clients remboursent leurs dettes quand et comme ils le peuvent. En 1929, commentant la visite de vendeurs de machines agricoles dans la région, Alexandre Mahé précise que «nos Canadiens sont lents pour acheter, mais fidèles et exacts à payer: en un mot, ce sont de mauvais clients pour ... les collecteurs et le sherif»⁵. Beaucoup de paiements sont faits en nature, et souvent il s'agit d'un remboursement pour une bien petite somme. Si nous prenons en considération qu'à l'époque, un employé sur la ferme n'est payé que trois dollars par jour, une somme qui peut sembler ridicule de nos jours, mais qui a un pouvoir d'achat considérable, il faut comprendre qu'un montant d'argent qui semble infime est important et retient sa valeur. L'un rembourse 50 \$ sur une dette de 88,58 \$ en travaillant à la construction de la nouvelle écurie de la ferme en 1918. Un autre rembourse 4,40 \$ en travaillant aux «battages» de la moisson d'octobre 1918 sur la ferme Mahé. Une dette de 11,60 \$ est payée en blé, et on paie aussi avec de l'orge, de l'avoine, des piquets de clôture, des planches, des madriers, ou en sciage de bois, parfois avec du bétail. Dans une ferme, la saillie d'une vache a sa valeur: un cas est noté comme remboursement. Durant le mois de février 1918, un travail communautaire comble une dette de 17,45 \$: il s'agit du transport d'une charge de planches de la rivière aux Castors pour la construction de la nouvelle église paroissiale de Saint-Vincent. Le cahier des syndics de la paroisse précise que la valeur du charriage de la rivière à Saint-Vincent est de dix à quinze dollars par charge, selon que la planche est sèche ou encore verte⁶.

⁵Correspondant (Alexandre Mahé), *La Survivance*, le 4 avril 1929.

⁶APA, Fonds oblats, 71.220\5845, Comptes rendus des syndics de Saint-Vincent, paroisse de Saint-Vincent, le 6 janvier 1917.

Un huissier de Saint-Paul est embauché pour récupérer les dettes impayées, mais celui-ci n'arrive cependant pas à collecter toutes les dettes en souffrance. Quelques anciens clients s'éloignent et disparaissent dans les villes ou dans les régions éloignées. Typiquement, une dette d'une vingtaine de dollars, dont les intérêts majorent le montant, persiste plusieurs années. Vers la fin de 1920, il note : «cette [dette] payé[e] en partie inutile de poursuivre plus loin la collection⁷». Le problème est que beaucoup de ses anciens clients sont si pauvres qu'ils ne peuvent absolument rien payer. En remerciement du crédit que Joséphine Mahé lui avait accordé au magasin, une cliente démunie lui donne un couvre-lit crocheté en fil de coton blanc qu'elle avait fait⁸. À l'époque, le fil ne coûtait presque rien et ce travail de ses mains était vraiment la seule chose que cette pauvre cliente pouvait offrir en compensation. Nous retenons l'anecdote de Germaine Champagne, qui nous raconta ce fait divers, il y a bien des années de cela, probablement en mesure de nous inspirer un peu de respect pour cet objet fragile, qui témoignait des difficultés initiales de la colonisation dans l'Ouest canadien.

Puisque le livre de comptes d'Alexandre Mahé est un document privé, sans obligations ou de comptabilité externe, il arrive que certaines sommes soient remboursées à l'amiable et ne sont pas notées du tout. Sur une liste d'effets échus au premier janvier 1917, d'une valeur totale de 734.76 \$, figure une dette de 300.63 \$ - ce qui est à l'époque une somme très importante. D'après les notes dans le livre de comptes, rien n'indique qu'elle a été remboursée. Mais puisqu'il s'agit de la dette d'un bon ami de la famille, l'idée qu'il n'aurait pas remboursée cette somme a semblé

⁷RM, «Livre de comptes».

⁸Témoignage de Germaine Champagne.

absurde à nos informateurs, qui n'ont jamais entendu que du bien du vieil ami de leur père, et ils sont d'avis qu'elle fut réglée⁹.

On remarque qu'après la fermeture du magasin, il arrive qu'Alexandre Mahé prête des sommes d'argent, car les créances ne sont pas toutes celles du magasin. On note un prêt de 150 \$ au début janvier 1918, pour trois mois à neuf pour cent d'intérêt, somme qui est remboursée à temps avec un paiement qui consiste en deux vaches, 75 \$ la vache, soit le prix courant. Huit autres cas sont notés pour des sommes allant de 96.10 \$ à 185.20 \$. Il n'est pas le seul dans la région à prêter de l'argent. Une informatrice nous a raconté comment, en 1909, un colon inexpérimenté qui vient d'arriver du Québec, frais émoulu d'études en pharmacie qu'il abandonne au grand dam de sa mère, emprunte 2 000 \$ d'un usurier local pour s'installer sur sa terre¹⁰. Le tarif de «dix sur cent par an» sur le principal ronge ses profits, qui sont en tout temps minces, car il avait pris un quart dont personne ne voulait : une terre basse, sablonneuse et boisée. Humide et propice aux gelées, il n'arrivera jamais à la drainer correctement pour qu'elle soit rentable. Il est toujours aussi endetté en 1918 lorsqu'il se marie, et si le jeune couple essaye de s'en sortir, c'est presque peine perdue. Aux yeux de l'épouse, leur créancier, un voisin - le «vieux serpent», comme elle l'appelait - les attendait lorsqu'ils revenaient du marché après avoir vendu une truie ou une vache, et happait régulièrement la somme entière. À la longue, leur créancier, se voyant vieillir, vend sa dette et ils doivent continuer les paiements au nouvel usurier. Vers 1930, après 20 ans de paiements, le

⁹Témoignages de Germaine Champagne et de René Mahé.

¹⁰Témoignage d'Anna (Brousseau) Piquette-Martin, Saint-Paul, 10 mai 1995.

fermier reçoit 2 000 \$ en héritage de sa mère, somme qui est complètement absorbée dans l'extinction de la dette.

De temps à autre, des cultivateurs se découragent et font encan de leur ferme. En retirant leur épingle du jeu et liquidant les effets de la ferme, ils accumulent un peu d'argent pour recommencer ailleurs. Pour les voisins, l'occasion est toujours bonne pour s'acheter des outils à bon marché, ces bonnes occasions sont bien achalandées. Il faut dire aussi qu'ils fréquentent souvent les encans de leurs voisins par solidarité. Mais pour un créancier, c'est certainement le bon moment pour récupérer une dette, car en ce jour, il est certain que le fermier aura de l'argent dans ses poches. Alexandre Mahé est présent, en 1918, à une telle vente, alors qu'un cultivateur met sa ferme en vente, et justement, ce dernier lui rembourse le tiers de la somme qu'il lui doit. Le restant de la note est payé par un voisin qui assume la responsabilité de la dette (probablement en compensation d'un achat) et qui rembourse la note vers la fin d'octobre de la même année¹¹.

Pour Alexandre Mahé, ses relations avec ses anciens clients restent bonnes et les transactions commerciales se continuent, quelle que soit l'origine ethnique de ses clients. De la centaine de clients qui sont nommés, le tiers des noms ne sont pas français, car dans la région, il y a des Américains, des Britanniques, des Ukrainiens, des Polonais et bien d'autres. Le cas de Nove Palmer illustre quelque peu ces bonnes relations. Venu d'Oklahoma en 1910, Palmer habite légèrement au nord de ce qui deviendra, vers 1928, le village de Glendon, à quatre milles du

¹¹RM. «Livre de comptes», 18 juin 1918.

«Vieux Thérien»¹². Tout en cultivant sa terre, Palmer consolide son revenu en faisant du défrichage, du «cassage», du «fretage» et fournit des chevaux pour le transport commercial, tenant un relais. Quoique aucune notation dans le livre de comptes ne le confirme vraiment, il est probable que Palmer fait, comme Péchinet, du transport pour le magasin de Thérien, tout en étant client du magasin. Lorsque Mahé ferme son magasin, c'est Palmer qui reprend la concession «Imperial Oil», et qui en devient le distributeur, de son relais à Glendon. À l'époque, ceci n'est qu'une toute petite affaire, ce n'est qu'avec l'augmentation de l'usage des automobiles et des tracteurs à essence que ce genre de commerce prendra plus d'importance. Rien n'indique une transaction financière dans leur entente, et il est possible que l'arrangement se soit fait à l'amiable¹³.

En août 1922, Palmer fait des travaux de défrichage [cassage] pour Alexandre Mahé : 52 acres sur un quart à Thérien, acquis d'Albert Limoges. La date exacte de cet achat est inconnue, mais en 1919, lors de son mariage, ce dernier y habitait toujours¹⁴. Pour le «cassage» de la terre, Palmer facture sept dollars l'acre pour un total de 224 \$. En paiement, il prend la moitié de la somme en marchandises du magasin Martin à Saint-Vincent, et comme il est fermier lui-même, prend quatre

¹²«Nove Ellis Palmer», *So Soon Forgotten. A History of Glendon and Districts*, Glendon Historical Society, 1985, p. 768-769.

¹³«Draying in Glendon», *Ibid.*, p. 16.

¹⁴«Bonnyville - Mariage», *L'Union*, 20 juillet 1919; Albert Limoges est un des fils de la famille Limoges, celle qui a invité Alexandre Mahé à installer son magasin sur sa propriété de Saint-Vincent en 1909.

cochonnets de la ferme Mahé valant trois dollars chacun. Le restant de la somme, soit 100 \$, lui est payé en «argent ou par chèque»¹⁵.

Ces quelques exemples nous permettent de comprendre qu'en récupérant les dettes de ses clients du magasin, Alexandre Mahé accepte de récupérer la valeur de celles-ci en travail. Ceci lui évite de dépenser autant pour payer des employés, dont il a grand besoin. Il accepte aussi le troc d'objets, d'animaux ou de produits dont la ferme a toujours besoin - piquets, orge ou avoine. Ainsi, l'investissement fait dans le magasin se récupère quelques années plus tard pour la ferme.

4.2. L'agrandissement de la ferme Mahé

De temps à autre, Alexandre Mahé profite des occasions qui se pointent pour augmenter la superficie de sa ferme. Déjà, avant 1922, il possédait la terre de Limoges à Thérien, qui est située à quatre milles de sa ferme de Saint-Vincent. Cette propriété constituait un éloignement considérable de la ferme, mais encore faisable, pour la cultiver, en considérant les modes de culture de l'époque. Ce genre de déplacement occasionne beaucoup d'inconvénients puisque les outils aratoires ne sont pas faits pour voyager et ils doivent être traînés sur les chemins, ou démontés pour le voyage, ce qui prend du temps précieux¹⁶. De plus, un tel déplacement avec les chevaux est assez lent. Ce n'est pas beaucoup mieux avec l'arrivée des premiers tracteurs, car ces

¹⁵RM. «Livre de comptes».

¹⁶Voisey, *Vulcan*, p. 134.

machines lourdes aux grosses roues crénelées en acier défoncent les petits chemins mous des campagnes, et il n'est pas possible de voyager en tout temps.

Mais si la terre de Limoges est relativement accessible, celle de Sancenot, à Sainte-Lina, à six milles de la ferme Mahé, qu'il a achetée à la suite du décès de ce dernier dans les tranchées de France, est beaucoup plus éloignée. Autrement, c'est une excellente propriété : le défrichage est avancé et la qualité du sol est excellente. Sans cesse, de bon matin, il part de sa ferme avec un équipage de chevaux et l'équipement nécessaire, et arriver à destination une heure et demie plus tard dans une pluie battante, ou de trouver le terrain mouillé et dans l'impossibilité de faire le travail, et de revenir bredouille, ayant perdu sa journée ou celle de son employé. En 1921, il n'a pas payé les redevances d'impôts municipaux sur cette terre depuis trois ans, période maximale où ces impôts peuvent être repoussés. Il est loin d'être le seul qui attend de payer ses taxes: une cinquantaine d'autres fermiers du canton sont dans la même situation, car 1920 est une année de dépression économique. L'annonce de la municipalité de Saint-Vincent est publiée dans le *St. Paul Star*, affichant quelles propriétés seront vendues aux enchères publiques si les impôts ne sont pas réglés avant la date limite¹⁷. Remettre aux derniers jours le paiement des taxes est alors, tout comme aujourd'hui, une façon bien justifiable de réduire un peu ses pertes et de jouer avec son capital. Mais les impôts sur la terre de Sancenot sont payés à temps, puisque l'année suivante son propriétaire est en mesure de la louer.

¹⁷ «Tax Sale List», *St. Paul Star*, August 25, 1921.

Durant ce temps, un quart de section directement à l'est de la ferme est mis en vente, à la suite au départ de son ancien propriétaire Marcel Nault, et cédé à ses créanciers. René Mahé nous a parlé de cette propriété, et du débat entre les voisins qui voulaient l'acheter. La proximité immédiate de cette terre fait qu'Alexandre Mahé s'y intéresse, mais il sait qu'un autre voisin, pour qui la terre est aussi attenante, a «l'oeil dessus», car il a une grande famille et des garçons en âge de s'installer¹⁸. Ne voulant pas offusquer son voisin, il s'informe de lui, à plusieurs occasions, à la sortie de la messe ou en le croisant au village, s'il a l'intention de l'acquérir; car il lui aurait bien volontiers laissé la priorité. Mais, feignant le désintéret, le voisin lui répond toujours que non, insistant à voix haute : «Je la laisse faire! J'en voudrais pas, quand même qu'ils me la donneraient, j'en voudrais pas! j'en voudrais pas!» Dans sa tirade, il dénigre la qualité de la terre autant que possible - sablonneuse, rocheuse, «gêleuse» - en somme une terre qui ne vaut rien : «rien que de la roche, rien qu'une grande roche!»

Ce n'est, bien sûr, qu'une ruse. Il désire ardemment la propriété, mais puisqu'il n'a pas sous la main les moyens de l'acheter au prix du marché, sans doute, il caresse l'espoir de l'acheter sans bruit aux enchères publiques de la municipalité pour un petit pain. Comme les autres fermiers de la région, il sait bien que les propriétaires par intérim, des avocats de Saint-Paul, se lasseront de payer les impôts sur une terre qui ne se vend pas, car ils en détiennent un grand nombre dans la même situation. Il est bien possible que la terre soit cédée à la municipalité un jour, mais entre-temps, il était préférable que personne d'autre ne s'intéresse à la propriété et vienne lui faire concurrence lors de l'encan. Dans la région, un quart de section valait 1 600 S. Dix dollars l'acre semblent peu,

¹⁸Témoignage de René Mahé.

mais sans chemin de fer, le marché reste dévalué. Voisey nous informe qu'en 1917, un quart de section se vend pour 4 000 \$ (25 \$ de l'acre) dans le sud de la province où le marché est actif, et que des prix de 45 \$ à 90 \$ l'acre sont payés de temps à autre¹⁹.

En 1923, la compagnie foncière de Saint-Paul trouve finalement un preneur pour la terre de Nault. En entendant cette nouvelle, Alexandre Mahé est très déçu d'avoir tardé et bâclé sa chance d'acheter la propriété; sans doute, il attendait aussi les enchères municipales annuelles. Il revient à l'attaque et propose un échange de la terre de Sancenot pour celle de Nault. Il reconnaît que la terre de Sancenot est de bien meilleure qualité que celle où il est présentement installé, mais il a déjà tant investi dans sa ferme qu'il préfère ne pas déménager²⁰. Chez Sancenot, il a 70 acres de très bonne terre déjà «faite», c'est-à-dire défrichée et mise en culture, tandis que cinq acres à peine ont été «cassées» sur celle de Nault! Puisque la valeur courante du défrichage est de 10 à 12 \$ l'acre, il s'agit d'une économie de plus de 700 \$ en temps ou en salaire. Le nouvel acheteur comprend immédiatement les avantages de l'affaire et il accepte l'échange sans se faire prier, surtout parce qu'il est aussi facile pour lui de s'installer à un endroit qu'à un autre. De plus, il sait que, dès l'été suivant, il pourra immédiatement profiter des gains de sa première récolte. Il devient un fermier prospère, initiative et bonne fortune aidant. Quelques années plus tard, la nouvelle ligne de chemin de fer tant attendue et tant désirée pour Saint-Vincent traverse sa propriété, et la gare la plus rapprochée est construite à Mallaig, à deux milles de sa ferme.

¹⁹ *Vulcan*, p. 133 et 138.

²⁰ Témoignage de René Mahé.

L'acquisition de la terre de Nault, même si elle est encore en friche, lui permet d'augmenter la superficie de sa propriété sur un terrain avoisinant et c'est ce qui compte pour lui. Le terrain est plat et penche un peu vers l'est, ce qui le protège des vents dominants du nord-ouest. Boisé, il sera défriché, au fil des ans. Quant aux pierres, vestiges de l'ère glaciaire, certains endroits en ont plus que d'autres, et il est vrai, cette terre en avait beaucoup, mais avec le temps, une à une, les plus grosses pierres sont ramassées. Finalement, la technologie moderne aidant, ce terrain a été complètement nettoyé de ses roches²¹.

En nous racontant l'histoire de cette transaction foncière de son père, notre informateur a imité l'accent et les expressions du voisin, et rit de bon coeur. Puisqu'il n'avait que cinq ans lors de l'échange, il a dû réentendre l'histoire de nombreuses fois. C'était au tour du voisin d'être déçu de se voir privé de la terre qu'il convoitait depuis si longtemps, et lors des discussions après la messe ou au magasin général, il se plaignait à qui voulait l'entendre du fait que cette terre aurait dû être la sienne, gémissant : «C'était à moi que ça revenait! c'était à moi²²!» Sans doute, sa peine était réelle. Un de ses fils nous a raconté le deuil qu'en fit son père qui était alors sans les moyens d'acquérir cette terre sur laquelle il souhaite installer un de ses garçons à côté de la ferme paternelle²³. Notre informateur attribue d'ailleurs l'occasion manquée à la lourde perte financière de l'hiver de 1919 à 1920.

²¹Témoignage de Louis Mahé.

²²Témoignage de René Mahé.

²³Témoignage d'Alphonse Brousseau.

Depuis leur arrivée en 1909, cette famille s'associe avec des voisins, les La Chevrotière qui faisait de l'élevage de bétail sur les terres de la Couronne dans la vallée de la rivière aux Castors. Le processus d'installation sur une ferme exigeait la construction de clôtures pour garder des animaux, sans lesquelles ils pouvaient s'éloigner, et même se perdre. Mais ces clôtures, si essentielles, coûtaient cher, et l'argent était rare. Au début, il était possible de faire quelques clôtures avec des perches, et aussi avec l'écorce des troncs d'arbres, rebut du sciage de la planche. Même si elles ne coûtaient pas grand chose, les clôtures de «croûte» étaient beaucoup moins solides que celles en fil de fer barbelé fixé sur des piquets, généralement en épinette rouge. N'empêche que les construire prenait du temps qui empiétait sur la mise en culture des champs: d'autant plus que les clôtures en croûte ou en perches n'étaient bonnes que pour des petits enclos. En attendant de pouvoir investir dans la construction de bonnes et solides clôtures en fil de fer barbelé, les colons faisaient garder leurs animaux en troupeaux par des entrepreneurs locaux qui s'adonnaient à l'élevage de bétail. Ceci pouvait être une niche assez lucrative, puisque garder un grand troupeau n'était pas beaucoup plus compliqué que d'en garder un petit: de fait, c'était plus efficace et sécuritaire. Il suffisait d'avoir deux ou trois jeunes hommes qui aimaient la vie de plein air et les chevaux, et d'avoir accès à des terres de pâturage ou sans ambages, comme les terres de la Couronne. Ainsi chaque fermier marquait ses animaux au fer rouge pour les distinguer des autres et les laissaient aux soins des *cow-boys*.

Ainsi, depuis l'arrivée des familles Laboucane et Poitras avec leurs grands troupeaux de chevaux et bestiaux, on pratiquait l'élevage dans la région, jusqu'au gros hiver de 1919-1920. Ce fut une saison très difficile avec des froids extraordinaires et, surtout, de la neige en profondeur, ce qui

est tout de même assez rare sur les Prairies. On dit que dès le 8 octobre, la neige tomba en abondance et resta au sol jusqu'au début mai²⁴. Généralement, sur les Prairies, durant l'hiver, il y a plusieurs redoux, lorsque le vent doux du Pacifique, le *chinook*, fait disparaître la neige du jour au lendemain, découvrant le sol et permettant aux animaux de se nourrir facilement. Mais le premier redoux qui survint en octobre fut écourté par un froid glacial de l'Arctique qui transforma cette première couche de neige fondante en une épaisse croûte de glace, qui fut en suite recouverte de plusieurs bordées de neige. Le froid persista, et les animaux n'arrivaient plus à défoncer la croûte de glace pour se nourrir tant elle était solide. À l'époque, les fermiers ne comptaient que sur le foin sauvage des marais, et les petites réserves qu'ils avaient en meulons étaient loin d'être suffisantes pour hiverner leurs troupeaux. La plupart des éleveurs de la région ont été ruinés: seulement les mieux installés, ou les plus chanceux, ont réussi à s'en sortir. On raconte qu'un éleveur local, malade de la grippe espagnole, avait vendu son troupeau au complet l'été précédent, pour aller se faire soigner à la clinique Mayo à Chicago: il revint l'été suivant, sa fortune intacte, avec les moyens de s'acheter des bêtes pur-sang²⁵. Mais dans la région, les familles Brousseau et La Chevrotière perdent une grande partie de leur troupeau à cause du froid et vendent le reste à perte. René Mahé précise qu'un embargo américain en vigueur sur les animaux du Canada faisait qu'une bête qui valait 100 \$ à l'automne n'en valait plus que 15 \$ au printemps.

Dans l'Ouest canadien, les fermiers se ressentent surtout du manque de wagons pour livrer leurs céréales et leur bétail aux marchés de l'Est. Déjà, les compagnies de chemin de fer donnent la

²⁴«Les années de la crise», René Mahé, *Souvenirs*, p. 469-471.

²⁵Témoignage d'Alphonse Brousseau.

priorité à la livraison du blé, mais la plupart des fermiers dans les régions septentrionales des prairies font de la culture mixte, utilisant de cette façon les céréales abîmées par les gelées précoces, si fréquentes dans les débuts de la colonisation, pour nourrir les animaux; ces récoltes auraient été perdues autrement. Ainsi, les fermiers se retrouvent rapidement avec de grandes quantités de bétail invendable car le marché est vite saturé puisqu'ils se précipitent tous au même moment afin de se débarrasser des animaux qu'ils ne peuvent plus nourrir à cause des conditions climatiques désastreuses. Maurice Destrubé, un éleveur de la région, décrit dans ses mémoires ses grands efforts durant l'automne de 1919 pour vendre son troupeau. Il est un des chanceux, car il arrive à conduire son troupeau au marché, malgré de nombreuses complications: entre autre, il doit soudoyer, au prix fort, le conducteur d'un train du CN pour obtenir dix wagons afin de faire transporter son troupeau à Edmonton, évitant le voyage sur pied de 200 kilomètres et une perte de poids importante qui aurait réduit considérablement ses profits²⁶.

Une annotation dans le livre de comptes d'Alexandre Mahé confirme qu'il fait garder, en 1918, 22 têtes par les «*ranchers* de la rivière Castor»²⁷. Il vend ces animaux en 1919 et le passage de ce troupeau, qui s'arrête pour la nuit dans la cour de la ferme Mahé est resté gravé dans la mémoire de René Mahé²⁸. Il nous a expliqué qu'un spéculateur américain avait passé dans la région en 1919, achetant tout ce qui reste dans la région et reconduit ce grand troupeau à Edmonton pour le vendre. L'enfant René avait à peine deux ans et demi, mais presque 80 ans plus tard, le souvenir

²⁶Destrubé, *Pioneering in Alberta*, p. 132.

²⁷RM, «Livres de comptes» et témoignage de René Mahé.

²⁸Témoignage de René Mahé.

était encore vif. Ce fut pour lui un spectacle impressionnant de voir ce flot de plusieurs centaines de bêtes, tournoyant dans la cour de la ferme, beuglant, se bousculant; et le lendemain, de les voir repartir menées par leurs gardiens!

Malgré les crises économiques et les services encore médiocres du chemin de fer, les conditions s'améliorent lentement dans le nord-est de l'Alberta. Sur sa ferme, Alexandre Mahé progresse tranquillement et il continue d'agrandir sa propriété. En 1923, il possède deux quarts attenants, ce qui lui donne 320 acres (134 hectares) sur un seul emplacement, tout en exploitant l'ancien quart de Limoges à Thérien. Il fait l'acquisition d'un quart de section aux enchères publiques de la municipalité en 1928. Située directement à l'ouest de la ferme Mahé, de l'autre côté du chemin, cette terre avait appartenu à un *homesteader* qui avait préféré poursuivre une carrière d'hôtelier, et qui avait hypothéqué sa terre pour construire un petit hôtel à Saint-Vincent, le deuxième du village²⁹. Si on en juge par les quelques mentions en passant dans le *St. Paul Journal*, ses affaires marchent pour un certain temps. Mais, en 1926, la ligne du chemin de fer est définitivement tracée et elle ne passe pas à Saint-Vincent, mais plus au nord. Il vend son hôtel et abandonne sa terre aux créanciers qui, faute d'acquéreur, préfèrent ne pas payer les taxes sur la propriété et la cèdent à la municipalité, qui la met aux enchères publiques³⁰.

C'est ainsi qu'en 1928, Alexandre Mahé acquiert son troisième quart attenant. Il se rend à l'encan pour devoir miser contre son voisin, avec qui il avait et a toujours eu de très bonnes relations. Une

²⁹Témoignage de René Mahé.

³⁰«Pool room at St. Vincent changes hands». *St. Paul Journal*, October 28, 1926.

note crayonnée sur l'endos du chèque encaissé atteste : «Nous étions deux acheteurs. Joseph Brochu dont la dernière offre fut de 435 \$. Je fis une mise de 437 \$ et la terre me resta³¹». Le terrain est entrecoupé par un ravin, ce qui gâche en partie sa valeur productive, et une grande partie du sol est rocailleux et sablonneux. On y trouve aussi de grands boisés, mais la terre est bonne pour le pâturage, et certains endroits plats sont propices à la mise en culture. Alexandre Mahé est alors propriétaire d'une section de terrain, c'est-à-dire 640 acres, dont trois des quarts sont à proximité l'un de l'autre. Plus tard, il a l'occasion d'acheter un cinquième quart de section d'un autre voisin, le coin nord-ouest du carreau neuf, ce qui fait une section de terre complète au même endroit³².

En 1928, la ferme Mahé est d'une superficie largement supérieure à la moyenne de la région, quoique plusieurs autres la dépassent de beaucoup. À une trentaine de kilomètres à l'est, les frères Destrubé, financés en partie par leur père, un banquier de Londres, possèdent 2 000 acres sur lesquelles ils font de l'agriculture et de l'élevage à grande échelle³³. En 1926, seulement 57.5 pour cent des fermes en Alberta sont d'une superficie de plus de 200 acres, tandis qu'en Saskatchewan, où le sol est plus aride et où la monoculture est de règle : 70 pour cent des fermes ont plus de 200 acres, la moyenne étant de 389 acres³⁴.

³¹RM. «Chèque affaire Préfontaine», 6 avril 1927.

³²*Map of the Municipal District of St. Paul no. 86*, C.B. Atkins, A.& D.L.S., municipal surveyor and engineer, 505 Agency Building, Edmonton, Alberta, s.d. (circa 1945).

³³*Pioncering in Alberta*, p. 123.

³⁴Chester Martin, «*Dominion Lands*» Policy, Vol. II, *Canadian Frontiers of Settlement*, Edited by W. A. Mackintosh and W. L. G. Joerg, Toronto, The Macmillan Company of Canada Limited, St. Martin's House, 1938, Krause Reprint, Millwood, New York, 1974, p. 500-501.

Alexandre Mahé garde la terre de Limoges à Thérien jusqu'en 1937, lorsqu'il la donne en cadeau de noces à sa fille³⁵. Un article, qui ne semble pas avoir été écrit par lui, est publié dans les pages de *La Survivance* et décrit la fête à la maison paternelle :

Parmi les nombreuses décorations aux couleurs délicates, on apercevait un peu de tricolore pour rappeler la «douce France» de M. Mahé. Un nom aussi français que celui de champagne méritait bien lui aussi une petite touche française dans le décor. Les cadeaux affluaient de partout, mais il y en avait un qui semblait bien petit et de peu d'apparence, il avait tout de même une portée étendue. En effet M. Mahé remit à sa fille une piastre, mais c'était simplement pour faire changer de nom, chez le notaire, un quart de terre qu'il lui donnait³⁶.

Pour les nouveaux mariés, la terre de Limoges est située à plus de dix milles de leur résidence, un peu trop loin. Ils essaient pendant quelques années de la cultiver, mais finalement le couple constate que, comme dans le cas de la terre de Sancenot, cette propriété est trop éloignée pour qu'elle leur soit vraiment rentable. En 1943, ils vendent la terre de Limoges et réinvestissent la somme sur une terre attenante à leur propriété, à leur plus grand avantage.

4.3. Mise en valeur de la ferme

Il est certain qu'au début de la colonisation, la plupart des colons ne commencent qu'avec le plus simple des outillages : une hache et une charrue à boeufs. Dans le film *C'est le nom de la game*, qui traite de la succession des fermes de la paroisse de Saint-Vincent, quelques anciens se remémorent comment, faute de moyens, ils ont battu leurs premières récoltes de blé au fléau, ce

³⁵Témoignage de Germaine Champagne.

³⁶«Saint-Vincent», *La Survivance*, 1 décembre 1937.

qui était faisable pour quelques minots, mais terriblement éreintant pour de grandes quantités³⁷. Les annotations dans le livre de comptes d'Alexandre Mahé démontrent comment en quelques années, les méthodes d'agriculture évoluent dans la région. Plusieurs pages du registre sont consacrées aux frais relatifs à la mise en culture d'un nouveau champ, et aux profits de quelques années en succession. On comprend qu'avant de compter des profits dans la culture de ses champs, il déduit ses dettes et les frais de mise en valeur de la propriété.

Le défrichage commence avec le déboisement du terrain à la hache, ensuite un nettoyage du sol, où les grosses pierres sont enlevées, tandis que les racines sont coupées et arrachées: les souches plus tenaces sont enlevées à la dynamite. Après le premier passage avec la charrue, le sol doit être encore mieux labouré, ensuite nivelé. Il faut ensuite passer avec un pulvérisateur à disques, ou herse à disques, qui traîne des herses à dents. Puisque le climat est trop froid pour des semailles d'automne, elles se font toujours au printemps, ce qui exige un léger labourage du champ avant de pouvoir semer. Les herses à dents sont traînées derrière le semoir pour bien ensevelir la semence.

Chacune de ces tâches prend du temps précieux, et entre 1920 et 1925, Alexandre Mahé note les comptes spécifiques pour plusieurs champs, allant d'une superficie de 22 à 70 acres. Au début, ce sont les frais de la mise en valeur et des calculs sur le rendement à l'acre. En 1922, 10 acres de «cassage» donnent 22 minots l'acre, tandis que 60 acres semées sur le chaume ne donnent que 13.5

³⁷ *C'est l'nom d'la game* (vidéocassette), réalisatrice, Sylvie Van Brabant, Montréal, Office national du film du Canada, 1977, 53 min., son., coul., 1/2 po.

minots de l'acre³⁸. Le chiffre d'affaires de la ferme est tenu seulement durant les années 1925 et 1926, années où le fermier note les frais du transport du blé de la récolte de l'été 1925. En 26 voyages, 1712.5 minots sont transportés, valant en moyenne 1.09 \$ le minot, pour un revenu de 2 476.70 \$. Seulement les frais d'entreposage à l'élévateur sont notés. Le tableau est tiré de deux pages de son registre.

Alexandre Mahé n'est certainement pas le seul cultivateur qui s'intéresse à savoir précisément ses pertes et ses profits. Mais ceux qui tiennent des livres financiers sur l'état de leur exploitation sont plus rares: la plupart se fient à leur mémoire. C'est le cas de Léon Brousseau qui, même s'il ne sait pas lire, compte et calcule avec habileté, et retient très exactement les chiffres et l'état de ses finances³⁹. Son cas illustre les profits qui peuvent se faire dans la culture du blé avec un peu de chance. En 1923, il achète un quart, et la première année défriche et met en culture 28 acres. Cette première récolte lui rapporte 1 600 minots de blé, c'est-à-dire 57 minots de l'acre, ce qui lui permet de payer immédiatement pour sa terre au complet⁴⁰. Il s'agit certainement d'un rendement très élevé; la moyenne était beaucoup plus basse. Mais généralement les premières récoltes étaient très bonnes en raison de l'extrême fertilité du sol. Durant les dix ans qui suivent, malgré la crise économique, Léon ajoute de 15 à 20 acres en culture par an et réussit à s'acheter l'équipement

³⁸A. Mahé. «Livre de comptes».

³⁹Il pouvait faire du calcul mental plus rapidement que ses fils ne pouvaient le faire par écrit. Témoignage de Marie-Claire Brousseau, 9 mai 1995.

⁴⁰«Léon Brousseau», *Souvenirs*, p. 144.

essentiel à sa ferme, en plus d'une voiture Chevrolet Touring 1926⁴¹. Malgré son analphabétisme, ce cultivateur sait faire fructifier son bien.

Tableau 4.1. *Blé, livre de comptes d'Alexandre Mahé, 1920-1921*

	Débets	Crédits
15-26 mai Ensemencé 22 acres. 1.5 minots (m.) à l'acre = 33 minots et 1.75 \$ l'acre	57.75 \$	
12 acres labour d'été à 8 \$ l'acre	96.00 \$	
10 acres labour printemps à 5 \$ l'acre	50.00 \$	
semailles	30.00 \$	
coupage	33.00 \$	
mâtage du grain	8.00 \$	
ficelles [30 cents l'acre]	6.60 \$	
battages 525 m. à 12 sous	63.00 \$	
charroyer au marché 426 m. à 10 ¢ le m.	42.60 \$	
11 février 1921 vendu 426 m. à 1.53 \$ m.		651.80 \$
Reliquat en grainerie 99 m. à 1.43 \$ m.		141.55 \$
Solde au crédit	406.40 \$	793.35 \$
Rendement à l'acre, labour d'été :		
Fife Prime, rendement 32 m. l'acre (a.)(sujet à la rouille à discontinuer). sur jachère d'été		24.08 \$ a.
Preston, 27.5 m. a., jachère printemps		20.69 \$ a.
Preston, 19.70 m. a., jachère printemps. Ce blé quoique semé tard à fort bien mûri en 99 à 101 jours.		14.82.5 \$
Le minot revient à 75.25 ¢.		

⁴¹*Ibid.*

L'attention portée aux détails peut aussi faire une grande différence dans les profits. En 1918, dès qu'il se concentre exclusivement sur l'exploitation de sa terre, Alexandre Mahé note qu'il possède un crible. Cet outil simple permet de nettoyer le grain de semence et d'enlever les mauvaises graines, la folle avoine, la moutarde, le sarrasin, entre bien d'autres, ce qui donne un rendement meilleur. En nettoyant le grain pour le vendre, on augmente sa valeur sur le marché. Des voisins viennent parfois pour faire cribler leur blé: service pour lequel il demande un léger tarif.

D'après les indications dans le livre de comptes, on voit que durant les années 1920, Alexandre Mahé préfère semer des variétés de blé certifié, des cultivars Preston, Marquis, Fife Prime ou Rubis, ce que ses voisins entreprennent rarement. Cette semence coûte plus cher, mais elle en vaut le prix, car les nouvelles variétés poussent plus rapidement et sont plus résistantes aux fléaux. Aussi, la récolte peut se vendre comme semence certifiée, ce qui est valable puisqu'il y a un marché local pour ces variétés, et qu'il évite les frais de transport au marché comme il en est le cas pour le blé ordinaire. Tel que noté ci-haut, en 1920, les deux variétés coûtent 1.75 \$ le minot et il dépense 57.75 \$ pour semer 22 acres. Lorsqu'il vend sa récolte, même s'il n'obtient que 1.53 \$ le minot pour 426 minots, il semble satisfait du revenu total soit 651.80 \$ avant les dépenses. Il ne note pas, cette année-là, la qualité du blé qu'il vend. Par contre, il constate que le Fife Prime est un très bon producteur (32 minots l'acre comparativement à 27.5 minots pour le Preston), mais il est peu résistant à la rouille du blé, un petit champignon qui s'attaque à la surface des tiges et des feuilles, ou au charbon du blé, une maladie qui attaque le froment et les graminées, et il vaut mieux cesser sa production.

Saint-Vincent est à la limite septentrionale de la prairie. Les journées sont longues et ensoleillées durant l'été, ce qui assure la croissance rapide des céréales. Alexandre Mahé sème du blé Preston dans ses champs; c'est une variété développée dans les fermes expérimentales du gouvernement fédéral au Manitoba, beaucoup plus au sud, où il mûrit en 111 jours⁴². En utilisant ce blé certifié, il compare la performance sur ses terres avec les données officielles, et note que dans ses champs le Preston mûrit en 99 à 101 jours. En 1922, il sème du Marquis, une variété résistante à la rouille. Il cultive aussi du blé Rubis, variété qu'il pense être fort prometteuse.

Selon les recettes de la ferme en 1925 et 1926, le premier chargement de blé est livré au terminus à Ashmont, un voyage d'une quinzaine de milles, par des chemins de neige avec des traîneaux et des chevaux. De qualité numéro deux au début, la qualité du blé est jugée numéro trois pour la demi-douzaine de chargements qui suivent, ce qui fait baisser le prix. Le restant du blé est livré à Saint-Paul qui est aussi à une quinzaine de milles de la ferme Mahé, où il est presque entièrement jugé de troisième qualité. La qualité pouvait varier d'un élévateur à grain à l'autre, mais les acheteurs de grains se mettaient souvent d'accord pour contrôler les prix. Alexandre Mahé livre deux autres chargements de blé, jugés numéro cinq, à Owlseye, à une dizaine de milles de

⁴²A. S. Morton, *History of Prairie Settlement, Frontiers of Settlement*, in Vol. II, *Canadian Frontiers of Settlement*, Edited by W. A. Mackintosh and W. L. G. Joerg, Toronto, 1938. The Macmillan Company of Canada, Krause Reprint, Millwood, New York, 1974, p. 148.

distance⁴³. Il s'agirait ici de la production d'environ 85 acres, à un rendement minime de 20 minots l'acre.

Nous savons qu'Alexandre Mahé ne vend jamais sa production entière, mais se réserve du grain de semence pour l'année suivante, ce qui laisse penser qu'il sème toujours au moins une centaine d'acres en culture de blé. Il doit en avoir presque autant en culture de céréales comme l'avoine, essentielle pour l'entretien des chevaux, ainsi que de l'orge, qui est préparé en moulée avec du blé, et qui l'aliment quotidien animaux de la ferme. Cela ne représente pas une grande superficie selon nos normes modernes, mais elle est considérable pour l'époque et pour la région, surtout lorsque la culture se fait encore exclusivement avec des chevaux.

Peu de renseignements sont donnés au sujet des animaux sur la ferme Mahé entre 1925 et 1926, outre que la vente de 23 cochons et d'une vache qui est notée pour ces années, ce qui donne 500 \$, pour une recette, en comptant la vente des céréales, de 1 976,85 \$. En ajoutant 65 \$ de vente de la crème, le total des recettes est de 2 041,85 \$. Les chevaux remplacent les boeufs comme bêtes de somme vers 1915⁴⁴. Dix ans plus tard, sur les routes, les chevaux commencent à se faire remplacer par des automobiles et, dans les champs, les tracteurs sont de plus en plus utilisés. Mais les chevaux vont rester longtemps en service, car ils sont encore utiles pour le transport, surtout

⁴³Les charges moyennes de blé étaient d'environ 65 à 70 minots. Le blé se mesure par son volume et non par le poids qui varie d'après l'humidité du blé. On ensachait le blé dans des sacs d'un minot. Pesant une quarantaine de livres (18 kg); un traîneau chargé pesait environ 2 600 livres (1 181 kg), probablement le poids maximum pour un attelage de deux chevaux.

⁴⁴Un Vieux Colon. «Note explicative de Souvenirs, testament et prière d'un vieux défricheur», *Le Travailleur*, 14 janvier 1943.

en hiver. Les premières automobiles n'ont pas de chauffage à l'intérieur et il est presque impossible de s'en servir durant les temps de grand froid, car les produits antigel n'existent pas encore. Le transport par traîneau est rapide, les chemins sont lisses et les voyages sont plus courts puisqu'on traverse les lacs gelés et on coupe à travers les champs. Ainsi se fait presque tout le charriage des céréales aux élévateurs, celui du bois de chauffage ou de planches des chantiers. Il arrive que, pour de petites visites familiales entre voisins, et en l'absence d'une carriole, le «stone-boat», une solide plate-forme en bouleau qui sert au ramassage des pierres des champs durant l'été, rende service en hiver en guise de toboggan, traîné par les chevaux, pour plus facilement trimballer petits et grands⁴⁵. Dans les fermes, même si on possède un tracteur, la plupart des fermiers gardent leurs chevaux qui rendent encore un service précieux pour la fenaison et pour le battage des céréales. C'est qu'on ne cultive pas de foin domestique dans les champs avant les années cinquante, et à cette époque, on fauche le foin des nombreux marais qui s'assèchent presque en entier vers la fin de l'été. Rien de mieux pour le fauchage, râtelage et charriage que des chevaux, qui peuvent passer dans ces endroits où le sol est encore passablement mou et, parfois, est encore détrempé. La récolte des céréales aussi dépendait encore d'équipages de chevaux qui étaient menés aux champs pour charger les grands chariots, appelés «racks» dans les Prairies, de bottes de blé liées et de les apporter à la batteuse mécanique.

⁴⁵Témoignage de Germaine Champagne.

4.4. Employés à la ferme

En ce qui concerne la ferme Mahé, nous savons qu'il y a presque toujours eu un employé sur place pour aider aux travaux quotidiens. Deux employés sont indiqués en 1919, mais pas au même moment, autre qu'au temps des semailles et des récoltes. Au printemps de 1921, un «homme à gages» est employé à 35 \$ par mois; mais en juin, son salaire augmentent à 50 \$ par mois, à la condition qu'il reste sur la ferme jusqu'à l'automne. Durant les «battages», lorsque les journées sont extrêmement longues et le travail très exigeant, les gages augmentent à trois ou quatre dollars par jour. Parfois, le fermier Mahé fait des petites avances de salaire à son employé en lui achetant les objets essentiels ou en payant son crédit au magasin. Dans ce cas, on note l'achat d'une montre (1 \$), un «strap» à rasoir (1.75 \$), un paquet de tabac (12 cents), 2 paquets de cigarettes (30 cents). Ces objets sont déduits du salaire final.

Dans l'Ouest canadien, «l'homme à gages» est normalement pris en charge pour la saison. Certains fermiers ne font jamais d'avances sur le salaire de leur employé⁴⁶. Mais, à la ferme Mahé, ceci se fait assez fréquemment. Plusieurs des employés reviennent travailler d'une année à l'autre, ce qui indique que les relations entre employeur et employé doivent être satisfaisantes. Parfois, ce sont des voisins qui travaillent sur la ferme Mahé; dans plusieurs de ces cas, on note l'échange d'un outil pour du travail, ou pour un autre service. C'est le cas pendant une saison de battages, non

⁴⁶John Herd Thompson, «Bringing in the Sheaves: The Harvest Excursionists», *CHR*, LIX, 4, 1978, p. 482-485.

datée, où les journées d'un voisin sont remboursées avec l'échange d'un concasseur d'une valeur de 25 \$ et «3 chaises à l'église pour deux mois de valeur de 2.05 \$⁴⁷.»

Durant la Crise des années 1930, les salaires chutent. En 1930, un employé travaille l'année entière pour 365 \$, et il revient pour quelques mois en 1931 et en 1932. Si un dollar par jour semble peu, il faut se souvenir qu'en ce temps tout employé doit se considérer chanceux d'avoir un emploi. Être nourri et logé durant ces terribles années de la crise était appréciable, surtout lorsque dans les villes, il fallait faire la queue pour la soupe populaire. On sait que sur la ferme Mahé, les «hommes à gages» prennent leur repas avec la famille et ont leur propre chambre dans la maison. L'arrangement est différent pour les équipes de «batteurs» à l'automne, qui, à cause de leur grand nombre, sont normalement logés dans un autre bâtiment de la ferme prévu à cet effet. Par contre, les repas de ceux-ci sont toujours pris à la maison.

Les employés de la ferme ne sont pas toujours francophones, ni même anglophones. Parmi plus d'une quarantaine de noms notés, il y a un Lithuanien, et d'autres noms à consonance hongroise, polonaise et ukrainienne. En 1943, l'équipe qui accompagne la moissonneuse semble composée presque entièrement de personnel cri de la réserve amérindienne du Lac Castor, près du Lac-la-Biche. Il est possible que durant ces années de guerre, le service militaire ou d'autres emplois plus lucratifs attirent les jeunes hommes de la région qui composent normalement les équipages des alentours. L'emploi des Amérindiens (parfois des Métis) n'est pas extraordinaire, au contraire, mais ils ne figurent pas dans le personnel des hommes à gages de tous les jours qui sont notés

⁴⁷Alexandre Mahé. «Livre de comptes».

dans le livre de comptes de la ferme Mahé. Il existe au moins six réserves dans la région, et généralement, certains des Amérindiens quittent leur réserve afin de travailler pour les fermiers de la grande région, ce qui est généralement payé au salaire minimum. Ils font surtout des travaux saisonniers, comme du «débroussaillage», et souvent de l'«érochage» des champs au printemps ou durant l'été. On dit qu'ils profitent du beau temps pour reprendre un peu le mode de vie nomade et s'éloigner des réserves, ou des colonies métisses, pour vivre sous la tente avec leur famille. Ils préparent leur propre nourriture, et nous constatons d'après le livre de comptes Mahé, que le fermier leur vend des produits de la ferme, tels de la viande ou des pommes de terre.

Germaine Mahé garde de bons souvenirs d'enfance des employés de la ferme. Elle se souvient d'un employé hongrois qui était resté quelques années sur la ferme, et qui lui avait montré des jeux de pliage de papier et qui lui fabriquait de simples jouets en bois pour l'amuser⁴⁸. Elle se souvient aussi d'un employé avec lequel on avait eu, au début de son séjour, de grandes difficultés de communication, puisqu'il ne parlait pas un mot de français ni d'anglais. Pour soulager son isolement, un dimanche après-midi, elle raconte que son père conduit son engagé en automobile chez un de ses compatriotes. Tout en leur permettant de résoudre quelques difficultés de communication entre employeur et employé, la visite soulage ce réfugié de la Première Guerre mondiale. Ils retournent ensemble plusieurs fois chez le compatriote, un geste fort apprécié par l'employé.

⁴⁸Témoignage de Germaine Champagne.

Les quelques historiens qui se sont penchés sur l'histoire des employés de ferme dans l'Ouest canadien donnent généralement l'impression que l'employeur était un exploiteur qui payait le salaire minimum, retenait jusqu'au dernier jour de l'engagement le salaire et limitait les contacts de l'homme engagé avec la famille (repas et logement à part)⁴⁹. Dans le cas d'Alexandre Mahé et de ses employés, s'il y a eu des problèmes, le seul indice que nous ayons relevé dans le livre de comptes est une note concernant une amende de deux dollars infligée à un employé qui a utilisé les chevaux et un wagon sans autorisation. Si quelques employés ne terminent pas le mois, ceci n'indique pas forcément un conflit de travail, et peut-être autant attribuable au manque de travail à la ferme. Si le travail en milieu rural semble être moins bien payé que celui en milieu urbain, il faut tenir compte du fait que l'employé est logé et nourri. Une fois le travail terminé, il reçoit la somme qui lui revient d'un seul coup, ce qui peut aider à faire un dépôt pour l'achat d'une propriété, ce que certains anciens employés sur la ferme Mahé font d'ailleurs. Il arrive aussi, de temps à autre, que des employés prennent des animaux de la ferme en guise de salaire, comme un poulain, une vache, des cochons ou même des lapins, dont ils se servent sûrement pour leur propre ferme, car ils ne sont pas tous des célibataires: certains ont leur entreprise, mais travaillent «en dehors», comme on disait dans cette région, pour arrondir leurs mois.

Au début de son installation comme colon et préoccupé par son magasin, Alexandre Mahé a presque toujours eu des employés sur sa ferme. Lorsqu'il vend son magasin et se concentre

⁴⁹Thompson, «Bringing in the Sheaves», p. 467-489; Cecilia Danysk, «"Showing These Slaves Their Class Position": Barriers to Organizing Prairie Farm Workers», in David C. Jones and Ian MacPherson, eds., *Building Beyond the Homestead: Rural History on the Prairies*, Calgary, University of Calgary Press, 1985, p. 163-177.

uniquement à l'agriculture, il a des employés pour les travaux saisonniers. Lorsque son exploitation prend de l'ampleur, des hommes à gages oeuvrent presque à l'année longue sur la ferme. Durant les années de la Crise, l'argent est rare, et sur la ferme Mahé, étant donnée le pécule qui est payée aux employés, on a nettement l'impression que certains employés sont plutôt des réfugiés, et qui travaillent pour être logés et nourris. La ferme donne aussi du travail aux garçons Mahé, surtout à Jean, l'aîné, qui est alors en âge de gagner sa vie, mais qui, en conséquence de la situation économique désastreuse ailleurs, reste sur la ferme de son père.

4.5. Viabilité de la ferme

Tout comme ses concitoyens de l'Ouest canadien, Alexandre Mahé a survécu à la crise des années 1930, et réussi à s'en sortir grâce à son extrême prudence et à ses solides ressources financières. Il a de la chance, car, partout dans les Prairies canadiennes, des entreprises bien plus vastes que la sienne coulent à pic. Réinvestissant l'argent qu'il récupère de ses derniers clients dans sa ferme, lorsque l'occasion est favorable, il en profite pour acheter du terrain, préférablement à proximité de sa ferme de Saint-Vincent. Mais si ses premiers achats du genre ne sont pas attendants, il n'hésite pas à troquer une bonne terre pour une moins bonne qui se trouve à côté de la sienne, afin d'augmenter la superficie de sa ferme, ce qui est pour lui plus avantageux encore. En 1940, la pente périlleuse est presque surmontée. Il a réussi à conserver les trois quarts de terre qu'il possédait en 1928, et a même pu acheter un quatrième quart attenant⁵⁰. Mais sa «prospérité» est

⁵⁰ *Map of the Municipal District of St. Paul no. 86, circa 1945.*

relative, il est loin de vivre dans l'opulence. Comme les cultivateurs partout dans les Prairies canadiennes, financièrement, il est impossible de faire quoi ce soit. S'il peut acheter une terre à prix de solde, il est impossible de la revendre à profit, et tôt ou tard, il va falloir que l'argent rentre.

De l'aide financière du gouvernement fédéral est finalement mise à la disposition des agriculteurs canadiens en 1927⁵¹. Alexandre Mahé en profite, en 1936, lorsqu'il emprunte 2 500 \$ du Canadian Farm Loan Board pour régler ses dettes et les remboursements minimaux - environ 177 \$ par an - pendant sept ans de suite, laissent comprendre que ce sont «des années de vaches maigres»⁵². Le renouveau de l'économie commence à se faire sentir vers 1942, une amélioration que très justement et regrettablement, il attribue aux effets de la guerre qui fait rage en Europe⁵³. En janvier 1943, il est finalement en position de rembourser sa dette et d'un coup, il paie la somme de 531.47 \$ - la recette de la vente d'animaux. Après la crise, le blé ne valait plus rien sur le marché international, et depuis quelques années, il s'était concentré sur l'élevage, écoulant ainsi sa production de céréales. Au cours de l'année 1943, en cinq versements, il remet 1 350 \$, 75 dollars de plus que la somme des remboursements qu'il avait fait depuis 1936⁵⁴. L'année suivante, en trois versements, le dernier se faisant le 19 avril, il remet ce qui reste de l'hypothèque, c'est-à-dire 847.20 \$.

⁵¹Fowke, *The National Policy and the Wheat Economy*, p. 292.

⁵²RM, Alexandre Mahé, St. Vincent, Alberta, The Canadian Farm Loan Board, May 7, 1936, et notes manuscrites sur l'endos certificat par le même, jusqu'en 1944.

⁵³«L'état de l'agriculture», A. Mahé, «Lettres au *Travailleur*, *Le Travailleur*, 25 février 1943.

⁵⁴RM, A. Mahé, The Canadian Farm Loan Board.

Sa ferme est alors relativement bien mécanisée, et il l'exploite avec l'aide du cadet de ses garçons, tout en embauchant de temps à autre de la main d'oeuvre pour les plus grands travaux saisonniers. Sa bonne situation ne l'empêche pas de s'inquiéter pour l'avenir de ses voisins et de ses collègues moins fortunés qui n'ont pas autant de moyens pour aider leurs enfants à s'établir auprès d'eux. En 1943 et 1944, dans les pages de *La Survivance*, il poursuit le dialogue avancé au congrès annuel de l'ACFA de 1943 au sujet de coopératives de crédit foncier⁵⁵. Déjà, en 1934, comme représentant de son cercle local de l'Association canadienne-française de l'Alberta (ACFA) au congrès général de l'organisation provinciale tenu à Bonnyville, il avait suggéré la création d'une assurance mutuelle pour les membres⁵⁶. Il n'en sera rien pour l'Alberta pendant de nombreuses années, mais Paul-É. Gosselin, historien du Conseil de la vie française, rappelle que l'assurance mutuelle joue déjà un rôle important dans des communautés françaises, dont plusieurs hors du Québec, en Acadie, en Ontario et dans des regroupements franco-américains⁵⁷.

Il faut attendre les années 1950 avant qu'un tel plan ne se réalise en Alberta, alors que la vente des abonnements à *La Survivance* et la cotisation annuelle à l'ACFA sont associées à l'assurance-vie Desjardins. Ceci permettra en même temps de renflouer les coffres de l'ACFA, car à cette époque précédant la *Loi sur les langues officielles* au Canada, l'organisation provinciale de la francophonie albertaine ne percevait aucune subvention de l'État fédéral. En ce qui concerne le

⁵⁵Isidore Cassemottes. «À propos des Unités Financières». *La Survivance*, 17 novembre 1943. «Les terres de la Rivière-la-Paix», 19 janvier 1944.

⁵⁶APA, Fonds ACFA, 80.226, 1, Congrès général de l'ACFA de 1934, rapports et résolutions..

⁵⁷P.-É. Gosselin. *Le conseil de la vie française, 1909-1982*. Québec, Éditions Ferland, 1987, p. 27.

crédit foncier, l'idée fera aussi tranquillement son chemin. Le mouvement coopératif était déjà connu par les Franco-Albertains. Leur première caisse populaire est fondée à Calgary en 1935 et, en 1939, deux autres sont établies, une à Sainte-Lina et l'autre à Saint-Paul, suivies d'une vingtaine d'autres⁵⁸.

À la suite de la crise des années 1930, en écrivant aux journaux de langue française, Alexandre Mahé aborde les problèmes de la pauvreté en agriculture et de la surproduction, situations que les fermiers de l'Ouest canadien connaissaient à fond. Dans les Prairies, malgré les déceptions fréquentes, les immigrants, arrivés la tête bourrée de rêves et encouragés par les promotions extravagantes du gouvernement fédéral, s'étaient plus ou moins adaptés aux aléas de Dame Nature. Mais ils se retrouvent les victimes impuissantes des hauts et des bas du marché international qui les accule au mur: pour survivre, ils réagissent et s'activent politiquement. L'Ouest canadien devient non seulement le grenier du pays, mais aussi une pépinière de mouvements socialistes. Dans la région de Saint-Vincent, on est au courant de ce qui se passe dans les alentours: Alexandre Mahé y fait allusion en 1942 :

[...] il semble que l'agriculture ait été toujours la parente pauvre de la société qu'elle fait vivre. Les anciens l'avait confié à l'esclave, le moyen âge au serf, et les temps modernes à quelques parasites anonymes sans intelligence ni coeur. Qu'en fera demain? Il ne faudrait tout de même pas que les agriculteurs se voient finalement contraints d'organiser eux-mêmes la disette perpétuelle, chose qui n'est pas du tout impossible. La chose se parle depuis quinze ou vingt ans [...] il est bien à craindre que les rêveurs qui jettent déjà les fondations d'un paradis terrestre futur

⁵⁸Gratien Allaire, «Les débuts du mouvement coopératif franco-albertain, 1939-1946», dans *Demain, la francophonie en milieu minoritaire?*, dirigé par Raymond Théberge et Jean Lafontant, Centre de Recherche du Collège Saint-Boniface, 1986, p. 231.

et rapproché ne préparent simplement une nouvelle prochaine hécatombe pire que celle-ci⁵⁹.

Sa solution? Mettre les fous à l'abri et «ne pas les laisser courir le monde comme en 1918⁶⁰.» La région avait sa part de l'élément radical qui prêchait le socialisme ou le communisme⁶¹.

Malgré les aléas du marché mondial, Alexandre Mahé est un capitaliste, et sans hésiter, il se prononce sur la crise économique et sur le droit à la propriété privée. Quatre lettres de lui, à ce sujet, sont publiées en 1932 et 1933. La première, écrite en novembre 1932, félicite deux jeunes gens de la région qui ont remporté le premier prix, prestigieux et hautement payant, d'un concours albertain d'élevage de veaux: il précise que leur réussite démontre qu'il est possible pour les Canadiens français d'atteindre les sommets⁶². Mais si heureux est-il que les veaux de quelques individus méritoires soient vendus à des prix faramineux à de riches gens d'affaires, il se plaint de l'absence totale d'un marché pour producteurs. Il a de quoi se plaindre : un autre agriculteur de la région précise qu'en 1919 le prix pour une vache et son veau baisse de 100 \$ la paire à 15 \$ et que ce prix reste à peu près le même jusqu'aux années 1940⁶³. Trois autres de ses lettres, sous le nom de plume d'Isidore Cassemottes, traitent successivement des causes de la crise, du droit

⁵⁹A. Mahé, «L'état de l'agriculture», «Lettres au Travailleur», *Le Travailleur*, 25 février 1942.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹Témoignage de Germaine Mahé; le père Charles Chalifoux, curé de la paroisse de Saint-Vincent pendant une trentaine d'années, en fait mention de temps à autre dans ses rubriques paroissiales à *La Survivance*.

⁶²Isidore Cassemottes, «Monsieur le rédacteur», *La Survivance*, 16 novembre 1932.

⁶³Selma (Bachoffer) Strus, «Bachoffer, Valentin and Anna Gabriel», *Mémoires précieuses*, p. 253.

à la propriété privée - contestant en ceci l'honorable Agnes Macphail qui vantait le socialisme - et les idées communistes qui semblent gagner l'appui populaire⁶⁴.

Alexandre Mahé n'hésite pas, non plus, à investir dans la mécanisation de sa ferme. Vers 1927, il est le premier de la région à acheter un tracteur à essence d'un marchand de Saint-Paul, même s'il continue d'utiliser des chevaux pendant plusieurs années⁶⁵. Quoiqu'il possède déjà une moissonneuse-lieuse avant 1947, c'est une neuve qu'il achète en cette année et, cette fois, il ouvre la boutique d'un marchand de Saint-Paul qui ne fait que s'établir dans ce commerce et qui n'a même pas eu le temps d'accrocher l'enseigne devant son établissement⁶⁶. La moissonneuse-batteuse est un instrument aratoire assez révolutionnaire, puisqu'on élimine d'un coup l'opération coûteuse des battages, qui exige des grandes équipes de «batteurs» et, à deux, il est possible de moissonner efficacement et rapidement. L'achat de cette machine cause tout un émoi chez les fermiers de la paroisse de Saint-Vincent, car ils observaient toujours de près les acquisitions de leur voisin avant-garde⁶⁷. À l'arrivée d'une nouvelle machine aratoire quelconque, ils s'exclamaient, entre eux, au sujet du «bonhomme Mahé» et de sa nouvelle machine dispendieuse. On disait que ce genre d'agriculture ne serait jamais rentable, qu'il était sûr que cela ne marcherait jamais aux alentours de Saint-Vincent, même, certains allaient jusqu'à dire que c'était de la folie! Mais malgré leur cynisme initial, après quelques années, ils surveillaient de près les progrès de

⁶⁴Isidore Cassemottes, «La crise jugée par un profane», *La Survivance*, 8 février 1933; «La propriété c'est le vol - Une proposition à Mlle Macphail», 14 mars 1933; «Un danger menaçant», 5 avril 1933.

⁶⁵Témoignage de Germaine Champagne.

⁶⁶Témoignage de René Mahé.

⁶⁷Témoignage de Germaine Gratton.

leur voisin et lorsqu'ils constataient l'efficacité de sa démarche, ils se précipitaient l'un après l'autre pour faire comme lui, afin de toucher des profits semblables.

Alexandre Mahé est allé dans l'Ouest canadien pour pratiquer l'agriculture. De par sa formation scolaire et professionnelle, il sait comment s'y prendre pour bien gérer son entreprise. Comme il est autodidacte et qu'il aime lire, il puise dans les livres et dans les journaux qui sont à sa disposition des renseignements pour encore mieux faire fructifier sa ferme. Il profite du savoir-faire des fermes expérimentales que le département de l'Intérieur opère dans l'Ouest, d'où les cultivateurs peuvent facilement obtenir de nouvelles variétés de céréales ou de plantes, ou encore des renseignements concernant l'agriculture propice aux endroits où ils habitent. Il est loin d'être le seul cultivateur à s'y intéresser, car à l'époque, les journaux renseignent leurs lecteurs au sujet des achats de bétail pur-sang en commun pour améliorer les espèces animales ou de foires agricoles organisées dans des communautés rurales.

Nous avons vu à quel point Alexandre Mahé se renseigne sur le blé. Nous savons qu'il expérimente dans d'autres domaines. Toujours occupé aux travaux de la ferme, il aurait bien aimé avoir quelques beaux rosiers pour orner la cour de sa ferme, en souvenir des jolis que l'on retrouve en abondance dans son pays natal de la Bretagne. Mais le temps lui manque pour ce genre de jardinage, et pendant assez longtemps, c'est encore un luxe pour lui de cultiver des roses, sans compter que pour bien des années, avant que Georges Bugnet ne développe la rose Thérèse-Bugnet, il n'y a pas de variété qui résiste aux grands froids du nord-est de l'Alberta. Durant les années 1940 finalement, il réussit à planter quelques pommiers dans un coin de son jardin, car

depuis toujours aussi il désirait avoir des pommes, et surtout des pommes à cidre. Son essai est un échec et ses pommiers donnent des petites pommes qui n'ont presque pas de coeur ni de pépins. Curieux de savoir pourquoi les fruits se forment ainsi, et pensant aussi qu'il était possible d'avoir à faire avec une mutation de la variété - ce qui arrive de temps à autre - il se renseigne auprès d'un agronome de la ferme expérimentale régionale. Une lettre dactylographiée lui arrive par la poste, dans laquelle l'agronome lui explique qu'il ne s'agit pas d'une nouvelle variété de pommes, mais de l'effet du climat trop ardu pour l'arbre fruitier. Le grand-père Mahé s'attendait bien de cette réponse, mais au dîner dominical en famille, il donne libre cours à son imagination et nous parle du potentiel commercial de la production de bonnes pommes sans coeur⁶⁸. Ses idées font rêver les petits, et les plus grands, de vergers où les pommiers donnent des fruits sans perte. Mais il est trop tard pour lui et pour ses pommiers aussi, car déjà il n'habite plus sur la ferme, et ne peut plus s'en occuper, car il a pris sa retraite bien méritée.

Avec les années, ses enfants sont devenus grands. Jean, adopté en 1915 à l'âge de deux ans, n'avait jamais aimé l'agriculture et, comme tant de garçons de campagne de sa génération, les études non plus. Jovial et espiègle, il était doué pour la musique et jouait de plusieurs instruments: on se souvient de son talent au violon, à l'accordéon diatonique et à l'harmonica⁶⁹. Pendant un temps, il travailla pour son père sur la ferme et, ensuite, dans la région. Il s'installa comme cordonnier à Mallaig pendant quelque temps. Il s'enrôla dans l'armée canadienne durant la Deuxième Guerre mondiale et, après la guerre, revint épouser sa fiancée de Thérien. Le couple habita à Mallaig et

⁶⁸Souvenir d'enfance de l'auteur, vers 1956.

⁶⁹Témoignage de Germaine Gratton.

ensuite à Edmonton, où Jean travailla dans le bâtiment. En 1952, il trouva de l'emploi dans les chantiers de construction de la base militaire de Cold Lake. Grand sportif, il aimait pêcher: en juin 1953, en essayant de rattraper le moteur hors-bord mal fixé de son bateau, il se noya dans ce grand lac glacial. Il laissait derrière lui pour le pleurer sa veuve et ses trois enfants. Son corps fut retrouvé intact un mois plus tard: son père rédigea lui-même la notice nécrologique de son fils, qui fut publiée dans *La Survivance*⁷⁰.

Le cadet des garçons, René, né en 1917, avait plus de dispositions pour l'agriculture que son frère, et resta toujours à la ferme de son père, travaillant avec lui, et le succéda lors de sa retraite en 1956. L'unique fille, Germaine, née en 1918, se plaisait aux études, et elle passa plusieurs années en pension au convent des soeurs de l'Assomption à Saint-Paul, où elle fit des études secondaires. Étant la seule fille à la maison, elle aimait bien la vie de pensionnaire, où elle se trouvait en compagnie de filles de son âge, au lieu de ses deux frères⁷¹. Dans son analyse de l'éducation et des emplois des jeunes Franco-Albertaines, Anne Gagnon souligne que pour la grande majorité de ces jeunes femmes, soumises à leurs parents - comme l'indique la première partie de son titre : "Our parents did not raise us to be independent" - le besoin de contribuer aux finances de leur famille les obligent de quitter l'école trop tôt et de travailler⁷². Sans doute, Germaine Mahé était peut-être plus à l'aise financièrement que beaucoup d'autres jeunes femmes de son milieu, mais comme elles, pour gagner un peu d'expérience, se préparer à la vie de fermière, et sans doute

⁷⁰ Alexandre Mahé, «Therien», *La Survivance*, 22 juillet 1953.

⁷¹ Témoignage de Germaine Champagne.

⁷² Gagnon, «The Work and Schooling of Young Franco-Albertan Women», p. 169.

gagner un peu d'argent, elle travailla pour un certain temps comme domestique sur la grande ferme de la famille Poitras de la région de Saint-Paul, où elle faisait surtout de la cuisine. Nous lui avons montré l'article de Gagnon et demandé si son titre accrocheur était vraiment justifié. Elle a lu l'article et a simplement commenté que lorsqu'elle termina ses études, elle n'avait pas du tout envie de quitter la campagne ou de s'éloigner de ses parents pour aller travailler dans une ville. Les villes ne l'intéressaient pas, elle connaissait la campagne et voulait continuer d'y vivre⁷³. Revenue à la maison paternelle pour aider sa mère lors des moissons, elle fit la connaissance de Roméo Champagne, un jeune homme qui habitait du côté du lac Saint-Vincent, qu'elle a choisit d'épouser en 1937.

Venu pour cultiver la terre, Alexandre Mahé a connu du succès dans ses affaires domestiques, ce qui lui a permis de participer encore plus à la vie de sa communauté. Grâce au bon état de ses finances, il pouvait agir avec confiance et avait les moyens (et le temps) de participer à des activités sociales, comme rédacteur de rubriques pour les journaux, ou comme membre actif et secrétaire du cercle local de l'Association canadienne-française de l'Alberta (ACFA). Il pourra se permettre de se rendre à Edmonton pour les congrès annuels, avec le président local, en prenant son automobile pour faire le long voyage, un trajet souvent bien difficile à cause du mauvais état des chemins. La bonne gestion des finances de son magasin et de sa ferme avait rendu tout cela possible, et c'est ce qui lui permettra de mieux travailler avec ses voisins à l'organisation des activités culturelles dans leur paroisse.

⁷³Témoignage de Germaine Champagne.

Chapitre V

Saint-Vincent, paroisse et communauté

1917-1927

Dès son arrivée dans l'Ouest canadien, Alexandre Mahé s'enracine dans sa nouvelle communauté et son pays d'adoption. Déjà, en 1910, il est impliqué dans la promotion de la région, car le *Courrier de l'Ouest* indique qu'il est disponible pour faire visiter la région immédiate aux colons potentiels¹. En 1912, trois ans après son installation, il obtient la citoyenneté canadienne et, en conséquence, le droit de vote². En tout temps, il est le porte-parole de ses voisins lorsqu'il prépare des articles pour les journaux encourageant des colons de langue française à venir se placer localement. Ses papiers personnels nous renseignent un peu sur l'état d'âme de la francophonie de l'arrière-pays albertain, mais ce sont surtout ses articles de correspondant aux journaux de langue française de la province (et d'ailleurs) qui nous informent vraiment sur l'évolution de la paroisse

¹IRFSJUA, tel que mentionné dans Foisy *et al.*, «Alexandre Mahé : des notes biographiques». Travail de recherche, CA FR 322.

²GC, «A. Mahé, Certificate of Naturalization», 18 October 1912.

de Saint-Vincent. Les sources orales et historiographiques de la paroisse nous viennent en aide pour étoffer ces sources documentaires. Ainsi, nous examinons de près la communauté rurale de Saint-Vincent et la participation de ses membres à des projets en commun, que cela soit la construction d'une église, ou simplement afin de se doter d'une bibliothèque publique ou pour fournir des uniformes et de l'équipement pour une équipe de base-ball. Si nos ressources semblent minces, il faut surtout se souvenir que les documents concernant cette période sont très rares. Les membres de cette communauté ont parfois des divergences d'opinion, et ces cas d'activités sociales le démontrent. S'il est difficile de les catégoriser comme représentatives de ce regroupement de ces Canadiens français, ces exemples nous présentent quelques petits projets de société des membres les plus militants de cette communauté francophone de l'Ouest canadien, dont Alexandre Mahé était participant actif.

5.1. La construction du paysage paroissial

Avec l'approche du chemin de fer, l'agriculture dans la région de Saint-Vincent commence à être viable. Si les cultivateurs sont encore pauvres, ils ont au moins l'espoir que les conditions vont s'améliorer. La majorité des résidents de la paroisse de Saint-Vincent parlent français et sont de souche canadienne-française. Mais ceux d'origine étrangère qui sont francophone, comme Alexandre Mahé, en devenant des citoyens canadiens, se considèrent aussi des Canadiens français, et ils se font une place dans leur nouvelle communauté. Malgré leurs différences, il ne fait aucun doute que la langue française facilite le rapprochement entre tous, ainsi que leur Foi commune.

Ensemble, il est plus facile d'avoir des services en français, non seulement dans le commerce mais aussi dans le domaine culturel, particulièrement pour les écoles et le culte, mais tout n'est pas gagné d'emblée, parfois il faut se battre³. Si elle n'est pas exclusivement francophone, la paroisse de Saint-Vincent est tout de même très francophone et se trouve entourée de communautés comme elle : Saint-Paul-des-Métis, Lafond, Saint-Édouard, Brosseau, Duvernay, Foisy, Brièreville, Sainte-Lina, Thérien, Bordenave, La Madeleine, La Corée, Rivière-Castor, Bonnyville, pour ne citer que les noms qui paraissent sur une carte de l'époque⁴. Si certains de ces endroits ne sont parfois que le nom d'un comptoir de bureau de poste ou d'un seul magasin, néanmoins, ces petits centres desservent une communauté rurale relativement peuplée, mais dispersée sur la plaine. Puisque les colons d'autres langues et cultures ont toujours eu le droit de s'installer dans la région, les Canadiens français ne sont pas isolés des autres groupes ethniques.

Dès le début de la colonisation, les cultivateurs canadiens-français de Saint-Vincent, malgré leur pauvreté, accordent une grande importance aux activités de l'Église et de la paroisse. Les motivations pour la prière sont nombreuses : obtenir des bonnes récoltes, être épargné de la grêle, de la rouille du blé ou du gel précoce, avoir un avenir meilleur, du courage... On fait bénir un échantillon de blé pour mélanger avec le blé de semence, on érige des croix de chemin autour de

³Les différences d'opinion n'existaient pas seulement entre les groupes ethniques et linguistiques, mais aussi à l'intérieur de la francophonie. Les divergences entre un prêtre français et un autre de souche canadienne-française sont examinées par Bernard Wilhelm dans, «Le pot de terre contre le pot de fer : la lutte entre Notre-Dame d'Auvergne et Gravelbourg, dans *À la mesure du pays...*, sous la direction de Jean-Guy Quenneville, Saskatoon, University of Saskatchewan, University of Saskatchewan, 1991, p. 121-132.

⁴*Map of St. Paul Des Metis District, Province of Alberta*, Topographical Surveys Office, 1921. Dans cette région, un nom anglais n'est pas toujours indicatif d'une communauté anglophone: Fort Kent, Cold Lake (Lac-Froid), et Mallaig sont toutes des communautés de langue française.

la paroisse, on enfouit des médailles en terre pour assurer la protection des fermes, on met un rameau béni dans les bâtiments de la ferme⁵.

Ce n'est pas seulement aux yeux des Canadiens français catholiques que le rôle du culte prend de l'ampleur. John Lehr et Yossi Katz, dans leur étude sur le paysage culturel des Prairies canadiennes, précisent que les édifices religieux sont pour les colons des emblèmes qui affichent aux passants l'appartenance spirituelle et l'ethnie de la communauté⁶. Puisque l'habitat dispersé promulgué par le système même des *homesteads*, et les difficultés de transport et de déplacement sont aussi un frein à la socialisation, l'église devient un centre important de convergence. La pratique religieuse, tout en représentant la société et la culture du pays qu'on a quitté, prend un rôle culturel de taille dans ces nouvelles sociétés où les infrastructures socio-culturelles doivent être recréées. L'église est souvent l'unique endroit où il est possible de goûter aux agréments culturels dont on souhaite pouvoir jouir pleinement lorsque la colonisation sera terminée. Dans les parures du clergé, l'or des vases sacrés, la lecture des Évangiles, la musique et le chant sacré, miroite la culture que tous partagent. Dans le contexte primitif qu'ils doivent endurer initialement, l'ensemble prend une grande valeur symbolique, probablement beaucoup plus qu'elle ne l'avait dans leur pays d'origine.

⁵Témoignages Germaine Champagne, Laura Forrend et Germaine Gratton.

⁶John C. Lehr and Yossi Katz. «Ethnicity, Institutions, and the Cultural Landscape of the Canadian Prairie West», *Canadian Ethnic Studies*, XXVI, No. 2, 1984, p. 77.

Alexandre Mahé maintient que «les Canadiens français cherchent d'instinct à se grouper de façon à créer une paroisse à eux et y entretenir un prêtre⁷». C'est une vision de société qui trouve sa source dans les mythes fondateurs de la France : «Les premiers [les colonisateurs français de la région de Trochu] trouvent bon de s'appuyer sur la religion catholique; par raison, par habitude, par instinct; disons plutôt par haute culture générale, ils suivent la méthode des anciens colonisateurs du temps de la royauté⁸». Il est loin d'être le seul à le dire, le clergé canadien-français utilise ce même discours depuis le temps de M^{gr} Taché.

En se rendant à la messe dominicale, les hommes et les femmes peuvent revêtir leur toilette du dimanche et s'éloigner un petit moment du rude train de vie et de l'isolement de leurs fermes. Ils rencontrent leurs voisins, discutent, font des marchés, échangent des services; les célibataires en profitent pour faire la connaissance des jeunes femmes en âge de se marier ou pour se faire inviter à dîner pour un bon repas. C'est aussi l'occasion de s'arrêter au bureau de poste et de passer au magasin, où on sert les clients le dimanche, tout en fermant boutique durant la messe. La sortie dominicale peut durer toute la journée. Souvent, les paroissiens les plus éloignés restent pour les vêpres et sont reçus chez des amis du village ou du voisinage pour le repas du midi. Dans cette socialisation «à la porte de l'église», Alexandre Mahé voit un élément indissociable de la vie du colon canadien-français :

[...] un beau jour sans que l'on s'en soit même aperçu, tant la croissance s'est faite au jour le jour, l'on voit surgir un village, une bourgade, avec église d'abord, école, bureau de poste, magasins, couvent, hôpital et un chemin de fer. Tout cela où

⁷IRFSJUA, Alexandre Mahé, «Quand ils voient leurs prêtres à eux».

⁸*Ibid.*

quelques années auparavant planait seul le grand silence de la solitude absolue. Toutes ces choses considérées un peu comme chimériques, tout au plus réalisables dans un lointain nébuleux, sont devenues possibilités possibles [...] par ces réunions du dimanche à la porte de la petite chapelle de l'église, à l'abri de laquelle, depuis les temps barbares la race française s'est abritée pour assurer sa survivance⁹.

À Saint-Vincent, toutes sortes d'activités sont organisées sous l'égide de la paroisse : écoles, pique-niques, équipes de sports, bibliothèques, troupes de théâtre, organisations pour les jeunes, visites du Père Noël aux petits enfants de la paroisse, bazars, jeux de société. Les paroissiens de Saint-Vincent tiennent à leur église et ils font de leur mieux pour entretenir leur curé, contribuant de leur temps et de leur énergie à la construction des édifices de la paroisse, aux corvées de bois de chauffage et aux travaux d'entretien¹⁰.

Mais la grande pauvreté des colons entraîne des conditions de vie difficiles. Il arrive que les petits enfants n'aient pas les vêtements, ni les chaussures convenables pour sortir durant l'hiver¹¹. De la même source, nous savons que les femmes de la paroisse gardent un attirail de vêtements de circonstance au presbytère pour les petits confirmands et communiant qui arrivent parfois pour les grands événements vêtus en salopette et les pieds nus. Dans son roman *La Forêt*, Georges Bugnet décrit les efforts de l'épouse du colon pour économiser ses propres vêtements pour qu'ils restent présentables. Ce sont des situations fréquentes, et dans de telles conditions, la prière et les activités du culte deviennent encore davantage des sources de consolation et d'espoir pour de

⁹TRFSJUA, Alexandre Mahé, «Quand ils voient leurs prêtres à eux».

¹⁰«Saint-Vincent - la paroisse», *Souvenirs*, pp. 30-51.

¹¹Souvenir d'enfance de Roméo Champagne, père de l'auteur.

nombreux colons. C'est ce qu'écrit Alexandre Mahé à ce sujet, mais il ajoute que les finances sont très importantes aussi :

A ce régime de bagnards comment le courageux finit-il par ne pas succomber? Il se maintient par l'espérance. Espérance de réussir dans son entreprise, espérance d'améliorer son sort, espérance d'être enfin son maître, espérance surtout de pouvoir un jour caresser entre ses doigts... des liasses de dollars¹².

Mais il y a des limites à l'espoir, même avec la Foi, particulièrement lorsque la bourse étriquée ne suffit plus à combler les besoins.

C'est ainsi que certains colons ajoutent au mince revenu de leurs fermes par la vente illégale de spiritueux, trafic qui marche bien en tout temps. Si les plus malins ou les plus chanceux gagnent un peu d'argent, plus d'un se fait arrêter. L'amende est au minimum de cent dollars et généralement plusieurs mois de travaux forcés au pénitencier de Fort Saskatchewan. C'est un coup dur pour le paroissien et ses entreprises. Le journal de Saint-Paul informe, avec beaucoup de tapage, ses lecteurs des saisies, comme celle survenue au village de Saint-Vincent en 1930 : le propriétaire de la salle publique, bien au chaud chez lui, est réveillé de son profond sommeil par les gendarmes qui, sentant la boisson de l'extérieur, défoncent sa porte¹³. Ils découvrent un alambic en pleine production dans la même pièce. Le titre «Moonshine costly, fined 500 Iron Men» annonce une amende de 300 \$ pour la possession de boisson illégale et 200 \$ pour avoir un alambic. La perte du gagne-pain familial de cette façon est un dur coup qui amorce l'effondrement des finances et peut sérieusement miner le bon aboutissement des entreprises familiales, ce qui mène parfois les

¹²IRFSJUA, Alexandre Mahé, «Quand ils voient leurs prêtres à eux».

¹³«Moonshine costly - Fined 500 Iron Men», *St. Paul Journal*, April 30, 1930.

enfants à la porte de l'orphelinat¹⁴. Les journaux, surtout les journaux locaux, comme le *St. Paul Star* ou le *St. Paul Journal* mentionnent les vols de chevaux, de bêtes à cornes, de blé, et autres, tout en publiant les noms des malfrats lorsqu'ils sont condamnés.

Il arrive que parfois, sans bruit, les victimes règlent elles-mêmes les injustices qu'elles subissent. À Saint-Vincent, le propriétaire de la première scierie escroque plusieurs cultivateurs en vendant à d'autres la planche qu'il a sciée pour eux, leur montrant les cendres d'un tas de bran de scie fraîchement brûlé, alléguant un fâcheux incendie¹⁵. Au quatrième coup, finalement les quatre colons comprennent la manoeuvre de leur compatriote qui profite de leur naïveté. Ils se rendent le voir en groupe et, suite à leur bref tête-à-tête, le propriétaire de la scierie quitte subitement la région, après avoir légalement cédé son moulin aux premiers «coopérateurs» de la paroisse! Depuis, on a pris l'habitude d'attribuer la tradition de mouvements coopératifs dans la paroisse à cette entreprise en commun, mais l'histoire de son origine peu banale reste largement inconnue.

En octobre 1917, Alexandre Mahé résume, dans une communication à *L'Union*, l'état de la communauté rurale de Saint-Vincent¹⁶. Il relate les nombreuses activités culturelles de la paroisse et, en cultivateur intéressé, il donne la situation des récoltes de la saison, tout en louant le potentiel agricole de la région. Son reportage fait ressortir un dynamisme local : un individu retourne régler ses affaires en Ontario et ramène sa famille à Saint-Vincent où il vient d'acheter une ferme de

¹⁴Témoignage d'Armand Martin.

¹⁵Témoignage Alphonse Brousseau; «Louis Mercier», *Souvenirs*, p. 321.

¹⁶«Saint-Vincent, Alta.», *L'Union*, 15 octobre 1917.

500 acres. Quelques personnes de Legal sont en train de préparer quatre ou cinq sections de terre à exploiter dans la région de Saint-Vincent pour leurs fils, à leur retour du front: en effet, à titre de compensation pour leur service militaire, le gouvernement canadien leur offre un quart de section de terre. On attend aussi l'arrivée de plusieurs familles de la province de Québec. Saint-Vincent, précise-t-il, est l'endroit idéal pour ceux qui veulent «de belles et bonnes fermes, à raison de 10 \$ l'acre», citant plusieurs exemples :

A deux milles de l'église il y a une ferme de 240 acres bien bâtie, et toute en prairie en vente pour 2500 \$ avec conditions très faciles. A 3 ou 4 milles au sud de l'église plusieurs [sic] fermes sont à vendre pour 1000 \$ à 1500 \$. Plusieurs bons cultivateurs trouveraient place pour une culture mixte bien payante. Le chemin de fer actuellement en construction sera bientôt aux portes de la paroisse St-Vincent. M. Verreau l'inspecteur des chemins est occupé à choisir un chemin central et direct vers Ashmont afin de donner accès au chemin de fer, inutile de dire que les cultivateurs du nord ne seront pas lents à oublier la route du «far Végreville»¹⁷.

Une photo accompagne l'article et montre la nouvelle église encore en construction entourée d'échafaudages. Sur le terrain en face de l'église, une quinzaine de voitures sont stationnées dans tous les sens.

Confiants dans leur avenir, les paroissiens de Saint-Vincent sont en train de se construire une nouvelle église pour remplacer la chapelle de 1908, qui servait aussi de presbytère, et qui n'avait été construite qu'en attente de l'érection d'une église permanente. Devenue beaucoup trop exigüe avec la croissance de la population, chaque propriétaire d'un quart de section devait verser 25 \$ au fonds de construction de la nouvelle église et charrier une charge de planches de la scierie portative de M. Jos Baril, qui exploitait une zone forestière près de Normandeau, au nord de la

¹⁷ *Ibid.*

rivière aux Castors¹⁸. Une lettre de crédit à la banque est préparée, que les paroissiens signent en qualité de garants d'une portion du prêt¹⁹.

La nouvelle église est de 70 pieds de long et 40 de large. Sur la façade, de chaque côté du portique, on construit deux grandes tours carrées : l'une d'elles servira de clocher. Les tours ont deux vitraux, un de face et un de côté. Le portique est surplombé de six vitraux plus petits et d'une fenêtre en oeil-de-boeuf au sommet. De chaque côté, l'église est éclairée par cinq fenêtres en forme d'ogive, avec de bien modestes carreaux de verre coloré²⁰. Dans ce cas, selon la coutume répandue, ce sont des bienfaiteurs de la paroisse qui payent pour les fenêtres et les portes.

La construction de l'église est dirigée par le curé de la paroisse, nul autre que l'abbé J.-A. Ouellette, curé-colonisateur bien connu, entré en fonction à Saint-Vincent en juin 1916²¹. C'est le même homme qui, une dizaine d'années auparavant, a recruté beaucoup des colons originaires de l'Est du Canada et des États-Unis qui se sont installés dans la région. En plus de sa fonction de curé de la paroisse, pour augmenter son revenu, il s'occupe de la paroisse du Lac-la-Biche, à une centaine de kilomètres, où il a aussi pris un *homestead*, ce qui est assez rare pour un membre du

¹⁸APA, 71.220/5845, Fonds oblat, Paroisse de Saint-Vincent, Comptes rendus des syndics de Saint-Vincent, le 6 janvier 1917 et le 28 mars 1920.

¹⁹*Ibid.*

²⁰Chalifoux, *L'historique de la paroisse de Saint-Vincent*, p. 20.

²¹«Saint-Vincent -La paroisse», *Souvenirs*, p. 37.

clergé²². De son triple emploi du temps, qui semble avoir été la source d'une certaine friction, ses paroissiens rapportent qu'il «ne faisait que *homesteader* paroissialement», faisant ainsi allusion à ce qu'ils sont obligés de faire pour se financer tant que leurs fermes ne sont pas rentables - travailler «en dehors»²³. Ses nombreux voyages dans la région donnent à leur curé amplement l'occasion d'observer les difficiles conditions de vie des pionniers «sur le terrain», dans ce pays d'avenir qu'il avait tant vanté à titre d'agent de colonisation. Une trentaine d'années plus tard, Charles Chalifoux, devenu à son tour curé de la paroisse, réfléchissant sur le cas de l'abbé Ouellette, observe :

Parfois cependant, des colons emmenés dans l'Ouest connaissaient des lendemains de noire dépression et lui en voulaient [à Ouellette] de les avoir conduits si loin, où il s'en fallait que les «semailles se fassent toujours en fin avril.» Mais ... les colons étaient rendus à destination : c'était le but visé! D'ailleurs, à cette époque, la mode était de vanter l'Ouest et de faire surgir des avenues «Laurier» n'importe où, pour faire des gros profits dans l'achat et la vente des lots²⁴.

En 1917, les colons de Saint-Vincent n'ont pas encore goûté à la prospérité tant promise, mais malgré les difficultés qu'ils vivent toujours, l'érection de la nouvelle église est le symbole de leur confiance dans l'avenir.

C'est alors que le curé Ouellette a amplement l'occasion de mettre en pratique ses dons de promoteur et d'orateur, ainsi que sa facilité à lever des fonds. La fabrique de la paroisse organise

²²APA. Fonds oblats, 71.220/6429, Émeric Drouin. Notes de recherche pour *Joyau dans la plaine*, «Notes sur feu J. A. Ouellette» par J. A. Normandeau, document des archives du Collège St-Jean, Edmonton.

²³*Souvenirs*, p. 39.

²⁴Chalifoux, *Historique de la paroisse de Saint-Vincent*, p. 19. Il est rare que les semailles se font sans danger de gel avant la fin mai.

des bazars, des parties de cartes, des encans de paniers à «lunch» ou simplement des «patates» inscrites du nom d'une demoiselle de la paroisse: les célibataires, qui ne sont pas tous des «jeunes sans-le-sou», se démènent pour acheter, à de prix faramineux, le droit de dîner avec elle. Durant ces soirées conviviales, il arrive que l'abbé se déguise en diseuse de bonne aventure, et pour cinquante cents, caché derrière un rideau improvisé d'une couverture à cheval, il lit l'horoscope de ses clients. Le curé organise des loteries: il fait rafler une montre «bien ordinaire» donnée par un paroissien, et lève la somme énorme de 700 \$ pour les fonds de construction²⁵. Des groupes de jeunes des écoles des alentours, de Thérien, de Sainte-Lina, du lac Saint-Vincent, s'ajoutent aux écoliers de l'école Arctique du village Saint-Vincent pour animer les soirées paroissiales, chacun leur tour, une fois par mois durant l'automne, et continuer la levée de fonds. Tout le monde contribue comme il peut à l'animation, avec des chansons, du théâtre et d'autres activités. Ceci amorce une tradition qui se perpétue en soirées «familiales» qui seront bien fréquentées dans les années à venir.

Mais la paroisse de Saint-Vincent subit un terrible contretemps en 1918, lorsque la nouvelle église est victime d'un mystérieux incendie. Les travaux de construction y sont suffisamment avancés pour qu'on y célèbre la fête de la Saint-Jean-Baptiste de 1918, ainsi que quelques messes du dimanche et un mariage, même si la finition intérieure n'est pas terminée²⁶. Malheureusement, durant une nuit de juillet, un feu se déclare dans le toit, et la nouvelle église et le vieux presbytère

²⁵*Ibid.*, p. 19.

²⁶Anna Brousseau et Adrien Piquette se marient dans cette église.

sont emportés dans le brasier²⁷. C'est un très gros choc et pendant bien longtemps, on racontera, d'après les ouï-dire, qu'il s'agit d'un incendie criminel²⁸. Des lampes du Saint-Sacrement ont souvent réduites en cendres de belles et grandes églises, et quoiqu'en soit la cause, les assureurs acceptent l'origine accidentelle de l'incendie et accordent à la paroisse une indemnité de 6.000 \$²⁹. Nous supposons qu'une bonne portion de cette somme est destinée à rembourser les dettes occasionnées par la construction de l'église, car la reconstruction ne se fait pas tout de suite.

En attendant, les paroissiens érigent une salle provisoire de 50 pieds de long sur 28 de large, avec une pièce attenante qui sert de presbytère. En février 1919, leur curé, l'abbé Ouellette, quitte la paroisse pour faire du recrutement en Abitibi. Il est remplacé par l'abbé Ovide Desroches. Durant une quinzaine d'années, divers projets de construction sont proposés. On essaie même de reconstruire sur les fondations de l'église brûlée, mais ce projet se solde aussi par un échec. Il faut attendre 1933 avant qu'un projet d'église permanente se réalise.

Une de nos informatrices, jeune femme lors du sinistre, en parlant de cette église de Saint-Vincent où a été célébré son mariage, la surnommait «l'église d'orgueil»³⁰. Elle nous a expliqué l'origine de ce nom évocateur, qui venait d'une rumeur concernant l'église incendiée. Si l'intérieur de celle-

²⁷ «Saint-Vincent - la paroisse», *Souvenirs*, p. 38.

²⁸ Myrtle (Erickson) Miller dans «And more souvenirs», *Souvenirs*, p. 490, soutient qu'un mur de l'église fut arrosé d'essence en plein milieu de la nuit puis que quelqu'un y mit le feu.

²⁹ «Saint-Vincent (St-Paul-des-Métis)», *L'Union*, 15 septembre 1918.

³⁰ Témoignage d'Anna Brousseau-Piquette. Les procès-verbaux des réunions des syndics ne font aucune mention de ces fenêtres et ces portes «non-payées».

ci n'était pas tout à fait fini, les vitraux et des portes de l'église étaient déjà posés et portaient fièrement le nom de leurs donateurs sur une petite plaque en laiton bien en vue, comme c'est la coutume. Certains individus, peut-être plus au courant du financement de l'église que d'autres, et voyant ces plaques brillantes gravées des noms des notables de la paroisse, disaient que l'argent pour ces dons n'était pas rentré dans les caisses avant le feu, et n'y rentra jamais après. Pour les plus cyniques, de cette «ostentation», d'où le nom «l'église d'orgueil», il ne restait dans les cendres que des pièces de verre coloré, fondu dans le brasier, et que les petites filles récupéraient à qui mieux mieux pour jouer à la marelle dans la cour de l'école. L'histoire illustre un peu les rivalités qui existaient dans la région. Il est vrai, que durant les temps durs, il devait être plus difficile pour les paroissiens démunis d'assister à la messe et de garder la tête haute. Tous devaient contribuer à l'entretien du culte et du curé, et il fallait surtout payer pour les places à l'église. Jean Burnet dans *Next Year Country* mentionne le délaissement des églises durant les périodes de crises en Alberta³¹.

L'incendie de 1918 a certainement fait jaser les gens pendant longtemps. Soixante ans plus tard, l'histoire est ravivée avec la publication de l'histoire locale, *Souvenirs*, et une contribution évoquant l'hypothèse d'un incendie criminel³². Plusieurs paroissiens réagissent vivement à cette allégation encore blessante³³. Il y avait quelques-uns qui en voulaient encore à l'abbé Ouellette de les avoir convaincus de se faire colons en Alberta. Mais il y avait aussi eu de sérieux accrochages

³¹Jean Burnet, *Next Year Country*, University of Toronto Press, Toronto, 1951, p. 144-146.

³²Myrtle (Erickson) Miller, «And More Souvenirs», *Souvenirs*, p. 490.

³³Témoignage de Germaine Champagne.

au sujet de la construction de l'église: le comité de paroisse avait refusé les livraisons de planche du moulin à scie d'Henri Baril. Malgré des précisions bien libellées dans le contrat, le syndic avait jugé qu'une grande quantité des planches n'étaient que «de la colle»³⁴. En plus, beaucoup d'énergie avait été dépensée dans le transport en traîneau de cette planche, depuis une quarantaine de kilomètres du chef-lieu de la paroisse.

Après cet incendie, il y a encore des tiraillements de la part des membres des communautés de Bordenave, de Sainte-Lina et de Thérien, plus éloignées de Saint-Vincent, qui suggèrent un emplacement qui serait mieux situé pour eux. La même chose se répète en 1933 alors qu'il est question de construire l'église paroissiale et, comme l'explique le père Chalifoux : «Si, dans les débuts, une seule paroisse avait été fondée au Vieux-Thérien, comme on aurait pu en faire un centre important, tandis qu'en se groupant en trois endroits différents, on divisait les forces³⁵». Il est certain qu'il y avait des adeptes du Vieux-Thérien comme centre régional: qu'Alexandre Mahé achète huit acres à cet endroit vers 1912 en témoigne. Il n'est pas le seul, c'est à cet endroit que Joseph Miville-Déchène vient s'établir en 1919 pour se lancer en politique³⁶. Élu député libéral de la circonscription de Beaver River à l'assemblée législative de la province, il fait ensuite carrière en politique fédérale et est élu député à la Chambre des Communes à Ottawa.

³⁴L'affaire traina longtemps et fut finalement réglée lors d'une visite de l'ancien curé J.-A. Ouellette, comme étant une mésentente à l'intérieur de la famille Baril et Martin. APA, Fonds oblats, paroisse de Saint-Vincent, Chalifoux à Son Excellence, le 16 septembre 1940 et le 21 octobre 1940; témoignage de Germaine Champagne; Chalifoux, *Historique de la paroisse de Saint-Vincent*, p. 20.

³⁵Chalifoux concède diplomatiquement que les plus petites paroisses s'administrent mieux que les grandes. *Historique de la paroisse de Saint-Vincent*, p. 27.

³⁶«Déchène, Joseph Milville, St-Vincent - Thérien. Souvenirs du Juge André Déchène». *Souvenirs*, p. 204-207.

Malgré l'incendie de 1918, les paroissiens croient toujours dans l'avenir de leur communauté. Une délégation est envoyée à Ottawa pour tâcher d'obtenir que le chemin de fer passe par le village³⁷. Confiant, Olivier St-Arnault fait diviser un coin de sa propriété situé au carrefour du village en lots avec des rues et des ruelles: un autre spéculateur achète une bande de terrains à la limite du village³⁸. Dans les années qui suivent, le petit village se dote de deux hôtels, une salle de billards, deux magasins, une «moulange» et une succursale de banque. Des petits artisans et des professionnels s'installent : un barbier, un forgeron, un réparateur d'attelages et un médecin.

Lorsque la première école est établie dans la région immédiate, elle est située à environ un mille à l'est du village. Puisqu'en 1910, cette école se trouve être celle qui est située géographiquement la plus au nord de la zone de colonisation en Alberta, ce sera la boutade du commissaire des écoles de la province qui fait qu'elle prend le nom «Arctic school» (école Arctique). En 1922, l'école est déplacée près de l'église de Saint-Vincent, où est construit un nouveau bâtiment d'école qui comprend deux grandes salles de classe. Le syndic de la paroisse collabore étroitement à ce projet, en faisant le nécessaire pour le transfert du terrain et en prêtant de la planche pour commencer la construction, remboursée lors de la réception d'une grosse commande de planches de la Colombie-Britannique³⁹. Mais avant les années du transport scolaire, en raison des grandes distances et de

³⁷Chalifoux, *Historique de la paroisse de Saint-Vincent*, p. 20-21.

³⁸«Épreuves et progrès», *Souvenirs*, p. 22-24.

³⁹APA, Fonds oblats, 71.220/5845, Paroisse de Saint-Vincent, réunions des syndics, 28 mars 1920; Chalifoux, *Historique*, p. 23.

l'éparpillement de la population, de nombreuses petites écoles s'établissent un peu partout dans la région, chacune étant située à environ quatre milles de l'autre.

L'abbé Charles Okhuysen arrive à Saint-Vincent en 1924, et comme curé de la paroisse adresse plusieurs lettres à M^{gr} Henry J. O'Leary, archevêque de l'archidiocèse d'Edmonton en le priant de faire de son mieux pour influencer qui de droit pour que la voie ferrée tant souhaitée passe par le village⁴⁰. Lorsqu'un tracé plus au nord est choisi, créant sur son passage de nouveaux villages, le projet de village des paroissiens de Saint-Vincent tombe à l'eau. Presque tous les commerçants partent dans l'année qui suit. En 1929, le correspondant Mahé résume la situation :

Voilà 5 ou 6 ans notre village avait un aspect de prospérité et d'avenir [...]: des deux hôtels, l'un a tout vendu y compris ses bâtisses qui y ont été enlevées presque toutes, l'autre à décroché son enseigne et est devenu maison privée; deux magasins ont tour à tour fermé et sont démolis; la salle de billard fermée aussi attend un acquéreur. Cependant nous conservons une bonne école à deux classes; une chapelle convenable; un coquet presbytère; un magasin bien achalandé; un bureau de poste au service parfait. Notre maître de poste, M. Léonce Langevin, est aussi secrétaire trésorier de notre municipalité, et c'est beaucoup à son zèle et à son habileté que la municipalité de Saint-Vincent se doit de se classer parmi les meilleures de l'Alberta⁴¹.

Suite à ces déplacements, le hameau de Saint-Vincent ne changera plus tellement durant les années à venir: de plus en plus, la cohésion de la communauté se réalisera autour de l'église paroissiale, de l'école et des activités communautaires.

⁴⁰ APA, 71.220/5808. Ch. Okhuysen to Your Grace, May 31, 1926; the Catholics of Saint-Vincent to His Grace Archbishop Henry John O'Leary, December 21, 1926; Ch. Okhuysen to Your Grace, March 24, 1927.

⁴¹ Alexandre Mahé, «Saint-Vincent», *La Survivance*, 2 mai 1929.

5.2. L'organisation d'activités communautaires

Après la fin de la Grande Guerre, le chiffre d'affaires des fermiers de la région de Saint-Vincent s'améliore et leurs conditions de vie deviennent moins précaires. Il est maintenant possible pour eux de porter un peu plus d'attention à leurs activités socio-culturelles. De nombreuses activités sociales s'improvisent dans la région, et la communauté cherche à se doter d'une infrastructure culturelle assez précise, comme avoir une petite bibliothèque publique ou des uniformes pour une équipe de baseball. Déjà, les divertissements où socialisent les membres de toutes les ethnies ne manquent pas dans la région, et il n'est pas surprenant que certains pensent à trouver des activités «saines» pour occuper les jeunes de langue française.

Le base-ball est un sport fort apprécié dans la région, mais les hommes forts, les lutteurs et les boxeurs attirent aussi des foules. Les rodéos, ou «stampedes» ou «pow-wows» comme on les appelle localement, sont très fréquentés durant l'été. Aussi, les communautés canadiennes-françaises fêtent souvent la fête nationale de la Saint-Jean-Baptiste; dans la région, c'est l'occasion d'avoir de grands défilés avec des chars allégoriques et un feu de joie. Mais tout au long de l'année, ce sont surtout les bals populaires, les «dances», qui attirent la jeunesse. Certains organisent des soirées payantes dans leur maison, comme l'a fait un musicien célibataire de Saint-Vincent, mais les salles communautaires sont aussi très fréquentées pour les danses⁴².

⁴²Témoignage de René Mahé.

Les journées sont très longues durant l'été dans cette région, et les jeunes n'hésitent pas à partir en bande pour faire six à dix milles à pied après une longue journée de travail pour aller danser, revenant au petit matin pour reprendre le travail quotidien. Le clergé peste contre ces soirées qui ne se terminent plus et où la boisson coule à flots: on est scandalisé d'entendre parler de jeunes filles qui sont retrouvées de temps à autre, à l'aube, en état d'ébriété, endormies dans quelque fossé⁴³.

C'est à cette époque que l'on voit la création des premiers centres de villégiature dans la région, ce qui est très encouragé par des promoteurs locaux, comme Gilbert La Rue, propriétaire du *St. Paul Journal*. À une centaine de kilomètres à l'est de Saint-Paul, le colon d'origine suisse Paul Jean-Richard, arrivé en Alberta vers 1912 et installé au bord du lac Froid, a construit de petits chalets qu'il loue aux touristes qui viennent pour faire de la pêche à la truite⁴⁴. La même chose se passe sur le bord du lac Saint-Vincent, où le dentiste M. E. Froom, venu des États-Unis dès l'ouverture du territoire et ayant acheté l'ancienne terre de James Brady, exploite la plage qui longe la ferme⁴⁵. Le rêve de Froom ne se réalise pas, et ayant conservé sa pratique à Spokane dans l'État de Washington en même temps qu'il s'implante en Alberta, il concède après plus d'une dizaine d'années d'efforts et de va-et-vient que les affaires sont mieux aux États-Unis car, en 1927, il vend sa grosse ferme aux enchères⁴⁶. L'encan attire une grande foule, on compte 286 attelages de

⁴³Témoignage de Germaine Champagne.

⁴⁴Il s'agit du père du peintre René Richard. «Lac Froid», *Le Courrier de l'Ouest*, 12 août 1915.

⁴⁵Témoignage d'Armand Martin, 18 août 1994.

⁴⁶«Wed. March 23, 1927, Auction Sale, M. E. Froom and B. G. Abercrombie, owners, H. Turcotte of St. Vincent, Auctioneer», *St. Paul Journal*, March 10, 1927.

chevaux avec traîneaux, sans inclure les voitures et les piétons; à un moment, 28 équipages de chevaux traversaient sur la glace du lac gelé pour s'y rendre⁴⁷.

Après le départ de Froom, d'autres entrepreneurs s'essayaient dans le domaine des loisirs et construisent une salle de danse au bord du lac Saint-Vincent⁴⁸. On raconte que le curé de la paroisse de Saint-Vincent est mécontent lorsqu'il apprend que les planches pour la construction de cette salle ont été sciées localement, et il reproche aux propriétaires du moulin à scie d'avoir collaboré, même indirectement, à cette entreprise qu'il voit d'un mauvais oeil. Et à ceux-ci de lui répondre qu'ils sont en affaires pour scier du bois, et qu'ils ne sont pas responsables de ce qu'en font leurs clients⁴⁹. Un autre entrepreneur se construit une péniche qu'il amarre le long des plages du lac Saint-Vincent: les beaux jours d'été, des musiciens s'installent à bord pour faire danser les gens sur les plages⁵⁰. D'après le *St. Paul Journal*, durant l'été, des centaines de personnes fréquentent le lac Saint-Vincent chaque jour et il y a foule les fins de semaine⁵¹.

Avec toutes ces activités dans la région, il n'est pas étonnant que lors de la création d'un cercle local de l'ACFA à Saint-Vincent en 1927, le deuxième item à l'agenda soit d'établir une

⁴⁷*St. Paul Journal*, March 31, 1927.

⁴⁸Témoignages d'Armand Martin, d'Alphonse Brousseau et de Germaine Champagne.

⁴⁹Témoignage d'Alphonse Brousseau.

⁵⁰Dans la région, on se souvient vaguement de cette entreprise d'Eugène Champagne et d'autres membres de sa famille, présents sur une photo qui porte la vignette : «Danse sur le Lac St-Vincent/Dance on the lake, musiciens Beaugard, c. 1930», *Du Passé au Présent and Past, St-Paul, St-Edouard, Alberta 1895-1990*, Société du livre historique de St. Paul Historical Society, 1990, p. 201.

⁵¹*St. Paul Journal*, July 12, 1933.

bibliothèque. Pour ce faire, il fallait lever des fonds, mais on ne pensait pas devoir acheter tous les livres; on monterait plutôt une campagne pour demander des dons de livres :

[...] organiser dans la province de Québec une guignolée de livres, en faveur des groupes canadiens-français de l'Ouest et qu'il serait bon de n'être pas pris au dépourvu par le précieux cadeau que nous feront nos amis de l'Est. Maintenant les livres peuvent venir, ils trouveront bon gîte et mains diligentes pour leur trouver une place d'honneur⁵².

Demander des livres de cette façon était pratique courante. Les prix scolaires décernés par le Cercle Jeanne-d'Arc et ensuite par le Concours de français de l'ACFA, étaient tous des livres offerts par des membres de l'élite de la province de Québec, tel un petit livre donné par Olivar Asselin et dédié : «À un petit écolier de l'Alberta, avec mes affectueux souhaits de succès, Montréal, 19 juin 1934⁵³».

Tout en préparant leur campagne de demande de livres pour leur bibliothèque, les membres du tout nouveau cercle de l'ACFA de Saint-Vincent, afin de lever des fonds supplémentaires, organisent une soirée récréative pour le mois d'août, soirée qui aura lieu dans la salle publique au village⁵⁴. Ils s'arrangent pour la faire coïncider avec le tournoi de base-ball du pique-nique annuel de la paroisse. Normalement, chaque communauté dans la région avait son pique-nique annuel qui était fréquenté par la grande communauté et qui permettait de financer quelques petites oeuvres de la paroisse : chaque paroisse choisissait son dimanche tour à tour pour éviter les dédoublements

⁵²Corr. [Alexandre Mahé], Saint-Vincent, *L'Union*, 5 mars 1927.

⁵³Claude Mélançon, *Nos animaux chez eux*, illustrations de L. Durand, Au Moulin des Lettres, Québec, 1934. Offert à l'auteure par Marguerite (Mercier) Irwin de Saint-Vincent, de ce qui reste de la bibliothèque paroissiale qui était située dans la maison familiale Mercier.

⁵⁴«St-Vincent», *L'Union*, 18 août 1927

et faisait la promotion de l'événement. Un kiosque vendait des sandwichs, des breuvages et des desserts, parfois, un souper avait lieu en soirée. Chaque famille apportait des plats préparés et des billets étaient vendus au bénéfice de la paroisse. Le tout se terminait parfois par une soirée.

Il faut comprendre que le base-ball est alors un sport très populaire dans cette région où les terrains plats et bien drainés abondent. Durant la belle saison, il est possible de jouer très tard le soir, en raison de la longueur des journées au nord du 54^e parallèle. En 1927, le *St. Paul Journal* donne beaucoup plus de nouvelles régionales que *L'Union* ou *La Survivance*, et ses lecteurs peuvent suivre de près les activités locales des équipes de balle. Durant cet été, quelques poèmes en anglais, contributions d'amateurs locaux, dans le style de W. H. Drummond, paraissent dans ses pages. Très populaires à l'époque, les poèmes de Drummond sont connus dans la littérature canadienne-anglaise pour leur imitation du jargon anglais des paysans canadiens-français des Cantons de l'Est, si bien qu'ils se trouvent dans les textes scolaires de l'époque. Dans les poèmes du *St. Paul Journal*, les poètes locaux louent les talents respectifs de leur équipe, de leurs joueurs préférés, ou critiquent l'arbitre. Nous citons quelques vers typiques :

Just tree week ago today/We have a big ball game.
 De Therien boy dey go away/Dey have a great big name.
 But to day St. Vincent win./Dey beat d railroad guy
 D'way dey pound him tis a sin/Now de Therien bunch day cry [...]⁵⁵.

Les lecteurs du journal semblent s'en amuser, puisque le rédacteur continue de publier des poèmes semblable de semaine en semaine.

⁵⁵«Therien», *St. Paul Journal*, July 27, 1927.

La semaine après la parution de ce premier poème, un instituteur aux tendances didactiques et à la plume pas mal pédantesque, se plaint au rédacteur du journal des «méthodes peu artistiques» [...] «du barde des lourdauds⁵⁶». Dans le numéro suivant, à la même rubrique, un deuxième lecteur s'y prend un peu plus diplomatiquement pour exprimer sa critique. Disant apprécier l'effort du poète d'imiter Drummond, il note que, d'après lui, des écrits de ce genre «amusent des anglais [sic][...] à nos dépens»⁵⁷. Pourquoi pas, propose-t-il, versifier en français? [*Le St. Paul Journal* n'utilise pas les caractères typographiques français.] Rien de mieux, écrit-t-il :

pour parler a de bons canadiens-français de St. Vincent et d'alentour, ses memes auteurs peuvent mieux employer leur gout de la rime a nous donner de bons vers francais sur le meme sujet et y mettre peut-etre plus d'esprit de bon aloi. Et le *Journal*, nous le savons aussi, ne demanderait pas mieux que de publier du bon francais, a condition qu'on lui en donne⁵⁸.

Le style est tout à fait celui d'Alexandre Mahé, mais il est impossible de le confirmer. Ses lettres tendent à être longues, et, dans ce cas, le rédacteur exprime ses regrets de ne pas pouvoir publier ce si intéressant article en entier. En dépit des assurances de cet auteur anonyme de l'ardent désir de la rédaction de publier en français, les articles dans cette langue se font rares dans le *St. Paul Journal*. Par contre, les contributions de poèmes au sujet du base-ball, du même style et toujours en anglais, se succèdent, tandis que la fièvre du base-ball monte dans la région tout au long de l'été de 1927. Aucun poème en français n'est publié.

⁵⁶Allen A. Blais, Bordenave, Alta., «Tribune Libre», *St. Paul Journal*, August 4, 1927.

⁵⁷«Cher monsieur Blais», *St. Paul Journal*, August 18, 1927.

⁵⁸*Ibid.*

On encourage ce bon enthousiasme pour le sport avec un peu de publicité. Le 7 août, une grande annonce en anglais est publiée à la «une» du *St. Paul Journal* pour le pique-nique de Saint-Vincent. Ce qui est extraordinaire c'est que la première annonce est suivie d'un deuxième avis, encadré et en français, et presque aussi large que l'annonce principale, précisant que ce pique-nique «n'est **pas** au profit de l'Église⁵⁹» (en gras dans le texte original). Aucune explication supplémentaire n'est ajoutée.

Le grand jour arrivé, le tournoi de «balle au camp» réunit des équipes de joueurs de Saint-Paul, de Saint-Vincent et de Thérien (il est probable que les équipes des communautés voisines, Glendon, Sainte-Lina et Flat Lake, participent aussi). On compte une centaine de voitures venues des environs, et on imagine facilement une foule de plus de 400 spectateurs. L'équipe de Saint-Paul remporte haut la main le premier prix de quinze dollars, tandis que le deuxième prix, de dix dollars, est chaudement contesté et finalement remporté par l'équipe de Saint-Vincent, au compte de 8 à 6, contre l'équipe rivale de Thérien. Une photo de cette équipe de Saint-Vincent montre 17 gaillards souriants, presque tous en tenue ordinaire⁶⁰. L'un tient le bâton de base-ball, mais seul le lanceur est vêtu d'un uniforme et porte la casquette caractéristique du sport, la balle dans une main et le gant à l'autre. À son côté est le receveur, revêtu de son grand plastron bourrelé, avec un gant rond à la main.

⁵⁹*St. Paul Journal*, August 4, 1927.

⁶⁰«Clubs sportifs/Sports Clubs». *Souvenirs*, p. 486 (voir annexe de photos).

Durant l'après-midi du tournoi de Saint-Vincent, des jeunes filles de la paroisse vendent à la fois des boutonniers pour recueillir des fonds pour la bibliothèque et des billets pour la soirée. Une pièce de théâtre a été montée sous la direction de Rose-Marie Gervais, institutrice, habile musicienne et boute-en-train de la paroisse⁶¹. Alexandre Mahé signale que «[r]ien n'avait été négligé pour faire de cette première séance un succès. Quelques affiches postées en bonne place, et le doute même de ceux qui craignaient ou souhaitaient un échec assurèrent une salle comble à déborder⁶².» La salle Mailloux est bondée pour la pièce de théâtre, au point que plusieurs spectateurs doivent passer la veillée debout, faute de place. Les organisateurs s'en excusent sincèrement et, promettent de faire mieux la prochaine fois.

On présente une pièce de théâtre *Félix et ses pommes de terre* d'Henri Ghéon, un auteur belge spécialisé en oeuvres de théâtre chrétien et très connu dans les milieux catholiques de l'époque. Jouée par des comédiens locaux, elle amuse bien l'assemblée. On sait par ailleurs qu'Alexandre Mahé admire les oeuvres de Ghéon et, dans ce cas, il note comment ce dramaturge «réussi[t] à créer le théâtre chrétien, en mêlant, comme il se mêle dans la vie journalière de chacun, le surnaturel et le naturel, et à faire ainsi du théâtre un lieu de saine et de moralisante distraction⁶³».

Une soirée de variétés suit la pièce, «une véritable fête canadienne-française, entremêlée de

⁶¹Témoignages de Germaine Champagne et de Laura Forrend: la famille Gervais était venue de Warren, Ontario, en 1908. Ils s'installent d'abord à Edmonton, et David Gervais livre des marchandises en gros au village de Athabasca Landing, terminus du Grand Nord canadien, pour le compte d'un marchand de la ville. La famille vient s'établir à Saint-Vincent en 1911. Gervais a alors 51 ans. La première croix de chemin de la paroisse est érigée sur leur propriété. Edna Gervais Tremblay, «David Gervais», *Souvenirs*, p. 228-229.

⁶²*L'Union*, 18 août 1927.

⁶³*Ibid.*

chants, de comédie, de déclamations et de discours pratiques et de vérités qui ne furent ménagées à personne⁶⁴.» Le correspondant cite le texte de la chanson à timbre sur l'air de «À la claire fontaine» chantée pour l'occasion :

Entendez-vous nos chansons canadiennes
 Du vieux Québec, le joyeux souvenir :
 L'espoir au coeur, et quoi qu'il advienne,
 A la race, tous nous devons tenir.
 Compte sur nous, langue de France :
 Pour toi, toujours prêts à servir,
 Nous te vouons notre vaillance,
 Tu le veux, il nous faut tenir⁶⁵.

L'auteur du texte de la chanson n'est pas nommé. Il est possible que ce soit Alexandre Mahé, qui publie un autre texte du même genre quelques années plus tard, mais rien ne le confirme⁶⁶. Les sentiments qui y sont exprimés sont fort répandus dans la communauté.

Tel que mentionné, tous ne s'attendent pas à la réussite de la soirée et il y a une «fausse note». Le correspondant y fait allusion en terminant : «Beaucoup ont trouvé regrettable que notre curé n'ait pu rehausser de sa présence cette fête de famille [...]»⁶⁷. Normalement, le curé était toujours présent aux activités de la paroisse, mais il semble que, comme le dit le cliché, l'abbé Charles Okhuysen brillait par son absence. Aucune explication supplémentaire n'est donnée, et ceci soulève la question : le curé aurait-il été froissé que le petit revenu annuel qui était traditionnellement versé à la paroisse ne lui ait pas été attribué?

⁶⁴*Ibid.*

⁶⁵*Ibid.*

⁶⁶Isidore Cassemottes, «Une belle Survivance». *La Survivance*, 26 mai 1937.

⁶⁷*Ibid.*

Le besoin de publier le deuxième avis dans le *St. Paul Journal* était sans doute le résultat de remous quelque part. Mais il semble clair que les paroissiens jugent que d'autres activités dans leur communauté sont aussi méritoires que celles de l'Église, que cela plaise ou non au curé de la paroisse. Dans une communication à ce sujet, Alexandre Mahé mentionne que les fonds recueillis sont destinés à l'équipe de base-ball de Saint-Vincent :

Ces joutes, tout en plaisant beaucoup au public, offrent l'avantage de procurer aux jeunes gens une distraction saine et agréable. Et si l'on a soin, une fois en passant, d'y mettre une discrète publicité, elle peuvent, en outre procurer au club quelques ressources qui lui permettent de donner à chacun de ses membres une tenue et un équipement qui contribueront hautement à donner à chaque joueur une personnalité qui assurera une plus grande homogénéité, plus d'allant et plus d'entrain à toute l'équipe; de façon à mettre toujours de la beauté dans l'effort. C'est la condition primordiale du succès⁶⁸.

Entre-temps, la campagne de lettres aux bienfaiteurs du Québec est lancée et, comme prévu, les dons de livres arrivent. La communauté réussit à constituer une petite bibliothèque de plusieurs centaines de titres, en y ajoutant des livres faisant partie de collections personnelles et en reliant des livres en mauvais état. La communauté voisine de Saint-Paul avait une bibliothèque située dans sa salle paroissiale depuis 1925⁶⁹. À Saint-Vincent, la salle Mailloux est une salle privée qui sert pour toutes sortes d'occasions et n'est pas convenable. Le spacieux presbytère construit en 1926 à Saint-Vincent est la propriété de l'évêque, et aucun espace dans ce bâtiment n'est offert aux paroissiens pour cet usage. Mais on se débrouille; la bibliothèque est logée dans la résidence Mercier, au village, et Rose-Anna Mercier en est la bibliothécaire⁷⁰.

⁶⁸«St-Vincent», correspondant [Alexandre Mahé], *L'Union*, 18 août 1927.

⁶⁹Drouin, *Joyau dans la Plaine*, p. 347.

⁷⁰Témoignage de Germaine Champagne.

Dans cette communauté rurale du Nord-Est de l'Alberta, vingt ans après leur arrivée, les résidents sont heureux d'entretenir le culte et ils font tout ce qu'ils peuvent pour aider à la construction des bâtiments de la paroisse. Mais ils veulent aussi assurer que des activités saines étaient à la disposition de leurs jeunes. Que cela soit de l'équipement pour une équipe de sport ou des livres pour une bibliothèque, ce sont des causes qui valent l'effort de lever des fonds. S'il arrive que certaines personnes ne soient pas d'accord, la majorité de la communauté se rallie à l'effort commun, que cela plaise ou déplaise à qui que ce soit.

Chapitre VI

Témoign de sa communauté

1927-1937

En mettant sa plume au service de sa communauté, Alexandre Mahé est son très fidèle porte-parole, et ses écrits sont un témoignage des aspirations de ses compatriotes canadiens-français. Par les articles qu'il adresse à *L'Union* en 1927 et en 1928, en qualité de secrétaire du tout nouvellement créé cercle local de l'Association canadienne-française de l'Alberta [ACFA] à Saint-Vincent, il démontre à quel point les membres de cette communauté rurale accueillent avec enthousiasme l'établissement d'une organisation provinciale pour protéger les droits des Canadiens français de l'Alberta. En examinant les autres sujets abordés dans les articles d'Alexandre Mahé en capacité de correspondant de la paroisse de Saint-Vincent, ou sous son propre nom ou encore sous son nom de plume, jusqu'à la fin des années 30, il est possible de mieux comprendre les objectifs «au ras du sol» de la francophonie albertaine en milieu rural durant ces années de crise. Rares sont les écrits de langue française dans l'Ouest canadien qui peuvent nous en dire autant.

6.1. Du regroupement provincial au regroupement local

L'ACFA est créée en décembre 1925 dans le but de protéger la langue et la culture des Canadiens français de l'Alberta et pour assurer l'enseignement du français dans les écoles albertaines¹. E. J. Hart attribue sa création à trois causes principales : le besoin d'un organisme pour remplacer des groupes comme la Société Saint-Jean-Baptiste qui s'essoufflent, la nécessité que les laïcs francophones se défendent en face de l'opposition croissante de l'Église catholique anglophone qui ne voit dans l'aspect français du culte qu'une division des forces et le désir de créer une organisation qui peut travailler à la cause commune du français malgré les divergences politiques². L'organisation est née de divers regroupements, entre autres la Société du parler français, fondée en mai 1912, et le cercle dramatique Jeanne d'Arc, fondé en mars 1913³. En 1918, le cercle Jeanne d'Arc ajoute à ses activités un volet musical et un concours de français pour la population étudiante albertaine. Si Edmonton est l'endroit central où se rencontrent ces associations, les membres, en particulier ceux de la Société du parler français, viennent d'un peu partout dans la province et on trouve des cercles dans les communautés suivantes : Saint-Paul, Saint-Vincent, Legal, Lamoureux, Brosseau, Beaumont, Villeneuve et Morinville⁴. La guerre de 1914-1918 avait nuit aux premiers efforts de regroupement, mais l'idée de créer une organisation vraiment

¹Gratien Allaire, «Pour la survivance : l'Association canadienne-française de l'Alberta», *Les outils de la francophonie*, Vancouver/Winnipeg, Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, 1988, p. 74-78; «Le rapport à l'«autre», l'évolution de la francophonie de l'Ouest», p. 28.

²E. J. Hart, *Ambitions et réalités*, p. 112-113.

³Papen, *Georges Bugnet*, p. 105-112.

⁴Éloi Degrace, *Index du Courrier de l'Ouest 1905-1916*, (L'auteur), Edmonton, 1980, p. 113-114.

provinciale fait son chemin, faisant des remous chez les Chevaliers de Colomb du cercle La Vérendrye d'Edmonton, qui se perçoivent plus ou moins comme les chefs des Canadiens français de l'Alberta⁵.

En 1925, Laudas Joly, député élu des Fermiers unis de l'Alberta (UFA) pour la circonscription de Saint-Paul à l'assemblée législative de l'Alberta, obtient, à la demande de l'honorable Perrin Baker ministre de l'Instruction publique de cette province, le droit de créer un comité qui développera un programme de français dans les écoles albertaines⁶. Depuis 1892, des règlements concernant l'enseignement du français sont en vigueur, notamment l'ordonnance No. 22, articles 83 et 84 des Territoires-du-Nord-Ouest, qui donne droit aux enfants de langue française d'avoir leurs deux premières années d'enseignement en français et d'apprendre l'anglais oral à la discrétion de leur professeur⁷. La loi de 1925 enchâsse ces droits dans la section 184 du «School Act» de la province de l'Alberta, en ajoutant que pour la troisième année de scolarisation et les années subséquentes les enfants auront droit à une heure d'étude en français par jour. La condition que donne le gouvernement provincial pour ce programme de français est que les Canadiens français établissent une organisation qui s'occupera de l'embauche des professeurs et du bon fonctionnement du programme. Aidé de Laudas Joly, le Cercle Jeanne d'Arc convoque la population française en

⁵Papen, *Georges Bugnet*, p. 105-106.

⁶*Ibid.*

⁷Yvette T. M. Mahé, *School Districts Established by French-Speaking Settlers in Alberta: 1885-1939*, volume I. Identification of Bilingual School Districts, (L'auteur), Edmonton p. 10, ref. 2.

décembre 1925, et l'ACFA est fondée: un congrès a lieu en juillet 1926 durant lequel le premier comité exécutif est élu.

L'Union est alors le seul journal de langue française en Alberta, et publie gratuitement toutes les nouvelles et les annonces de la jeune organisation provinciale, l'ACFA. Son propriétaire, Pierre Féguenne, vient à refuser d'accorder autant de place dans les pages de son journal à du matériel qu'il aurait préféré payant. Le conflit mène à l'établissement d'un hebdomadaire rival, *La Survivance*, malgré les protestations de Féguenne qui trouve cette concurrence déloyale⁸. Deux journaux de langue française ne peuvent pas survivre en Alberta, et malgré ses dix ans de service, *L'Union* coule, et en 1929, Féguenne vend ses presses à l'ACFA. Durant les années suivantes, *La Survivance* sera fortement appuyée financièrement par les Oblats, ce qui contribue à sa continuité: sept des onze rédacteurs sont membres de cette congrégation durant les cinquante premières années de parution du journal⁹. Le journal devient *Le Franco albertain* en 1967 et enfin, *Le Franco*.

Depuis ses débuts en 1925, le mouvement de l'ACFA prend de l'ampleur. Dans les années qui suivent, les cercles locaux sur lesquels est basée l'organisation provinciale, se créent dans les communautés francophones de l'Alberta. La première réunion publique du cercle local de l'ACFA

⁸Alice Trottier, «Les débuts du journal *La Survivance*», *Aspects du passé franco-albertain*, (dir. A. Trottier, K. J. Munro, G. Allaire), histoire franco-albertaine, 1, p. 113-121.

⁹Trottier, «Les Débuts de *La Survivance*», p. 121.

de Saint-Vincent a lieu en février 1927, et malgré le mauvais temps, l'assistance est nombreuse¹⁰. Alexandre Mahé devient secrétaire, et dans la communication qui est publiée dans *L'Union*, il rapporte que plusieurs sujets sont discutés «avec courtoisie, sans exclure l'animation et la jovialité», mais ne développe que deux de ces aspects. Un voyageur de la première «Survivance» est mécontent de la perspective négative que rapportent des journaux du Québec, qui présentent la situation scolaire en Alberta comme désespérée ou fortement compromise. En deuxième lieu, une dame propose l'établissement d'une bibliothèque, sujet que nous avons déjà examiné dans le chapitre précédent.

Ce n'est pas la première fois que le sujet de la publicité négative est abordé dans *l'Union*: Georges Bugnet, son rédacteur, avait souvent dénoncé le «provincialisme québécois» dans ses éditoriaux¹¹. Le bât blesse à Saint-Vincent aussi, et le correspondant résume ce qu'en pensent les membres du cercle local :

Il serait peut-être inutile de dire à ces pessimistes informateurs à court de copie que notre situation scolaire, sans être idéale, est cependant en bonne voie d'amélioration. Et pour que cette amélioration soit durable, nous avons notre Association, l'A.C.F.A. qui fait un travail intelligent et soutenu. Que ces pessimistes de malheur, se donnent donc la peine de venir nous voir, et ils verront si nous sommes en position désespérée¹².

La peur est une bien mauvaise conseillère, poursuit-il, et les voyageurs qui étaient du nombre des récentes excursions au Québec sont la preuve que la situation est très bonne en Alberta. Un de ces

¹⁰«St-Vincent», *L'Union*, 5 mars 1927.

¹¹Papen, *Georges Bugnet*, p. 110.

¹²«St-Vincent», *L'Union*, 5 mars 1927.

voyageurs avait même convaincu son frère et son beau-frère de revenir avec lui et de s'installer dans la région.

Aucun plan n'est précisé par le Cercle local de l'ACFA pour rectifier la situation de cette publicité négative venant d'au loin, mais on s'aperçoit que le secrétaire donne énormément de renseignements sur les bonnes occasions à saisir en ce qui concerne les terres à prendre dans les alentours. Leurs moyens sont limités, et outre les voyages annuels, la presse est pour eux la meilleure façon de faire connaître les possibilités de leur région aux colons potentiels.

Les «Pèlerinages de la Survivance» étaient, depuis 1925, des voyages organisés sous les auspices de l'Association catholique franco-canadienne de la Saskatchewan, et du Canadien National qui offrait un tarif spécial aux voyageurs pour le temps des Fêtes¹³. Dès le premier voyage, ouvert à tous, des promoteurs et des représentants canadiens-français des autres provinces des Prairies se joignent au groupe de la Saskatchewan et sont accueillis dans les villes principales du Québec pour de grandes réceptions, car officiellement, le but principal du voyage est la promotion des Prairies par sa population francophone¹⁴. En 1926, 300 voyageurs des Prairies profitent du prix de rabais pour séjourner au Québec. Le rédacteur de *L'Union*, Georges Bugnet, et d'autres membres de l'élite franco-albertaine sont de ce voyage¹⁵. Les excursions de 1925 et de 1926 sont

¹³Joseph Mailloux, forgeron à Saint-Vincent, participe au premier des voyages de «la Survivance» qui part le 18 décembre 1925 pour le Québec. *St. Paul Journal*, 24 décembre 1925.

¹⁴Rodolphe Laplante, «Au foyer de la race», *La Survivance*, 23 novembre 1928.

¹⁵Jean Papen. *Georges Bugnet*, p. 107.

de grande envergure : un banquet est offert aux voyageurs au château Frontenac, où ils ont l'occasion de rencontrer des politiciens, des dignitaires et des membres de la presse. M^{gr} Camille Roy, recteur de l'Université Laval, s'adresse aux «pèlerins» lors des banquets de ces deux années. ceux qui «viennent du pays des grands horizons, des grandes cultures, et des grandes espérances» pour accomplir leur «pèlerinage de fidélité française»¹⁶.

Le voyage devient presque une tradition, et pour ceux d'origine québécoise, c'est l'occasion souhaitée pour rendre visite à la parenté à frais réduits, et en même temps de faire connaître les opportunités de leur région à leurs amis et aux membres de leur famille. En décembre 1927, 400 Canadiens français montent dans 13 wagons du CN pour le troisième voyage annuel vers l'Est: 60 des passagers viennent de la région de Saint-Paul¹⁷. Le correspondant de Saint-Vincent remarque que des paroissiens sont du voyage à la fin de 1928 : «Nos voyageurs de la Survivance, M. et Mme André Brousseau, M. et Mme Georges Langevin se sont rendus au pays de Québec qu'ils n'avaient pas revu depuis une vingtaine d'années. [...] ils comptent séjourner là-bas deux ou trois mois¹⁸.»

Les rubriques du correspondant de Saint-Vincent à *L'Union* ne sont pas tellement fréquentes, mais puisque les exemplaires des numéros entre 1920 et 1927 manquent, il est difficile de vraiment

¹⁶Camille Roy, «L'apostolat de notre race dans l'Ouest», *Études et croquis*, Éditions Émile Robitaille, Québec, deuxième édition, 1936, p. 168-176; «Aux Pèlerins de la Survivance franco-canadienne», *Ibid.*, p. 192-202.

¹⁷*St. Paul Journal*, December 22, 1927.

¹⁸Corr., «Saint-Vincent», *La Survivance*, 10 janvier 1929.

juger si cela fut le cas. En 1927, trois de ses contributions paraissent dans les pages de *L'Union*: chacune mentionne le cercle local de l'ACFA de Saint-Vincent. Au début du mois d'août, l'article rappelle la soirée de théâtre à venir organisée par le cercle de l'ACFA pour lever des fonds pour la bibliothèque et décrit une veillée surprise survenue à l'improviste à l'occasion de l'anniversaire du marchand général du village de Saint-Vincent, Gaudias Tardif¹⁹. Soirée bien agréable, que les musiciens et les chanteurs locaux enjolivent de chansons et d'airs traditionnels. Quelques anciens exécutent des gigues canadiennes, que «les jeunes tentèrent d'imiter, mais le pas de gigue ne leur advenait pas du tout»²⁰.

Au cours de cette veillée, Tardif invite son ami Mahé à leur faire un petit discours sur un sujet de son choix. Grand amateur du folklore, il les oblige, et leur raconte l'origine de la légende canadienne des lutins. Tout en leur avouant que son histoire n'a «rien d'authentique», il leur explique pourquoi les chevaux sont de temps à autre blancs d'écume le matin dans l'écurie, et «pourquoi la crinière des chevaux se trouve parfois embrouillée d'une façon inextricable par les invisibles lutins [...] [ce qui parut] surprendre agréablement l'assistance»²¹. Si on a l'impression que son auditoire croit à l'existence des lutins, il y a lieu de se demander si le conteur n'y croit pas lorsqu'il écrit : «il est à peu près certain que les lutins ont existé dans la période préhistorique, à la grande joie d'abord de nos arrière-ancêtres les Gaulois qui les massacrèrent sans pitié [...]»²².

¹⁹Correspondant [Alexandre Mahé], «St-Vincent», *L'Union*, 4 août 1927.

²⁰*Ibid.*

²¹*Ibid.*

²²*Ibid.*

Bien sûr, les Bretons appellent ces lutins des «korrigans», et les enfants d'Alexandre Mahé le savent, mais ceci n'est pas mentionné dans l'article²³.

En 1927, *L'Union* publie des reportages sur des concours de jeu de dames, une activité qui est bien suivie dans plusieurs régions francophones de la province. Le champion «damiste» est René Bruneau de Saint-Vincent qui lance des défis qui sont relevés à 200 kilomètres à la ronde: plusieurs comptes-rendus des joutes sont publiés²⁴. D'autres activités sont aussi dignes de mention dans le journal. En mai 1928, sous le parrainage de l'ACFA et d'autres organismes culturels de l'Ouest et d'ailleurs au Canada, les Franco-Albertains reçoivent la visite des chanteurs itinérants français, Armand et France Ariel-Duprat. C'est au moins la deuxième fois que le couple fait une tournée dans les Prairies, et les auditeurs albertains sont heureux de les réentendre²⁵. Le trio français d'Albert Larrieu, dont France Ariel avait été membre, et qui se spécialisait dans le répertoire de Théodore Botrel et la chanson française, était venu en tournée pour la première fois au Canada en 1917. Il revint à plusieurs occasions pour se rendre dans l'Ouest²⁶. Les Duprat utilisent la même formule que Botrel ou Larrieu pour leurs spectacles, portant le costume

²³Témoignage de Germaine Champagne.

²⁴En 1927, *L'Union* a plusieurs articles au sujet du champion «damiste» René Bruneau de Saint-Vincent, dont nous en avons pris note : 31 mars, 28 avril, 30 juin, 27 août.

²⁵«La tournée Duprat», *L'Union*, 24 mai 1928.

²⁶Germaine Champagne se souvient de leurs visites. Roger Motut mentionne aussi le passage de la troupe Larrieu dans «Le passé tel que je l'ai connu en Saskatchewan». *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*, 3, CEFCO, Centre d'Études Bilingues, Université de Régina, 1983, p. 15. Les chansons de Larrieu figureront dans le répertoire canadien-français, publiées, entre autres, dans la série de Paul-Émile Gadbois, *La Bonne Chanson*. Le récit du premier voyage de France Ariel fut publié, mais ne concerne que l'est du continent : *Canadiens et Américains chez eux - journal, lettres, impressions d'une artiste française*, Granger Frères, Ltée, Montréal, 1920.

traditionnel des régions de France d'où viennent les chansons qu'ils chantent. Ils chantent ainsi des chansons populaires, comme «La Paimpolaise» de Botrel ou «Les crêpes» de Larrieu, des compositions dans le genre traditionnel²⁷. Le chanteur de folklore Charles Marchand [1890-1930], le premier professionnel dans la chanson canadienne d'expression française, fit aussi plusieurs tournées dans l'Ouest, d'où il rapporta, nous informe M^{re} Maurice Baudoux «une collection de deux à trois cents chansons qu'il n'avait jamais entendues au Québec ou en Nouvelle-Angleterre²⁸.» Localement, on retrouve aussi des individus de grande culture, comme le couple Sabourin de Bonnyville qui se produit de temps à autre en spectacle de chant classique²⁹. Mme Sabourin est une mezzo-soprano talentueuse et son époux, le docteur Sabourin, l'accompagne: ils présentent du Mozart, Donizetti, Rossini, Gounod, ainsi que d'autres chansons populaires du répertoire classique, au grand plaisir de leur auditoire. Parfois leurs enfants chantent avec eux.

Au mois d'août 1928, les artistes Duprat sont accueillis dans la salle Mailloux à Saint-Vincent. La salle est remplie de spectateurs enthousiastes, malgré une grêle dévastatrice le jour même. Le compte rendu d'Alexandre Mahé témoigne de l'appréciation pour ces chanteurs «dont enfants et grandes personnes demandaient déjà quand ils reviendraient» :

²⁷ Germaine Champagne nous a souvent parlé des spectacles des Duprat et de la troupe Larrieu; elle connaît bien les chansons de Botrel et de Larrieu et elle nous a chanté «Les crêpes». René Mahé nous a aussi chanté «La Paimpolaise», chanson populaire à l'époque.

²⁸ M^{re} Maurice Baudoux, «Le fait français dans l'Ouest», *Le Canada Français*, vol. XXXI, n° 8, avril 1944, p. 626; Gilles Potvin, «Charles Marchand», *Encyclopédie de la musique au Canada*, Tome II : G-O, directeurs, Helmut Kallmann, Gilles Potvin, Kenneth Winters, deuxième édition, dir., Helmut Kallmann et Gilles Potvin, Fides, 1993, p. 2033-2034.

²⁹ *St. Paul Journal*, December 4, 1936.

Ces joyeux troubadours de France ont su, comme par le passé, nous égayer avec leur programme varié, à la portée des spectateurs qui, tout yeux et tout oreilles, se trouvent habilement transportés dans quelques provinces de France, que l'on aime, au Canada. Il serait banal de faire l'éloge de ces artistes qui nous reviennent avec un programme nouveau. Nous arrivons à les comprendre de mieux en mieux et, tout naturellement, nous sommes portés à croire que le progrès qu'ils nous font faire est un progrès qu'ils font eux-mêmes dans l'art de nous charmer et nous amuser³⁰.

À cause de la tempête, ni le président du cercle paroissial de l'ACFA, Adrien Piquette, ni le vice-président, Joseph Viel, ne peuvent assister à la soirée. Le curé de la paroisse l'abbé Charles Okhuysen est, encore une fois, absent. Le secrétaire du cercle présente le spectacle en leur nom, et son compte rendu de la soirée explique l'absence des dignitaires locaux :

Nous avons regretté l'absence de notre curé à cette charmante fête de famille française. Mais, par suite d'une fâcheuse coïncidence, la tournée Duprat et la visite de Monseigneur l'Archevêque se trouvaient à quelques jours d'intervalle seulement, alors absorbé par la préparation des enfants à la première communion et à la confirmation, il se trouvait dans l'impossibilité absolue de veiller tard. Le président de notre cercle paroissial de l'A.C.F.A. était aussi absent. Mais sur la ferme, nul n'est maître de soi : un dérangement, un incident, un accident qui survient, au dernier moment, dérange parfois les plans les mieux arrêtés³¹.

La grêle fait des ravages entre Saint-Vincent et Thérien, endommageant sérieusement de nombreuses récoltes, dont celles du président et de d'autres, mais le correspondant conserve son objectivité professionnelle et ne mentionne pas les dommages à sa propriété.

Ce fut à l'occasion d'une soudaine et bruyante tempête électrique, alors que des vents déchaînés lançaient des torrents de pluie par l'ouverture d'une porte-fenêtre sur le coup bloquée, que le souvenir de cet orage de l'été 1928 revint à la mémoire de Germaine Champagne, qui nous raconta

³⁰ Correspondant [Alexandre Mahé], «Saint-Vincent. La visite des Duprat», *L'Union*, jeudi 30 août 1928.

³¹ *Ibid.*

ce souvenir de son enfance³². C'était aussi une journée chaude et tranquille sur la prairie albertaine, lorsque au début de l'après-midi, l'orage de grêle extrêmement violent s'abat sur la ferme Mahé. Les détonations assourdissantes des premiers coups de tonnerre les effrayèrent, et la pluie battante, balayée par des grands vents, fut suivie par des grêlons de la taille de balles de golf. Le vent était si fort que la grêle tombait de biais et frappait les murs et les fenêtres de la maison. Instantanément, dans un grand fracas, les vitres éclatèrent, jetant du verre partout et exposant l'intérieur de la maison à la pluie, à la grêle et au vent! La petite famille, effrayée, craignant la tornade, un phénomène fréquent sur les prairies canadiennes durant les chaleurs de l'été, se réfugia dans la salle de bain, la pièce la plus solidement encadrée de la maison. Entre temps, deux employés de la ferme travaillaient aux champs et furent surpris par la tempête en terrain ouvert. Pouvant se protéger de la grêle en se glissant sous la moissonneuse-lieuse, ils détachèrent à la hâte les chevaux de la machine et les laissèrent aller en liberté, sachant qu'instinctivement les bêtes sauraient se trouver un abri quelque part. Malgré la tempête, la famille entendit de loin le bruit et les hennissements des gros chevaux de trait qui avertissaient leur maître de leur arrivée à la ferme. Dans un tambourinage sourd de sabots, amplifié par le tapage de leurs lourds harnais et des chaînes de traits clinquant bruyamment, ils débouchèrent dans la cour au triple galop. Leur maître, qui s'était précipité dehors, les attendait à la porte de l'écurie, par où ils se faufilèrent prestement, chacun à son tour, pour se mettre bien à couvert de l'orage.

Cette anecdote nous a permis de mieux comprendre la situation particulière d'Alexandre Mahé dans ce moment de sinistre à Saint-Vincent. Puisqu'il avait deux employés sur sa ferme pour

³²Témoignage de Germaine Champagne.

l'aider à nettoyer les dégâts de la tempête, il était plus facile pour lui d'être disponible pour assumer le rôle de présentateur pour le spectacle des Duprat en soirée. Par contre, ses voisins, le président et le vice-président du cercle local étaient moins fortunés et ne pouvaient pas se libérer, probablement faute de main d'oeuvre sur place, et furent retenus sur leurs fermes respectives par les dommages survenus durant l'après-midi. Mais les récoltes de la ferme Mahé, qui étaient très prometteuses cette année-là, furent complètement perdues, et on se rappelle que cette tempête est à l'origine du pèlerinage annuel à l'Immaculée-Conception qui se tient au mois d'août dans la paroisse de Saint-Vincent pour implorer la protection de la Vierge-Marie du fléau de la grêle³³. L'année suivante, 1929, les récoltes furent très belles, mais à cause de la grande chute de la bourse en octobre, les fermiers furent incapables de vendre leur blé.

Si cette tempête était presque oubliée, la visite des Duprat a laissé d'agréables souvenirs. La collection de photos de la famille Mahé conserve quelques cartes postales de remerciements et de témoignages d'amitié de France Ariel-Duprat en 1927 et en 1928, car les artistes avaient été hébergés chez eux lors de certaines de leurs visites à Saint-Vincent³⁴. Germaine Mahé se souvient d'une de ces tournées alors que la famille avait été invitée avec les Duprat pour un grand dîner de circonstance à Saint-Paul³⁵. Nous ne savons pas si les Duprat ont joué à Saint-Paul, mais puisque qu'il s'agissait d'une communauté plus grande que Saint-Vincent, il est probable que ce fut le cas.

³³Témoignage de Germaine Champagne.

³⁴Une photo du trio Larrieu sur la ferme Mahé date de 1922 (voir annexe de photos). Trois cartes postales de France Ariel figurent aussi dans la collection de Germaine Champagne.

³⁵Témoignage de Germaine Champagne.

Par contre, leur passage dans le village n'est pas mentionné du tout dans le *St. Paul Journal*, le journal local, ni dans *L'Union*.

6.2. L'Association canadienne-française de l'Alberta et *La Survivance*

Durant cette période, en dépit des influences externes sur les communautés de langue française de cette région, les Canadiens français de l'Alberta se rallient à la cause de l'ACFA, qui, espèrent-ils, leur donnera plus de sécurité en ce qui concerne l'enseignement du français. Avec le lancement de *La Survivance*, le 16 novembre 1928, il devient possible d'observer de plus près les remous dans la société canadienne-française, car *L'Union* avait complètement cessé de publier les nouvelles de l'ACFA. L'hebdomadaire n'offrait plus qu'une mince pâture au lecteur sérieux, et on se souvient qu'il n'était devenu qu'«un paquet d'annonces»³⁶.

La Survivance est accueillie avec enthousiasme. Zachée, qui signe une rubrique d'actualité, «Le carnet de Cactus», dans les premiers numéros, note l'affluence dans les salles lors des tournées de promotion. Il nie qu'une perception négative de la francophonie albertaine devrait prévaloir :

Comment, mais n'est-ce pas cette population de langue française que l'on disait inapte à comprendre l'effort que l'on fait pour elle? On disait que cette race devait être sauvée malgré elle. [...] La même population, qui ne lisait pas, se prend tout à coup du désir de lire, parce qu'on lui donne un journal indépendant³⁷.

³⁶D'après Germaine Champagne, c'était en ces termes que son père parlait de ce journal.

³⁷«Le carnet de Cactus», *La Survivance*, 23 novembre 1928.

Rodolphe Lapointe, secrétaire général de l'ACFA et rédacteur de *La Survivance*, et J. E. Primeau, vice-président de l'association et marchand à Saint-Paul, font des tournées d'abonnement dans les paroisses de Bonnyville, de Saint-Paul et de Saint-Vincent³⁸.

À Saint-Vincent, Ernest Chartrand, le président du cercle local de l'ACFA, est absent de la réunion. Alexandre Mahé présente les visiteurs en son nom, tout en argumentant sur les raisons pour lesquelles le nouveau journal mérite l'appui des Canadiens français de la province. Presque toutes les personnes présentes s'abonnent au journal, qui coûte deux dollars par an. La correspondance de la semaine suivante contient une deuxième remarque sur cette séance :

Le nouveau porte-parole de l'A.C.F.A. a été accueilli avec joie et empressement, et des abonnements affluent. Enfin, nous avons un journal qui ne sera pas à vendre, mais qui ne sera pas la chose de machin où d'un tel, et dans lequel nous pourrions lire ce qui nous intéressera, qui parlera de choses bien à nous: car, écrit par un journaliste de profession, il sera un «produit de l'esprit» et non l'oeuvre d'une paire de ciseaux et d'un pot de colle³⁹.

En effet, avec la publication du premier numéro de *La Survivance*, les habitants de la région de Saint-Vincent peuvent déjà lire des nouvelles qui les concernent. Sur la première page du numéro de lancement du journal le 16 novembre, la rédaction promet d'appuyer la cause d'«un de nos amis patriotes» qui fait appel à l'ACFA pour aider à conserver le nom du village de Thérien⁴⁰.

³⁸ *La Survivance*, 23 novembre 1928.

³⁹Correspondant [Alexandre Mahé], *La Survivance*, 29 novembre 1928.

⁴⁰ «Pour quel motif?», *La Survivance*, 16 novembre 1928.

Avec l'avènement du chemin de fer dans la région, les marchands et les artisans de Thérien déplacent leurs boutiques à proximité de la nouvelle gare, tout en ayant l'intention de conserver le nom d'origine. L'ancienne place, où il reste encore une école, prend le nom du «vieux-Thérien». Normalement, le nom d'une nouvelle gare était choisi de façon arbitraire par les dirigeants de la compagnie de chemin de fer, et dans le cas de Thérien, les directeurs locaux du CN nomment la nouvelle station «Gabriel Siding». Il est possible que cela ait été en l'honneur de l'explorateur canadien-français Gabriel Franchère qui était passé dans la région en 1814, lors de son voyage du Pacifique vers l'Est, mais rien ne nous le confirme⁴¹. Et même si cela était le cas, on n'y comprenait rien, comme en témoigne l'article du rédacteur de *La Survivance* :

Que veut dire pour la population de Therrien [sic] un nom comme Gabriel? Ce ne peut être là que l'oeuvre d'un fonctionnaire ignorant ou fanatique. Il appartient à nos amis de demander aux autorités du chemin de fer en question de ne pas les traiter avec ce sans-gêne et cette désinvolture. Nous les aiderons à obtenir justice⁴².

L'irritation des habitants de la région de Thérien est compréhensible. Ils utilisent ce nom pour le chef-lieu depuis 20 ans et qu'il soit changé sans consultation les énerve considérablement. Le nom, bien sûr, rendait hommage au père oblat Adéodat Thérien, qui avait tant contribué à l'établissement de la colonie de Saint-Paul-des-Métis et qui, à la suite de l'abandon de ce projet, avait aidé à faire coloniser la région par des Canadiens français. La rédaction de *La Survivance* poursuit sur l'importance du choix d'un toponyme : «cet état d'esprit de nos amis de Therrien [sic]

⁴¹ Aucun des auteurs des lettres de protestation ne font de rapprochement entre «Gabriel» du «Siding» et l'explorateur Franchère, qui était alors une figure obscure dans l'historiographie canadienne-française. Même de nos jours, les auteurs de l'historique de Thérien attribuent le nom à une famille Gabriel de la région. «Thérien», *Precious memories/Mémoires précieuses*, p. 116.

⁴² «Pour quel motif?», *La Survivance*, 16 novembre 1928.

atteste [...] qu'un nom signifie à tout coeur français bien placé un souvenir de grandeur, de gloire et de lutttes et aussi de sacrifices vaillamment supportés⁴³.»

Leur campagne attire l'attention des dirigeants du CN, et contrairement à la pratique habituelle des compagnies de chemin de fer, le nom est changé pour celui d'origine, ce qui permet au correspondant de Saint-Vincent d'écrire en août 1929 :

Nos amis de Thérien sont heureux d'apprendre par la *Survivance* qu'ils conservent le nom de Thérien à leur joli et coquet village. ils savent depuis longtemps que l'A.C.F.A. a été leur appui et leur porte-parole et ils lui en sont reconnaissants. Sans se soucier de la décision finale du Canadien National, M. A. G. Meunier avait inscrit Thérien à l'enseigne de son magasin. Pour ce beau geste ce sympathique et progressif marchand canadien mérite d'être félicité et encouragé dans ses affaires⁴⁴.

Un communiqué de presse, signé Mélançon et publié dans un journal de Montréal, note la rectification du nom, mais évoque une autre raison pour le changement :

d'après les démarches auprès du service des voyageurs du Canadien National, auprès de la commission géographique du Canada et du service des postes du Dominion, leur paroisse sera désormais connue sous le nom de Therrien [sic][...] La cause d'une nomination double pour le même endroit vient du fait que la province de Québec possédait une paroisse du même nom de Therrien et pour ne pas faire de malentendu l'on avait nommé Therrien, Alberta, Gabriel Siding⁴⁵.

S'il y a un manque de concordance entre les deux articles, le dénouement de la campagne est satisfaisant pour les habitants de la région. Une nouvelle gare un peu plus en amont est nommée Franchère⁴⁶. Il est possible que le géographe qui décide du tracé du chemin de fer fût un

⁴³*La Survivance*, 16 novembre 1928.

⁴⁴Correspondant [Alexandre Mahé], *La Survivance*, 22 août 1929.

⁴⁵Coupage de presse, origine inconnue dans *Precious Memories/Mémoires précieuses*, p. 116.

⁴⁶«Franchere Community», *So Soon Forgotten*, p. 58-59.

admirateur des efforts de Gabriel Franchère qui avait dessiné des cartes de cette région particulièrement basse et marécageuse.

Encouragés par le succès de leur campagne, les membres du cercle local de l'ACFA de Saint-Vincent entreprennent que d'autres noms français soient aussi utilisés dans la région. Le secrétaire rapporte que :

[...] nos amis de Mallaig vont faire un effort pour franciser le nom de leur active localité. [...] c'est un endroit peuplé en très grande majorité de Canadiens français [...] Ils ont trouvé curieux et même cocasse de voir leur nouvelle station affublée d'un nom écossais. Ils pensent, et en cela, ils ne peuvent être taxés d'un nationalisme étroit et mesquin, qu'au point de vue historique la géographie humaine et l'histoire vont ensemble⁴⁷.

Ils auraient préféré le nom d'un des premiers pionniers de la place, mais si jamais le nom d'un vivant causait des problèmes, il y avait amplement de choix chez les disparus, anciens colons ou autres. Plusieurs jeunes hommes de la place avaient «sacrifié leur vie pleine de jeunesse et d'espérance dans les tranchées de la France, pour que la vie et la jeunesse puissent continuer ici, sans interruption»⁴⁸. Dans l'une des premières cartes de la région, dessinée bien avant la création du village de Mallaig, un endroit rapproché de ce lieu porte déjà le nom bien français de «La Madeleine», mais n'est pas repris pour la nouvelle gare⁴⁹.

⁴⁷Correspondant [Alexandre Mahé], *La Survivance*, 28 février 1929.

⁴⁸*Ibid.*

⁴⁹*Map of St. Paul des Métis District, Province of Alberta*, Topographical Surveys Office, 1921, corrected to December 1, 1920.

Six mois plus tard, le nom de la gare de Mallaig n'a toujours pas été réglé, et le correspondant Mahé rappelle le problème. Il met de côté l'objectivité qui le caractérise et perd patience :

[...] quelle mouche a piqué le Canadien National pour si intelligemment massacrer la géographie locale entre Ashmont et Bonnyville. C'est ainsi qu'une nouvelle station, à l'ouest de Thérien, dans un centre canadien-français a été nommée Mallaig. L'auteur de cette heureuse trouvaille doit être un fameux unilingue et il serait bien étonné qu'un celtisant lui apprenne que, en langue celtique, en Bretagne, en pays de Galles, et sans doute aussi en Écosse, «Mallaig» signifie malédiction. Que ce nom ait une signification géographique ou historique en Écosse, c'est possible ou même probable, mais dans un centre agricole de l'Alberta c'est absurde⁵⁰.

Si le correspondant insiste sur l'étymologie celtique du nom, c'est que plusieurs familles bretonnes (dont plusieurs sont bretonnantes) habitent dans la région, et qu'il n'est pas le seul à être agacé par ce nom⁵¹.

En dépit de leurs efforts concertés, ils ne réussissent pas à faire changer le nom de la gare de Mallaig. Le cercle local de Saint-Vincent persiste dans ses efforts de re francisation locale, et tâche de faire «rectifier» le nom du lac Vincent, en lac Saint-Vincent⁵². Leur lettre au ministre de l'Intérieur est reproduite par *La Survivance*⁵³. Mais, encore une fois, leurs efforts n'aboutissent à rien, car, tel que mentionné ci-dessus, «Vincent» est le nom donné au lac par le premier arpenteur et le nom reste tel quel.

⁵⁰«Visite de M. l'abbé Boucher à Saint-Vincent», corr., *La Survivance*, 22 août 1929.

⁵¹À une distance de quelques milles seulement, habitaient au moins cinq familles bretonnantes. Témoignage de René Mahé.

⁵²«Le Cercle Saint-Vincent proteste - On réclame le respect du vieux nom français», *La Survivance*, 4 septembre 1930.

⁵³Comm., «L'A.C.F.A. à Saint-Vincent», *La Survivance*, 28 août 1930; «Le Cercle Saint-Vincent proteste», *Ibid.*, 11 septembre 1930.

Durant cette période initiale d'appartenance à l'ACFA, le cercle de Saint-Vincent s'active aussi à envoyer des lettres concernant le bilinguisme dans l'affichage, notamment à la compagnie Nabisco Shredded Wheat⁵⁴. Il s'agit probablement d'un projet proposé par l'ACFA provinciale, car d'autres cercles locaux dans la province entreprennent des démarches semblables. La campagne suscite une réponse de la «Shredded Wheat», qui assure à sa clientèle qu'aucun changement n'était prévu dans son affichage, et que le projet d'affichage unilingue anglais sur les paquets destinés à ses clients de l'Ouest canadien n'était qu'une vilaine rumeur⁵⁵.

Dès les années 1920, l'usage de la radio commence à prendre de l'ampleur et la diffusion d'émissions de langue française est fortement souhaitée par les francophones des régions isolées de l'Alberta. En 1930, le cercle de Saint-Vincent réagit au premier programme en français diffusé par la radio universitaire CKUA à Edmonton, le premier poste public au Canada. L'émission est «très appréciée par nos braves gens et tous font des vœux pour que cette heureuse initiative se continue à l'avenir⁵⁶.» Les horaires des émissions en français sont publiés dans *La Survivance*.

Les articles d'Alexandre Mahé comme correspondant pour la paroisse de Saint-Vincent à *La Survivance* sont plus fréquents qu'ils ne l'étaient à *l'Union* et, dès les débuts de l'organe de l'ACFA, sont publiés presque deux fois par mois jusqu'à la fin juillet 1930. Tout en donnant des

⁵⁴Communication, [Alexandre Mahé], «L'A.C.F.A. à Saint-Vincent», *La Survivance*, 28 août 1930.

⁵⁵«L'affaire de la Shredded Wheat», *La Survivance*, 18 octobre 1930.

⁵⁶«Saint-Vincent», *La Survivance*, 6 décembre 1930.

nouvelles des activités du cercle local de l'ACFA, ils donnent aussi des renseignements sur les nouveautés, les va-et-vient et l'état de l'agriculture :

Entre temps nous ne sommes pas morts à Saint-Vincent, il y a même de la survivance à rendre jaloux les vieux «bers» de la province du Québec. [...] Au prône de dimanche dernier les annonces de M. le curé nous ont appris qu'il y a encore de la survivance...en perspective. [...] La récolte à Saint-Vincent, malgré quelques petits fâcheux contre-temps, a été bien passable, et puis nous n'avons pas loin à charroyer, quelques milles seulement, et dire qu'il y a sept élevateurs (et tous font de bonnes affaires) pour nous l'acheter. Donc tout va bien, et l'année prochaine? tout ira encore mieux⁵⁷.

En janvier 1929, une visite de recrutement dans la paroisse de la part des élèves du Collège des Jésuites d'Edmonton est fort appréciée, et les visiteurs présentent pour l'occasion «dans la salle Mailloux une intéressante soirée récréative. Une assistance nombreuse et sympathique est avide de voir ces jeunes Canadiens français montrer leurs talents⁵⁸.»

Une deuxième tournée de promotion se fait en juillet 1930 :

[...] les RR. PP. Jean et Drolet, du collège des Jésuites à Edmonton, ont été pour quelques jours les hôtes de M. le curé: ils ont profité de leur passage pour visiter plusieurs familles dans le but de recruter de nouveaux élèves pour leur collège. Il semble que cette visite n'a pas été inutile, car plusieurs de nos jeunes paraissent désireux de vouloir goûter la paternelle discipline que les Pères Jésuites savent si sagement appliquer dans leurs établissements d'éducation. Sur la ferme de M. A. Mahé, ces RR.PP. ont été joyeusement surpris d'assister à un essouchage à la dynamite. S'ils avaient été accompagnés seulement d'une dizaine de leurs collégiens improvisés artificiers-défricheurs, ils auraient eu le spectacle d'un coin de champ de bataille où le macabre eût été remplacé par des troncs de souches, les mottes de terre et les détritrus, volant en fantastiques gerbes noirâtres sous la force des explosions⁵⁹.

⁵⁷ «Saint-Vincent», corr., *La Survivance*, 29 novembre 1928.

⁵⁸ «Saint-Vincent», corr., *La Survivance*, 10 janvier 1929.

⁵⁹ «Saint-Vincent», corr., *La Survivance*, 10 juillet 1930.

Le père Jean chante la grand'messe du dimanche et dans son sermon parle des saints Martyrs canadiens et fait appel à la vocation religieuse, rappelant les «actes de Dieu par la France», dont les Canadiens français sont les héritiers, et comme conservateurs de la Foi catholique et du verbe français⁶⁰.

Les communications du correspondant notent que les résidents de Saint-Vincent voyagent de temps à autre. La région de Vancouver attire les plus âgés à cause des douceurs de son climat, particulièrement durant l'hiver⁶¹. D'autres quittent leur ferme aussitôt que les récoltes sont faites, pour travailler ailleurs durant l'hiver :

M. Jos. Ouellette est de retour parmi nous, après un séjour de quelques mois à Maillardville, B.C. Il nous rapporte de bonnes informations sur cette localité où fait bonne figure un groupe de Canadiens français. [...] Nous savons maintenant que c'est un centre important de grandes scieries, situé à une quinzaine de milles de Vancouver, sur la rivière Fraser et accessible aux navires océaniques. Là, comme en plusieurs autres endroits, les chercheurs d'ouvrage n'ont pas tous réussi à trouver du travail pour l'hiver. Et si nous croyons bien comprendre, les fermiers établis en Alberta, chez eux, n'amélioreront guère leur sort en allant chercher de l'embauche dans les chantiers de la Colombie. Surtout, ceux qui, par soif ou par maladie, pourraient être exposés à perdre ... leur bon sens ont plus de chance de trouver là-bas de la misère que fortune⁶².

La crise économique sera ressentie durement par les paroissiens de Saint-Vincent, car le blé, leur source principale de revenu, ne se vend plus. À la fin de 1929, certains ne perçoivent la crise que comme passagère, et on blâme la congestion des entrepôts de blé des Grands lacs et de Montréal.

⁶⁰*Ibid.*

⁶¹«Saint-Vincent», corr., *La Survivance*, 31 janvier 1929.

⁶²«Saint-Vincent», corr., *La Survivance*, 4 avril 1929.

ainsi qu'un manque de wagons de chemin de fer⁶³. Mais la situation ne se rectifie pas. En janvier 1930, les membres du cercle local de Saint-Vincent se retrouvent soudainement appauvris, et une souscription en faveur de l'ACFA ne réussit pas à recruter beaucoup de nouveaux membres, ni de fonds⁶⁴. Comble de malheur, la croissance du village de Thérien a eu pour résultat que même le propriétaire de la salle publique a déplacé son local au nouvel emplacement, laissant la communauté de Saint-Vincent sans aucun endroit pour se réunir. Normalement, les membres de la communauté auraient organisé une séance publique pour lever des fonds. Enfin, malgré les circonstances difficiles, une trentaine de familles renouvellent leur adhésion à l'organisation provinciale.

Au printemps, la paroisse subit un autre choc : l'abbé Charles Okhuysen, leur curé depuis 1924, meurt soudainement à l'âge de 55 ans⁶⁵. Malgré les quelques inquiétudes à son sujet par les paroissiens au début de son séjour dans la paroisse, Okhuysen, hollandais d'origine, parlait bien le français, s'était avéré être un bon prédicateur, qui avait fait de son mieux pour aider ses paroissiens. Ces derniers lui étaient reconnaissants d'avoir réussi à faire venir des religieuses de la congrégation des Soeurs de l'Assomption pour enseigner à l'école du village, l'école Arctic⁶⁶. Après son décès, ce sera la fin juillet avant qu'un nouveau curé puisse venir prendre la relève. Dès

⁶³ «Le problème du blé», *La Survivance*, 7 novembre 1929.

⁶⁴ A. Mahé, sec., «Saint-Vincent», *La Survivance*, 16 janvier 1930.

⁶⁵ «Les prêtres», *Souvenirs*, p. 70-71: «Les funérailles de l'abbé Okhuysen à Saint-Vincent», corr., *La Survivance*, 17 avril 1930.

⁶⁶ «Les religieuses - Soeurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge», Isabelle Brousseau, *Souvenirs*, p. 83-86: «École Arctic ou St-Vincent», Claire Hébert, *Souvenirs*, p. 439.

son arrivée, malgré sa faible santé, l'abbé Joseph-Avila Lepage, qui est montréalais d'origine, sera fort apprécié par ses paroissiens. Aimant écrire et ayant publié plusieurs articles et brochures de promotion de la colonisation en Alberta, il se charge du poste de correspondant à *La Survivance*. Alexandre Mahé lui cède la fonction avec plaisir, tout en conservant son rôle de secrétaire du cercle local; dorénavant, ses articles à l'hebdomadaire de la francophonie de la province seront de nature plus personnelle⁶⁷. Mais de temps à autre, l'abbé Lepage lui demande de rédiger la colonne locale.

C'est le cas en janvier 1931, lorsqu'un agronome bilingue du département de l'agriculture, J. M. Tremblay, se rend à Saint-Vincent pour donner une conférence aux fermiers de la paroisse⁶⁸. En présentant les invités à la foule, l'abbé Lepage rappelle que c'est grâce aux démarches de l'ACFA auprès du gouvernement albertain qu'un agronome de langue française a été embauché au service des francophones de la province. Mais l'abbé laisse à son paroissien Alexandre Mahé, qui a plus de connaissances que lui en agriculture, le soin de préparer le compte rendu de la conférence. Un deuxième conférencier accompagne l'agronome Tremblay, et notre correspondant relate avec satisfaction que celui-ci a la politesse de s'excuser de ne pouvoir leur parler en français. La conférence traite de l'élevage de porcs et de vaches, sujet qui intéresse beaucoup les fermiers, inquiets devant l'impossibilité de vendre leur blé. L'agronome présente la culture mixte, non comme «une mine d'or», mais comme une «culture rationnelle qui permet de tirer un revenu

⁶⁷ «Saint-Vincent, la paroisse», «l'abbé Lepage», *Souvenirs*, p. 41-43; «Les prêtres», «M. l'abbé Joseph-Avila Lepage», *Ibid.*, p. 71-72; «Saint-Vincent», corr., *La Survivance*, 31 juillet 1930.

⁶⁸ «Saint-Vincent», correspondant, A. Mahé, *La Survivance*, 29 janvier 1931.

raisonnable à la fin de chaque année⁶⁹.» Avec la crise, les grandes années de la culture du blé étaient terminées et, d'après l'intérêt manifesté par les fermiers à cette conférence, ceux-ci le savaient bien.

6.3. La promotion locale de *La Survivance*

Si les communications du cercle de Saint-Vincent à *La Survivance* sont assez fréquentes durant les premières années du journal, ceci n'est pas cas pour toutes les autres communautés de langue française de la province. La situation financière du journal est ébranlée par la crise, mais il y a aussi un manque de lecteurs et d'abonnés. Des commentaires qui paraissent sous la rubrique des «Lettres de nos lecteurs» laissent entendre que le nouveau journal n'est pas tellement apprécié et que son public trouve la matière du journal sans intérêt: on pense aussi que beaucoup de Franco-Albertains n'ont pas l'habitude de lire en français et aiment autant lire les journaux en anglais⁷⁰.

À l'origine, *La Survivance* est présentée comme un «bon journal»: une caricature au deuxième numéro porte la vignette : «Le mauvais journal salit tout». Le dessin est d'un rustaud identifié comme «Le mauvais journal», qui lance de la boue à pleines poignées sur une église, sur des communautés religieuses et sur des écoles catholiques⁷¹. La rédaction assure ses lecteurs que le

⁶⁹*Ibid.*

⁷⁰«Lettres de nos lecteurs», «Le journal français», *La Survivance*, 16 novembre 1932.

⁷¹*La Survivance*, 23 novembre 1928.

journal ne publiera pas de potins, ni d'histoires scandaleuses, et il est vrai, le journal reste extrêmement discret, parfois trop. À l'opposé, le *St. Paul Journal* publie toutes sortes de nouvelles, parfois assez «juteuses». Par exemple, *La Survivance* est muette au sujet de l'affaire Péchinet de Sainte-Lina, sauf quelques lignes isolées qui mentionnent des arrangements pour la succession des biens de la famille. Il s'agit tout de même de la fin tragique de trois membres de la grande communauté canadienne-française de l'Alberta, ce qui normalement devrait concerner un journal qui désire informer ses lecteurs. Mais, essentiellement, la politique de *La Survivance* est de produire un journal instructif et édifiant; des informations négatives concernant la communauté de langue française vont à l'encontre des principes de ses dirigeants. Par contre, cette grande discrétion laisse sous-entendre que les nouvelles importantes se savent et se propagent sans journal.

L'hebdomadaire est aussi victime de la vaste étendue des Prairies canadiennes et la rédaction doit se fier aux correspondants en région, ainsi qu'à ceux des villes d'Edmonton et de Calgary pour fournir les nouvelles⁷⁷. Ce sont des bénévoles. Comme dans le cas de Saint-Vincent, si le curé de la paroisse n'est pas disposé pour la tâche, le secrétaire du cercle local de l'ACFA s'en occupe, mais il arrive que plusieurs de ces regroupements s'essoufflent et disparaissent. Il est aussi raisonnable de penser que les correspondants sont peu enclins à nommer leurs voisins lorsque ceux-ci sont condamnés pour tel ou tel délit, ou sont victimes d'un crime. Ayant son siège social à Edmonton, le journal perd énormément de revenu en ce qui concerne la publicité dans les régions. Ceux qui veulent vendre un cheval ou faire une annonce savent qu'il est préférable de le

⁷⁷«Compte rendu du quatrième congrès de l'ACFA», *La Survivance*, 28 juillet 1929.

faire dans un journal vraiment local, soit-il en anglais, afin de rejoindre le plus de lecteurs possible, ce qui fait que *La Survivance* devient, pour le lecteur canadien-français ordinaire, un journal qui lui semble être assez «ésotérique» et beaucoup moins un journal qui lui sert dans son commerce ou dans ses affaires. Comprenant la situation, la rédaction du journal décide de se trouver une nouvelle couche de lecteurs dans la jeunesse franco-albertaine.

À Saint-Vincent, le premier grand projet du nouveau curé, l'abbé Lepage, se réalise durant l'été 1931, lorsque les paroissiens construisent une salle paroissiale sur les vieilles fondations de l'église incendiée en 1918⁷³. Le travail se fait sous forme de corvées et la salle est terminée pour la fête de la Sainte-Catherine, le 25 novembre. La salle est très utile lors des fêtes de fin d'année et des soirées familiales durant le carême. Malheureusement, l'eau suinte dans le sous-sol de la salle, et dès le premier hiver, le ciment des fondations est sérieusement atteint par le gel. La pauvre paroisse de Saint-Vincent s'en tire bien mal en ce qui concerne son immobilier paroissial, au point qu'un poème satirique concernant la politique électorale, publié dans le *St. Paul Journal* en 1935, en donnant des noms emblématiques aux communautés de la région, identifie dérisoirement les Vincennais comme ceux qui font leurs assemblées politiques au carrefour du chemin⁷⁴. Les problèmes d'église et de salle paroissiale seront rectifiés de façon définitive par le père Charles Chalifoux après 1934.

⁷³«Saint-Vincent», *La Survivance*, 9 juillet 1931. Dans son historique de Saint-Vincent, le père Chalifoux date cette construction de 1930, erreur qui est répétée dans *Souvenirs*. Chalifoux note aussi que le sous-sol devait servir de salle, et une église serait reconstruite sur les fondations. Aucune mention de ce genre de prévision n'est faite par le correspondant, seulement la construction d'une salle paroissiale.

⁷⁴«Chanson de la campagne électorale [sic]», sur l'air de «Filer, filer O mon navir [sic]», *St. Paul Journal*, August 28, 1935.

L'abbé Lepage est aussi un grand patriote canadien-français. Il s'intéresse beaucoup aux activités de l'ACFA et, en 1932, il organise un regroupement de la jeunesse de la paroisse. «L'Avant-garde» se crée à la grandeur de la province et l'organisation a droit, chaque semaine, à une page de *La Survivance* pour y afficher ses commentaires et les activités des différents cercles. Léo Belhumeur, secrétaire-général de l'ACFA provinciale, visite les paroisses afin d'inciter les jeunes à être actifs dans cette nouvelle organisation de langue française, qui veut encourager la lecture du journal français et ainsi assurer la continuité de la culture française en Alberta.

Grâce aux enseignants et aux enseignantes dans les écoles et avec l'encouragement de l'ACFA, les jeunes des différentes localités se rencontrent entre eux une fois par semaine pour s'amuser ensemble, en français. La chronique de l'Avant-garde Belhumeur de Donnelly paraît en avril 1932, tandis que les premières contributions des jeunes des communautés de Saint-Vincent ne paraissent dans le «Coin des Avant-Gardes» de *La Survivance* que le 26 octobre 1932⁷⁵. Il s'agit des comptes rendus de leurs réunions, ou de brefs exposés ou poèmes. Deux groupes sont établis à Saint-Vincent. Le cercle Nicolet, dont le nom a été proposé par l'abbé Lepage, est pour les plus petits, et fait référence à la maison mère des Soeurs de l'Assomption au Québec, la communauté qui enseigne à l'école de Saint-Vincent. Le deuxième groupe, destiné aux adolescents, s'appelle le cercle Champlain «pour rappeler aux jeunes avant-gardistes, les aïeux de la province de Québec»⁷⁶.

⁷⁵«Donnelly, Chronique de l'Avant-garde Belhumeur», *La Survivance*, 27 avril 1932: «St-Vincent», *Ibid.*, 26 octobre 1932.

⁷⁶«Coin des Avant-Gardes», *La Survivance*, 26 octobre 1932.

Les clubs font des exercices de civisme, abordant des sujets portant sur la religion ou le nationalisme canadien-français. Les activités concernent surtout l'utilisation du français, tel un débat sur la qualité du langage ou des exercices pour apprendre aux enfants à corriger certaines impropriétés de vocabulaire ou d'expression⁷⁷. Les enfants apprennent aussi à se présenter, à réciter de petits poèmes et à s'organiser entre eux pour recueillir des fonds destinés à des projets qu'ils désirent, comme pour une équipe sportive. Les premiers temps, les communications de divers groupes, comme Saint-Vincent, Lafond, Donnelly, Falher et Bonnyville, paraissent presque chaque semaine. L'organisation restera active pendant quelques temps, s'essoufflera, pour renaître dans une incarnation semblable quelques années plus tard.

Parmi les groupes de l'«Avant-garde», le cercle Champlain de Saint-Vincent est relativement actif. En décembre 1932, *La Survivance* publie une petite composition patriotique du jeune Jocelyn St. Arnault: celle de Germaine Mahé, alors âgée de quatorze ans, et dont le titre est «Pourquoi je suis avant-gardiste», suit au début de janvier⁷⁸. Celle-ci résume l'origine de l'organisation et ce qu'elle voit comme le rôle de la jeunesse dans la conservation de la langue française au Canada :

Canadiens français aimons notre langue, oui aimons-là, chérissons-là comme notre mère. Montrons-nous toujours dignes de l'aimer. Défendons-là toujours. Alors notre langue subsistera, notre race se multipliera malgré les obstacles que nous oppose l'Anglais. Nous devons être fiers d'être avant-gardistes [...]⁷⁹.

⁷⁷«Coin des Avant-Gardes», «Saint-Vincent», *La Survivance*, 7 décembre 1932.

⁷⁸J. St. Arnault, *La Survivance*, 25 novembre 1932; Germaine Mahé, «Pourquoi je suis avant-gardiste?», «Coin des Avant-Gardes», *Ibid.* 3 janvier 1933.

⁷⁹*Ibid.* 3 janvier 1933.

C'est à peu près typique des écrits que produisent les membres de l'«Avant-garde», mais la courte composition de Germaine Mahé a un rebondissement choquant.

En effet, elle reçoit une lettre anonyme par la poste, qui l'insulte et la traite d'idiote pour avoir ainsi exprimé ses idées! Nous l'avons questionnée à ce sujet, mais elle n'en garde aucun souvenir⁸⁰. Par contre, son père ne laisse pas passer l'affront sans riposter. Il répond immédiatement au plaisantin dans le courrier des lecteurs de *La Survivance*, reproduisant telle quelle la lettre offensive :

Legal, Alta., jan.18, 33

Mahé.

Pauvre ignorante simple d'esprit, apprend l'anglais et tu n'écrira pas comme ca tu les aimera mieux que les canayens ignorant comme toi. A. C. F. A.⁸¹

Entre temps, encore une fois, les nouvelles se sont répandues plus rapidement que le journal. L'auteur de la malheureuse lettre n'a pu se retenir et s'est vanté de son exploit dans son entourage, et à Saint-Vincent, Alexandre Mahé en a vite entendu les échos. Même s'il connaît l'identité de l'auteur, il ne le révèle pas dans le journal, mais en se basant sur le jargon de la lettre, il explique comment il s'agit d'un individu de souche franco-européenne. Dans quelques lignes bien posées, il le traite de détraqué, de simple d'esprit et d'ordure, tout en déplorant l'ignorance de son geste irrationnel :

Nombreux sont ici les Français et les Belges qui vivent en très bon accord avec les Canadiens français. Ils n'éprouvent point le désir maladif de morigéner

⁸⁰Témoignage de Germaine Champagne.

⁸¹A. Mahé, «Lettres de nos lecteurs», «À Propos d'une composition française», *La Survivance*, 8 février 1933.

stupidement un enfant qui fait une composition française conforme, du reste, au programme de français tel qu'approuvé par le département de l'Éducation de la province [...] Je me garderai bien de juger ses compatriotes à sa propre mesure. Car lui le pauvre, il ignore ce qu'il est. N'aurait-il pas remarqué que l'industrie qui utilise les déchets et les chiffons n'est pas prête de s'installer en Alberta. Rien ne l'empêche de se rendre dans un pays, où ces objets se ramassent à la pelle et au crochet. Car je crains fort qu'il ait passé l'âge d'admission à l'hospice où l'on traite les jeunes atteints de la maladie dont il souffre⁸².

Les jeunes du cercle Champlain ne mentionnent pas la lettre dans leur compte rendu de la semaine, et aucun lecteur du journal ne commente l'affaire.

Au fil des ans, deux ou trois autres lettres du même genre (écriture expressément fautive en jargon populaire et généralement de contenu négatif) sont publiées dans le courrier des lecteurs de *La Survivance*. Rares sont les lettres qui l'attaquent personnellement. Toujours, Alexandre Mahé et quelques autres correspondants s'efforceront de montrer la futilité de ce genre de communication, tout en défendant les gains de la communauté française de l'Alberta.

En 1933, une profusion de lettres d'Alexandre Mahé sont publiées. Sept de ses lettres sont publiées par *Le Travailleur*, le journal de langue française de Worcester, Massachusetts, aux États-Unis; cinq autres paraissent dans *La Survivance*. Nous reviendrons à la série du *Travailleur*. La première des lettres à *La Survivance* paraît au début janvier, en même temps que commencent celles au *Travailleur*. Publiée sous la rubrique du «Courrier des lecteurs», sa lettre intitulée : «Un journal intéressant», défend le contenu éditorial de *La Survivance*⁸³. Sous le couvert de son nom

⁸²*Ibid.*

⁸³Isidore Cassemottes, *La Survivance*, 11 janvier 1933.

de plume. Isidore Cassemottes, il aborde le même thème qu'il reprendra dans le journal américain : que les Canadiens français agissent en vaincus en abandonnant ce qu'ils ont de plus précieux, leur langue et leur culture, pour plaire à la société dominante anglophone. Il s'agit, bien sûr, d'une réplique engagée aux commentaires qu'il a entendus autour de lui, selon lesquels le journal franco-albertain ne publierait rien d'intéressant.

Toutefois, il est assez surprenant que sa lettre soit publiée, car elle pointe du doigt les élites cléricales qui donnent le mauvais exemple en ce qui concerne la protection de la langue française. «Toutes les semaines, écrit-il, on peut trouver dans *La Survivance* matière à chronique⁸⁴.» Il cite comme exemple une lettre publiée dans le numéro du 28 décembre 1932, alors que «Franc et Dol» de Lamoureux, s'adresse au «Courrier des lecteurs», rapportant ce qu'un «ami du nord» de passage lui a dit concernant «des organisateurs et des organisatrices» de langue française qui se dévouent «corps et âme à l'anglicisation de certaine mission qui avoisine⁸⁵». Bien entendu, il s'agit de religieux et de religieuses de langue française, car ils administrent les «missions», la plupart étant des écoles-pensionnats établis sur des réserves amérindiennes dans le nord de l'Alberta.

D'après Isidore Cassemottes, la situation en est une

du vaincu offrant des dépouilles opimes au non vainqueur. De tout temps, de gré ou de force, le vaincu a offert une rançon à son vainqueur [...] Mais ce jamais l'on ne vit; c'est le vaincu à s'incliner devant le premier vaincu de son vainqueur⁸⁶.

⁸⁴*Ibid.*

⁸⁵*Ibid.*

⁸⁶*Ibid.*

Il s'inspire d'une conférence qu'il a entendue, à la radio supposons-nous, à propos de la destruction de Carthage, et du secret de navigation gardé par les Carthaginois, ce qui condamna les Romains au cabotage à la rame. En s'appuyant sur cet exemple, Cassemottes signale que, heureusement, ce ne sont pas tous les Canadiens français qui agissent en vaincus, et il avance que la culture dominante canadienne-anglaise, et le pays en entier, pourrait bénéficier des richesses culturelles que les Canadiens français ont à offrir.

En l'année 1935, Alexandre Mahé contribue s'adresse aux Franco-Albertains en rédigeant des lettres au «Courrier du lecteur» de *La Survivance*, qui traitent de divers sujets : les dangers du communisme, le droit à la propriété privée (contestant le socialisme de la féministe canadienne Agnes MacPhail), les causes de la crise économique, et l'Église et les Communes françaises. Mais, par contre, de 1936 à 1940, nous n'avons recensé aucune lettre de lui, autre que lors du dixième anniversaire de la fondation de *La Survivance*. Dans un numéro consacré à des articles élogieux, il a été invité à contribuer et son article est publié en première page, sous le titre, «Une belle Survivance», sous-titré, «L'Épopée canadienne-française du Saint-Laurent au MacKenzie», et signé de son nom de plume⁸⁷.

C'est en rappelant les combats de la Pucelle à Tolbiac, Poitiers et Orléans, qu'il discerne le rôle de la Divine Providence dans le destin des Français, dont le Canada français n'est que la prolongation : «Canadien, voyez-vous l'idée humaine et divine qui a présidé à l'éclosion de votre

⁸⁷Isidore Cassemottes, «Une belle Survivance», *La Survivance*, 26 mai 1937.

vie et qui toujours de Gaspé à Vancouver, de Québec au Mackenzie soutient votre belle Survivance?⁸⁸» Si ceux qui sont les plus éloignés se sentent isolés, il leur offre du soutien :

Canadiens vous êtes en Alberta, aux premières lignes de feu, parfois dans la fatigue du combat, la lassitude paraît vous envahir : vous pouvez quelquefois douter de vous-mêmes et vous dire, à quoi bon tenir sans avancer? [...] reculer serait pire: ceux qui sont derrière vous, grâce à votre ténacité, auront la chance d'avancer quand leur tour viendra⁸⁹.

Il leur rappelle le Christ, leur «invisible partenaire», mais aussi un des outils qu'ils ont et qui n'existe que pour les aider. Il leur rappelle la raison d'être de *La Survivance*, qui est :

un appui matériel qui vient régulièrement prendre contact avec chacun de vous tous [...]. Pour assurer votre survivance, vous avez, je dois dire, nous avons *La Survivance*. Un journal sain d'allure et de caractère, il est encore jeune, mais il grandit, que lui manque-t-il? Plus grand chose, peut-être rien que l'abonnement de quelques-uns qui liront ces lignes. Que tous les Franco-canadiens d'Alberta s'abonnent [...] et ce journal deviendra, tout comme l'histoire de la race canadienne-française, intéressant comme un roman écrit par la main du bon Dieu pour tout à la fois sanctifier, distraire et amuser⁹⁰.

Il conclut son article avec un poème sur les Canadiens français de l'Ouest.

[...]que toujours d'aucuns se sont acharnés à prédire la mort prochaine et qui nargue leurs prophéties en chantant :

I

On dit que dans nos jeunes campagnes
Le français s'éteint et va bientôt mourir
Pourtant du Grand Lac aux Montagnes
J'ai vu les Canadiens s'accroître et grandir
J'ai vu leurs enfants en très grand nombre
Dont la mine allante et fière
Chantait: Notre avenir n'est pas sombre
Non! non! notre race n'est pas morte
Toujours elle deviendra plus forte

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ *Ibid.*

⁹⁰ *Ibid.*

En gardant le parler de nos pères.

II

On dit que dans nos jeunes campagnes
Le français s'éteint et va bientôt mourir
Pourtant loin de la vieille Bretagne
J'ai vu la belle jeunesse grandir
J'ai vu passer en leurs joyeux dimanches
Faisant cortège aux heureux [sic] épouses
De fières têtes brunes et blanches
Tous chantant de leurs voix mâles et fortes
Point ne sommes la dernière lignée.

III

On dit que dans nos jeunes campagnes,
Le français s'éteint et va bientôt mourir
Pourtant des grandes plaines aux montagnes
Chez nous j'écoute la cloche tressaillir
Saluant de sa voix sonore et claire
Les nouveaux-nés dans leurs petits berceaux
Et le sourire aux lèvres, les mères
Chantent d'une voix tendre et forte
Non! non! notre race n'est pas morte
Loin nous sommes des portes du tombeau.

Si, au Moyen-Âge, les Français se moquent de ces poètes bretons qui composent des lais pour ce qui leur semble à propos de tout et de rien, ces troubadours ne font que suivre une tradition déjà ancienne⁹¹. Depuis toujours poèmes et chansons meublent la vie des Bretons. Témoin le poème que le vieux père Le Treste s'amusait à répéter, et dont il ne se souvenait que des premiers vers, composés vers 1870 par une paysanne «qui jamais n'avait enfourché Pégase», mais qui avait été ruinée par une banqueroute généralisée dans la commune. En vers, elle louait le jugement d'une des tantes de Le Treste qui, plus perspicace, avait su éviter le désastre financier⁹². En 1925, Anatole Le Braz dans son résumé de la littérature bretonne tient les écrits bretons en haute estime.

⁹¹Brekilien, *La vie quotidienne des paysans en Bretagne*, p. 267-284.

⁹²Le Treste, *Souvenirs*, p. 44-45.

qu'ils soient en breton ou en français, et rappelle la poésie du renommé Breton des rives de la Loire, Abélard, mais aussi les écrits de La Mennais, de Brizeux, de Renan, de Le Villiers, de Chateaubriand, de la Villemarqué...⁹³ Alexandre Mahé est né dans une commune où un meunier du voisinage était renommé pour sa poésie, qu'il composait en vaquant à ses travaux, et était reconnu comme barde de son pays⁹⁴. Il n'est pas si étonnant de comprendre pourquoi devenu adulte, Mahé aimait écrire, et pourquoi il était lui aussi poète à ses heures.

Il n'est pas étonnant que dans son pays d'adoption, en 1937, il écrive avec tant d'espoir. Malgré la crise et la pauvreté qui sévit autour de lui, la paroisse de Saint-Vincent compte 81 foyers catholiques, et pour l'année scolaire de 1937, 75 enfants sont inscrits à l'école Arctic⁹⁵. Une nouvelle église a été construite et peut contenir facilement 400 personnes. Le père Charles Chalifoux, curé de la paroisse depuis décembre 1933, a orchestré cette merveille, et a presque terminé sa décoration, originale et sans pareille, le tout construit à très peu de frais avec l'aide des paroissiens qui ont travaillé en corvées.

Durant cette période entre 1927 et 1937, la francophonie albertaine se regroupe à l'aide des organismes qu'elle a créés, l'ACFA et *La Survivance*. Ces regroupements de laïcs permettent à la francophonie de s'épanouir, de maintenir et de protéger ses acquis culturels. Alexandre Mahé est

⁹³Anatole Le Braz, *La Bretagne, choix de textes précédés d'une étude*, Paris, librairie Renouard, H. Laurens, éditeur, 1935, réédition de 1925, p. 75-82.

⁹⁴Au sujet de Jacques Brogard (1835-1906), poète de Coëtido, voir Nizan, *Si Guégon m'était conté*, p. 84-86.

⁹⁵APA, Fonds oblat, 71.220/5825, Listes des contributions financières des membres de la paroisse de Saint-Vincent; Fonds des Soeurs de l'Assomption, 73.80/9, Chroniques, 1936-1937.

un de ceux qui donne de son temps pour venir en aide à sa communauté. S'il agit comme secrétaire aux organisations locales lorsqu'elles ont besoin de lui, ceci ne l'empêche pas de s'exprimer individuellement aussi. Breton, il a aussi la ténacité légendaire de son peuple, et rêvant d'un meilleur avenir, il croit qu'il est possible, avec un travail intelligent, de vivre pleinement en français en Alberta, et ceci pour les générations successives de Canadiens français. Nous voyons par ses écrits qu'il fait tout ce qu'il peut pour encourager ses concitoyens à croire au rêve qu'il partage avec d'autres Canadiens français comme lui, pour qu'ensemble, tous se rallient et aident à sa réalisation.

Chapitre VII

«Dieu et nos droits»¹ : lettres du «Vieux Colon» au Travailleur 1933 à 1935

Alexandre Mahé s'abonne au *Travailleur*, le journal franco-américain de Worcester, Massachussets, durant les années 1920, et il reste un fidèle abonné à ce petit hebdomadaire jusqu'à la fin de ses jours. Ayant feuilleté ce journal lorsqu'il jonchait sur le bureau de notre aïeul où s'empilait toujours sa collection courante de journaux et de lettres, *Le Travailleur* nous paraissait de faible intérêt pour un lecteur albertain. À nos questions, on nous informa que, jadis, notre grand-père avait publié des articles dans ce journal et qu'il avait une amitié épistolaire avec le rédacteur Wilfrid Beaulieu. Ce ne fut que bien des années plus tard, en vérifiant une coupure de presse de ce journal conservée avec ses papiers personnels, sans date, mais signée Isidore Cassemottes, que nous avons ensuite découvert la série de lettres du «Vieux Colon», aussi de lui.

¹Devise de l'ACFA, fondée en 1925.

dans les pages du *Travailleur*². La lecture du microfilm de ce journal a révélé une correspondance considérable datant du 2 février 1932 à 1943, mais la série, signée pour la majorité «Un Vieux Colon», est surtout publiée entre 1933 et 1935 et s'adresse à des aspects relativement méconnus de la situation des catholiques de langue française en Alberta. Si ces lettres ne concernent qu'indirectement la paroisse de Saint-Vincent, cela ne change rien à leur importance, car ce mince corpus est une contribution importante à l'histoire des Canadiens français de cette province. L'intérêt réside dans le fait qu'Alexandre Mahé tâche de faire connaître aux lecteurs franco-américains les problèmes que vit alors la minorité canadienne-française en Alberta, dans l'espoir de créer un ralliement qui pourrait effectuer des moyens de pression envers l'Église catholique, en vue de protéger les droits des Franco catholiques partout en Amérique du Nord.

7.1. Mise en scène du débat

Au cours de sa correspondance au *Travailleur*, Alexandre Mahé spécifie que ses «lettres d'Alberta» ne sont pas écrites pour les Canadiens français de cette province pour qui ce sujet «est connu et archi-connu»; elles ont pour «but [...] de faire connaître à l'extérieur la position du groupe canadien-français le plus éloigné de la province-mère, de la province de Québec³.» Deux ans plus tard, il s'explique encore :

²IRFSJUA, Collection Alexandre Mahé, Isidore Cassemottes, «De Gaulle-Giraud», *Le Travailleur*, 8 avril 1943.

³«Un mot aux lecteurs du *Travailleur* en Alberta», Un Vieux Colon, *Le Travailleur*, 18 mai 1933.

Le «Vieux Colon» qui écrit ces lignes aime à dire les choses telles qu'elles sont. S'adressant à une classe de lecteurs qui savent lire et ne cherche qu'à les mettre au courant de l'intéressante situation où se trouve placé le groupe canadien-français de l'Alberta. Cela, il tâche de le faire aussi objectivement que possible: c'est pourquoi force lui est d'étudier d'une façon particulière la politique religieuse des autorités ecclésiastiques vis-à-vis de ce groupe si éloigné de la province-mère⁴.

Délaissant son rôle de correspondant pour sa communauté, Alexandre Mahé conteste l'ordre établi et démontre que les autorités religieuses ne protègent plus les droits des francophones car, depuis 1920, dans l'archidiocèse d'Edmonton, les principes de «la langue et la Foi», considérés par les francophones comme des droits, ne sont plus indissociables. Il encourage ses concitoyens à miser sur l'action démocratique et sur la pression politique pour conserver leur langue, leur culture et leur Foi. Son discours est hors du commun, surtout en ce qui concerne les droits religieux, mais la situation exige des grands moyens. Depuis 1920, l'espoir d'un avenir solide pour la communauté de langue française albertaine et catholique est ébranlée par la nomination d'un évêque anglophone à la tête de l'archidiocèse d'Edmonton.

Très peu de documents attestent de la pensée des Canadiens français de l'Alberta durant cette période. À l'exception de quelques références éparses dans des fonds d'archives, l'historiographie des congrégations religieuses est muette à ce sujet, soumise à la règle de l'autorité religieuse, très stricte à l'époque. Presque rien ne reste du seul hebdomadaire francophone albertain de l'époque, *L'Union*, qui semble en avoir discuté ouvertement de temps à autre. *La Survivance*, établie en 1928 et subventionnée par les Oblats⁵, s'est astreinte au statu quo, la règle religieuse aidant.

⁴Un Vieux Colon, «Une lettre du Canada», *Le Travailleur*, 7-14 février 1935.

⁵Trottier, «Les débuts du journal *La Survivance*», *Aspects du passé franco-albertain*, p. 117.

L'indépendant, le *St. Paul Journal*, a maintenu une perspective strictement régionale, et outre des articles faisant l'éloge des visites de confirmation par l'archevêque, en aucune façon ne s'affiche-t-il comme défenseur de la francophonie. Essentiellement, de ce que l'on peut observer, on discerne dans la presse de langue française de l'Alberta des années vingt presque uniquement un discours sage en accord avec les politiques religieuses de l'*establishment*. On semble se souvenir de des protestations de la part de la communauté francophone, mais son journal n'en dit pas grand chose, à une exception près. S'il existe des lettres à ce sujet, elles se retrouveraient au Saint-Siège à Rome dans les archives du Vatican, par contre, les dossiers depuis 1922 sont fermés au public. Pris dans le feu de l'action, Alexandre Mahé connaît la censure des rédacteurs des journaux, de qui il a essuyé des refus, et il note cyniquement qu'à l'occasion «sa plume arrive même à figer l'encre d'imprimerie, à moins qu'elle ne grippe des presses trop sensibles»⁹.

À l'époque, les journaux circulent facilement par la poste et les abonnements ne sont pas chers: beaucoup de colons continuent à recevoir les journaux de leur pays ou de leur région d'origine. Plusieurs des voisins du cultivateur Mahé ont vécu dans les États de la Nouvelle-Angleterre, et c'est ainsi qu'en Alberta on connaît l'hebdomadaire américain, *Le Travailleur*, rédigé par Wilfrid Beaulieu, chef de file de l'affaire «sentinelliste» qui bouleversa les communautés francos-américains dès 1917, se voyant obligés de contribuer à l'infrastructure anglophone de leurs paroisses au détriment de celle de la francophonie⁷. Beaulieu s'intéresse particulièrement à la

⁹Un Vieux Colon (Alexandre Mahé), «Une lettre du Canada», *Le Travailleur*, 7-14 février 1935.

⁷À ce sujet, voir Yves Roby, *Les Francos-Américains de la Nouvelle-Angleterre, rêves et réalités*, Sillery, Septentrion, 2000.

diaspora française en Amérique du Nord. La série de «lettres d'Alberta» est publiée entre janvier 1933 et février 1935, dans une dizaine de tranches et est composée d'environ 15 000 mots. Ayant alors dépassé la cinquantaine, Alexandre Mahé signe du nom de plume «Un Vieux Colon»

E. J. Hart, dans son étude sur l'élite francophone de la ville d'Edmonton, estime que la période qui suit 1918 est une phase de stagnation pour la population de langue française de cette ville en ce qui concerne son identité et ses droits⁸. Il attribue ce déclin au fait que le clergé canadien-français, chef de file traditionnel de la francophonie, cesse de se renouveler, conséquence de l'accession du prélat anglophone M^{sr} Henry John O'Leary à l'épiscopat, suite au décès de M^{sr} Legal en 1920. M^{sr} O'Leary fera moins appel au clergé francophone pour administrer ses ouailles canadiennes-françaises. Mais puisque l'archidiocèse d'Edmonton comprend presque le tiers de la province de l'Alberta, ce ne sont pas seulement les catholiques de langue française de la ville d'Edmonton qui sont concernés par ce changement; toutes les communautés de langue française depuis les prairies au sud de Red Deer jusqu'aux paroisses des environs du lac la Biche en sont affectées. Les paroisses de la région de la rivière de la Paix ne sont pas dérangées, car elles appartiennent à un autre diocèse.

Les missionnaires oblats, congrégation de langue française, s'étaient enracinés dans l'Ouest canadien, et lorsqu'ils dirigent le diocèse de Saint-Albert, et ensuite l'archidiocèse d'Edmonton, le clergé qu'ils recrutent pour leurs paroisses est majoritairement francophone, originaire de l'est du Canada, de la France ou de la Belgique. De plus, les Oblats ont le mandat d'apprendre et

⁸Hart, *Ambitions et réalités*, p. 103-105.

d'utiliser les langues amérindiennes, et ont, par conséquent, des membres qui maîtrisent ou sont encouragés de maîtriser des langues étrangères. Dès 1844, on considère déjà l'anglais comme indispensable dans le Nord-Ouest canadien, une condition que remplissent les Soeurs de la Charité de Montréal, les Soeurs Grises, en répondant à l'invitation de M^{sr} Taché⁹. Lorsque d'autres communautés religieuses, à l'invitation de M^{sr} Grandin et de M^{sr} Legal, viennent leur prêter main forte, ce sera avec la même condition. Ainsi, en 1891, les Soeurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge de Nicolet s'installent au lac d'Oignon et essaient dans de nombreuses communautés de la Saskatchewan, de l'Alberta et de la Colombie Britannique¹⁰. En plus de travailler aux écoles résidentielles pour les Amérindiens, presque toutes financées par le gouvernement fédéral qui oblige un enseignement en anglais, les congrégations créent aussi des écoles, des pensionnats, des orphelinats et des hôpitaux privés dans les villes et les villages naissants de l'Ouest. Les communautés francophones sont heureuses d'accueillir les congrégations religieuses, mais celles-ci s'installent aussi dans des endroits où seulement l'anglais est parlé, comme Végreville.

Ce «débordement» de communautés religieuses de langue française découle directement de la séparation de l'Église et de l'État en France, lorsqu'un grand nombre de ces congrégations enseignantes quittent leur pays. L'historien Guy Laperrière précise qu'une vingtaine de communautés religieuses arrivent au Québec entre 1886 et 1914, tandis qu'une trentaine d'autres,

⁹Estelle Mitchell, *Les Soeurs Grises de Montréal à la Rivière-Rouge*, Éditions du Méridien, Montréal, 1987, p. 19 et 69.

¹⁰Alice Mignault, *Cent ans d'Espérance, les Soeurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge dans l'Ouest canadien, 1891-1991* Éditions S.A.S.V., 1991.

arrivées au Canada plus tôt, accueillent aussi leurs coreligionnaires¹¹. En se basant sur les statistiques du recensement canadien, qui indiquent une augmentation de mille prêtres et de plus de trois mille religieuses au Québec entre 1900 et 1910, il attribue en grande partie cet essor religieux à l'afflux des congrégations françaises durant cette décennie¹². Il spécifie que ce mouvement n'est pas limité au Québec, et que ces communautés religieuses trouvent facilement des places dans des diocèses ailleurs au Canada français, en Nouvelle-Angleterre chez les Franco-Américains, ainsi que dans des communautés anglophones des deux pays, dans des États aussi éparpillés que ceux de Washington, du Texas, du Montana ou de l'Alaska, entre autres.

Sous la direction de M^{gr} Vital Grandin et de son successeur, M^{gr} Émile Legal, qui viennent respectivement de la Sarthe et de la Loire-Atlantique, de nombreuses congrégations françaises de l'ouest de la France s'installent dans ce qui devient, en 1905, l'Alberta et la Saskatchewan. Les Fidèles Compagnes de Jésus de Sainte-Anne-d'Auray font un séjour dans leur communauté à Londres pour être en mesure de fournir un enseignement bilingue dans les écoles du diocèse de Saint-Albert¹³. On accueille aussi les Filles de la Providence de Saint-Brieuc qui s'établissent tout d'abord en Saskatchewan et se déplacent en Alberta en 1904, où elles ouvrent un couvent-pensionnat à Végreville¹⁴. Les Filles de Jésus de Kermaria arrivent au Canada en 1902 et

¹¹Guy Laperrière. *Les congrégations religieuses de la France au Québec 1880-1914*. Tome I. *Premières bourrasques 1880-1900*, Les presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 1996, p. 5-6.

¹²Guy Laperrière. «Persécution et exil : La venue au Québec des congrégations françaises, 1900-1914», *RHAF*, Vol 36, No 3, décembre 1982, p. 404-405.

¹³Le Treste. *Souvenirs*, p. 66; A.-G. Morice, *Histoire de l'Église catholique dans l'Ouest canadien*, Montréal, Granger Frères, 1915, Vol. II, p. 343.

¹⁴Morice, *Histoire de l'Église catholique*, vol. 3, p. 138, 192.

s'installent dans l'est du pays (Québec, Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Écosse, Île-du-Prince-Edouard), essaimant aussi vers le diocèse de Saint-Albert¹⁵. Arrivent aussi, dans cette foulée, les Filles de la Sagesse, congrégation de souche bretonne et vendéenne, les Soeurs de la Charité de Notre-Dame d'Evron, les Pères de Tinchebray de Normandie et les Pères du Sacré-Coeur de Quintin en Bretagne. En 1912, des Jésuites en provenance du Québec viennent ouvrir un collège classique à Edmonton à l'invitation de M^{gr} Legal et offrent un enseignement bilingue: le collège sert aussi de séminaire¹⁶. Une congrégation québécoise, les Soeurs de la Miséricorde, ouvre aussi un deuxième hôpital à Edmonton, le premier étant à la charge des Soeurs Grises de Montréal.

Par rapport à l'ensemble de la population, les membres francophones des congrégations religieuses ne représentent qu'un nombre réduit de la francophonie dans l'Ouest, mais puisqu'il s'agit surtout de communautés enseignantes ou hospitalières, leur champ d'influence est assez vaste. L'efficacité de leur oeuvre est indéniable, et pour les Canadiens français l'installation d'une congrégation religieuse dans une communauté est une marque de confiance. Un article inédit d'Alexandre Mahé présente un dialogue concernant cette mentalité, où des colons discutent entre eux de l'avenir de leur jeune communauté, affirmant : « [...] si on arrive à prendre le dessus, bien sûr que nous en aurons des bonnes soeurs», car après la construction de l'église, l'établissement d'un bureau de poste, d'un magasin, d'une forge et d'une école, la prochaine étape est d'obtenir des religieuses enseignantes¹⁷.

¹⁵Alice Trottier et Juliette Fournier, *Les Filles de Jésus en Amérique*, Filles de Jésus, 1986, p. 191.

¹⁶*L'Union*, 12 janvier 1928; Hart, *Ambitions et réalités*, p. 85.

¹⁷Manuscrit inédit. Fonds Alexandre Mahé, IRFSJUA, non-indexé, s.d.

Le premier non-francophone dans la hiérarchie épiscopale de l'Ouest est M^{gr} John T. McNally qui, en 1912, est nommé évêque du nouveau diocèse de Calgary, en même temps que M^{gr} Émile Legal, prélat du diocèse de Saint-Albert, devient archevêque d'Edmonton. Puisque la majorité de la population de langue française en Alberta entoure Edmonton, on s'attend à ce que l'ancien territoire du diocèse de Saint-Albert, devenu archidiocèse, ait à l'avenir un évêque francophone. Les données du recensement de la province en 1916 indiquent que les Canadiens français constituent le deuxième groupe ethnique en importance à Edmonton, et qu'un Albertain sur vingt est d'origine française¹⁸. Ils se sentent confiants et forts.

Comme le rappelle Robert Painchaud, l'Église catholique au Canada fait aussi partie de l'Église universelle¹⁹. Si un clergé francophone est un atout pour les colons canadiens-français (et on profite de leur présence pour promouvoir l'Ouest comme endroit de colonisation pour des colons de langue française), le plurilinguisme des Oblats permet à de nombreuses ethnies - polonaises, allemandes ou ukrainiennes, entre autres - de se faire servir dans leur langue. Les paroisses françaises en attendent autant, sinon plus, car leurs évêques et leurs curés ont tant prôné la *gesta dei per francos*, le rôle divin des Canadiens français dans l'Ouest canadien, ainsi que l'indissociable «langue et Foi». Mais lorsque la population des nouvelles paroisses a suffisamment augmenté pour pouvoir entretenir le culte, le clergé missionnaire doit se conformer à la règle de son ordre et céder la place au clergé séculier. C'est alors que la situation se transforme.

¹⁸Hart, *Ambitions et réalités*, p. 83.

¹⁹Painchaud, *Un rêve français*, p. 202.

7.2. M^{gr} H. J. O'Leary et l'archidiocèse d'Edmonton

En 1920, suite au décès de M^{gr} Legal, la nomination de M^{gr} O'Leary vient troubler les attentes de la francophonie albertaine. L'historien Raymond Huel, qui a surtout examiné la situation en Saskatchewan et au Manitoba, voit dans la succession à l'épiscopat d'un anglophone à un francophone dans l'Ouest, «un microcosme des luttes qui se poursuivent à tous les niveaux de la hiérarchie catholique canadienne²⁰.» Pris dans le feu de l'action, Alexandre Mahé décrit l'effet que l'intronisation de M^{gr} O'Leary a sur la francophonie albertaine :

[...] dans ces pays neufs, très étendus, vastes comme un tiers de la France, tout se voit, tout s'entend, tout se comprend. [...] On n'est pas toujours arrivé à comprendre, tout d'abord, des paroles entendues assez clairement à travers les bois à 200 km et 300 km à la ronde. Il a fallu attendre des actes pour comprendre et craindre²¹.

D'après l'usage de termes métriques dans ce texte - à cette époque où le système impérial est en vigueur au Canada, il est probable qu'Alexandre Mahé écrit ces lignes pour un public de France. Si elles ne sont jamais publiées, ses lettres au *Travailleur* poursuivent sa pensée : «À peine eût-il franchi les limites de son diocèse on entendit tomber des lèvres de M^{gr} O'Leary, ces singulières paroles : "Dans ce diocèse, il y a trop de communautés"²². Plusieurs congrégations religieuses se font avertir par le nouvel archevêque que leurs services ne seront plus requis, aussitôt que des remplaçants leur auront été trouvés. Il arrive qu'elles ne soient même pas remerciées de leurs

²⁰Huel traite des querelles ethniques et linguistiques au sein de l'Église universelle dans «Les évêques francophones et la mosaïque culturelle dans l'Ouest canadien», *Perspectives sur la Saskatchewan française*, 1983, p. 285-296, traduction de «French-Speaking Bishops and the Cultural Mosaic in Western Canada», R. Allen, ed. *Canadian Plains Studies* 3, 1974.

²¹Manuscrit inédit, incomplet, Fonds Alexandre Mahé, IRFSJUA.

²²«Dans l'Alberta», Un Vieux Colon, *Le Travailleur*, 23 mars 1933.

services, qui sont tout de même gratuits, ou tout comme²³. La charité envers les autres, le sacrifice, l'obéissance et la règle font que les religieux se taisent.

Très attachés au principe de «la langue et la Foi», à Saint-Vincent, les paroissiens s'inquiètent pour leur avenir et craignent de se faire imposer un curé anglophone. Ainsi en 1924, lorsque leur curé, l'abbé Ovide Desroches, est transféré, Olivier St-Arnault, président des marguilliers, adresse à M^{re} O'Leary, une lettre au nom des paroissiens, et qui est contresignée par Alexandre Mahé, marguillier²⁴. Se disant inquiets de la rumeur qui circule selon laquelle «un prêtre de nationalité étrangère» leur serait envoyé comme remplaçant, ils rappellent à leur prélat que la paroisse est «essentiellement canadienne-française» et que tous désirent que le nouveau curé soit de cette origine. La courte lettre fait référence aux aspects linguistiques et ethniques, mais Charles Chalifoux attribue surtout l'inquiétude de ses paroissiens à «l'originalité sans pareille» du nouveau curé, dont la réputation d'excentrique était largement connue²⁵. C'est possible, et Chalifoux, comme curé de la paroisse et son premier historien, est beaucoup plus près des faits: mais comme il a un intérêt à défendre, il a tendance à prendre celui du statu quo. Très bref, le texte de la lettre de Saint-Arnault à son évêque ne fait que préciser l'ardent désir des paroissiens d'avoir un curé qui partage leur langue et leur culture.

²³C'est le cas, en 1928 des Filles de Jésus qui s'occupent de l'archevêché d'Edmonton. Les Soeurs de l'Assomption de Wetaskawin sont plus ou moins évincées de leur couvent en 1929, pour être remplacées par une congrégation de soeurs irlandaises. Les écrits à ce sujet sont discrets et parlent peu des injustices qu'ils ont dû endurer. Mignault, *Cent ans d'espérance*, p. 119-120; Trottier et Fournier, *Les Filles de Jésus en Amérique*, p. 197.

²⁴Olivier St. Arnault et A. Mahé à Monseigneur O'Leary, paroisse de Saint-Vincent, 26 mai 1924. Fonds oblats, APA.

²⁵Chalifoux, *L'historique de la paroisse de Saint-Vincent*, p. 24.

Le franc-parler des marguilliers de Saint-Vincent ne plaît pas à M^{fr} O'Leary qui adresse immédiatement une lettre au curé qui quitte la paroisse. Natif de l'Île-du-Prince-Édouard, l'évêque est bilingue; sa lettre est écrite en français, mais est dactylographiée sur un clavier anglais sans accents - et les accents n'ont pas été ajoutés. M^{fr} O'Leary se dit surpris de la requête, trouvant son «esprit de nationalisme bien intolérable dans un pays comme le notre. J'espère que vous verrez qu'aucun mouvement de ce genre soit excité contre le nouveau Cure²⁶.» Comme Desroches a déjà quitté la paroisse, c'est le nouveau curé qui lui répond en rentrant dans sa cure. La lettre des marguilliers n'a aucune importance, lui assure Okhuysen. «Everything all right. People seem glad of the change, the little "excitement" which has taken place before my arrival, was only a mistake of very few excitable people, and is all over. Everyone satisfied: priest and people²⁷».

L'abbé Charles Okhuysen, d'origine hollandaise, parle une demi-douzaine de langues, incluant le français, et assume bien son rôle de curé à Saint-Vincent, tout en s'occupant de la mission polonaise de Flat Lake. On se souvient de son grand talent pour la prédication, mais aussi de son sens de l'humour bizarre²⁸. Ses manières parfois brusques dépassent souvent la compréhension de ses paroissiens²⁹. Mais Okhuysen fait tout de même ce qu'il peut pour les aider et demande à son évêque de faire des pressions politiques pour que le chemin de fer passe par Saint-Vincent, sans

²⁶Paroisse de Saint-Vincent. Archevêque d'Edmonton à O. Desroches, 2 juin 1924, Fonds oblat, APA.

²⁷Charles Okhuysen to your Grace, Saint-Vincent, June 17 1924, Fonds oblat, APA.

²⁸*L'historique de la paroisse de Saint-Vincent*, p. 24-26; «An Unforgettable Man. Un homme inoubliable», *Souvenirs*, p. 39-41; «Les religieuses - Soeurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge»; *Ibid.*, p. 83-84.

²⁹Témoignage de Germaine Gratton.

succès³⁰. Par contre, il obtient que les Soeurs de l'Assomption, à qui O'Leary demande de quitter la ville de Wetaskawin, se chargent de l'école de Saint-Vincent. Leur présence sera un grand bonheur pour les paroissiens et tous seront reconnaissants à leur curé pour son intervention. Plusieurs informateurs ont témoigné de leur joie d'avoir enfin des enseignantes qui savaient enseigner avec douceur³¹. Avant, avec certains de leurs professeurs laïques, disaient-ils, c'était «le règne de la terreur», et les écoliers passaient souvent plus de temps à genoux en pénitence que sur leur banc d'école!³²

En 1924, six mois après l'arrivée de l'abbé Okhuysen à Saint-Vincent, une critique ouverte de l'archidiocèse d'Edmonton est publiée par *L'Union*³³. Dans «La justice engendre la paix», l'auteur anonyme se plaint ouvertement du clergé anglophone qui est imposé aux paroisses de l'archidiocèse d'Edmonton. Il est possible que le texte soit de la main du rédacteur, ce qui est une accusation qui lui était faite de temps à autre dans des lettres qui lui sont adressées et qu'il publie sous la rubrique des lecteurs de *L'Union*, mais en ce qui concerne la lettre en question, rien ne

³⁰Il écrit plusieurs lettres au sujet du chemin de fer, appuyant les souhaits de ses paroissiens. APA, Fonds oblat, 71.220/5845, Paroisse de Saint-Vincent, May 31 1926; December 21 1926; March 24 1927.

³¹Témoignage de Laura Forrend et de Germaine Champagne.

³²Témoignage Germaine Champagne, Anna (Brousseau) Martin, Alphonse Brousseau et Laura (Brousseau) Forrend.

³³«La justice engendre la paix», *Le Travailleur*, 11 février 1932. Le rédacteur du *Travailleur* se trompe sur la date et l'année de parution, qu'il note comme étant 1926; dans une lettre subséquente Alexandre Mahé précise que cet article fut publié par *L'Union* le 8 décembre 1924. Un Vieux Colon, «Lettre d'Alberta», *Le Travailleur*, 25 janvier 1934. L'article en question mentionne une paroisse de la région de Legal, région où habitait Bugnet, rédacteur de *L'Union*, mais nous trouvons que l'indice est trop mince pour pouvoir déterminer l'auteur anonyme.

nous permet de le confirmer. Elle n'est pas de la plume d'Alexandre Mahé non plus. Il est aussi difficile de savoir quelle est la réaction des lecteurs dans les semaines qui suivent, puisque ces numéros de *L'Union* ne sont pas disponibles. L'article de *L'Union* avait été conservé par un lecteur d'Edmonton et, en 1932, envoyé au *Travailleur* avec le commentaire cynique : «Il est encore aujourd'hui aussi d'actualité qu'alors. La seule différence, c'est qu'on poursuit la même politique avec de la "mélasse" et du "gingerbread", en nous parlant de temps en temps de nos aïeux et du petit rocher du Québec³⁴.» Quoiqu'il en soit, essentiellement, l'article de *L'Union* critique l'absence d'un clergé francophone en Alberta et la quasi impossibilité d'en former au séminaire d'Edmonton où, en 1924, il n'y a qu'un seul étudiant qui parle le français. À cette date, le clergé français ou québécois n'est plus accepté dans le diocèse, ce qui semble indiquer une tactique d'anglicisation progressive des paroisses françaises de l'Alberta et le rejet catégorique des institutions existantes. Parmi les prêtres qui sont censés être bilingues, très peu le sont véritablement; l'article se termine en donnant plusieurs exemples du sermon loufoque d'un de ces curés «bilingues», qui, en citant l'Évangile de la tempête apaisée, massacrait tant la langue que le récit avait Jésus se mettant "debout" et arrêtant le "gros ventre" qui risquait de faire chavirer la chaloupe...! La réimpression de l'article de *L'Union*, en 1932, soulève des commentaires sympathiques de la Nouvelle-Angleterre, où l'on connaît déjà le scénario, ainsi que de quelques lecteurs admiratifs d'Edmonton. L'un de ces derniers note que l'«on soupçonne celui-ci, celui-là, ici, de vous avoir renseigné» et que la lettre «porte des fruits» : «M^{gr} l'archevêque, comme tout bon

³⁴*Ibid.*

Irlandais, n'aime pas la publicité et il craint une campagne de presse. Il paraît mal à l'aise et n'ose pas poursuivre trop ouvertement sa politique»³⁵.

7.3. Les lettres du «Vieux Colon»

Un an plus tard, en 1934, lorsqu'Alexandre Mahé s'adresse au *Travailleur* à ce sujet, il ne ménage pas ses mots et affirme que l'effet de la lettre de «Justice», en 1924, fut celui «d'un coup de clairon à la Déroulède [qui] a fait sursauter les victimes destinées au sacrifice et légèrement ému le bourreau, au point de lui faire réviser le tranchant de son couperet, pendant qu'il s'efforçait de préparer un breuvage anesthésique pour rendre inconsciente sa victime³⁶.» Il n'est pas dans l'habitude des Canadiens français de se plaindre ouvertement de leur clergé - de laver leur linge sale en public - mais la situation est inquiétante. En 1931, 64 des 80 prêtres du diocèse sont anglophones et seulement 16 sont francophones, pour une population catholique de 34 114 anglophones et de 25 933 francophones³⁷. Au cours de sa série de lettres, «Le Vieux Colon» cite les statistiques officielles du recensement fédéral pour la province de l'Alberta; en ajoutant les 2 227 membres de l'ethnie belges au 32 103 de souche française (20.38%), et maintient que la

³⁵ Votre tout dévoué. *Le Travailleur*, 24 mars 1932.

³⁶ «Lettre d'Alberta», *Le Travailleur*, 25 janvier 1934

³⁷ Hart, *Ambitions et réalités*, p. 105.

francophonie catholique forme un groupe homogène qui dépasse le premier groupe catholique d'importance, les Ukrainiens du rite ruthène³⁸.

C'est en profitant du renouvellement de son abonnement au *Travailleur* qu'Alexandre Mahé écrit la première lettre à ce journal, qu'il signe «Un Vieux Colon»³⁹. Le rédacteur précise à la deuxième lettre que l'auteur ne vient pas d'Edmonton, tel que publié, mais de Saint-Vincent, en Alberta, Canada. Ceux qui veulent absolument savoir son identité sont avisés par le «Vieux Colon» d'écrire au rédacteur qui les renseignera. Outre la série des «Lettres d'Alberta», Alexandre Mahé écrit aussi d'autres lettres, qui sont publiées sous la même rubrique, généralement signées de son nom de plume, mais pas toujours. Les sujets sont éclectiques : critiques d'un film du cinéaste français René Clair qui est projeté à Thérien, nouvelles du décès du curé Lepage de Saint-Vincent, et qui avait vécu en Nouvelle-Angleterre, commentaires sur la situation économique et, après 1940, des poèmes et des commentaires sur divers aspects de la situation politique. Sa dernière publication dans *Le Travailleur* paraît en 1943, concernant la querelle entre De Gaulle et Pétain, article qui est suivi d'une réprimande par la rédaction, réfutant son texte. Nous y reviendrons. On trouve dans la collection de ses documents personnels quelques autres lettres et poèmes, refusés par le journal.

En Alberta, l'identité du «Vieux Colon» est un secret de polichinelle: à certains de ses amis qui auraient préféré qu'il reste anonyme, il répond : «Vive les situations franches! [...] ainsi les

³⁸Un Vieux Colon, «Lettre d'Alberta», *Le Travailleur*, 18 janvier 1934.

³⁹Un Vieux Colon, «Dans l'Alberta...», *Le Travailleur*, 2 février 1933.

soupçons, si soupçons il y a, n'ont point à s'égarer en recherches inutiles⁴⁰». Le monde des journaux français de l'Amérique du Nord est petit: sur un des numéros sur microfilm du *Travailleur*, issu d'une collection disparate, un lecteur inconnu a écrit «A. M.» dans la colonne à côté d'un article du «Vieux Colon»⁴¹. À Saint-Vincent, Alexandre Mahé reçoit des commentaires par la poste au sujet de ses lettres, donc une coupure de sa deuxième lettre au *Travailleur*, sur laquelle un lecteur anonyme a commenté : «Je ne crois pas que ça vaille grand'chose. C'est un Français peu au courant⁴²». Le fermier de Saint-Vincent sait retourner les critiques négatives, mais l'accusation est assez ironique puisque le but de ses lettres était de justifier la légitimité de la francophonie albertaine, et il avait débuté la série en fustigeant la notion selon laquelle un «Frenchman» au Canada ne pouvait pas être à la page, ni «homme de son temps, [ou] un homme de progrès!⁴³»

Il reçoit aussi de «multiples appréciations» concernant ses lettres au *Travailleur*. Dans sa quatrième lettre, il rapporte comment «[D]'aucuns trouvent que je manque de respect envers l'autorité, d'autres me disent que je fais très bien : tous sont d'accord que je dis simplement la vérité, et que j'écris ce qui se dit couramment au grand jour⁴⁴.»

⁴⁰Un Vieux Colon, *Le Travailleur*, 18 mai 1933.

⁴¹Portant une étiquette adressée au Dr. Gabriel Nadeau, State Sanitorium, Rutland, Mass., *Le Travailleur*, le 2 janvier 1941.

⁴²Un Vieux Colon, *Le Travailleur*, 18 mai 1933.

⁴³Un Vieux Colon, «Dans l'Alberta», *Le Travailleur*, 2 février 1933.

⁴⁴Un Vieux Colon, «Un mot aux lecteurs du *Travailleur* en Alberta», *Le Travailleur*, 18 mai 1933.

Quant à manquer de charité, comme il a su, par ricochets, qu'un lecteur occasionnel du *Travailleur* l'en accusait, c'est une autre affaire. [...] Que les lecteurs du *Travailleur* ne renoncent point à la lecture de leur journal parce qu'«Un Vieux Colon» y dit des choses un peu rudes parfois. [...] Du reste, ces «cruelles vérités» ne s'adressant qu'à des laïques qui se rendent parfois suspectes à plus d'un vieux colon d'Alberta, peuvent peut-être blesser l'amour-propre, mais pas la charité⁴⁵.

Malgré son intention déclarée de faire connaître la situation des Franco-Catholiques en Alberta en dehors de leur province, il est fort possible qu'il envoie ses lettres au *Travailleur* pour la simple raison qu'elles ne seraient jamais publiées par *La Survivance*. Ceux qui ont essayé d'écrire au sujet du manque de clergé de langue française se sont fait répondre :

«De quoi se plaignent-ils? S'ils veulent des prêtres de leur race, qu'ils fournissent eux-mêmes des recrues au grand séminaire et nous pourrons leur donner tous les prêtres qu'ils réclament.» Cette réponse logique en elle-même a induit en erreur les prêtres et les religieux qui n'osaient voir les choses telles qu'elles sont ou qui cherchaient à provoquer un cri indignation pour remettre les choses au point. Ce cri d'indignation, je connais quelqu'un qui voulut le lancer. Il remit sa copie à celui-là même qui l'avait provoquée. Hélas! elle lui fut remise avec ces paroles : «Essayez, si vous voulez, de faire insérer dans le journal qui a publié mon appel aux vocations à la prêtrise des jeunes Canadiens français mais je puis vous prévenir que votre copie ne passera pas, à moins d'être passablement édulcorée⁴⁶.

Essentiellement, le Vieux Colon raconte l'histoire de l'établissement de la francophonie albertaine, et comment ses membres ont toujours eu de très bonnes relations avec les autres ethnies. Avant l'arrivée de M^{fr} O'Leary, il n'y avait aucune querelle avec les catholiques de souche irlandaise. Mais en réaction aux injustices imposées par leur prélat, les Canadiens français, qui savent s'organiser, ont monté l'Association canadienne-française de l'Alberta, ce qui leur permet de se tailler une place dans la société civile. Ils participent aussi à la politique, et certains de leurs

⁴⁵Un Vieux Colon, «Une lettre du Canada», *Le Travailleur*, 7-14 février 1935.

⁴⁶Il se réfère à un article qui fut publié le 6 avril 1932 dans *La Survivance*, qu'il cite dans les tranches suivantes, «Lettre d'Alberta», *Le Travailleur*, 9 et 25 janvier 1934.

membres sont élus au niveau provincial et fédéral, et sont nommés au sénat. De ces façons, ils outrepassent l'autorité religieuse, qui ne s'intéresse qu'à «la course à la mitre et à la crose⁴⁷».

Plusieurs fois, «Le Vieux Colon» revient sur le sujet du pouvoir des minorités canadiennes-françaises hors-Québec⁴⁸. «L'anglais, ils le parlent souvent mieux que quiconque, mais ils se refusent à dire leurs prières autrement qu'en français. Étant chez eux, de l'Atlantique au Pacifique, ils se refusent d'être autre chose qu'eux mêmes⁴⁹.» Les Canadiens français, précise-t-il, sont la clé de voûte du pays :

Sur le terrain religieux, ils sentent cependant que le sol pourrait bien se dérober sous leurs pieds. À un ralliement politique d'abord conseillé à leurs cousins de France, puis actuellement imposé par une douloureuse persuasion, ils peuvent craindre que, pour eux vienne bientôt un conseil, puis un ordre de ralliement linguistique; aussi, se sont-ils sagement groupés sur le terrain national. Sur ce terrain national, ils sont indélogeables et, petite minorité, maîtresse absolue de la situation, grâce à leur souplesse, et à l'amour inné qu'ils portent à leur pays. «Nous sommes Canadiens, disent-ils, et rien que Canadiens. Sans nous, Canadiens français, le Canada aurait depuis longtemps, déjà ajouté plusieurs étoiles de plus à la constellation qui orne la «Star Spangled». Le tour le plus pendable que nous pourrions jouer à Albion serait de consentir à notre propre disparition nationale. Du coup, le Canada serait immédiatement absorbé par les États-Unis [...] Du même coup, l'Empire britannique s'effondrerait sans doute, comme une voûte dont on enlève la clé. Car, que resterait-il de l'Empire britannique si le Canada n'était placé là où il est, comme le plus solide maillon d'une chaîne qui n'est pas imbrisable?⁵⁰

Il cite les activités de l'ACFA, comme sa condamnation d'un mouvement sécessionniste dans l'Ouest du pays, réduit à néant par le solide appui de l'organisation provinciale à l'union

⁴⁷Un Vieux Colon, «Dans l'Alberta», *Le Travailleur*, 2 février 1933.

⁴⁸Un Vieux Colon, «Brûlante question», *Le Travailleur*, 15 mars 1934.

⁴⁹Un Vieux Colon, «Dans l'Alberta», *Le Travailleur*, 2 février 1933.

⁵⁰*Ibid.*

canadienne. Du point de vue politique, les Canadiens français votent quasiment à égalité pour les trois partis politiques en Alberta, et sont courtisés par tous les politiciens qui cherchent leur appui. La stratégie est utile pour obtenir des bénéfices et, pour une fois, prouve que «la désunion faisait la force»⁵¹.

Dans le même article, il poursuit, en ce qui concerne la contribution des Canadiens français de l'Alberta, qui se sentent lésés par le manque de reconnaissance de la part de leur archevêque du travail des religieux de langue française qui l'ont précédé, et qui ont fait les grands travaux de défrichement, dont M^{sr} O'Leary est l'héritier dans la forme d'hôpitaux, de collèges et de couvents-pensionnats. L'archevêque n'a pas fait de discours en français lors de l'inauguration d'une nouvelle aile de l'hôpital Miséricorde à Edmonton, une institution établie et gérée par les Soeurs la Miséricorde, et ceci est compris comme un affront à la population de langue française de l'archidiocèse. Alexandre Mahé fait aussi remarquer le manque de respect envers le protocole établi, lors de l'inauguration du monument dédié au père Albert Lacombe, et que le doyen des évêques du Nord, le notable M^{sr} Émile Grouard, n'ait pas été pas invité à faire de discours.

Malheureusement, les victimes se «sacrifient» elles-mêmes. Dans le cas du monument au Père Lacombe, de nombreuses personnes, entre autres, Georges Bugnet, alors le trésorier de l'ACFA, auraient préféré que ce monument soit érigé en toute visibilité devant l'édifice du parlement à Edmonton, où l'histoire de la francophonie de cette province aurait gagné en importance aux yeux

⁵¹La devise du journal, *L'Union*, était «L'union fait la force». Un Vieux Colon, «Dans l'Alberta», *Le Travailleur*, 2 février 1933.

des Albertains et pour la postérité. D'après Papen, qui a écrit brièvement à ce sujet, le choix de Saint-Albert, redevenue simple paroisse avec la perte de son évêché, pour l'emplacement du monument Lacombe en 1928, est celui des Oblats qui prennent en main le projet qui est lent à se concrétiser⁵². D'après Alexandre Mahé, ce choix est une preuve du manque de vision de l'élite qui ne comprend pas l'importance du geste: c'est un des exemples de l'auto-sabotage culturel de l'élite canadienne-française. Et il montre du doigt le chapitre La Vérendrye de l'ordre des Chevaliers de Colomb, de la région d'Edmonton, les «KoKos» (initiales de *Knights of Columbus*) comme il les appelle en plaisantant⁵³.

Dans son étude sur les paroisses d'Edmonton, Gilles Cadrin explique comment la plupart de celles qui sont établies par les Canadiens français s'anglicisent progressivement⁵⁴. Il soutient que des organisations de laïcs comme les Chevaliers de Colomb, très actifs à Edmonton et à Saint-Albert, ne peuvent pas regrouper seulement des francophones, ni empêcher des anglophones de s'y joindre. C'est une erreur de penser que de tels mouvements confessionnels peuvent appuyer la francophonie: au contraire, il croit que l'avenir pour la francophonie albertaine réside dans son pouvoir laïque.

⁵²Papen, *Georges Bugnet*, p. 113.

⁵³La référence aux «KoKos» fait allusion à la méfiance d'Alexandre Mahé de tout ce qui ressemble à la franc-maçonnerie.

⁵⁴Gilles Cadrin, «Nation et religion, l'établissement des paroisses «nationales» d'Edmonton», *Écriture et politique, les actes du septième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest*, Faculté Saint-Jean, Université de l'Alberta, les 16 et 17 octobre 1987, p. 178-180.

Pour le «Vieux Colon», le cas de l'archevêque O'Leary démontre comment ce dernier n'a pas mis des gants de velours pour s'occuper du clergé de l'archidiocèse dont il était héritier⁵⁵. Entre Red Deer et Calgary, et vers l'est de la province, plusieurs Français s'étaient établis et pratiquaient l'élevage: il y avait, entre autres, un groupe d'officiers qui avaient quitté en masse la France au lieu d'obéir aux ordres et d'expulser les communautés religieuses de leurs couvents. À leur demande, M^{gr} Legal envoie aux fondateurs du village de Trochu, ainsi nommé en honneur de leur chef, les pères de Tinchebray, une petite congrégation de prêtres qui avait aussi quitté la France. Ces prêtres établissent, au cours d'une vingtaine d'années, une demi-douzaine de paroisses dans les environs. Pour mieux servir leurs fidèles, ils apprennent plusieurs langues étrangères, visitent régulièrement leurs ouailles éparpillées sur ces vastes étendues de terrains - de la prairie aux mines et aux chantiers forestiers dans les Rocheuses.

Mais soudainement, en 1926, après 20 ans de travail dans cette région, ils reçoivent l'ordre de M^{gr} O'Leary de quitter leurs paroisses respectives et de se regrouper dans une seule, afin de pouvoir mieux pratiquer leur règle - leur précise-t-il - tout en leur demandant d'attendre avant de partir qu'il leur trouve des remplaçants. «C'était *pour quiconque connaît le pays* [souligné dans le texte original], leur demander à se condamner eux-mêmes de mourir d'inanition ou de s'en aller⁵⁶.» Le Vieux Colon précise que puisqu'ils résident dans les presbytères, propriétés de l'évêque, la communauté n'a aucun recours. Par contre, les congrégations des Filles de la Sagesse et des Soeurs de la Charité de Notre-Dame d'Evron, établies dans cette même région, sont les propriétaires de

⁵⁵«Dans l'Alberta», Un Vieux Colon, *Le Travailleur*, 23 mars 1933.

⁵⁶ *Ibid.*

leurs couvents, et il est moins facile de les évincer. En recevant cet avis de M^{gr} O'Leary, les pères de Tinchelbray quittent leurs paroisses sur le champ. Ce départ précipité, sans explications, soulève

une émotion considérable et suscite une curiosité bien légitime. On voulut savoir la cause d'un départ aussi insolite [...] l'on finit par savoir. Cette charitable proposition faite à des Canadiens français eût probablement suscité une toute autre réaction que chez les Français de France. [...] Il est possible cependant que la discipline sacerdotale aidant, ils eussent aussi décidé de partir.[...] Ce départ suscita un ahurissement général, et provoqua des remarques qu'heureusement Son Excellence n'entendit point, et n'entendra jamais. Celle-ci, par exemple : «Eh quoi! un évêque qui n'a pas pour ses vieux prêtres l'égard que nous, fermiers, avons pour nos vieux chevaux!» Réflexion sévère, mais très juste. En Alberta, en effet, il n'existe pas d'abattoir pour les vieux chevaux, et quand ces innocentes et bonnes créatures ont passées vingt ans sur une ferme, elles ont tellement donné d'elles-mêmes qu'on les aime d'instinct et qu'on les ménage... jamais on ne les envoie mourir sur le chemin. Les fermiers d'Alberta ont du coeur et de la raison... même pour leurs vieux chevaux...⁵⁷

Un travail bien fait, une vie dévouée au culte, méritent récompense et une pension à la fin de ses jours, c'est ce pensent les franco-catholiques de l'Alberta.

Le Vieux Colon traite ensuite de l'importance d'une bonne formation intellectuelle religieuse, bien basée sur les études classiques et sur l'histoire. Pour lui, elle se trouve dans un collège, comme celui des jésuites à Edmonton, invités en 1912 pour venir former des sujets «aptes à embrasser les carrières libérales et sacerdotales»⁵⁸. La question des Jésuites, et plus précisément celle de leur collège d'Edmonton, semble être le point culminant de cette longue série de lettres, peut-être provoqué par un article anonyme publié en avril 1932 par *La Survivance*, reprochant aux Canadiens français de l'Alberta d'avoir des préoccupations trop matérielles et, en conséquence,

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸Un Vieux Colon, «Lettre d'Alberta», *Le Travailleur*, 8 février 1934.

de ne pas fournir assez de vocations sacerdotales. Tous comprennent que l'auteur est l'archevêque⁵⁹. Que la réplique ne passe pas dans l'organe de la francophonie qu'est censée être *La Survivance*, mais dans les pages du *Travailleur* à 4 000 kilomètres de l'Alberta, laisse amplement comprendre les limites du journal franco-albertain.

Pourtant, explique le Vieux Colon, les vocations ont toujours été nombreuses chez les congrégations missionnaires albertaines, mais celles-ci ne peuvent plus oeuvrer localement, seulement à l'étranger :

Cependant, nous n'oublions pas que : Charité bien ordonnée commence par soi-même et nous savons des paroisses canadiennes-françaises où le prêtre doit lui-même avouer qu'il ne parle pas la langue de ses fidèles!!! Situation passagère, dira-t-on, et qui se corrigera d'elle-même. Les jeunes parlent l'anglais et même les vieux se débrouillent dans cette langue [...]. Raison pauvre et dangereuse à laquelle aucun esprit cultivé et sérieux ne saurait s'arrêter⁶⁰.

De plus, explique-t-il, au nouveau grand séminaire d'Edmonton, rien n'a été fait pour que les francophones se sentent accueillis, au contraire: c'est un sujet qu'il avait déjà abordé dans sa première lettre⁶¹. Pourtant, des quêtes visant à créer une institution pour loger les étudiants catholiques (Saint Anthony's College) ont été faites partout dans le diocèse, et les Canadiens français y ont cotisé leur bonne moitié. Ce qui dérange, c'est que le collège classique des jésuites est encore là et qu'il pourrait servir à former des prêtres, mais que l'évêque préfère se passer de ses excellents services pour former son clergé dans son Grand Séminaire, mais le clergé qui en sort

⁵⁹Un Vieux Colon, «Lettre d'Alberta», *Le Travailleur*, 25 janvier 1934.

⁶⁰Un Vieux Colon, «Lettre d'Alberta», *Le Travailleur*, 8 février 1934.

⁶¹Un Vieux Colon, «Deuxième partie. Dans l'Alberta», *Le Travailleur*, 8 février 1933.

est connu dans l'archidiocèse comme des «baby-priests», soit des prêtres trop jeunes et de piètre formation scolaire: ceci donne une idée de l'opinion de cette institution.

Il est primordial d'avoir un clergé bien éduqué et bien formé, soutient le «Vieux Colon» :

La privation d'un cours classique sérieux prive la pauvre humanité d'un jalon pour se diriger dans la vie. [...] On ne me fera pas croire, que sauf de rares exceptions, il soit possible d'étudier efficacement «les peuples qui nous ont précédés et sont morts» autrement que par la lecture, dans le texte original, de leurs poètes, de leurs historiens et de leurs philosophes⁶².

Mais c'est une erreur de taille, écrit-il dans sa dernière lettre, de s'en prendre aux jésuites. Il relate l'histoire de Jean de Palafox, évêque de Los Angeles, qui, il y a plus de trois siècles, se plaignait constamment des privilèges accordés aux jésuites, querelle qui fut tournée contre lui par le tribunal de Rome et qui après sa mort, ne plaida pas en faveur de sa béatification⁶³. Avertissement à M^{sr} O'Leary? C'est fort probable. Tout indique qu'une autre lettre suivrait, mais la série au *Travailleur* se termine sur cette note.

D'après cette correspondance volumineuse, on comprend qu'Alexandre Mahé n'hésite pas à s'exprimer pour appuyer ses concitoyens. Après tout, les Canadiens français de l'Alberta adhèrent aux principes de la langue et la Foi, mais se voient privés des outils de base qu'ils ont mis en place et financés. Avec la perte de l'appui de l'archevêque pour le collège des jésuite, et le manque de recrutement de francophones pour le Grand Séminaire, il devient difficile de former ou de fournir le clergé pour les paroisses de langue française. D'autres parlent dans le même sens: ainsi, un père

⁶²Un Vieux Colon, «Lettre d'Alberta», *Le Travailleur*, 8 février 1934.

⁶³Un Vieux Colon, «Une lettre d'Alberta», *Le Travailleur*, 7-14 février 1935.

jésuite du collège d'Edmonton, en tournée de recrutement à Saint-Vincent, qui répète le message traditionnel :

...[il] nous invite ensuite à fournir des vocations, afin de rester fidèle à la mission à laquelle Dieu semble appeler les gens de race française, de cette race qui depuis des siècles accomplit les «Actes de Dieu par les Francs». Il nous dit que nous avons besoin de prêtres pour diriger nos paroisses, pour y garder la foi catholique et le verbe français, car il y a mille chances contre une que, si nous perdons notre langue française, nous perdons aussi notre foi catholique⁶⁴.

C'est le même message que celui de l'abbé J.-A. Lepage à son entrée en fonction à Saint-Vincent le dernier dimanche de juillet 1930⁶⁵.

Dans ce qui est son dernier reportage à *La Survivance* pour plusieurs années, Alexandre Mahé, avant de céder sa plume au curé, résume ce sermon⁶⁶. De très faible santé en arrivant, et ayant voyagé la nuit entière pour se rendre pour la messe du dimanche, son premier sermon est de mauvais augure, car il annonce «qu'il venait parmi nous dans l'intention d'y finir ses jours» L'abbé fait appel à l'amour que les paroissiens doivent avoir pour leur curé et leur paroisse, et il félicite ces anciens colons d'avoir tenu bon depuis leur arrivée, 22 ou 23 ans auparavant. Il reconnaît qu'ils sont venus dans le but d'essayer de se faire un chez-soi en établissant des fermes productives, et il leur rappelle que

c'est plutôt la Providence qui, à notre insu, nous a poussé ici pour que nous, descendants des premiers Français qui apportèrent sur les bords du St-Laurent la foi catholique, pour que nous continuions d'accomplir la *gesta dei per francos*:

⁶⁴Corr. «Saint-Vincent», *La Survivance*, 10 juillet 1930.

⁶⁵*L'historique de la paroisse de Saint-Vincent*, p. 26.

⁶⁶Corr., *La Survivance*, 31 juillet 1930.

pour que nous continuions d'être des témoins que notre langue française et notre foi catholique sont les mutuelles gardiennes l'une de l'autre⁶⁷.

Tel est le message typique du clergé canadien-français, et dans ses lettres au *Travailleur*. Alexandre Mahé ne fait que le répéter, en apportant le discours à sa conclusion logique. Mais il précise qu'il faut avoir des outils pour pouvoir conserver sa culture et sa Foi, en particulier les institutions enseignantes qui forment l'élite. En tant que laïc, Alexandre ose écrire et exprimer publiquement sa pensée : «pour dire de cuisantes et salutaires vérités. Ils ne sont pas légion à St-Vincent ceux qui peuvent en faire autant⁶⁸». S'il s'expose aux critiques en décrivant les difficultés que subissent les Canadiens français de l'Alberta, il espère que d'autres lui emboîteront le pas et continueront et compléteront le travail⁶⁹.

Le collège des Jésuites, malgré son potentiel, se ressent fortement de la crise et s'endette, car l'Alberta est encore une province pauvre. En 1942, malgré trente ans de présence dans l'Ouest, le bâtiment du collège et son grand terrain attenant sont vendus⁷⁰. D'autres institutions existent pour le remplacer: le Collège Saint-Jean offre à peu près les mêmes cours que les Jésuites, et l'Université de l'Alberta est établie depuis 1905. Les Franco-Albertains ont continué de former un clergé congrégationniste, le clergé séculier est resté rare, obligatoirement formé en anglais.

⁶⁷*Ibid.*

⁶⁸Un Vieux Colon, «Un mot aux lecteurs du *Travailleur*», *Le Travailleur*, 18 mai 1933.

⁶⁹*Ibid.*

⁷⁰Le terrain est vendu pour construire un aéroport utilisé durant les années de guerre par les Américains, qui leur sert de relais vers l'Alaska, et qui deviendra plus tard, le premier aéroport de la ville. Après la guerre, l'ancien collège devint l'hôpital Charles-Camsell. Joseph Moreau, «Le Collège des Jésuites (1913-1942)», *Aspects du passé franco-albertain*, 1980, p. 21-29.

Cette histoire a laissé un arrière-goût amer à Saint-Vincent. Une anecdote locale plutôt symbolique raconte que le coq du clocher de l'église de Saint-Vincent, dont la construction fut commencée en 1934, aurait disparu dans de bien mystérieuses circonstances, que l'on attribue à l'archevêque O'Leary. La rumeur ne manque pas d'humour paysan, car bien sûr, les voleurs de poules sont au plus bas de l'échelle sociale. L'histoire prétend que Saint-Vincent aurait été la seule paroisse de l'archidiocèse qui avait un coq de clocher, ce qui est possible, et que l'archevêque ne supportait pas de voir ce symbole gaullois sur une église de son archidiocèse, et qu'il l'interdisait⁷¹. On sait que les églises ont un rôle emblématique dans les Prairies canadiennes, et que le coq de clocher qui orne les églises franco-catholiques n'est pas une simple parure, mais tout en symbolisant la trahison de saint Pierre, il représente aussi la culture française. N'empêche qu'il faut être un «sacré» voleur pour décrocher un coq de clocher...

Les nombreuses et longues lettres d'Alexandre Mahé, au sujet de la politique anti-française qui règne dans l'archidiocèse d'Edmonton durant cette période, défendent les Canadiens français de l'Alberta. Après avoir défriché leurs terres, construit leur maison, exploité leur ferme et créé des écoles, ces derniers considèrent que la protection de leurs acquis culturels est une priorité. Profondément croyant et issu d'une des régions les plus catholiques de France, où l'adhésion et la solidarité envers l'Église catholique ont toujours été le mot d'ordre, Alexandre Mahé pratique un catholicisme militant. Installé au Canada, il n'est pas extraordinaire qu'il parle de son nouveau pays en termes de la *gesta dei per francos*. Bon nombre de laïcs qui quittent la France durant ce temps pensent aussi de cette façon : c'est bien normal, pour l'émigrant, de souhaiter que les

⁷¹Témoignage de René Mahé.

conditions soient meilleures à l'endroit où il s'installe pour refaire sa vie, que dans le pays qu'il a quitté. Ayant été membre d'une communauté religieuse bousculée par la séparation de l'Église et de l'État en France, il est tout à fait d'accord pour que, dans le «nouveau continent», le destin de la francophonie catholique soit celui de la *gesta dei per francos*.

Mais en Alberta, où les Canadiens français sont minoritaires et où, après le décès de M^{gr} Legal, les communautés religieuses de langue françaises perdent leur emprise, les laïcs doivent apprendre à se défendre. Cette mentalité transparaît dans la devise de l'ACFA : «Dieu et nos droits». Soucieux de protéger ce qu'ils ont construit, les Canadiens français de l'Alberta se sentent menacés et s'organisent autrement. Pour les membres de la communauté de Saint-Vincent qui s'activent dans le cercle local de l'ACFA, visiblement ils s'engagent pour protéger ce qu'ils ont en main. Mais dans ses lettres au *Travailleur*, Alexandre Mahé démontre qu'il n'a pas froid aux yeux et que, au lieu de se laisser faire, il veut parler ouvertement de la situation concernant le catholicisme et les Franco-Albertains au risque de recevoir des réprimandes. En catholique engagé, il croit sincèrement que chacun peut contribuer à sa façon: écrire est la sienne.

Chapitre VIII

Joutes d'esprit et différends : débats des années de guerre

Au fil des ans, dans les lettres qu'Alexandre Mahé écrit aux rédacteurs de la *Survivance* et du *Travailleur*, les sujets qu'il aborde ne se limitent pas exclusivement à des activités à l'intérieur des frontières de l'Alberta. Ainsi, durant la Deuxième Guerre mondiale, il n'hésite pas à se prononcer sur la survie de la France et sur l'appel du général Charles De Gaulle; une dizaine de ses lettres portent sur ces débats. La rareté de la documentation et le peu d'études à ce sujet mérite que l'on s'y attarde car, cette correspondance aide à mieux démontrer l'état d'âme de la Francophonie nord-américaine qui est déchirée par la crise de Gaulle-Pétain¹.

C'est après un silence de trois ans, qu'en 1940, Alexandre Mahé reprend sa plume: une cinquantaine de ses lettres et poèmes paraissent dans les journaux durant la vingtaine d'années qui

¹Le conflit dans les régions de Québec et de Montréal est examiné par Éric Amyot dans *Le Québec entre Pétain et de Gaulle : Vichy, la France libre et les Canadiens français, 1940-1945*, Fides, Canada, 1999. Paul M. Couture a aussi écrit sur ce sujet dans «The Vichy-Free French Propaganda War in Québec, 1940 to 1942», *CHA, Historical Papers 1978 Communications historiques*, p. 200-216.

suivent, dont presque la moitié entre 1940 et 1945. Ses lettres cherchent généralement à éclaircir des sujets d'actualité, parfois controversés, mais elles traitent aussi de sujets amusants. Il se laisse emporter par des élans d'esprit, comme dans sa série de poèmes «au Goffeur». Si on juge d'après la façon aisée dont il participe aux dialogues courants, citant des sources qu'il a puisées au cours de ses études et de ses lectures dans les journaux ou par le biais des informations radiophoniques qu'il écoute fidèlement, et a parfois entendues le jour même, on voit qu'il n'est pas du tout isolé de ce qui se passe dans le monde.

8.1. Dialogues courants

Dès 1933, à l'âge de 53 ans, Alexandre Mahé signe déjà ses lettres au *Travailleur* du nom de plume «Un Vieux Colon», une épithète fort représentative de la société rurale dans laquelle il habite depuis presque 25 ans. En dépit de ses cheveux blancs, il est toujours bien actif, mais bien de ses pairs, qui ont travaillé avec lui à la colonisation de la région, ne sont plus de ce monde: d'après les statistiques de l'époque, l'espoir de vie un homme ne dépasse que rarement la soixantaine - et Mahé est déjà plus âgé que la moyenne². Une dizaine d'années plus tard, ayant doublé le cap des 60 ans et toujours solidement sur ses pieds, ce qu'il confirme dans une lettre qu'il adresse au rédacteur de *La Survivance*, il signe, pour une rare fois, de son propre nom. Il sait que sa missive sera lue par un grand nombre de Franco-Albertains: la *Survivance* a un tirage de 4.000

²Kalbach and McVey, *The Demographic Bases of Canadian Society*, p. 72.

exemplaires qui touche environ 40.000 lecteurs³. Sa lettre rappelle la toute récente nomination du docteur Aristide Blais au Sénat, lui offrant ses félicitations et louant les excellents soins du médecin à qui il attribuait sa guérison en 1912, ce qui, 30 ans plus tard, lui permettait, - à cet «échappé de la mort», de se classer joyeusement «parmi les ... intuables»⁴.

En renouant avec les lecteurs de *La Survivance* après trois ans d'absence, sa courte anecdote souligne l'importance de la nomination d'un des membres de la francophonie albertaine au poste de sénateur, marque de confiance de la part du premier ministre du Canada de l'époque, l'honorable William Lyon Mackenzie King, envers les Franco-Albertains⁵. Quatre Franco-Albertains avaient été nommés au sénat depuis 1905. L'homme d'affaires, Pat Burns, avait accédé au fauteuil albertain, et fut sénateur pendant une dizaine d'années. Après son décès, le retour à la tradition d'un sénateur franco-albertain ne pouvait qu'être rassurant pour la population de langue française de l'Alberta, tout en apportant au premier ministre un appui dont il allait avoir grandement besoin durant ces années de guerre. La lettre d'Alexandre Mahé est significative, dans le sens que comme lecteur habitué du journal franco-albertain, il fait l'effort de souligner publiquement ce gain. Il est le seul lecteur à le faire.

Durant ce premier temps, Alexandre Mahé ne fait aucune mention de la guerre qui fait rage, et ne

³Lacombe, *Paul-Émile Breton*, p. 22.

⁴M. le Rédacteur, «Tribune Libre», A. Mahé, *La Survivance*, 28 février 1940.

⁵Kenneth J. Munro, «Le sénat, une institution importante pour la francophonie albertaine», dans *Après dix ans... Bilan et Prospective, Actes du 11^e colloque du CEFCO* (1991), Edmonton, 1992, p. 259-260.

traite que de sujets divertissants. *La Survivance* publie, en décembre 1940, son hommage aux pionniers, «Souvenirs, testament et prière du vieux défricheur», inspiré de son propre vécu. Composé durant l'hiver de 1938 et 1939, le poème d'une centaine de vers est divisé en trois parties égales, traitant des trois sujets indiqués par le titre. *Le Travailleur* publie une deuxième version du poème en 1943 - celle que nous utilisons pour ce travail⁶. Essentiellement, le vieux défricheur, aguerrri et rusé, voyant le terme de ses jours, offre une prière en son nom, ainsi que pour les pionniers déjà «morts à la tâche», prière qui est beaucoup plus médiatrice que suppliante et cherche à déjouer le Créateur lui-même. Dans son appel à la clémence, il maintient que les jurons «un peu verts» qu'adressaient jadis les colons à leurs boeufs affolés par les mouches noires, n'étaient que de courtes prières récitées «tout à l'envers», invocations qui ont déjà été entendues et exaucées, puisque, depuis ce temps, ces «bestioles du diable» ont disparu des parages. Dans la note explicative qui suit la deuxième parution du poème dans *Le Travailleur*, l'auteur précise que ces litanies et prières n'étaient point cueillies dans un livre de messe.

À la fin de novembre 1940, *La Survivance* publie le premier des poèmes d'Isidore Cassemottes concernant le «Goffeur», une série qui suscite une réaction bon enfant et enthousiaste des lecteurs de ce journal, et que l'on peut lire sous la vignette de la «Tribune libre». «Le Goffeur et le Siffleux» est une riposte humoristique à celui qui signe «le Siffleux», qui est le rédacteur du journal, le père oblat Paul-Émile Breton, auteur de la rubrique hebdomadaire intitulée «Dans le

⁶Isidore Cassemottes, «Souvenirs, testament et prière du vieux défricheur», *La Survivance*, 18 décembre 1940; *idem* et «Note», A. Mahé, 30 décembre 1942, *Le Travailleur*, 14 janvier 1943. C'est surtout la ponctuation qui a été rectifiée dans la deuxième version, le texte est essentiellement le même.

trou du Goffeur». Dans le premier poème, un siffleux (la marmotte) «dodu» «au ventre pansu» s'éloigne de son trou pour raconter à son petit voisin maigrichon, le «goffeur» (un gaufre), un cousin éloigné, la supériorité de ses méthodes de survie. Absorbé par son discours sur ses techniques de construction de garennes, il n'aperçoit pas l'arrivée soudaine du chien du fermier, et puisque sa seule défense est le claquement de ses dents, il se fait happer sur le coup. Le petit «goffeur», plus prudent que son confrère, se terre dans son trou. En dépit de la démise poétique du Siffleux, Cassemottes souhaite que ce dernier «taquinera encor' dans son trou le goffeur à notre joie à tous amis lecteurs»⁷.

C'est exactement ce qui se fait pour plusieurs mois, alors que Diogène, Socrate, Azarie Laplume, et autres, se répondent et se relancent la balle. De son fauteuil d'éditeur, le Goffeur dit être «tombé sur les deux pattes de derrière» en se rendant compte que Cassemottes «fionne» des vers, ce qui devient le sujet de sa rubrique de la semaine - les variantes de «vers» : vers de terre, vers solitaires, verres de bière et verres de «fort», vertige, verrue, verbiage. Il termine avec son épitaphe :

J'ai passé ma vie chez les Docteurs:
Mort me v'là couché chez les Goffeurs
Autrefois les vers m'ont nourri:
Je nourris les vers aujourd'hui⁸.

La rubrique devient une cible d'Isidore Cassemottes, qui conteste gentiment le Goffeur qui s'amuse à railler - de façon aussi bon-enfant - les Franco-Albertains dans sa colonne hebdomadaire. Lorsque le premier poème est publié avec une demi-douzaine de fautes typographiques, dans «Une

⁷Isidore Cassemottes, «Le Goffeur et le Siffleux», *La Survivance*, 27 novembre 1940.

⁸«Dans le trou du Goffeur», *Le Goffeur*, *La Survivance*, 4 décembre 1940.

chicane au Goffeur», le deuxième poème. Cassemottes le gronde : «cet été tu me grugeais de mon blé et voilà mon petit véreux que tu gruges même mon nom» [...] Pour un goffeur t'es pas mal savant : Oui, tu sais qu'on ne met pas un «a» à «compliments.»⁹ Comme les fables de La Fontaine, les poèmes se terminent toujours avec une morale :

Pour une fois, je te donne le pardon
 Mais si pour ton malheur tu recommences...
 Pas de pitié à croque-siffleux
 - C'est le nom de mon chien, soit dit entre nous deux -
 Tu serviras ni plus ni moins de pitance:
 À moins que je te livre à mon chat
 Qui peut te croquer comme un rat.
 Et maintenant que t'as la tremblotte
 Ne gruge jamais plus¹⁰.

Seulement sept poèmes ont été composés dans cette série: d'après les nombreux commentaires appréciatifs de la part d'anciens lecteurs de la série, nous avons l'impression que la série était plus beaucoup importante en nombre. Six poèmes passent durant le temps des fêtes de 1940-1941, et le Goffeur et Cassemottes, ainsi que le Siffleux, qui se réveille et sort de son terrier pour l'occasion, se souhaitent mutuellement Joyeux Noël et Bonne Année, encore et encore. Puisqu'on ajoutait habituellement aux souhaits de la Bonne Année «le paradis à la fin de vos jours», le Goffeur offre ses souhaits dans sa rubrique du Nouvel An, mais admet que les animaux n'ont pas droit au paradis, et espère qu'on ne l'envoie pas chez le «yâble», non plus¹¹. En réponse, Isidore Cassemottes lui adresse les «Nouveaux souhaits de Bonne Année au Goffeur», dans lequel il

⁹Isidore Cassemottes, «Une chicane au Goffeur», *La Survivance*, le 11 décembre 1940.

¹⁰On avait écrit «complimant», *Ibid.*

¹¹«Dans le trou du Goffeur», *La Survivance*, 31 décembre 1940.

déclare avoir été averti par son voisin et ami Zéphirin que le Goffeur est certainement un Canadien et doit aussi être baptisé, car pour pouvoir écrire dans *La Survivance*, il faut «un goffeur chrétien», sinon «par l'Évêque, le Cardinal et le Pape le journal serait depuis longtemps condamné»¹².

Les souhaits et les taquineries se poursuivent, suscitant une réaction animée des lecteurs de *La Survivance*. Le Siffleux (qui est aussi Diogène avec sa lanterne), Excelsior et CéLèS ajoutent leur grain de sel, tandis qu'Azarie Laplume se plaint du français du Siffleux, qu'il trouve trop compliqué pour les lecteurs du journal : «[...]il parle de «siffleuste» et de «goffistes», et [...] de Lamartine. Ensuite ses affaires sur les pochards, pensez-vous que nos gens comprennent cela?¹³». Le Siffleux riposte en se défendant : «Aie! Aie! plumitif Laplume, les noms : bonapartiste, boulangistes, laurieriste, créditiste ne sont pas dans mon dictionnaire - et tout le monde comprend¹⁴».

Le dialogue se poursuit avec «Mince les étrennes» au début janvier 1941, lors de la parution d'une nouvelle gravure pour la rubrique «Dans le trou du Goffeur». Le Goffeur ne tient plus en main la plume et le parchemin roulé, mais porte des valises et un costume différent. Cassemottes se dit envier la tenue du Goffeur que sa «portraiture» nouvelle a transformé «de tout menu, d'un coup devenu bien grand [...] et d'avoir aux pieds des "escarperis" cirés et vernis», tandis que

¹²Isidore Cassemottes, «Nouveaux souhaits de Bonne Année au Goffeur», *La Survivance*, 8 janvier 1941.

¹³Azarie Laplume à M. le rédacteur, *La Survivance*, 27 novembre 1940.

¹⁴Le Siffleux, «Sobre en tout la bise me suffit», *La Survivance*, 11 décembre 1940.

Cassemottes «ne porte que des souliers de boeufs comme c'est la manière dans le monde des gueux¹⁵». En réponse, le Goffeur prétend faire «élire», par les électeurs de la municipalité, Cassemottes comme président d'un conseil qui supporte la candidature du Goffeur¹⁶. Mais à cette dernière taquinerie, Isidore Cassemottes ne répond pas, il a passé outre et appuie des sujets plus sérieux.

Ce ne sera que cinq ans plus tard que le fermier renouera ses amitiés avec le Goffeur dans les pages de *La Survivance*. Lorsqu'il est le rédacteur invité de la rubrique «Dans le trou du Goffeur», il y publie le dernier poème de la série. Le scénario rappelle les dessins animés de Mickey Mouse qui passent dans les cinémas de l'époque. Dans «Un disparu retrouvé», le fermier prend finalement le «goffeur» au piège - «le petit gueux, par l'une de ses menottes réduite en compote¹⁷». Mais avant de l'«occire» pour de bon, le fermier écoute son plaidoyer habile, car c'est un «goffeur» hors du commun, qui a fait des études et est devenu savant. En lui dictant son dernier testament, le petit rongeur avoue que sa peau, sa chair, ses os, ne valent rien du tout. Le Goffeur ne dit rien au sujet de la valeur de sa queue qui, tous les lecteurs le savent bien, porte une prime d'un sou, ce qui fait ces petits rongeurs sont pourchassés sans pitié par les enfants des campagnes pour se faire de l'argent de poche. Pris au piège de Cassemottes, le Goffeur précise que ses seules richesses sont ses idées, particulièrement, il connaît le moyen

¹⁵Isidore Cassemottes, «Mince les étrennes», *La Survivance*, 15 janvier 1941.

¹⁶Le Goffeur lui offre ses souhaits de la Saint-Valentin dans sa rubrique, «Dans le trou du Goffeur», *La Survivance*, du 12 février 1941, et en fait encore mention le 10 avril 1941.

¹⁷Isidore Cassemottes, «Un disparu retrouvé», «Dans le trou du Goffeur», *La Survivance*, 20 mars 1946.

d'obtenir la paix dans le monde. Nous sommes alors en 1946, en plein dans la période du procès de Nuremberg et la création des Nations-Unies à San Francisco, savoir comment ramener la paix sur la terre est une question sur laquelle les grands hommes d'État se penchent sérieusement.

Curieux d'en savoir plus long, Cassemottes écoute le Goffeur. D'après ce dernier, la solution consiste en deux éléments simples, mais indispensables : pour la paix dans le monde, il s'agit de respecter les droits d'autrui et de ne pas se laisser emporter par l'orgueil. Écologiste avant le mot, le Goffeur poursuit, le premier occupant d'un endroit devrait avoir le droit de vivre où est, sans se faire expulser ou exterminer. Chaque créature ayant sa place dans le monde, il est injuste que ceux-ci se fasse anéantir par les derniers venus, comme les fermiers souhaitent faire de son espèce. Ensuite, le Goffeur raconte les bons conseils que sa vieille grand-mère lui donnait au ce sujet de l'orgueil, lorsqu'il était encore tout petit :

Quand tu verras les fous
Lassés de se battre, de s'entretuer tous,
Et que tu tâcheras de prêcher la paix
Aux hommes de bonne volonté,
Tu leur suggèreras une des causes de leurs forfaits
En leur conseillant de relire leur grammaire
Où ils trouveront un' des causes de leurs misères¹⁸.

Étonnant mais vrai, poursuit le Goffeur, c'est dans la grammaire, l'outil indispensable des écoliers, des écrivains aspirants et des grands hommes également, que se trouve le deuxième élément de la solution. Là, même «les p'tis enfants» qui étudient les pronoms personnels apprennent que la première lettre de la première personne du singulier ne doit pas s'écrire

¹⁸*Ibid.*

«toujours avec la majuscule. [car] prêchant la paix, ça te rendrait ridicule¹⁹».

Le Goffeur supplie Cassemottes de lui redonner sa liberté s'il trouve qu'il a bien parlé. Touché par le savant discours du rongeur qui rappelle l'importance de l'humilité, et bien qu'étant l'ennemi juré de cette peste qui ronge et gaspille sans cesse son grain, il termine en écrivant : «Qu'auriez-vous fait de ce p'tit plein de bon sens? Comme moi, vous lui auriez r'donné la clé des champs»²⁰. Ainsi se clôt l'amusante série de fables d'Alexandre Mahé sur le monde animalier des prairies de l'Ouest canadien et sur la francophonie albertaine, fort appréciées par les lecteurs de l'époque pour ses clins d'oeil à leur société. Maints informateurs et connaisseurs en ont fait mention avec le sourire aux lèvres.

Après la Première Guerre mondiale, l'avènement de la radio réduit considérablement l'isolement des grandes étendues canadiennes. Mais les temps sont durs, et typiquement, Alexandre Mahé ne fait l'acquisition d'un appareil-récepteur que vers 1939 ou 1940. Rares sont ses compatriotes de la région de Saint-Vincent qui en possèdent avant cette date²¹. Tout comme le monde de l'«internet» d'aujourd'hui, les premiers postes émetteurs ne sont pas réglementés. Les postes américains envahissent l'espace radiophonique canadien, et leurs ondes puissantes peuvent être captées à des milliers de kilomètres de distance. Il n'y avait pas un grand choix de programmation en français en Alberta, mais de temps à autre, des émissions

¹⁹*Ibid.*

²⁰*Ibid.*

²¹Témoignage de Laura Forrend.

d'Edmonton étaient diffusées par l'émetteur de l'Université de l'Alberta, CKUA, ou de CJAC, un poste privé²². Il était aussi possible d'entendre des émissions en français sur les ondes courtes, où des programmes étaient diffusés de partout au monde. Par contre, les radios captant les ondes courtes et longues étaient nettement plus chers, et moins de gens en avaient.

En 1940, à la suite de l'achat d'un poste de radio, Alexandre Mahé l'écoute assidûment dans sa maison de ferme à Saint-Vincent, et il devient vite un habitué des ondes longues et courtes. Il suit l'évolution de la guerre en écoutant des émissions transmises sur les ondes courtes, qu'il capte d'Europe, d'Afrique, de Montréal et d'ailleurs en Amérique du Nord. En 1942, *Le Travailleur* publie un de ses poèmes qui se plaint du silence temporaire d'un poste qu'il apprécie hautement, CBFY de Radio-Canada à Montréal, diffusé sur les ondes courtes depuis 1941²³. Comme d'autres «gens des Prairies et au-delà, amateurs du français à l'écoute», qui taquinaient en vain «l'aiguille de leur poste écouteur», pour

De l'heure de vêpres jusqu'aux matines,
Y entendre de l'espagnol, du portugais,
De l'italien, de l'espéranto, de l'anglais;
Mais, de Montréal, rien, pas de français!
CBFY devenu totalement muet²⁴.

Fermé pour cause de réfection, le poste, devenu CBFW et diffusant sur les ondes longues, revient le jour de Pâques, à la grande joie des auditeurs. Le poète loue le retour de cette

²²Corr. [A. Lepage], Saint-Vincent, *La Survivance*, 6 décembre 1930.

²³Lacombe, *Paul-Émile Breton*, p. 72.

²⁴Isidore Cassemottes, «À Radio-Canada, CBFY et CBFW : Au caprice des ondes», *Le Travailleur*, 4 juin 1942.

«Madelon pécheresse» «revenue égayer la maison», et maintenant convertie «prêchant les bons effets de la pénitence: tous les jours, de midi à minuit»²⁵. Mais on comprend que le nouvel arrangement n'est pas très efficace, car «la pécheresse Madelon» disparaît encore, et le poète termine avec cet appel :

Chère Madelon, CBFW, si tu as rechu,
 Reviens à nous quand même:
 Pour nous, tu n'es point la déchue
 Que l'on voue au mépris suprême.
 Madelon, Madeleine même déconvertie,
 Reviens encore, parles à tes amis.
 Nous nous ennuyons de toi:
 De toi, charmeuse et infidèle à la fois,
 Reviens, même si à nouveau tu as péché.
 Reviens, d'avance tu es pardonnée²⁶.

Pour plusieurs années encore, mais sur les ondes longues, l'infidèle Madelon ne se fera entendre que pour de très brefs moments, et la rediffusion d'émissions en français par le poste CBK, de Watrous, en Saskatchewan, se limitera longtemps à moins d'une heure par jour²⁷. Ce ne sera qu'en 1949, après une lutte acharnée pour obtenir un permis pour la radiodiffusion, et une levée de fonds soutenue par des contributions des Franco-Albertains et l'appui du Conseil de la Vie française en Amérique que le poste CHFA sera lancé pour desservir l'Alberta, à la suite de l'ouverture du poste émetteur de langue française au Manitoba²⁸.

²⁵*Ibid.*

²⁶*Ibid.*

²⁷Lacombe, *Paul-Émile Breton*, p. 64-69.

²⁸Céline Bélanger, «La fondation de CHFA», *Aspects du passé franco-albertain*, Histoire franco-albertaine, 1, dirigé par A. Trottier, K. J. Munro, G. Allaire, p. 123-146; Lacombe, *Paul-Émile Breton*, p. 61-80; Gosselin, *Le Conseil de la Vie française*, p. 61-71.

8.2. Différends de la francophonie nord-américaine (1940-1945)

Français d'origine, Alexandre Mahé réagit vivement à l'éclatement de la Deuxième Guerre mondiale et à la soudaine capitulation de la France devant l'ennemi. Le 18 juin 1940, il est à l'écoute de la BBC sur les ondes courtes et entend avec joie le premier appel du général Charles de Gaulle en direct de Londres²⁹. C'est un grand événement pour lui, et quelques jours plus tard, il sera encore plus heureux, et fier, d'apprendre que des marins bretons sont les premiers à répondre à l'appel du 18 juin en masse³⁰. La flotte entière des pêcheurs de l'île de Sein, au large de la Bretagne, se rallie au général de Gaulle et traverse la Manche.

Un bout de papier sur lequel est griffonnée une courte liste de ses postes préférés, de leur position numérique et de l'heure des émissions, venant entre autres de Boston, de Londres ou de Brazzaville, témoigne de son écoute de la radio durant cette période³¹. On sait aussi qu'il envoie des contributions financières au bureau de la France Libre à Londres, et qu'il reçoit en retour une petite lettre de remerciement écrite par le général de Gaulle³². Tout au long du conflit, il reçoit par la poste les communiqués de presse diffusés par cette organisation, les discours du général de Gaulle, les numéros de *France-Libre*, visant un public international.

²⁹Témoignage de René Mahé.

³⁰Témoignage de Germaine Champagne.

³¹Alexandre Mahé, horaires d'émissions, IRFSJUA, s.d.

³²Témoignage de René Mahé.

ainsi que son homologue canadien, *France-Canada*³³. Sur l'endos d'un des discours du Général est écrit le brouillon d'un poème, signé Isidore Cassemottes, peut-être destiné aux périodiques de la France Libre :

Un vieux colon depuis longtemps au Canada
 Tire du fond de son gousset
 Une obole de vingt dollars
 Produit de la vente d'un de ses goûts
 Qu'il veut diviser en deux égales parts.
 L'une pour la France restant ferme au combat
 L'autre pour égayer nos soldats et marins
 Qui sans répit à l'ombre de nos trois couleurs
 Écussonnées de la double croix de Lorraine
 Se battent en lions, comme à Bir Hachein,
 Et qui aidés de nos intrépides aviateurs
 Bouteront, bientôt, hors de chez nous
 Sous l'égide de la Bergère de Domrémy,
 Jeanne la Pucelle, notre soeur à tous
 Le Boche ignoble notre perpétuel ennemi [...]³⁴.

Dans la région de Saint-Vincent, Alexandre Mahé établit un comité de la France Libre, dont il est le président: un don de 29 \$ de ce regroupement est signalé dans le périodique *France-Canada*, en 1944³⁵. En Alberta, des sympathisants du général de Gaulle s'organisent depuis le 22 octobre 1940, lorsqu'un premier regroupement de «Alberta's Aid to Général Charles de Gaulle» (devenu au cours des ans «France quand même» ou «France Forever») a lieu à Calgary³⁶. À cette première réunion sont présents une vingtaine de personnes et deux

³³Cette collection a été déposée à l'IRFSJUA, avec ses papiers personnels.

³⁴IRFSJUA, Alexandre Mahé, Brouillon d'un poème à l'endos d'un discours du général de Gaulle.

³⁵*France-Canada*, août 1944.

³⁶Glenbow Archives [GA], Auguste Bernard Papers, [ABP] M7948, *Alberta's Aid to General Charles de Gaulle*, «France quand même» (France Forever), Union Block, room 23, Calgary, Alberta, 22 octobre 1940.

journalistes des grands quotidiens de la ville. Plusieurs membres sont Français ou Belges, mais le groupe réunit aussi des francophiles de toutes origines. L'organisme fait rapidement boule de neige dans la province, comme il semble le faire ailleurs au monde. Le pharmacien d'Edmonton de souche française, Étienne Michaud, organise un groupe dans cette ville au début de décembre. À sa suggestion, les deux cercles se partagent la province de l'Alberta; le groupe de Calgary s'occupe des communautés de Red Deer à la frontière américaine, tandis que celui d'Edmonton se charge de la partie nord de la province³⁷. Les relations entre les deux régions sont fréquentes et amicales, échangeant des renseignements reçus et s'encourageant mutuellement en ce qui concerne des conférences, des levées de fonds ou le recrutement de combattants pour la France Libre. En 1941 et dans les années à venir, d'autres groupes s'établissent dans les villages de Trochu et de Red Deer, ainsi qu'au petit, mais très actif village houiller de Blairmore, où une soixantaine de personnes sont présentes à la première réunion.

Ces groupes sont très visibles. En juillet 1941, les Français libres de Calgary défilent dans deux voitures «décorées aux armes des Forces française libres» dans la grande parade du Stampede à Calgary, qui est alors, comme aujourd'hui, l'événement le plus achalandé de la province³⁸. L'année suivante, deux jeunes aviateurs du cercle défilent, arborant le drapeau tricolore à la croix de Lorraine, accompagnés d'une jeune fille habillée en Alsacienne³⁹. Des activités semblables se déroulent dans les autres villes et provinces du Canada : à Winnipeg,

³⁷GA. ABP. «Minutes de la séance du 6 décembre 1940». Comité de la France Libre. Calgary.

³⁸GA. ABP. «Minutes de la réunion du 1er juillet, 1941».

³⁹GA. ABP. «Minutes de la réunion mensuelle du 24 juillet 1942».

un «tag-day» pour la cause recueille 4,200 \$, un autre à Edmonton, 1.000 \$⁴⁰. Le groupe de Calgary a des recettes de plus de 2.000 \$ pour 1943, dont plus de la moitié est envoyée au comité national de la France libre: en 1941, le cercle de Vancouver a plus d'une centaine de membres et organise un bal du Mardi gras pour lever des fonds, bal qui remporte un franc succès⁴¹.

En entendant le premier appel du général de Gaulle en juin 1940, Alexandre Mahé s'est immédiatement rallié à celui qui affirmait la certitude d'une victoire totale. Il est bien déçu et attristé de l'incapacité du maréchal Pétain, ce héros de Verdun, qui avait refusé de moderniser l'armée française et avait préféré se fier au système de tranchées pour protéger la France, et cela en dépit de la preuve de l'inefficacité de ce réseau durant le carnage de la Première Guerre mondiale. À la maison, sur la ferme Mahé, il ne tolère plus d'avoir sous les yeux la grande photo encadrée du Maréchal qui, depuis 20 ans, est suspendue à la place d'honneur dans le salon familial. Il le met au «cachot» dans une petite remise pour le bois de chauffage, attenante à la maison, où il reste accroché face au mur pour bien des années, jusqu'au jour où quelqu'un le remet à l'endroit afin d'admirer les galons du maréchal, qui doivent lui sembler particulièrement impressionnants⁴². Mais à vrai dire, le sujet reste un point sensible dans la famille. L'aînée des petits-enfants se souvient des réactions passionnées de son doux «pépère».

⁴⁰GA. ABP. «Minutes de la réunion du 10 septembre 1941»: témoignage de Paulette Crévolin, qui fut la secrétaire du cercle d'Edmonton, au cours d'une recherche par l'auteure pour l'IRFSJUA, 20 juin 1990.

⁴¹GA. ABP. «Réunion mensuelle du comité de la France-Combattante, Calgary, 26 mai 1943. «Vancouver», *La Survivance*, 22 janvier 1941.

⁴²Témoignage de René Mahé.

normalement calme et serein, qui haussait le ton lorsque le débat revenait sur le tapis, et la fillette de constater à son grand étonnement aussi que le teint clair de son aïeul devenait écarlate⁴³.

Si cette cause qu'Alexandre Mahé prend à coeur provoque un dialogue intense localement, c'est aussi le cas dans toutes les communautés de langue française de l'Amérique du Nord. Dans *Le Conseil de la Vie française, 1937-1967*, Paul-É. Gosselin note que «les querelles entre pétainistes et gaullistes faillirent en ruiner l'existence» [du conseil], ce qui est confirmé par Éric Amyot dans son étude à ce sujet⁴⁴. *La Survivance*, comme la plupart des journaux de langue française au Canada, prônera longtemps la perspective pétainiste. Par contre, en janvier 1941, trois des lettres d'Alexandre Mahé, ayant «St-Vincent, Alberta, Canada» comme adresse, paraissent dans le journal franco-américain, *Le Travailleur*. La première de ces lettres, signée «A.M.» et adressée au rédacteur Beaulieu, appuie la France libre, mouvement qui n'est pas encore pris au sérieux⁴⁵.

Pauvre France! qui aurait prévu une pareille catastrophe? tout perdre... Nous avons trop mis notre confiance dans quelques vénérés vieillards qui n'avaient plus les aptitudes pour diriger les terribles événements de ces jours de deuil. Et maintenant, la tâche surhumaine de refaire la France, notre France retombe sur les Français du dehors...⁴⁶

⁴³Témoignage de Thérèse Champagne-Schiesser, lors d'une conversation concernant les papiers de notre aïeul et la France-Libre.

⁴⁴Gosselin, *Conseil de la Vie française*, p. 111; Amyot, *Le Québec entre Pétain et de Gaulle*.

⁴⁵A. M., «Le cas du roi Léopold», *Le Travailleur*, 2 janvier 1941; Jean-Louis Crémieux-Brilhac, *La France libre, de l'appel du 18 juin à la Libération*, Gallimard, 1996, p. 217-219.

⁴⁶A. M., «Le cas du roi Léopold», *Le Travailleur*, 2 janvier 1941.

La deuxième lettre aborde la question de la capitulation de Léopold III de Belgique telle que présentée dans un article qui loue le roi des Belges, publié par le *Travailleur* au début de décembre, écrit par un jésuite, Paul de Mangeleere⁴⁷. La lettre d'Isidore Cassemottes passe en première page: il est d'avis qu'il faut juger le roi d'un esprit critique, puisque l'information à son sujet n'a pas encore été étudiée à fond par les juges militaires, et qu'il est trop tôt pour considérer le roi comme «un héros des temps modernes», comme le propose de Mangeleere⁴⁸.

En février 1941, une contribution de taille d'Isidore Cassemottes est publiée par le *Travailleur* concernant la ville de Dakar. Depuis le mois d'août 1940, sous les directives de Churchill et de Gaulle, cette ville est devenue un haut-lieu d'intérêt, à la suite de l'échec de la tentative de mettre cette ville sous le contrôle des Forces françaises libres et des Alliés, qui avaient rallié la France équatoriale française et espéraient intégrer l'alliance de l'Afrique occidentale française par le Sénégal et sa capitale, Dakar⁴⁹. Ayant vécu une dizaine d'années en Afrique, Alexandre Mahé fait le résumé de l'histoire de Dakar et explique son importance stratégique dans la présente guerre.

Comme beaucoup de Français de sa génération, il est fier de la puissance coloniale de son pays d'origine et il n'hésite pas à le défendre. Ceci est confirmé par une lettre que le président de l'ACFA, le docteur L. O. Beauchemin, lui adresse au printemps de 1941, approuvant la missive

⁴⁷ «Justice!...», Paul de Mangeleere, *Le Travailleur*, 5 décembre 1940.

⁴⁸ «Justice!...?», Isidore Cassemottes, *Le Travailleur*, 9 janvier 1941.

⁴⁹ Crémieux-Brilhac, *La France libre*, p. 116-120.

qu'il a envoyée au rédacteur du *Farm and Ranch Review* de Calgary à propos de quelques réflexions négatives concernant les colonies françaises. Ayant devant lui une copie conforme de la lettre de Mahé, Beauchemin répond qu'il préfère attendre avant d'écrire aussi au rédacteur, afin de mieux connaître sa réaction initiale⁵⁰. La réponse ne tarde pas à venir, et ce dernier admet son ignorance de la situation et s'excuse d'avoir laissé passer les propos de son correspondant: il termine en disant qu'il sympathise avec la cause du général de Gaulle, admirant son courage et son énergie, mais qu'il regrette le sentiment anti-britannique trop souvent associé à ce mouvement⁵¹.

Si Alexandre Mahé est très engagé dans le discours concernant la France libre et de Gaulle, aucune lettre de lui ne paraît dans *La Survivance* avant le début de février 1942. Ce journal se disait être sans affiliation politique et des articles de différentes tendances étaient publiés, mais cela n'empêchait pas pour autant la rédaction d'avoir sa perspective. Par exemple, lorsqu'un bref communiqué annonçant une réunion à Edmonton du Comité local de «France quand même» (un des divers noms du regroupement de la France libre) est publié sur la page éditoriale le 7 janvier 1942, il est suivi d'un article de la rédaction déplorant les différentes prises de position concernant de Gaulle et Pétain. Il n'est pas étonnant que *La Survivance*

⁵⁰IRFSJU.A. Dr. L. O. Beauchemin à A. Mahé, Calgary, 23 avril et le 2 mai 1941. GA. ABP; Si le Dr. Beauchemin appuie la cause de la France libre, à cette date, il n'a pas encore assisté à une seule des réunions du groupe de Calgary. La première mention de son nom, par l'organisation de Calgary, concerne son épouse, lorsqu'elle donne un thé pour le profit de l'église de la Sainte-Famille auquel les membres du comité sont tous prié d'assister, en juillet 1942. Le docteur fait plusieurs propositions à la réunion du 25 novembre 1942, la première fois que sa présence est notée. Il devient ensuite un membre actif.

⁵¹L. Peterson, president and publisher. *The Farm and Ranch Review*, to Mr. A. Mahe, April 25, 1941.

appuie le maréchal Pétain: cette position était suivie presque exclusivement par le clergé catholique et canadien-français. Pour compliquer l'intrigue, le gouvernement canadien conservait toujours, à cette date, ses relations diplomatiques avec Vichy.

Paul-Émile Breton, rédacteur de *La Survivance*, publie un article de fond sur le sujet : «Pourquoi se mépriser», le 28 janvier 1942. Il y critique un article appuyant la conscription et attaquant ceux qui approuvaient encore Pétain et le régime de Vichy. Cet article avait été publié, en français, dans l'édition du samedi de l'important quotidien de langue anglaise de la ville, l'*Edmonton Bulletin*, et fait allusion à la parution du même article dans le *Edmonton Journal*⁵². Breton reproduit aussi l'article et décourage fortement l'opposition Pétain et de Gaulle, qu'il considère comme une dispute de «clan», demandant que la campagne de dénigrement cesse⁵³. Le sujet est doublement sensible puisque le Canada se retrouve encore une fois en pleine crise de conscription, et un plébiscite fédéral doit avoir lieu le 28 avril 1942.

L'affaire du *Bulletin* fait couler beaucoup d'encre dans *La Survivance*, car le premier est le journal le plus important de la ville d'Edmonton et est lu un peu partout dans la province. Mais en 1942, le *Bulletin* cède une page entière des éditions du samedi à la cause de la France libre et à la campagne de Charles de Gaulle. Pendant presque un an et demi, des articles de fond, toujours en français, sont publiés presque chaque samedi: la grande majorité sont des articles de propagande de l'organisation de la France libre. Devant cette concurrence, on a la nette

⁵²«Tribune libre» *La Survivance*, 4 mars 1942.

⁵³*La Survivance*, 4 février 1942.

impression que la rédaction de *La Survivance* craint de faire piétiner ses plates-bandes, mais aussi que les désaccords des Franco-Albertains fassent surface en plein jour. Dans «Pourquoi se mépriser?», Breton semonce les brebis égarées qui osent dénoncer Pétain⁵⁴. La semaine suivante, il critique l'*Edmonton Bulletin* pour sa «campagne injurieuse contre les Canadiens français» - une «menace à l'unité du pays»; le dernier des trois sous-titres pose la question «La démocratie?»⁵⁵ Les Canadiens français, précise-t-il, sont Canadiens avant d'être impérialistes. Dans les semaines qui suivent, le «Courrier des lecteurs» attire aussi la foudre de quelques habitués du journal, dirigée surtout envers l'un des auteurs des articles de l'*Edmonton Bulletin*, qui dit se nommer «Roland Morrier» et qui soutient la perspective pétainiste de Breton, du cardinal Villeneuve et du gouvernement de Vichy⁵⁶.

Isidore Cassemottes reprend aussi sa plume pour commenter l'éditorial de Breton. «Pourquoi se mépriser?»: sa lettre est publiée la semaine suivante. Si l'éditorial est au point, écrit-il, «le caractère sourcilleux des Français ne l'acceptera pas en bloc : histoire peut-être de tiques. Du reste, ces Français, ça rouspète partout et toujours»⁵⁷. L'éditorial de Breton est inspiré d'une allocution du cardinal Villeneuve, car le prélat cherchait aussi à calmer les esprits dans les régions de Montréal et de Québec, écrivant : «Pourquoi se mépriseraient-ils réciproquement, quand ils travaillent sincèrement et héroïquement pour la même France». Mais le problème.

⁵⁴«Pourquoi se mépriser?», *La Survivance*, 4 février 1942.

⁵⁵Paul-Émile Breton, «Le cri de race est lancé», *La Survivance*, 11 février 1942.

⁵⁶La réconciliation et la bonne entente chrétienne sont les approches que prônent *Un Français tout court* et *C.-L.S* en s'adressant à la «Tribune libre», *La Survivance*, 4 février 1942.

⁵⁷Isidore Cassemottes, «Monsieur le Rédacteur», *La Survivance*, 11 février 1942.

rappelle Cassemottes. est que Pétain collabore avec l'envahisseur nazi. Les résistants français qui se font prendre en France se font condamner à mort et fusiller par des Français, aux ordres du maréchal. Si Pétain avait vraiment du pouvoir, poursuit Cassemottes, il utiliserait son droit de grâce, mais il ne le fait pas. Cassemottes conclut :

[Il] serait imprudent et même dangereux de la part du Canada de rompre les relations diplomatiques avec le gouvernement de Vichy; mais les particuliers ne sont point tenus d'employer des termes à l'eau de rose quand ils appellent un chat, un chat et le gouvernement de Vichy «un faux ... un mirage.»⁵⁸

Il compare la situation à celle que Jeanne d'Arc affronta au lendemain de la bataille d'Azincourt (25 octobre 1415), alors que les intrigues de collaboration avec l'ennemi anglais étaient courantes.

Cassemottes ajoute que l'encre n'était pas sèche sur sa lettre que le poste WRUL de Boston annonçait par les ondes courtes qu'un vapeur de Saint-Étienne débarquait une cargaison à Tunis pour Rommel en Lybie, renseignement transmis par les services de renseignements de Washington, que Cassemottes considère fiable. Quel crève-cœur, termine-t-il, de voir un tel gouvernement présidé par un glorieux maréchal de France, mais «[...]comment nommer un gouvernement qui n'est même pas maître chez-lui?⁵⁹» Le débat continue de faire rage dans les pages de *La Survivance* et celles de l'édition du samedi de l'*Edmonton Bulletin*. Mais Alexandre Mahé s'absente du débat qui s'enflamme au sujet de la conscription⁶⁰.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ Il rectifie une de ses fautes, ayant écrit «message» au lieu de «causerie» du cardinal Villeneuve, et signale deux typos, «entérinée» au lieu de «exténuée» et «pourraient encore» au lieu de «pouvaient

Les articles modérés d'Étienne Michaud, organisateur et président du comité de la France libre à Edmonton, qui passent aussi dans l'*Edmonton Bulletin* et qui sont basés sur des événements courants, n'attirent point les critiques comme celles de Morrier⁶¹. Michaud, un ancien marin, appuie solidement la cause du combat de la France libre, et ses articles sont irréprochables. Le premier, dont nous ne savons pas la date exacte, est probablement de l'automne de 1941. Intitulé «Morts pour le Canada», l'article rappelle la perte de la flotte de la France libre, torpillée au large de Saint-Pierre et Miquelon par des sous-marins allemands dans l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, et où 32 marins ont trouvé la mort. Le deuxième article, du 28 février 1942 «Un desastre [sic] maritime» explique comment le grand paquebot *Normandie*, que le Général de Gaulle aurait bien aimé avoir pour sa flotte et qui venait de couler dans le port de New York, était victime d'un acte de sabotage extrêmement bien organisé.

En août 1942, une deuxième lettre d'Isidore Cassemottes paraît dans *La Survivance*, touchant deux sujets de la guerre, les alliances politiques et la propagande allemande⁶². Il commente l'excellence d'un article de Jean Patoine concernant la religion en Russie, mais n'est pas d'accord qu'une alliance entre la Russie et les Alliés est obligatoirement néfaste pour la civilisation et la religion. De telles alliances ont déjà existé, et il cite celle de François I^r avec

encore». Il signe de son nom, A. Mahé, «Courrier du lecteur», *La Survivance*, 18 février 1942.

⁶¹GA. Étienne Michaud Papers, M837, coupures de presse, «Morts pour le Canada», s.d.; «Un desastre [sic] maritime», *Edmonton Bulletin*, 28 février 1942.

⁶²Isidore Cassemottes, «Tribune libre», *La Survivance*, 12 août 1942.

le Grand Turc au lendemain de la bataille de Pavie, perdue par les Français en 1525. Dans ce cas, l'alliance fut avantageuse pour tous ceux qui étaient concernés et, malgré des prédictions de désastre, elle garantissait plus de liberté religieuse. Cassemottes trouve que ceux qui voient dans l'alliance des Soviétiques et des Alliés la fin catastrophique de la chrétienté voient «probablement aussi juste que ceux qui prédisaient la même chose en 1525»⁶³.

Dans la même lettre, il critique la présence d'un article intitulé «Des enfants et du sang nouveau pour la France»⁶⁴. Il admet être surpris que cet article qui «sent le Boche à plein nez» ait été publié tel quel dans le journal franco-albertain sans aucun avis ni commentaire.

[Si] les lecteurs de *La Survivance* possèdent des idées assez précises et justes sur [...] l'amélioration du bétail, ses colonnes ne permettent guère la discussion du sujet. Quant au mythe de la dégénération de la race française, c'est une vieille rangaine [sic] de fous ou de crapules [...] Au fait, cette abracadabrante annonce venant de Vichy ne doit pas surprendre outre mesure: les débuts de la rapide fortune de Laval ne sont qu'un secret de polichinelle. Avec l'âge ce cinique [sic] personnage revient à ses premiers stupres, mais cette fois ce virtuose de la débauche cherche - à titre de variante - à masculiniser sa première profession. En insérant ces quelques remarques dans un prochain numéro de *La Survivance*, vous contribuerez à cicatrifier les cœurs saignants que cet article a certainement atteints et les hauts le cœur qu'il a suscité⁶⁵.

Les discussions concernant la France de Vichy et la France libre vont en s'intensifiant durant cette période, et la question est loin d'être simple. Si de Gaulle avait l'appui de Winston Churchill, le président américain Roosevelt l'avait pris en grippe. Les Britanniques voulaient à

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ *Ibid.*

tout prix que les Canadiens conservent leurs relations diplomatiques avec Vichy, qui, en cas de revirement, se retrouverait dans le camp des Alliés. L'affaire se complique lorsque les forces anglo-américaines envahissent l'Afrique du Nord le 8 novembre 1942, et l'amiral Jean Darlan, second du maréchal Pétain, connu pour sa collaboration avec les Allemands, change son chapeau de bord après quelques jours et se range aux côtés des Alliés⁶⁶. C'est la «Troisième France» - celle de Pétain et de Laval sous la domination de l'Axe. La deuxième est appuyée par de Gaulle et des républicains français, et l'autre est celle que les Américains appuient lors de leur débarquement en novembre 1942 au Maroc et en Algérie, sous Giraud et Darlan⁶⁷.

Quelques jours plus tard, le 11 novembre à Londres, le général de Gaulle qui refuse toujours d'accepter l'armistice, prononce un discours mémorable qui rappelle que le ciment de l'unité française, c'est le sang de ceux qui sont morts pour elle. L'historien Crémieux-Brilhac considère que ce discours, qui touche les coeurs, a fait tourner le courant pour de Gaulle; par la suite, les Français ne cesseront de se rallier à sa cause⁶⁸. Dorénavant, la résistance de l'extérieur de la France se consolide et se renforce. Exclu du jeu par Roosevelt et Churchill, de Gaulle ne fait rien en ce qui concerne l'Afrique du Nord, et se concentre sur l'Afrique occidentale, où il est solidement appuyé. Dans la confusion initiale du débarquement américain à Alger, les alliés anglo-américains ne réussissent pas comme ils le souhaitent, et les

⁶⁶Crémieux-Brilhac, *La France libre*, p. 429.

⁶⁷Crémieux-Brilhac, *La France libre*, p. 440; Jean-François Muracciole, *Histoire de la France libre*, Presses universitaires de France, 1996, p. 49-51.

⁶⁸Crémieux-Brilhac, *La France libre*, p. 427-429.

Allemands réussissent à occuper la Tunisie. Si Darlan cède le contrôle des Forces de l'air et de terre à Giraud, on sait qu'il conserve le régime répressif et raciste mis en place par Vichy.

Lorsqu'il est assassiné, le 24 décembre 1942, le général Giraud lui succède comme chef des armées françaises à l'extérieur de la France. Il est alors question que de Gaulle cède sa place comme chef des Forces françaises libres à Giraud, qui le devance en rang, étant un général cinq étoiles.

La question Giraud-de Gaulle suscite des réactions considérables dans la communauté franco-albertaine. Lorsque le rédacteur Paul-Émile Breton publie son article de fond «A quand l'entente», il se prononce et il souhaite que de Gaulle se conforme à Giraud. Mais le président du Cercle de la France combattante de Calgary, Baptiste Cayron, lui adresse une reproche, précisant que de nombreux membres de son organisme trouvent son attitude fâcheuse, et qu'en «dépréciant cette mesure de sagesse prise par notre chef, le Général de Gaulle, vous suscitez notre complète réprobation.»⁶⁹ Cayron est d'avis que «l'entente entre Français contre l'ennemi s'impose», mais ceci «n'implique pas, cependant, que certaines fautes contre la France doivent être si vite oubliées⁷⁰.»

Une riposte de la rédaction du journal suit l'article de Cayron. Celle-ci louange le général Giraud pour avoir dit qu'il ne se mêle pas de politique, et parce qu'il reçoit l'appui des hauts placés comme Churchill et Roosevelt: entre temps, la France libre collabore avec les

⁶⁹Baptiste Cayron, «La France Libre», *La Survivance*, 24 février 1943.

⁷⁰*Ibid.*

communistes et se bat pour tel ou tel parti français⁷¹. Il est vrai que Giraud se vante de ne jamais lire les journaux et de n'avoir que du dégoût pour la politique⁷². Évadé d'une prison allemande en avril 1942, il ne songe qu'à réarmer la France, et il s'allie avec les Américains pour cette raison, car ils sont les seuls qui ont des armements pour pouvoir le faire. Arrivé à la direction de l'armée française d'Afrique du Nord, il intègre sous sa direction des anciens vichystes, qui ont collaboré avec le régime nazi, ayant même fait feu sur les Alliés. Bien plus, il ne désavoue pas les politiques de Vichy et laisse en place des lois antisémites instaurées en Algérie par Pétain. C'est surtout à cause de sa lenteur à abolir ces lois répressives que de Gaulle tarde à lui céder les rênes.

Lorsqu'elle fait fureur, la querelle Giraud - de Gaulle provoque des discussions de grande intensité, partout dans le monde. En mars 1943, Alexandre Mahé adresse deux lettres à *La Survivance* concernant ce débat. S'il signe la première lettre de son nom de plume, il le délaisse dans celle de la semaine suivante pour mieux exprimer son engagement, terminant avec «Rosser les Boches, tout est là, c'est la chose essentielle et primordiale» il signe, A. Mahé⁷³. Sans doute, le choix des titres est à la discrétion du rédacteur: la lettre du 17 mars porte comme en tête «Giraud - De Gaulle», tandis que celle du 24 mars est intitulée «De Français à Français». En Alberta, la lettre de Cayron, appuyant de Gaulle, suscite une réponse

⁷¹Paul-Émile Breton, «Note de la rédaction», «Opinion du lecteur», *La Survivance*, 24 février 1943.

⁷²Muracciole, *Histoire de la France libre*, p. 45.

⁷³Isidore Cassemottes, «Opinion du lecteur», *La Survivance*, 17 mars 1943; A. Mahé, «De Français à Français», Tribune libre, *La Survivance*, 24 mars 1943.

de Philippe Montaign qui paraît dans le numéro du 10 mars. Dans celle-ci, Montaign applaudit «la lettre vibrante de patriotisme de Mr Cayron», mais suggère que de Gaulle devrait prendre «une attitude franchement sympathique» envers ceux qui ont été obligés de collaborer avec l'ennemi et d'oublier leur passé malheureux pour mieux rallier les forces et battre l'Allemand⁷⁴.

C'est une lettre à laquelle Alexandre Mahé se croit obligé de répondre. La semaine précédente, il avait souligné que les prises de position des Canadiens et des Français concernant la querelle Giraud et de Gaulle ne devaient pas être vues comme «de la bisbille entre cousins»⁷⁵. Il s'agissait d'une différence de perception et de connaissance du fond de l'histoire, les Français étant les acteurs, tandis que les autres ne pouvaient être que des spectateurs. Il était important de comprendre les Français et de les écouter. Cette inattention à la situation interne avait causé des problèmes pour les Alliés anglo-américains lors de leur débarquement en Afrique du Nord, qui n'avaient pas bien compris l'ampleur de l'appui pour Vichy dans cette région. Cette bavure avait mené à la perte de la Tunisie au profit des Allemands, une situation ayant de curieuses analogies avec ce qu'avait connu Jeanne d'Arc à la suite de la délivrance d'Orléans⁷⁶.

Dans sa seconde lettre, Alexandre Mahé commente les idées avancées par Montaign et pense qu'elles se rapprochent de celles d'Antoine de Saint-Exupéry. L'appel de celui-ci est fort connu pour avoir été publié dans le *New York Times* le 29 novembre 1942 et reproduit plus tard dans

⁷⁴Ph. Montaign, «L'entente entre Français», «L'opinion du lecteur», *La Survivance*, 10 mars 1943.

⁷⁵Cassemottes, «Giraud-de Gaulle», *La Survivance*, 17 mars 1943.

⁷⁶*Ibid.*

Le Travailleur, comme un peu partout dans la presse nord-américaine, en anglais et en français⁷⁷. Mais, rappelle-t-il, malgré son grand prestige, Saint-Exupéry a été sévèrement repris par l'éminent philosophe Jacques Maritain, lui aussi réfugié aux États-Unis, qui précisait qu'en dépit des idées nobles de son compatriote de ne pas juger, ni condamner les Français «en otage» dans leur pays, il est parfois essentiel de porter un jugement.

Le problème avec la lettre de Montaigne, poursuit-il, c'est qu'elle entremêle le vrai et le faux. La question primordiale est de savoir si les chefs français ont eu tort de solliciter l'armistice. Aussi, il est important de savoir si, comme l'écrit Montaigne, «la clique de politiciens véreux que Pétain traduisit devant un tribunal» étaient vraiment si malhonnêtes que le prétendait le vieux maréchal. Un de ces politiciens «véreux», rappelle Alexandre Mahé, est Charles de Gaulle, dont le projet de loi sur la mécanisation de l'armée avait été refusé par la Chambre des députés de France, faiblesse qui mena à la capitulation subite du pays devant Hitler. Ce sont les deux questions essentielles, précise-t-il: opposer de Gaulle et Giraud sur des questions secondaires ne vaut rien du tout.

Au début d'avril 1943, dans un article au *Travailleur*, Cassemottes reprend encore une fois le

⁷⁷A. Mahé, «De Français à Français», «Opinion du lecteur», *La Survivance*, 24 mars 1943; Crémieux-Brilhac précise que cette lettre de Saint-Exupéry était très connue, son appel fut diffusé sur les ondes de la radio américaine avant d'être publié dans le *New York Times* en anglais et ensuite en français, plaidant pour l'union des Français, tout en justifiant l'armistice et le rôle de Pétain, *La France libre*, p. 444. Certaines de ces idées avaient déjà été exprimées dans *Courrier de guerre*, publié en 1942, et furent reprises dans la dernière partie de *Lettre à un otage*, publié en février 1943 à New York - mais sans nommer Pétain. Voir Antoine de Saint-Exupéry, *Oeuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1959, p. 403-405.

sujet. Ce journal américain est très influencé par la perspective du président américain, Franklin Delano Roosevelt, qui appuie fortement Giraud. Cassemottes explique qu'il ne croit pas que Giraud a un droit plus légitime à la direction que de Gaulle, mais il les voit surtout comme des égaux, par ce qu'ils contribuent à la France. Il reconnaît que *Le Travailleur* est très influencé par la perspective américaine, et signale comment un grand nombre d'articles qui paraissent dans les journaux sont le produit de «certains grands réfugiés de France, qui ont cru apporter à l'Amérique un souffle de la France éternelle et la *vérité*. Ces malheureux ... hélas! ont surtout apporté la confusion!⁷⁸» Malgré son long exposé de 3000 mots, la rédaction reproduit à la suite de sa lettre un article du *Messageur* de Lewiston, Maine, portant le titre de «A quoi se résume, en réalité, la controverse de Gaulle-Giraud», et qui assure les lecteurs que de Gaulle est un insoumis et que Giraud est le chef légitime des Français hors de France.

Dans son histoire de la France libre, Crémieux-Brilhac rappelle ce que ni Alexandre Mahé, ni la rédaction du *Travailleur*, du *Messageur* ou de *La Survivance* ne semblent connaître à l'époque. Les lettres de prison de Giraud à Pétain, à qui il assurait sa collaboration toute entière, avaient été publiées en janvier 1943 dans le très populaire magazine américain *Life*, ce qui avait soulevé un tollé général au sujet de Giraud⁷⁹. Au printemps de 1943, la publication du mémoire de Giraud à Pétain sur les causes de la défaite, un texte dans lequel il dénigre le «matérialisme» des Français, scandalise les Britanniques qui s'inquiètent des conséquences d'avoir pour chef des Forces françaises libres un homme qui admet ne même pas croire aux

⁷⁸«De Gaulle-Giraud», Isidore Cassemottes, *Le Travailleur*, 8 avril 1943.

⁷⁹Crémieux-Brilhac, *France libre*, p. 460-462.

principes démocratiques. À l'unisson, tous se tournent vers le général de Gaulle, et en août 1943, il est incontestablement le chef des Français et on ne parle plus de Giraud.

S'il y a eu des commentaires des lecteurs au *Travailleur* au sujet de la lettre d'Alexandre Mahé, rien n'est publié à cet effet. Mais dans les pages de *La Survivance*, le débat se poursuit, car Montaig, pas trop heureux de la réponse qui lui a été adressée, répond à son tour. Cet habitant de la petite communauté d'Énilda dans la région de la Rivière-la-Paix est aussi français d'origine, en plus d'être un ancien combattant de la Première Guerre mondiale. Il se dit fier que sa lettre figure en compagnie de celle du si illustre Saint-Exupéry, mais Montaig, tout en appuyant le maréchal Pétain, révèle ses tendances réactionnaires, en se plaignant des pratiques socialistes courantes en France et en disant désirer non seulement «rosser le Boche», mais l'abattre, «le supprimer comme une bête malfaisante qu'il faut attacher»³⁰. Alexandre Mahé ne lui adresse aucune réponse.

Mais depuis le printemps de 1943, en Alberta, le vent a aussi tourné en faveur de l'effort de guerre. Entre mars et juin de cette année, *La Survivance* publie plusieurs listes des combattants franco-albertains, ainsi qu'un article sur une levée de fonds à Calgary pour la France libre, où est présent le Dr. L. O. Beauchemin, président de l'ACFA et ancien agent consulaire de la France, précise-t-on³¹. L'«establishment» s'est finalement rallié aux «renégats». L'ancienne

³⁰P. Montaig, «En réponse à M. Mahé», «Opinion du lecteur», *La Survivance*, 14 avril 1943.

³¹«Première liste de nos compatriotes de l'Alberta en service actif», 24 mars 1943; «Liste de nos militaires canadiens-français de l'Alberta», 7 avril 1943; «Nos militaires», 14 avril 1943; «Les Canadiens français font leur part», 5 mai 1943; «France Combattante de Calgary», 30 juin 1943, *La*

secrétaire du comité de la France libre d'Edmonton nous a assurée que le clergé et la rédaction de *La Survivance* étaient ouvertement pétainistes et que certains des curés évoquaient le sujet en chaire⁸². Mais, disait-elle, «nous les laissions parler et nous nous organisions quand même». Elle rappelait aussi que certains membres du clergé étaient gaullistes et travaillaient pour cette cause. Pour le clergé ou les laïcs, ils se ralliaient à cause de leur amour de la France, certains en étaient citoyens et ils y avaient encore de la famille. Paulette Crévolin était encore adolescente lorsqu'elle se joint au group de la France libre, mais puisqu'elle savait dactylographier, elle devint immédiatement leur secrétaire. Ce travail de bénévolat lui fut très utile, car elle fut ensuite active dans la fondation de l'Alliance française à Edmonton, agent consulaire pour la France à Edmonton après la guerre, et surtout secrétaire de Lucien Maynard, avocat et politicien d'Edmonton.

Ce n'est que vers la fin de la guerre qu'Alexandre Mahé revient commenter au sujet du conflit mondial, en répondant à une lettre de Marcel Denault de Thérien qui avait écrit à *La Survivance*, le 9 mai 1945, demandant si la cause de la guerre devait être attribuée à la classe dirigeante ou au peuple dirigé. Il cite un article de *La France Libre* du 15 septembre 1944, au sujet du «traité de Versailles à 25 ans», dont l'auteur, Léopold Schwartzchild, soutient que pour pour la Première Guerre mondiale, comme pour la deuxième, il s'agit d'une lutte pour empêcher que l'Europe (et le monde) soit dominée par une seule puissance, une situation périlleuse pour la sécurité et la prospérité des nations d'outre-mer, qui a suscité l'engagement

Survivance.

⁸²Témoignage de Paulette Crévolin, le 20 juin 1990.

des Américains dans le conflit⁸³. Tout en pensant que la géographie y est pour quelque chose. Cassemottes admet qu'il ne comprend plus «la civilisation moderne, ou barbare». Il ajoute en terminant que la conférence mondiale des nations à San Francisco qui se déroule en ce temps, a la tâche délicate et formidable de diviser également les territoires, et qu'il faut à tout prix éviter de répéter les erreurs de l'histoire en cédant la maîtrise du pouvoir à une seule puissance, car les Russes ont droit à ce partage, malgré l'effort des Américains les baillonner. Il est certain que ce n'est que son opinion, mais il se prononce, et la rédaction de *La Survivance* continue de publier ses lettres.

Après la Deuxième Guerre mondiale les lettres d'Alexandre Mahé à *La Survivance* touchent à des sujets beaucoup moins pénibles que ceux des années précédentes. Dans l'une d'elles, il reprend un thème préféré : la valorisation de la langue et de la culture françaises. De chez lui, il avait écouté, les émissions venant de la conférence mondiale pour l'établissement des Nations-Unies à San Francisco en 1945. Lorsqu'en 1955, Radio-Canada diffuse une série sur l'établissement de la charte des Nations-Unies, «Reportage à travers le temps», Alexandre Mahé l'écoute avec grand intérêt. Mais, reprenant la plume de Cassemottes et, au risque d'être classé parmi les vieux grincheux et grognons qui d'une bagatelle font une montagne», il rappelle un fait divers ayant rapport à l'usage du français dans ces grandes assemblées⁸⁴. Sans doute son intention est de démontrer aux lecteurs franco-albertains, qui deviennent de plus en

⁸³Isidore Cassemottes, «Pour essayer de comprendre», «Opinion du lecteur», *La Survivance*, 23 mai 1945.

⁸⁴Isidore Cassemottes, «Reportage à travers le temps à Radio-Canada», «La Tribune Libre», *La Survivance*, 31 mars 1954.

plus anglophiles. que le français est encore apprécié ailleurs au monde. Il considère qu'il faut souligner les instances où d'autres peuples reconnaissent l'importance de la langue française.

La série de Radio-Canada avait négligé de faire mention du débat qui avait lieu concernant le français lors de la conférence de San Francisco. Alexandre Mahé écoutait la conférence de son poste de radio, et la réception des ondes courtes était particulièrement bonne en ce jour, car il avait entendu en direct, et sans interruption, un délégué russe dans la salle de conférence à San Francisco⁸⁵. Suite à la lecture de la traduction anglaise du discours qu'il venait de donner en russe, ce dernier avait enchaîné avec la version française. Le président de l'Assemblée était intervenu et avait demandé qu'il cesse son discours, qu'il trouvait superflu, mais le délégué russe l'ignora. Se faisant interrompre une seconde fois par le président, qui lui assura que le discours en français n'était pas nécessaire, ce fut au conférencier russe d'insister et de préciser qu'au contraire, le français était une langue internationale et qu'il était important que les nombreux délégués qui ne comprenaient que le français entendent aussi son discours, qu'il reprit et qu'il termina⁸⁶.

Les chauds débats qui sont menés dans les pages de *La Survivance* et du *Travailleur* démontrent comment qu'une certaine couche de la francophonie albertaine se sent directement

⁸⁵*Ibid.*

⁸⁶Puisque la délégation américaine est la plus nombreuse à l'assemblée, la présidence leur revient. Le délégué Edward Stettinus, le secrétaire d'État américain, devient le président, mais au début, il a de la difficulté à bien mener les débats des conférenciers. Dans ses mémoires, l'honorable Lester B. Pearson explique que celui-ci s'améliore après un certain temps. Voir *Mike, the Memoirs of the Rt. Ho. Lester B. Pearson*, vol. 1, 1897-1948, University of Toronto Press, Toronto, 1972, p. 274.

concernée par la Deuxième Guerre mondiale. Si ceux qui écrivent aux journaux ne sont pas tous du même avis qu'Alexandre Mahé, les rédacteurs des journaux s'intéressent aux discussions de leurs lecteurs puisqu'ils publient leurs lettres. Nous constatons aussi, que, malgré leur relatif éloignement du conflit, les Franco-Albertains se tiennent à la page avec les moyens qu'ils ont: à cette époque où les conditions matérielles s'étaient améliorées, la radio avait maintenant une place importante. En ce qui concerne Alexandre Mahé, il n'hésite pas à se prononcer dans le débat, citant les journaux ou des émissions entendues à la radio, dans l'espoir d'aider à éclaircir les problèmes épineux concernant la France. Il nous semble aussi que les interventions d'Alexandre Mahé ne se font que lorsqu'il considère qu'un sujet possède une certaine importance. Sa petite lettre de félicitation au Dr. Aristide Blais, lors de sa nomination au Sénat, en est un exemple. Aussi, sa courte série de poèmes adressée au Goffeur vise à amuser et intéresser un public qui ne semble pas beaucoup lire le seul journal de langue française en Alberta. Avec la capitulation de la France et la résistance du général de Gaulle, Alexandre Mahé donne son avis sur cette situation compliquée qui n'est pas très bien comprise par les médias. Pour lui, il est important de comprendre la perspective d'un Français expatrié, car les discours des politiciens au sujet du général de Gaulle et du maréchal Pétain sont variés et la confusion est grande. Après la guerre, il peut se permettre de revenir dans un domaine qu'il connaît bien, la promotion du français. Avec le cas de la série radiophonique de Radio-Canada, il se permet de commenter une émission et de donner son opinion critique. D'après lui, il est important de se prononcer: c'est ainsi que peuvent se faire les améliorations.

Chapitre IX

La force des faibles¹

Le temps des bilans : actifs et gains de la francophonie albertaine

Entre 1945 et 1963, environ deux douzaines lettres d'Alexandre Mahé sont publiées par le rédacteur de *La Survivance*. Comme dans le passé, elles commentent généralement un article dans le journal ou, de temps à autre, maintenant que la radio de langue française commence à se faire entendre en Alberta, elles se réfèrent à des émissions de radio, captées sur les ondes courtes ou longues. Depuis 1949, après une longue lutte, face à beaucoup d'opposition, les Franco-Albertains ont leur propre station de radiodiffusion à Edmonton, CHFA, et son antenne est dirigée vers le nord de la province, où habitent la majorité des Canadiens français. C'est l'aboutissement de plus de dix ans d'efforts et de levées de fonds à l'intérieur de la province, ainsi que dans l'est du pays². Alexandre Mahé encourage cette cause, il aide aux collectes de fonds et y contribue lui-même.

¹Isidore Cassemottes. «La force des faibles», «Tribune libre», *La Survivance*, 19 mars 1954.

²Bélanger. «La fondation de CHFA», p. 123-146; Lacombe, *Paul-Émile Breton*, p. 61-80.

mais nous n'avons pas recensé de lettres de lui à ce sujet durant ce temps³. Après, il fera plusieurs fois référence aux vaillants efforts de ses concitoyens dans cette cause. Lorsque le poste de la radio de CHFA est installé, il commentera de temps à autre le contenu des émissions qu'il entend à cette antenne, écrivant au sujet de leur contenu presque comme s'il s'agissait d'articles dans le journal, que cela soit de Radio-Canada, de la conférence d'inauguration des Nations-Unies à San Francisco ou du message de Noël du pape en 1947, diffusé de Rome⁴.

C'est pour lui le temps des bilans, et au lieu de broyer du noir au sujet de leurs pertes linguistiques qui sont constamment en évidence tout autour d'eux dans ce milieu minoritaire, avec l'aide de d'autres lecteurs de *La Survivance*, il fait le tour des gains et des contributions de la francophonie albertaine. Dans les lettres qu'il adresse à ses compatriotes, il les encourage, et tâche de leur démontrer qu'ils possèdent de très grandes forces. Alexandre Mahé jongle aussi avec l'histoire du passé métis et missionnaire de la région, et compose une ode à ce sujet lors de l'érection canonique du diocèse de Saint-Paul. Se faisant barde de son pays, il prend le temps de célébrer ce gain des Canadiens français catholiques de la province. Il médite aussi sur le sens de la fête de Noël avec une deuxième contribution en vers, durant cette période, au journal franco-albertain. Si on perçoit un ralentissement dans la production de ses correspondances, ses écrits, durant cette dernière phase de sa vie, et les divers sujets qu'il aborde, sont néanmoins à point sur les besoins et les gains de la francophonie de l'Alberta.

³Témoignage de René Mahé et de Germaine Champagne.

⁴Isidore Cassemottes, «La Force des Faibles», 19 mars 1954; «Reportage à travers le temps à Radio-Canada», 31 mars 1954; «Reflections sur un message de Noël», *La Survivance*, 7 janvier 1948.

9.1. Le forum du courrier des lecteurs de *La Survivance*

En 1954, un article portant le titre provoquant «Vous perdez du terrain», signé «Un Bon Canayen», et écrit en «joual» soulève une vive réaction de la part d'Isidore Cassemottes et de plusieurs autres lecteurs de *La Survivance*⁵. L'analyse de la lettre du «Bon Canayen» et de celles de ses «partisans», d'après leur style coq-à-l'âne et une panoplie d'attaques stéréotypées qu'ils lancent aux lecteurs et aux correspondants, donnent nettement l'impression d'un coup monté. Alexandre Mahé se méfie, dès le début, que la lettre du «Bon Canayen» soit un canular, et il le signale dans sa première lettre à ce sujet. Et il est tout à fait possible que le rédacteur se soit fait prendre sans le savoir, car, en 1953, Paul-Émile Breton, qui avait été rédacteur pendant quinze ans, venait de prendre sa retraite, et son successeur, Séverin Pelletier, devait moins bien connaître ses lecteurs⁶.

Dans une courte lettre à la «Tribune libre», «Un Bon Canayen» se dit convaincu qu'il est inutile d'essayer de conserver le français en Alberta et que les avantages socio-économiques sont nettement meilleurs en adoptant l'usage de l'anglais. Il débobine les clichés courants concernant l'assimilation :

[...] Pardé don pas vot tant, travaillé avec nous autes les sages qui savai que ça sans venait. Pourquoi la chicane. On peu ête bon catholic en anglais. Y en a pas benben qui pardes leur religion [...] Les savans, venés vouz zen avec nous autes et pu de

⁵Un bon canayen, «Vous perdez du terrain», «La Tribune libre», *La Survivance*, 20 janvier 1954.

⁶Trottier, «Les débuts de *la Survivance*», p. 121.

bataille. On est plus que vous autes à pensé comme moé [...] Ben vit on va tout mené pis vous auré honte⁷.

Ce qui est étonnant et qui laisse à penser qu'il s'agit d'un coup monté, est que soudainement, il y a un véritable foisonnement de lettres à la «Tribune libre» en réponse au «Bon Canayen», dont plusieurs semblent venir de collégiens. Canular ou politique encouragée par l'ACFA ou la rédaction de *La Survivance*, il est impossible de le dire, mais d'autres lecteurs réagissent aussi à la lettre provocante. Et encore mieux, ils prennent goût à la critique littéraire.

Trois lecteurs répondent dans la semaine suivant la parution de la première lettre, dont deux qui se disent d'accord avec le «Bon Canayen». La semaine après, un autre lecteur signant «Bravo», commente l'excellence de la «Tribune libre» qui «permet à qui que ce soit d'y exprimer son idée quoi qu'il en soit de telle ou telle clique», tandis qu'un «Voyageur parisien» en voyage d'affaires au Canada, écrit de Vancouver qu'il a été intéressé et un peu diverti par les lettres dans la «Tribune libre» du numéro du 27 janvier⁸. Disant ne pas avoir lu la première lettre du «Bon Canayen», le «voyageur parisien» suggère que le critique a peut-être exagéré, mais constate que le français qu'il a entendu durant son séjour de cinq semaines à Edmonton était de piètre qualité.

Une réponse d'Isidore Cassemottes au «Bon Canayen» paraît aussi dans ce même numéro. Selon lui, ça ne vaut pas vraiment la peine de répondre à ce genre de lettre, mais il faut tout de même le faire. Sous le titre de «Faut-il continuer ou flancher?», il écrit que le «Bon Canayen» est un

⁷ «Vous perdez du terrain», *La Survivance*.

⁸ Bravo, «La Tribune libre», *La Survivance*, 3 février 1954.

pauvre désespéré pittoresque «qui a flanché pour de bon» et avec qui il ne sert à rien de discuter⁹. Le problème est plus sérieux pour celui qui se signe, «Bravo Bon Canayen!», car il est des vaincus qui ont oublié leur culture et leurs origines et qui croient que la lutte est inutile - «à moins qu'on ne se trouve en face d'un farceur, pince sans rire»¹⁰. Mieux vaut remercier ces pauvres transfuges de leur franchise et prendre leurs plaintes comme de la vapeur s'échappant de soupapes, poursuit-il. Par contre, il n'accepte pas que l'on dit que rien a été fait en Alberta.

[...] il y a 25 ans, avait-on seulement un programme de français pour nos écoles? Et que dire de notre poste de radio CHFA conquis à la suite de luttes épiques et de puissantes oppositions? Et voyons! Bon Canayen et Hermans Lajoie, n'avez-vous pas vu sur *La Survivance* la jolie liste des premiers souscripteurs du Club de la Radio qui ont versé plus de \$700.00 sans autre pression qu'un simple appel; et pour quelques semaines à venir ce rythme va se maintenir. Une dette de quelques \$50.000 qu'une poignée d'écouteurs amortissent en quelques années, est-ce là une reculade? Allons, pauvres fatigués, entre deux bâillements de lassitude, sortez chacun \$5.00 de votre gousset pour le Club de la Radio [...]. Continuez quand même votre abonnement à *La Survivance* et, de temps à autre donnez-y vos impressions en «Tribune Libre». Ça fera plaisir à plus d'un lecteur quand même¹¹.

Que le «Bon Canayen» et ses collègues se fassent traiter de lâcheurs et de conquis ne leur sied pas: ils reviennent à l'attaque, se disant offensés, convaincus qu'ils peuvent devenir de véritables partenaires de la société anglophone. Cassemottes n'y croit pas, et précise que tout Canadien français peut réussir, à condition

que ces talents que La Providence lui a donnés, ne soient pas tous d'abord étouffés par un système vicieux de première éducation contraire à son coeur et à son esprit. [...] Vouloir dès sa prime enfance lui imposer une autre forme de pensée est un acte stupide de déformation mentale. Pourquoi, par exemple, ne pas accorder aux Canadiens français en minorité dans les provinces à majorité anglaise le même

⁹Isidore Cassemottes, «Faut-il continuer ou flancher?», «Tribune Libre», *La Survivance*, 3 février 1954.

¹⁰*Ibid.*

¹¹*Ibid.*

traitement et les mêmes avantages que reçoit la minorité anglaise dans la province de Québec? C'est ce que les Canadiens français réclament, et tant qu'ils ne leur sera pas donné justice, ils restent en droit et en fait sous le régime des vaincus des Plaines d'Abraham¹².

Il termine en citant la lettre de son interlocuteur, qui le visait personnellement en faisant allusion à son origine française et non canadienne : «Certes, Cassemottes a le droit de circuler librement dans ce pays», et il a «aussi le droit d'écrire la vérité et en regardant dans le miroir de l'Histoire il voit le sort des vainqueurs qui n'ont pas su raison garder¹³». Il se peut que les lecteurs pensent que Cassemottes a tort, mais il suggère qu'il est bon de réfléchir un peu, et peut-être verront-ils qu'il a raison. Durant les semaines qui suivent, il poursuit la discussion avec modération, mais surtout, il ne répond pas directement aux propos inflammatoires qui semblent lui être adressées sous la rubrique du 3 mars, dans une riposte presque incohérente dans ses propos et intitulée «Ça bucke¹⁴». Encore une fois, nos moyens sont limités en ce qui concerne la véracité du discours de la rubrique de la «Tribune libre» de *La Survivance*, et il ne nous semble pas prudent d'avancer des hypothèses encore plus minces à ce sujet.

9.2. Le bilan des lecteurs

Isidore Cassemottes à l'occasion de revenir à la défense des Canadiens français suite à l'écoute d'une émission à contenu éditorial. «A mon avis», qu'il entend au poste de CHFA trois fois par

¹²Isidore Cassemottes, «Le miroir de l'histoire», «Tribune Libre», *La Survivance*, 3 mars, 1954.

¹³*Ibid.*

¹⁴*Ibid.*

semaine¹⁵. Dans ce cas, il trouve que l'opinion qui a été émise par le commentateur était un peu trop sévère envers «les siens» (c'est-à-dire les Canadiens français). Il précise que les Français, tout comme les Canadiens français, sont trop rapides à se blâmer pour leur manque de réussite dans telle ou telle entreprise, tout en louant les autres groupes ethniques, qui ne semblent pas avoir de défauts, et en conséquence, réussissent mieux. Mais d'après son expérience personnelle, il considère que c'est un complexe d'infériorité commun, et «à chance égale et même inégale, le Français de France, d'Amérique et autres lieux du globe, peut damer le pion à quiconque, quel que soit le terrain sur lequel ils s'affrontent.» Les Canadiens français de l'Ouest ont autant de chance de réussir, mais

[...] s'il arrive que quelques-uns se montrent hargneux, c'est parce qu'ils se sont trouvé devant une tâche momentanée au-dessus de leurs forces. Cette langue, qui s'extériorise souvent par un besoin de chicane agaçante n'est que l'effet d'une cause. Quand on veut corriger, redresser, guérir, il faut d'abord en rechercher la cause: s'attaquer à l'effet n'avance à rien, sinon à aggraver le mal. Mais au lieu de blâmer sévèrement les vôtres, je préfère moi, montrer la force des «chicaneux»¹⁶.

Comme exemple, il rappelle que lorsque la permission est finalement accordée aux Franco-Albertains d'ériger un poste de radio dans leur province, la Société Radio-Canada leur a dit qu'ils devaient tout faire eux-mêmes et qu'ils ne recevraient aucune aide financière. Cette petite minorité, dite «faible», s'est levée et a montré ce que Cassemottes appelle «la force des faibles», une force qui agit lentement et en s'appuyant sur son droit, elle ne meurt pas, mais atteint son but.

¹⁵Isidore Cassemottes, «La force des faibles», «Tribune libre», *La Survivance*, 10 mars 1954.

¹⁶*Ibid.*

Les lecteurs de *La Survivance* continuent d'écrire à la «Tribune libre», et la rubrique devient pour la première fois depuis le début de la publication du journal, un vrai forum de discussion où sont commentées des causeries entendues à la radio, des articles publiés dans *La Survivance*, et dans d'autres journaux et périodiques. Le rédacteur et le typographe de *La Survivance* doivent peiner à leur tâche, car dans un petit encadré, une note avertit les auteurs que les textes qu'ils envoient à la rédaction doivent être brefs, sous peine de se faire retrancher. Cinq lettres sont publiées à la «Tribune libre» le 3 mars, et la rubrique reste achalandée presque toutes les semaines de l'année.

Plusieurs fois, comme pour les forums de discussion du courrier électronique d'aujourd'hui, Alexandre Mahé se sert de la tribune pour lancer une question aux lecteurs, même s'il ne reçoit pas toujours de réponse. Un de ses sujets de prédilection était l'instauration du christianisme dans l'ancienne Gaule, et n'ayant pas accès à une bonne bibliothèque, il demande l'aide des lecteurs. Ainsi il s'adresse à un contributeur qui signe «Un humaniste du Collège Saint-Jean», lui rappelant qu'il a déjà «si méticuleusement balayé le pas de porte de ses cousins de France» dans un article au sujet du taux élevé d'alcoolisme dans ce pays, et lui demande de vérifier un petit renseignement pour lui dans la bibliothèque du collège: faute de ressources convenables Cassemottes n'arrive pas à le confirmer¹⁷. «L'humaniste du Collège Saint-Jean» ne répond pas, mais un charitable correspondant de l'Université d'Ottawa vérifie le texte en question et lui apporte la réponse qu'il cherche. Cassemottes le remercie par la «Tribune libre» et propose aux autres lecteurs de faire usage de rubrique de la même façon, ce qui donnerait l'occasion à quelque chercheur inconnu de

¹⁷Isidore Cassemottes, «Sainte Blandine», *La Survivance*, 31 mars 1954.

faire des recherches «à la fois instructives et agréables»¹⁸. Par contre, son rôle de critique n'est pas toujours apprécié par la rédaction. Ayant fait remarquer la présence de statistiques contradictoires dans l'hebdomadaire entre un article du mois de janvier et un autre du mois d'avril, le rédacteur publie une réponse, mais se dit non responsable de statistiques fournies par des agences de presse ou des conférenciers à la radio¹⁹.

La «Tribune libre» du 25 août 1954 contient trois longues lettres discutant encore des progrès de la francophonie albertaine. Le cultivateur Louis Normandeau publie une conférence qu'il a donnée à la radio au début du mois, visant les Jésuites, leur départ de l'Alberta et leur contribution à la francophonie de l'Ouest, tandis que «Pamphile» critique par écrit cette conférence radiophonique. Isidore Cassemottes poursuit la discussion commencée par «Un Bon Canayen» sur la viabilité et de la production littéraire des Franco-Albertains²⁰. Alexandre Mahé croit, pour l'avoir souvent dit dans ses lettres, que dans l'entreprise de la colonisation, il faut une génération ou deux avant que les preuves de la réussite ne se manifestent, particulièrement au niveau culturel, tout dépendant du bon établissement des institutions éducatives et du temps de former les étudiants. Il précise que la vitalité française dans l'Ouest peut se percevoir par d'autres façons que par les statistiques qui, trop souvent, donnent un aperçu fort négatif de la situation.

¹⁸Isidore Cassemottes, «Merci à la Tribune Libre», *La Survivance*, 19 mai 1954.

¹⁹Isidore Cassemottes, «Qui dit vrai?» et «N.D.L.R.», »Tribune libre», *La Survivance*, 28 avril 1954.

²⁰Isidore Cassemottes, «Le traquenard des Statistiques [sic] à J. P.», *La Survivance*, 25 août 1954.

En création littéraire en Alberta, il nomme Georges Bugnet, qui est très connu à l'époque, et la moins bien connue Marie-Anna Roy, soeur de Gabrielle Roy, qui vient d'écrire un roman, *Le pain de chez nous*, sur ses expériences comme enseignante en Alberta²¹. Il admet que la récolte littéraire est encore mince, mais précise que des moyens doivent être mis en place pour encourager la création littéraire dans la région²². Il suggère qu'il serait temps de reprendre la «Page des Jeunes» à *La Survivance*, et qu'un tel forum peut donner aux enfants le goût d'écrire. Au cours des semaines et des mois, d'autres noms lui viennent à l'esprit et il envoie des rectifications à la «Tribune libre». Il offre des suggestions pour encourager les nouveaux écrivains, tandis que d'autres lecteurs lui proposent des auteurs²³. Georges Bugnet intervient lorsqu'un lecteur suggère que les auteurs devraient être natifs de la province pour être considérés comme des auteurs albertains. L'écrivain signale que ce genre de pensée est un non sens, et que lorsqu'un Albertain gagne un prix pour son blé à Chicago, on ne va pas dire qu'il est vraiment un Américain parce qu'il est venu de ce pays il y a 25 ans²⁴.

La bibliographie qui est dressée est courte, mais on cite les noms de Paul-Émile Breton, Émile Petitot, Cornélie Pépin et Jean-Baptiste Boulanger, ce dernier ayant mérité une médaille de l'Académie française pour son livre sur Napoléon. Si quelques lauriers sont lancés, les commentaires ne sont pas tous favorables. Alexandre Michotte ne ménage pas les injures qu'il

²¹*Ibid.*

²²Isidore Cassemottes. «Une absolution S.V.P.», *La Survivance*, 22 septembre 1954.

²³Isidore Cassemottes. «Réponce[sic] à REC», «Tribune libre», *La Survivance*, 14 octobre 1954.

²⁴Georges Bugnet. «Ce titre d'Albertain», «Tribune libre», *La Survivance*, 27 octobre 1954.

lance à Cornélie Pépin pour son *Histoire de Saint-Paul*, tandis qu'un lecteur pessimiste conclut que «si l'Alberta n'a produit aucun ou peu d'écrivains en un demi-siècle. c'est mauvais signe. et rien ne sert de cacher les faits²⁵.

En ce qui concerne l'écrivain albertain le plus assidu aux pages de *La Survivance*, qui n'a jamais réussi à se faire publier autrement que dans les journaux, il ne se compte pas dans les rangs de ces auteurs. Cassemottes contribue encore à l'hebdomadaire avec deux poèmes de taille. «Autrefois St-Paul-des-Cris...Diocèse de Saint-Paul aujourd'hui» est par le moyen de la fiction un éloge au passé métis et missionnaire du nord-est de l'Alberta²⁶. Composé pour souligner l'inauguration du diocèse de Saint-Paul, le long poème, publié en octobre 1954, est suivi quelques semaines plus tard d'un épilogue basé sur des faits historiques. Nous reproduisons un bref passage qui nous semble particulièrement représentatif de sa qualité descriptive des prairies de l'Alberta :

[...]On était à la fin d'un de ces courts étés.
 Au temps où l'eau est très basse
 Alors qu'en un point, la rivière traverse à gué.
 Des hommes sveltes, aux épaules carrées.
 Et des femmes, à la démarche un peu lasse.
 Attendaient pour le lendemain
 Qu'aux petites heures du matin
 L'étroite chaussée reliant les deux rives
 Ne soit plus guère submergée.
 Seuil de roche ou batture de sable
 Que le courant a toujours épargné.
 Passage invisible qu'à l'eau stable
 Est meilleure traversée que radeau en dérive.

²⁵Alexandre Michotte. «L'histoire de St-Paul». «Tribune libre». *La Survivance*, 22 septembre 1954; REC. «Production littéraire en Alberta». *Ibid.*, 29 septembre 1954.

²⁶Isidore Cassemottes. «Autrefois St-Paul-des Cris...Diocèse de St-Paul aujourd'hui» et «Épilogue». *La Survivance*, 20 octobre et 3 novembre 1954.

Et constamment, aux Cris des bois, permit
De visiter leurs frères : les Cris des prairies²⁷.

L'épilogue aussi nous a semblé particulièrement fascinant, et utile, si ce n'est que pour l'explication des sources de son inspiration et des témoignages de ses informateurs.

En 1957, au début janvier, la rédaction de *La Survivance* publie son conte en vers «De Nazareth à Bethléem», l'histoire du voyage de Marie et de Joseph, auquel il ajoute une rencontre avec un bon Samaritain qui leur indique la grotte pour s'abriter, et où naît l'enfant Jésus²⁸. Si le sujet peut sembler comme un peu cliché, il nous paraît tout à fait normal de vouloir contribuer au répertoire de contes de Noël qui passaient chaque année dans les pages du journal franco-albertain, ainsi qu'à la radio. Le poème est publié une deuxième fois en 1963, mais il a été abrégé et simplifié: la nouvelle version a perdu de sa fraîcheur d'origine, et surtout manque de cohésion par endroits, faute que nous préférons attribuer à la rédaction²⁹. Le nouveau rédacteur de *La Survivance*, tout comme le «Goffeur» l'avait fait une vingtaine d'années auparavant, oublie aussi un des «t» de «Cassemottes», mais Alexandre Mahé est sans doute trop las pour reprendre sa plume et faire des rectifications de la taille de celles qui avaient engendré la série de poèmes au «Goffeur».

Après 1954, Alexandre Mahé envoie quelques légères critiques ou commentaires qui sont publiés. Il commente ainsi des erreurs de prononciation des annonceurs à la radio albertaine dans

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Isidore Cassemottes, «De Nazareth à Bethléem», *La Survivance*, le 2 janvier 1957.

²⁹ Isidore Cassemottes, «De Nazareth à Bethléem», *La Survivance*, le 2 janvier 1963.

«Mauvaises traductions et fausses liaisons» et insiste sur l'importance d'une bonne articulation à la radio³⁰. Il pose des questions au sujet de ce qui semble être des réunions non conformes à la constitution de l'ACFA³¹. Il note aussi l'importance de veiller à ce que le français soit utilisé publiquement dans les communautés franco-albertaines lors des événements culturels³². Mais après 1963, plus rien. Il a après tout 83 ans.

Petit à petit, Isidore Cassemottes cesse son travail de niveleur de l'opinion publique. En 1959, il rend visite à sa famille en France, visitant les hauts-lieux de mémoire de sa famille. Le voyage se fait maintenant par avion, mais le séjour d'un mois et les nombreux déplacements le fatiguent beaucoup. Octogénaire en 1960 et affligé par le glaucome, il continue de lire comme il le peut, mais sa vue baisse. Il pose plus souvent sa plume pour mieux saisir sa canne. Chaque jour, il s'efforce de prendre sa marche pour aller chercher son courrier au bureau de poste. Il nous dit qu'il est obligé de marcher, que c'est la seule façon d'éloigner la mort qui le guette, et qui attend qu'il s'arrête pour le happer pour de bon. Cyniquement, il dit à une voisine que oui, hélas, il est atteint d'une maladie incurable : celle de la vieillesse! Une coupure de presse du *St. Paul Journal* le montre, vers 1965, son grand chapeau à bord en main, discutant avec l'ambassadeur de France de l'époque, François Leduc, et le consul français d'Edmonton, Marcel Olivier, en visite à Saint-Paul.

³⁰ Isidore Cassemottes, «Mauvaises traductions et fausses liaisons», «Tribune libre», *La Survivance*, 16 mars 1954.

³¹ Isidore Cassemottes, «Y a-t-il du nouveau à l'A.C.F.A. ?», «La Tribune libre», Isidore Cassemottes, 5 octobre 1955.

³² Isidore Cassemottes, «Un comité de vigilance, s.v.p.», «Tribune libre», *La Survivance*, 2 mai 1956.

avec la vignette. «Ambassador Chats With Old Timer Frenchman»³³. Depuis le temps qu'il signait un peu cyniquement «un vieux colon», il l'est devenu vraiment.

³³*St. Paul Journal*, s.d.

Conclusion

Presque cent ans depuis l'arrivée d'Alexandre Mahé dans l'Ouest canadien et de son installation dans la campagne du nord-est albertain, ses écrits aident à mieux comprendre les préoccupations des colons canadiens-français de cette région du pays. Grâce à son penchant pour la lecture et pour l'écriture, cet émigrant français, devenu citoyen canadien en 1912, est souvent le porte-parole de ses voisins avec qui il travaille à la construction d'une nouvelle société. La mise en contexte des articles de journaux et des papiers personnels d'Alexandre Mahé permet d'aller au-delà de la biographie traditionnelle et de l'histoire locale pour atteindre à la micro-histoire, c'est-à-dire une étude approfondie du petit pour obtenir une nouvelle perspective sur le plus grand. Nous nous sommes inspirée des travaux de Giovanni Levi et de la micro-histoire pour écrire une sorte de biographie sociale et, comme l'a écrit Levi, mieux «comprendre ce qui paraît inexplicable et déroutant au premier abord»¹. Si les documents de la plume d'Alexandre Mahé sont de qualité inégale et essentiellement de nature secondaire, avec l'aide de d'autres sources documentaires, incluant des sources orales, il est possible de les remettre en contexte, d'approfondir leur

¹Levi, «Usages de la biographie», p. 1330-1331.

interprétation et de mieux saisir leur sens.

En arrivant au Canada, ce colon français de souche gallo-bretonne devient Canadien français, un groupe qui est alors passablement diversifié. Il travaille au développement de sa nouvelle communauté et cet activisme permet de voir des aspects méconnus de l'histoire de la francophonie de l'Ouest canadien. Il ne figure pas parmi ces Français isolés dans des communautés anglophones, comme le note Allaire, tels les Bertin, les Giscard, ou les Gheur, qui se sont incorporés dans la majorité anglophone sans laisser de trace². On ne le compte pas parmi les auteurs renommés de l'Ouest de sa génération, tels les journalistes Frémont, D'Hellencourt et Bugnet ou le romancier Constantin-Weyer³. Malgré sa plume fertile et ses tendances intellectuelles, Alexandre Mahé n'est qu'un amateur des lettres, bien ancré dans sa communauté d'adoption où il est, avant tout, cultivateur.

Dans *Francophonies minoritaires au Canada* on retrouve un survol de l'évolution de la francophonie hors Québec, mais il est toujours important de continuer d'ajouter à cette historiographie. La biographie sociale d'un des membres de cette société permet de mieux comprendre l'histoire de ceux qui ont oeuvré à sa construction et de voir un peu mieux dans le miroir ténébreux de l'histoire. Dans le cas d'Alexandre Mahé, le travail est facilité par le fait qu'il s'est exprimé maintes fois sur sa société. En plus d'écrire des articles dans les journaux francophones, dans ses papiers personnels, on retrouve, ici et là, de ses pensées intimes au cours de sa vie.

²Allaire, «Le rapport à l'autre», *Francophonies minoritaires*, p. 174-175.

³Allaire, citant Lapointe et Tessier, dans *Histoire des Franco-Canadiens de la Saskatchewan*, p. 132-133.

Il est difficile de catégoriser les colons qui s'installent dans l'Ouest canadien au début du XX^e siècle. tant leurs origines sont diverses : les villes et les campagnes de la vallée du Saint-Laurent, bien sûr, mais aussi les filatures de la Nouvelle-Angleterre, les chantiers forestiers du nord de l'Ontario, les champs des Prairies américaines ou encore les mines d'or du Yukon et de l'Alaska. Alexandre Mahé leur ressemble néanmoins dans son état de bourlingueur et d'aventurier. Piqué d'une grande curiosité et d'un goût pour le voyage, après avoir vécu et travaillé au Sénégal et dans l'hinterland de la Gambie pour une dizaine d'années, et à Paris pour quelques mois, il choisit de s'installer dans les grands espaces de l'Ouest canadien. Il jette son dévolu sur une région située dans le nord-est de la province de l'Alberta, à Saint-Vincent, là où la prairie est garnie d'une ancienne épinetière et où il se construit un chez-soi bien à lui. Il espère que même s'il ne fait pas fortune, il pourra au moins être son propre maître. En choisissant de se placer dans une région majoritairement francophone, il est heureux de se retrouver avec des colons qui parlent la même langue que lui et qui tiennent aux mêmes valeurs. Son premier objectif est la réussite dans son entreprise. Tout en commençant à développer son *homestead*, il ouvre un petit magasin. Cette stratégie lui assure un revenu en attendant qu'un chemin de fer soit construit dans la région, infrastructure essentielle aux fermiers pour qu'ils écoulent leur blé vers les marchés mondiaux. Son idée de tenir un magasin est bonne, car dix ans vont s'écouler avant qu'un chemin de fer ne devienne accessible. Mais tenir un magasin n'est pas une oeuvre de charité et lorsqu'il voit que son commerce décline sérieusement, il liquide les stocks et vend.

En arrivant en Alberta, il s'associe immédiatement avec ses nouveaux compatriotes à la construction de leur communauté et de leur paroisse. Il ajoute sa voix à celle de ses voisins pour recruter de

nouveaux colons dans leur région, ou pour aider à ce que leur langue, leur Foi et leur culture soient protégées. Puisqu'il manie facilement la plume—chose rare dans ces nouvelles régions de colonisation--il met cette habilité au service de sa communauté, soit comme correspondant, soit comme secrétaire pour le cercle local de l'organisation laïque des Canadiens français de la province, l'ACFA. Sans doute, il figure avec ces colons privilégiés, les «*privileged settlers*», expression chère à l'historien Lewis G. Thomas, c'est-à-dire ces colons mieux nantis de par leur classe sociale, par leur fortune personnelle, ou leur formation scolaire ou professionnelle⁴. Mais en s'installant dans la région du lac Saint-Vincent, si Alexandre Mahé est plus avantagé que les autres colons, il ne semble pas tellement le penser : il se trouve bien seul en constatant comment les colons de souche nord-américaine arrivent en groupes familiaux, ce qui facilite grandement leur établissement initial. Au moment de son installation, il écrit à son frère qu'il se sent «pas mal gueux» et que sa bourse devient de plus en plus étriquée. Mais comme les autres colons ne roulent pas sur l'or non plus, il croit pouvoir faire bon ménage avec eux et s'en sortir⁵. Au fil des ans, il s'associe avec ses voisins, il travaille et contribue aux activités religieuses et laïques et il veille, de concert avec les autres paroissiens, à ce que leur curé soit un prêtre qui parle leur langue.

S'il écrit souvent au nom de sa paroisse, il n'hésite pas pour autant à prendre la plume à son propre titre, ou sous le couvert d'Isidore Cassemottes ou d'Un Vieux Colon, pseudonymes qui ne sont pas un grand secret pour ceux qui connaissent le milieu et qui savent lire un peu entre les lignes. Ce sont des noms qu'il a choisi avec soin, dans le but montrer aux lecteurs franco-albertains--constamment

⁴Thomas, «The Privileged Settlers», *Rancher's Legacy*, p. 151-167.

⁵GC, Lettre à Louis Mahé, 21 janvier 1910.

exposés à l'anglais--que la langue de Molière possède des mots tout aussi savoureux et évocateurs du milieu que la langue de Shakespeare. Il veut avant tout défendre et protéger ce que les francophones de l'Alberta ont construit. Tel que mentionné dans une de ses lettres au *Travailleur*⁶. Alexandre Mahé, alias Isidore Cassemottes, écrit pour tous ses concitoyens qui n'ont pas la formation académique leur permettant de se défendre avec leur plume. Il rallie ses compatriotes en louant leurs réalisations que certains cyniques s'amuse à dénigrer. «La force des faibles, dit-il, c'est parfois la force des chicaneux, épuisés dans une lutte qui semble au-dessus de leurs moyens, mais une force qui démontre un pouvoir qui s'appuie sur son droit»⁷. Il est vrai qu'il ne parle pas beaucoup du déclin de l'usage de la langue française dans les communautés françaises de l'Alberta, ni de l'assimilation des francophones: son but est de semer l'espoir et de cultiver le sentiment d'appartenance, et non de céder à un sentiment défaitiste. Les rédacteurs des journaux le soutiennent ou, au moins, doivent penser que ses nombreuses missives sont utiles aux francophones de l'Alberta puisque les lettres d'Alexandre Mahé sont publiées régulièrement.

Alexandre Mahé est depuis son enfance un catholique engagé et, en même temps, un francophile convaincu. Ayant grandi dans une culture militante en Bretagne, il est sensible à l'importance des origines de sa culture bretonne et de sa conservation pour la survie du groupe. Arrivé au Canada, il est animé par le même esprit combatif pour la sauvegarde et la promotion de la culture minoritaire, pas bretonne cette fois, mais canadienne-française. Sans renoncer à ses origines bretonnes, il épouse la cause de sa nouvelle minorité et se sert de ses talents pour militer au nom de

⁶Un Vieux Colon, «Un mot aux lecteurs du *Travailleur*», *Le Travailleur*, 18 mai 1933.

⁷Isidore Cassemottes, «La force des faibles», «La Tribune libre», *La Survivance*, 10 mars 1954.

ses compatriotes canadiens-français. Il ne s'engage pas sur tous les plans et dans tous les débats: il choisit plutôt d'intervenir là où il pense avoir des compétences et une action efficace. Par exemple, il intervient peu sur la question des écoles françaises. Pareillement, même s'il aide aux levées de fonds pour la radio française en Alberta, cause qu'il considère très importante, il préfère laisser la parole à ceux qui sont mieux placés que lui pour le faire. Par contre, ses écrits démontrent comment pour ce cultivateur, tout ce qui concerne l'agriculture l'intéresse, et une de ses grandes priorités est d'encourager le recrutement de d'autres colons de langue française pour accroître le nombre des Franco-Albertains. Il est heureux de l'établissement de l'Association canadienne-française de l'Alberta, car il croit essentiel pour les Canadiens français de se doter d'institutions laïques. Il est un catholique pratiquant, fort actif, mais il se méfie de laisser le soin d'assurer l'enseignement de la langue et la pratique du culte en français à l'Église catholique, ayant connu ses positions souvent intransigeantes en France lors de la séparation de l'Église et de l'État. De plus, il est très déçu par le choix de l'Église catholique d'imposer un évêque anglophone sur les catholiques majoritairement francophones du nord de la province. Lorsque le journal de langue française *La Survivance* est pris en main par l'ACFA, il croit que c'est une bonne chose parce que l'hebdomadaire est à même de représenter tous les Canadiens français et de les unir dans une cause commune. Sa participation soutenue à ce journal comme correspondant et, de temps à autre, comme critique au courrier des lecteurs, démontre à quel point il considère cet hebdomadaire essentiel à la survie linguistique et culturelle du groupe. Il exploite la rubrique du courrier des lecteurs pour susciter le dialogue et soulever la participation des autres lecteurs.

Au travers de ses lettres, on voit comment les Franco-Albertains ont traversé des périodes difficiles.

comme entre 1920-1940, suite à la nomination d'un évêque anglophone; la série de «lettres d'Alberta» du «Vieux Colon» au *Travailleur* parle publiquement de ce geste aux visées assimilatrices. Les premières années de la Deuxième Guerre Mondiale sont aussi un temps de tensions pour la société franco-albertaine, voire nord-américaine. Pour Alexandre Mahé, le problème de fond n'est pas celui de la résistance à la conscription qui préoccupent beaucoup de ses compatriotes de souche canadienne-française, mais plutôt le terrible conflit qui est en train de détruire son ancien pays qu'il aime toujours. Trente ans au Canada n'ont pas changé le fait que ce Breton est aussi un Français, et même s'il a quitté son pays pour en prendre un autre, rien n'empêche qu'il soit fidèle à son ancienne patrie. S'il n'est peut-être pas typique des Canadiens français qui l'entourent à Saint-Vincent, il n'est pas le seul Français (ou Canadien français) en Alberta qui croit qu'il est important d'agir. La création de nombreux chapitres de la France Libre en Alberta, et ailleurs dans l'Ouest canadien, démontre qu'un grand nombre de Canadiens français et de francophiles étaient du même avis que lui.

La radio lui permet de rester mieux informé de la situation outre-mer. C'est par la radio qu'il peut prendre le pouls de la guerre et qu'il peut entendre l'appel de Charles de Gaulle en juin 1940. Il voit dans le général français une solution, un espoir, auquel il croit et pour lequel il milite à sa façon. Malgré sa grande dévotion à la religion catholique, l'approche pétainiste que favorise alors la majorité du clergé canadien-français n'est pour lui qu'un leurre des nazis, sans valeur aucune. C'est ce qu'il tâche de faire comprendre à ses compatriotes dans ses lettres aux journaux. Sans hésiter, il s'efforce d'éclaircir les enjeux concernant les combats et les politiques de guerre, qui sont parfois obscurs pour les Canadiens français, ainsi que pour les Franco-Américains, tout comme pour

l'ensemble du public, d'ailleurs.

Pour lui, les journaux peuvent aussi offrir de la place aux lecteurs, non seulement dans une tribune, mais aussi dans des espaces réservées pour les jeunes, et il encourage ses enfants à y participer. Malgré ses origines familiales françaises, comme membre du cercle local de «l'Avant-garde», la petite composition patriotique et bien «canadienne» de sa fille Germaine, développe sur l'importance d'aimer et de conserver la langue française, et d'être fier de cette culture que «nos ancêtres ont su garder depuis les débuts de la Nouvelle-France dans la vallée du Saint-Laurent»⁸. Même si Alexandre Mahé publie de temps à autre des poèmes, les sujets qu'il aborde généralement sont engagés et de nature politique, donc susceptibles d'intéresser les lecteurs de *La Survivance* ou du *Travailleur*. Sa courte série de «chicanes au Goffeur» présente les poèmes de ce «La Fontaine» de l'Alberta, traitant de sujets dont les lecteurs connaissent bien, et dont on se souvient toujours. Plus historiques, «Souvenirs, testament et prière du vieux défricheur», et son poème sur Saint-Paul-des-Cris, louent la contribution des colons, des Métis et des missionnaires de langue française au développement de l'Ouest. D'une façon toute simple, il fait l'éloge du bon sens des gens ordinaires, comme ceux qui l'entourent, et prend le temps de valoriser un passé qui s'éloigne et qui s'oublie, essayant de consolider l'embryon d'une culture française dans l'Ouest canadien.

En se faisant porte-parole, il ne cherche pas à se mettre en valeur personnellement. Nous voyons qu'il préfère rester dans l'ombre. Par exemple, il accepte d'être secrétaire, conseiller, ou marguillier, mais jamais président des organisations et associations auxquelles il a participé activement. Son

⁸ Germaine Mahé, «Pourquoi je suis avant-gardiste», *La Survivance*, 3 janvier 1933.

cas reflète aussi la société dans laquelle il a choisi de vivre. Son coin de pays était une société multiculturelle de par ces francophones qui étaient venus de partout, pour s'installer ensemble sur cette grande plaine dans le nord-est de l'Alberta. Alexandre Mahé ne fait qu'apporter sa pierre à la construction de leur nouvelle société.

Il croit qu'avec de très petites choses ou de très faibles moyens, il est possible de créer des choses valables, parfois très bonnes ou mêmes belles. Dans une lettre à *La Survivance* en 1956, il cite l'exemple de la cathédrale de Saint-Corentin à Quimper en Bretagne, dont les jolies tours ont été érigées avec la contribution d'un sou par diocésain pendant cinq ans, épisode qu'il prend le temps de raconter aux lecteurs de l'hebdomadaire albertain⁹. Puisque le contexte de cette lettre n'est pas expliqué, nous ne pouvons que supposer qu'il fait allusion à une situation que les lecteurs du journal connaissent. Mais cette lettre, une de ces dernières, en dit beaucoup sur ce qui fut essentiellement sa philosophie tout au long de sa vie. Il était heureux de rendre service à sa communauté, mais il préférait ne pas s'imposer. Sa méthode était d'aller en douceur. Il encourageait celles et ceux de son entourage à lire, pour qu'ils viennent à apprécier les beautés et les charmes de la langue et de la culture françaises, et pour qu'ils apprennent encore mieux l'apprécier¹⁰. Souvent, il répétait à qui voulait l'entendre cette petite ritournelle puisée directement de l'enseignement du petit catéchisme : «il faut connaître et apprendre pour pouvoir aimer»; pour lui il était ainsi pour la langue et la culture françaises en milieu minoritaire¹¹.

⁹Isidore Cassemottes, «Le sou de saint Corentin», *La Survivance*, 1 août 1956.

¹⁰Témoignage de Germaine Champagne.

¹¹*Ibid.*






L'histoire d'Alexandre Mahé fait partie de l'histoire de la diaspora française en Amérique du Nord. Son cheminement est celui de l'émigrant, quittant son pays et cherchant à mieux gagner sa vie ailleurs. En son for intérieur, et dans le cercle familial, il conserve sa culture bretonne et française. Lorsqu'il est regroupé avec d'autres gens de culture française, il n'insiste pas sur leurs différences, qui sont multiples, mais plutôt sur leurs ressemblances et sur leurs rapprochements, car il croit à l'existence d'un peuple français dans l'Ouest canadien. Si le travail est lent, il ne se décourage pas pour autant. Toujours, il continue d'encourager l'établissement d'outils institutionnels pour mieux former les membres de cette société et, de cette façon, aider à la réalisation du rêve commun. Lorsque la vision du clergé de langue française, la *geste dei per francos*, soit une solide et permanente colonisation dans l'Ouest par des catholiques de langue française, se révèle impraticable, Alexandre Mahé ajuste son tir et se bat pour que la lutte se fasse hors des églises et par les laïcs. De sa façon, il milite pour la reconnaissance de la contribution de la culture française dans l'ensemble du pays et pour l'établissement et la conservation des institutions de langue française en Alberta, que ce soit des hôpitaux, des écoles, des collèges ou des monuments célébrant les exploits du passé. D'autres qui étaient à ses côtés se battaient pour les mêmes choses, et même aujourd'hui, le combat se continue.

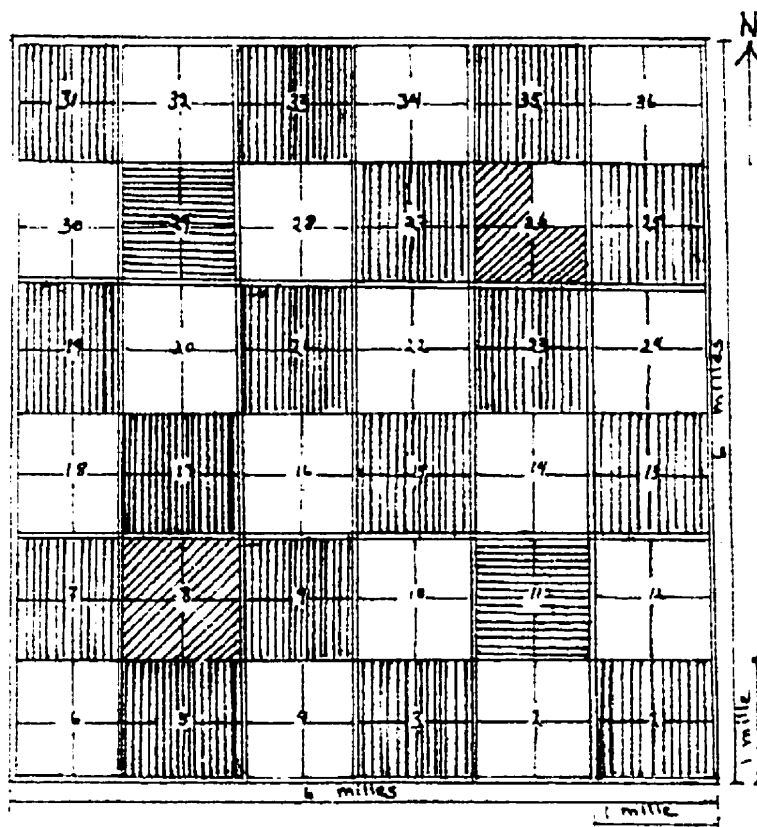
Alexandre Mahé aimait les hauteurs de terre pour leurs grandes et belles perspectives: à force de l'étudier, nous arrivons à la conclusion que c'était un homme qui voyait loin. En bâtisseur, il pense à l'édifice qu'il est en train d'ériger avec ses compatriotes, réfléchissant aux meilleures façons de s'y prendre, et ensuite veillant à son bon entretien pour mieux assurer sa pérennité. Son histoire est un des éléments de l'histoire des Canadiens français dans l'Ouest canadien, et son fil conducteur est la

survivance canadienne-française en Alberta. Par sa biographie sociale et la micro-histoire de sa région, il est possible de comprendre un peu mieux la société dans laquelle il a vécu ainsi que les trajectoires des colonisateurs comme lui qui sont restés des héros ordinaires.

Annexe 1, Plan d'un canton

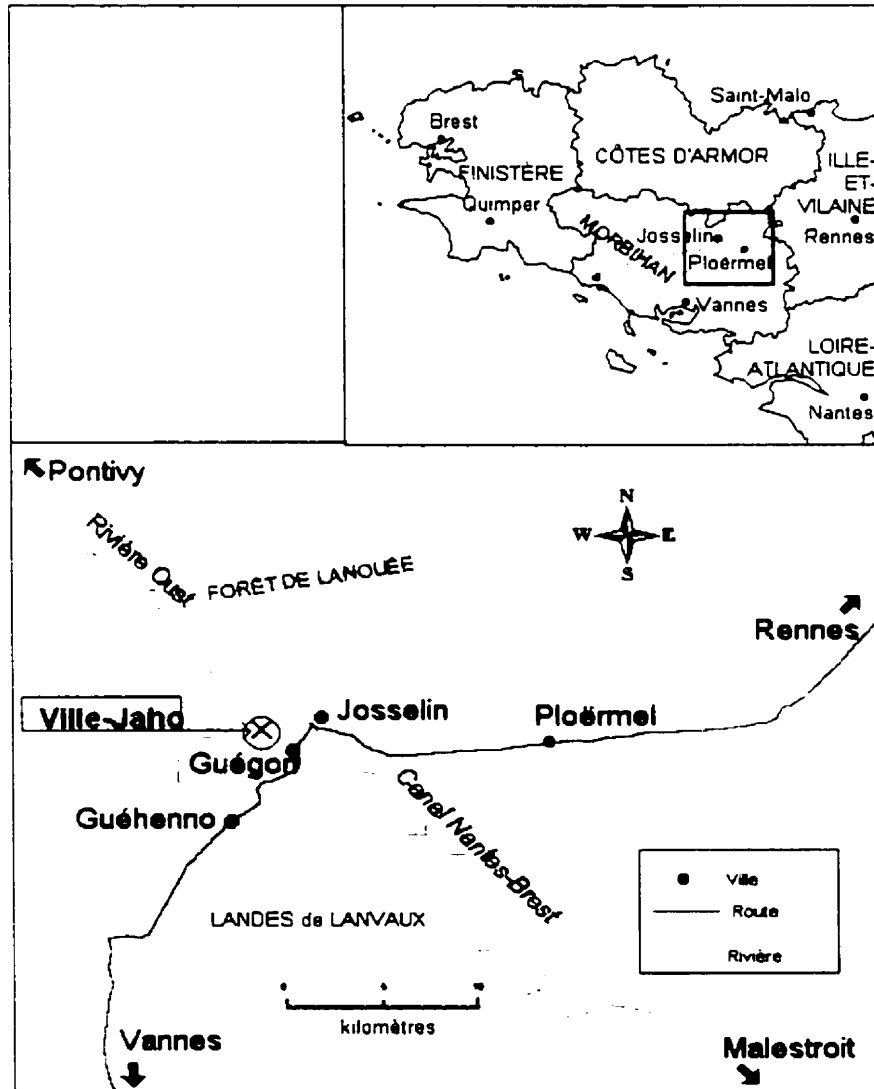
Chaque canton, ou township, est six milles par six milles et d'une superficie totale de 23,040 acres. Chaque carreau numéroté, ou section, comprend 640 acres; le quart d'un carreau est la concession du homestead, 160 acres, un quart de section.

-  Terres des écoles (carreaux 11 et 29)
-  Terres des compagnies de chemin de fer (carreaux impairs)
-  Terres de la compagnie de la Baie d'Hudson (carreaux 8 et les trois quarts du carreau 26, un total de 26 quarts chaque cinquième canton).
-  Terres de homesteads (carreaux pairs, excepté pour le carreau 8 et trois quarts du 26).
-  Allocations de chemins, 66 p. de largeur, de trois côtés de chaque quart.



Tiré de Chester Martin, «Dominion Lands Policy», ed. L.H. Thomas, *Canadian Public Land Use in Perspective*, Toronto, McLelland and Stewart, 1973, p. 233.

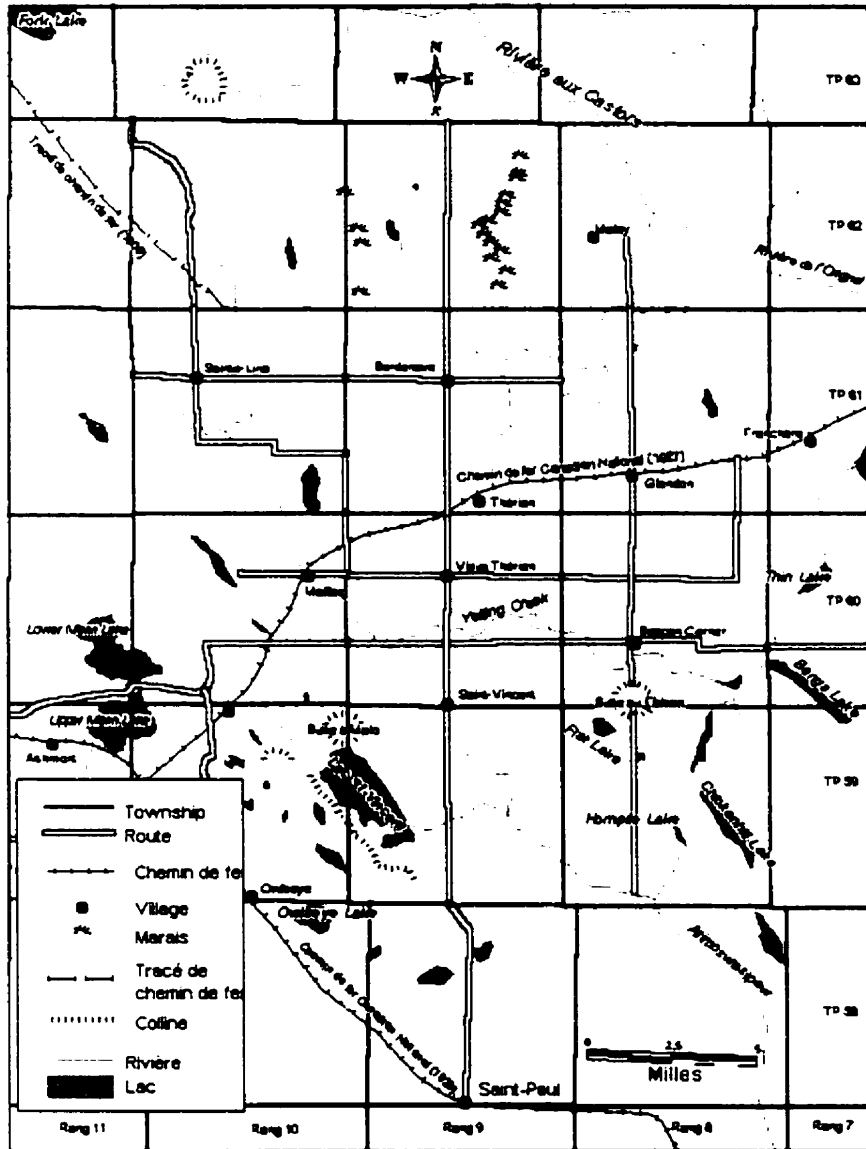
Carte 1. Guégon et région



Source: Vannes - Région Nord-Ouest, 88 NE, U.S. Army, 1918.
 Map: "Le Guégon et ses environs", 1938.

Revised on: Simon Girard, 2000

Carte 3. Région de Saint-Vincent (1910-1930)



Source:
 Vincent, L.A.E. "Alberta, ouest du quatrième méridien", 1978
 County of Saint Paul, 1996. West Edmonton Reimagined.
 Current High Road Directory, 1927
 Map of St. Paul Des Mts District, 1980

Réalisation: Simon Gingras, 2000



1. Alexandre Louis Mahé,
France, 1908, GC.



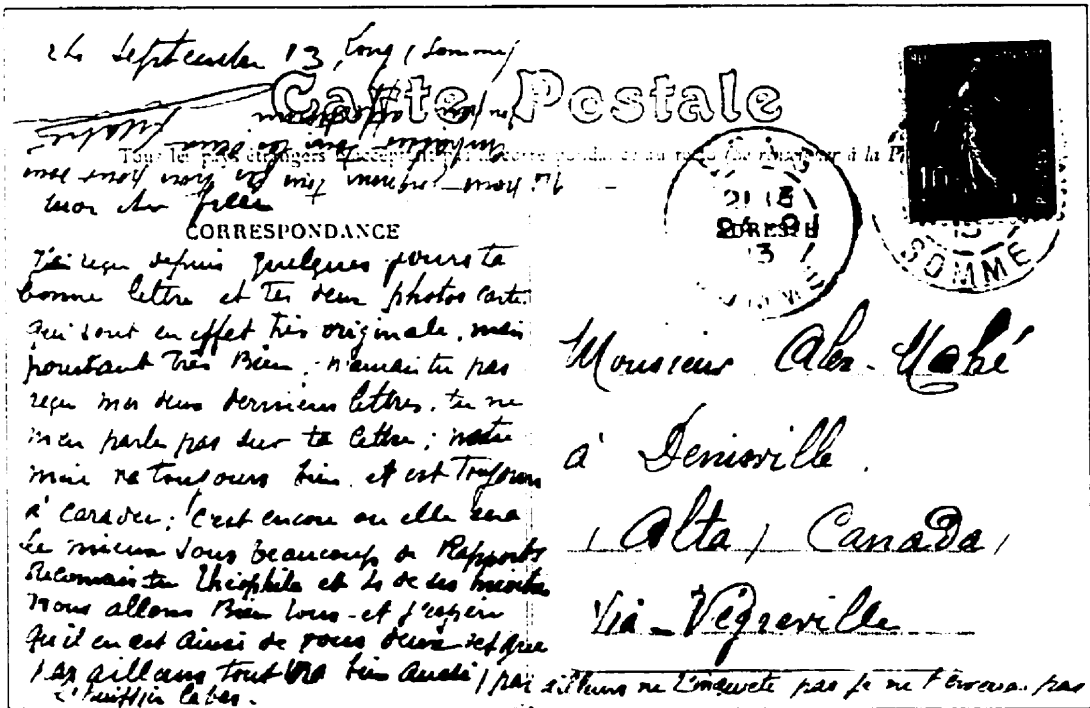
2. Jean et Joséphine Nayl, France,
1908, GC.



3. Arrivée à Saint-Charles, Ontario, 1908. Joséphine et l'abbé Émile
Nayl avec des amis, GC.



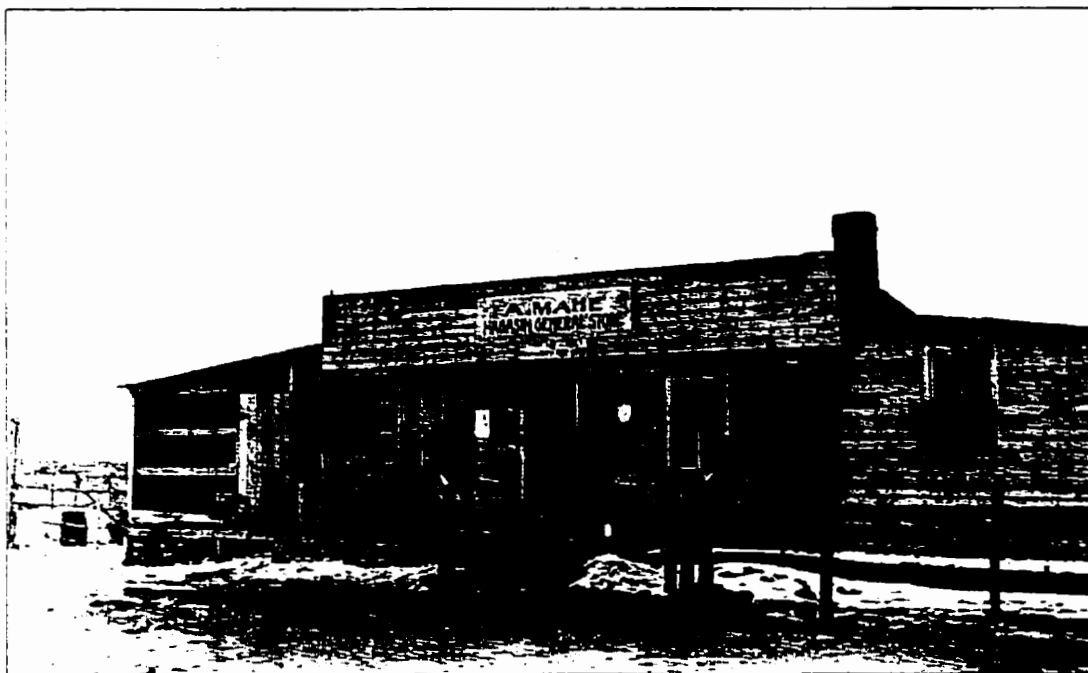
4. Démolition d'un talus, Buléon, Morbihan, France. s.d., Théophile Guillo, ses quatre fillettes et autres inconnus. GC.



5. Endos de la même carte, Louis Mahé à Alexandre, 24 septembre 1913, Long, Somme, France. GC.



6. Alexandre et Joséphine Mahé devant leur première maison-magasin chez Limoges avec une paire d'orignaux orphelins recueillis dans le bois sur leur ferme, Saint-Vincent, 1912, GC.



7. Devant le magasin A. Mahé, à Thérien, Alexandre et Joséphine Mahé et inconnu, 1916, GC.



8. Pique-nique de la Saint-Jean, lac St-Vincent, 24 juin 1916, Souvenirs, p. 21.



9. Jean, Germaine et René Mahé dans le Ford, sur la ferme Mahé, 1921. GC.



10. Trio Albert Larrieu en visite sur la ferme Mahé, tournée de 1922, GC.



11. Danse au lac St-Vincent, Eugène Champagne, Julien Beauregard, musiciens, enfants Champagne et autres inconnus, été 1930. Du Passé au présent, St-Paul, St-Édouard, p. 201.



12. Équipe de balle au camp, 1927, première rangée à gauche: Jacques et J-B Dargis, Albert St-Arnault, Maurice Hébert, Henri Hébert, Pierre Michaud, Euclide Normand, Ludger Bilodeau; 2^e: Dorilla Bilodeau, Henri Michaud, Napoléon Lamoureux, Edgar Jodoin, Napoléon Michaud, Henri Côté, Henri Bilodeau, Joseph St-Jean; 3^e: Isaïe Gascon, Moïse Hébert. *Souvenirs*, p. 486.



13. Germaine Mahé avec poulains, ferme Mahé, vers 1932. GC.



14. Corvée de sciage des paroissiens de Saint-Vincent, jour du saint Joseph, le 19 mars 1934. CC.



15. Corvée de sciage de bois de chauffage pour l'église; avant-plan, René Mahé, 19 mars 1934. CC.



16. Église de Saint-Vincent, hiver 1939-1940. CC.



17. Paroissiens assistant à la messe de la Saint-Baptiste devant l'école Arctic, 24 juin 1934. CC.



18. Écoliers devant l'école Arctic, Saint-Vincent, hiver 1935. CC.



19. Écoliers partant de l'école Arctic, Saint-Vincent, hiver 1935. CC.



20. Défilé des chars allegoriques de la Saint-Jean-Baptiste, 1935. CC.



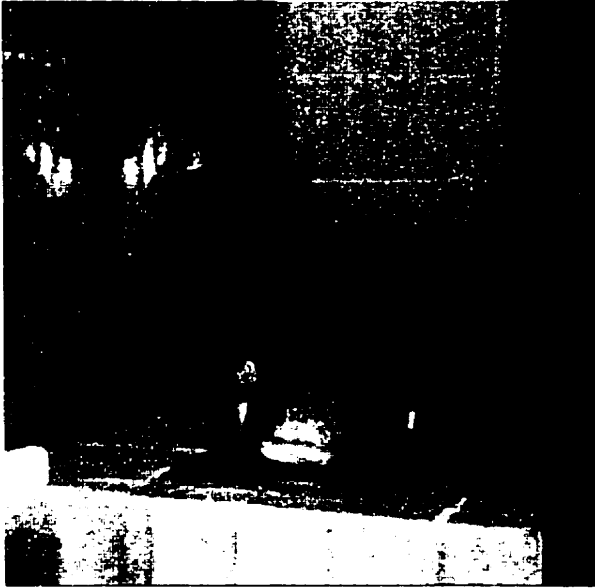
21. Char allegorique des infirmières et des sage-femmes de Saint-Vincent, Saint-Jean Baptiste, 1935. CC.



22. Char allegorique «Avenir de Saint-Vincent», défilé de la St-Jean Baptiste, 1935. CC.



23. En-têtes de la rubrique «Dans le trou du Goffeur». *La Survivance*, circa 1941 et 1948.



24. Soixante-quinzième anniversaire de Joséphine Mahé, sur la ferme Mahé, 1954. GC



25. Joséphine et Alexandre sur le perron de leur maison de Saint-Paul, mai 1957. GC.



AMBASSADOR CHATS WITH OLD TIMER FRENCHMAN

His Excellency Mr. Francois Leduc, Ambassador to France, while on a visit to St. Paul last week, stops to chat with an old timer, Frenchman Mr. Alexandre Mahe. On the right, Marcel Olivier, French Consul of Edmonton.

26. Alexandre Mahé discutant avec François Leduc, ambassadeur de France au Canada, et Marcel Olivier, consul de France à Edmonton, à Saint-Paul, mai ou juin 1966. *St. Paul Journal*.

Protocole d'entente

Entre Juliette Champagne

et _____

demeurant au _____

ci-après appelé: «l'informateur».

Par la présente, les parties conviennent de ce qui suit :

1. Conditions générales de l'enquête:

Participer bénévolement à une recherche pour une thèse de doctorat en histoire à l'Université Laval, intitulée: «Alexandre Mahé de Saint-Vincent, Alberta : perspectives de la diaspora française de l'Ouest canadien». La participation consiste à faire le récit des modes de vie et des événements de la vie, de les commenter s'il y a lieu en répondant aux questions du chercheur au cours d'entrevues orales. Les informations à obtenir seront enregistrées sur bandes magnétiques (cassettes). Les entrevues peuvent, si l'informateur le désire, se faire oralement et les notes retenues par le chercheur seront considérées comme la source première. Les entrevues se feront à date fixe, au moment et au lieu convenus entre le chercheur et l'informateur. Les informations à obtenir constitueront un fonds documentaire pour ce projet de thèse doctorale; elles seront utilisées à des fins de recherche, d'enseignement et de diffusion. L'informateur n'est pas tenu de répondre à toutes les questions et peut retirer sa participation en tout temps.

2. Restrictions

2.1. Si l'informateur le désire, il peut conserver l'anonymat. Le cas échéant, le chercheur s'engage à préserver l'anonymat de l'informateur selon les règles et pratiques reconnues en ce domaine.

Anonymat oui _____ non _____

2.2. Autres restrictions:

3. Droits et obligations de l'informateur:

3.1. Cède et transporte au chercheur, à la date des présentes, tous les droits d'auteur qu'il pourrait détenir sur l'information qu'il fournit au chercheur.

4. Droits et obligations du chercheur:

4.1. S'engage à assurer la conservation des enregistrements en conformité avec les modalités établies en ce domaine:

4.2. S'engage à contrôler l'accès à la consultation et à la diffusion des enregistrements en conformité avec les stipulations de l'article 2 de la présente entente:

4.3. S'il paraît utile à l'enrichissement de la recherche de demander la reproduction de photographies ou de documents, le chercheur s'engage à effectuer les reproductions et à retourner à l'informateur, dans un délai ne dépassant pas trois semaines, tous les documents (photographies, carnet, journal, coupures de presse, etc.) qui lui auront été prêtés par ce dernier. (Joindre une liste de ces documents).

5. Déclaration de consentement : Je déclare avoir pris connaissance de toutes les clauses d'engagement et consens à participer à la recherche.

EN FOI DE QUOI, les parties ont signés cette entente

date

informateur

date

chercheur

date

témoin

Bibliographie

Sources primaires

Archives provinciales de l'Alberta, Edmonton
fonds oblat

Chalifoux, Charles. ccsp

Drouin, Émeric. notes concernant *Joyau dans la Plaine*
Paroisse de Saint-Vincent, 1908-1972.

fonds des soeurs de l'Assomption

Chroniques, couvent de Saint-Vincent, 1929-1965.

Homestead records, province of Alberta, microfilm.

Glenbow Museum and Archives, Calgary

Etienne Michaud Papers

Auguste Bernard Papers

Institut de recherche, Faculté Saint-Jean, Université de l'Alberta
fonds Alexandre Mahé

Collection privée Germaine Champagne

Collection privée Juliette Champagne

Collection privée René Mahé

Informateurs et informatrices

Soeurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge, Nicolet (Qc)

Rose Béliveau, s.a.s.v., entrevue, notes prises, 9 juin 1994.

Clémence Brouillette, s.a.s.v., entrevue, notes prises, 9 juin 1994.

Madeleine Laffond, s.a.s.v., entrevue, notes prises, 8 juin 1994.

Ida La France, s.a.s.v., entrevue, notes prises, 9 juin 1994.

Saint-Paul (Ab)

Alphonse Brousseau, entrevues, notes et enregistrements, 15 août 1994, 6 mai 1995, 26 octobre 1995, 7 janvier 1996.

Anna Brousseau-Piquette-Martin, entrevues, notes et enregistrements, 10 mai 1995, 30 octobre 1995.

Germaine Champagne, dialogue constant, documents, photos, notes, juin 1994 - août 2000.

Laura Forrend, entrevues, notes, photos, enregistrement, 4-8 mai 1995

Roland et Germaine (Piquette) Gratton, entrevues, notes, photos, correspondance 15 avril 1997, enregistrements, 10 août 1994, 8 mai 1995, entretiens, 13 janvier 1995, 30 octobre 1995, 9 décembre 1997, 11 janvier 2000.

Saint-Vincent (Ab)

Paul et Isabelle Brousseau, entrevue, visite sur le terrain, enregistrement 12 août 1994

Jacques Dargis, entrevue, enregistrement, 9 novembre 1995

Jean et Cécile Michaud, entrevue, notes, 16 août 1994

Armand et Marguerite (Dallaire) Martin, 18 août 1994

Marguerite (Mercier) Irwin et Gérard Mercier, notes, 16 août 1994.

Alfred Gratton, notes, visites sur le terrain, documents, photos, 27 octobre 1995

Georges et Simone Leroux, entrevue, enregistrement, notes, 6 novembre 1995

René Mahé, documents, photos, notes, juin 1994 - août 2000

Louis et Patricia Mahé, enregistrement, notes, 2 novembre 1995

Sources secondaires

Articles

Allaire, Gratien. «Les débuts du mouvement coopératif franco-albertain, 1939-1946», dans *Demain, la francophonie en milieu minoritaire?*, sous la direction de Raymond Théberge et Jean Lafontant, Saint-Boniface, Collège universitaire de Saint-Boniface, 1987, p. 229-245.

Allaire, Gratien. «Pour la survivance : L'Association canadienne-française de l'Alberta», *Les outils de la francophonie*, Vancouver/Winnipeg, Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, 1988, p. 67-100.

Allaire, Gratien. «La construction d'une culture française dans l'Ouest canadien : la diversité originelle», dans *La construction d'une culture : le Québec et l'Amérique française*, sous la direction de Gérard Bouchard avec la collaboration de Serge Courville, Sainte-Foy, Collection de la CEFAN, P.U.L., 1993a, p. 343-360.

Allaire, Gratien. «De l'Église à l'État : le financement des organismes francophones de l'Ouest, 1945-1970», dans *L'État et les minorités*, sous la direction de Jean Lafontant, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1993b, p. 229-245.

- Allaire, Gratien. «Le rapport à «l'autre», l'évolution de la francophonie de l'Ouest», sous la dir. de Joseph Yvon Thériault dans *Francophonies minoritaires au Canada : l'état des lieux*. Moncton, Éditions d'Acadie, 1998, p. 163-189.
- Artibise, Alan F. J. «The Urban West: The Evolution of Prairie Towns and Cities to 1930», in *The Canadian City Essays in Urban and Social History*, edited by Gilbert A. Stetler and Alan F. J. Artibise, Ottawa, Carleton Library, 1984, p. 138-194.
- Baker, William M. «The Significance of Biography in Historical Study: T. W. Anglin and the Evolution of Canadian Nationalism», in *Boswell's Children*, edited by R. B. Fleming, Toronto & Oxford, Dundurn Press, 1992, p. 240-258.
- Baudoux, M^{re} Maurice. «Le fait français dans l'Ouest», *Le Canada Français*, vol. XXXI, n^o 8, avril, 1944, p. 623-630.
- Bélanger, Céline. «La fondation de CHFA», dans *Aspects du passé franco-albertain*, Histoire franco-albertaine, 1, directeurs, Alice Trottier, Kenneth J. Munro, Gratien Allaire, 1980, p. 123-146.
- Bélanger, Réal. «Écrire sur la carrière politique de Wilfrid Laurier : Quelques réflexions et hypothèses sur la biographie de personnages politiques au Québec», in *Boswell's Children*, edited by R. B. Fleming, Toronto & Oxford, Dundurn Press, 1992, p. 177-190.
- Berto, Catherine. «L'invention de la Bretagne : genèse sociale d'un stereotype», dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, N^o 35, 1980, p. 45-62.
- Cadrin, Gilles. «Nation et religion, l'établissement des paroisses «nationales» d'Edmonton», dans *Écriture et politique, les actes du septième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest*, Edmonton, Faculté Saint-Jean, Université de l'Alberta, 1987, p. 173-183.
- Champagne, Juliette. «Stratégies d'adaptation dans le milieu rural albertain d'après le livre de comptes d'Alexandre Mahé de Saint-Vincent, 1909-1945», dans *Salon d'histoire de la francophonie albertain*, (à paraître 2000).
- Cinq-Mars, Marcelle. «Représentations et stratégies sociales d'un marchand étranger à Québec: le journal de Johann Heinrich Juncken (septembre 1788 - mai 1789), dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 44, n^o 4, printemps 1991, p. 549-566.
- Couture, Paul M. «The Vichy-Free French Propaganda War in Québec, 1940 to 1942», in *Canadian Historical Association, Historical Papers 1978 Communications historiques*, p. 200-216.

Danysek, Cecilia. «"Showing These Slaves Their Class Position": Barriers to Organizing Prairie Farm Workers», in David C. Jones and Ian MacPherson, eds., *Building Beyond the Homestead: Rural History on the Prairies*, Calgary, University of Calgary Press, 1985, p. 163-177.

Faucher, Albert. «L'émigration des Canadiens français au XIX^e siècle : position du problème et perspectives», dans *Recherches sociographiques*, (septembre-décembre), 1964, v. 3, p. 277-317.

Friesen, Gerald. «The Prairie West since 1945: An historical survey», in *Readings in Canadian History, Post-Confederation*, R. Douglas Francis et Donald Smith, éditeurs. Holt, Rinehart and Winston of Canada, Limited, 1986, p. 606-616.

Gaboury-Diallo, Lise. «L'exotisme chez Henri-Émile Chevalier», dans *La langue, la culture et la société des Franco-canadiens de l'Ouest*, 1984, p. 66-75.

Anne Gagnon, «"Our parents did not raise us to be Independent": The Work and Schooling of Young Franco-Albertan Women», *Prairie Forum*, vol. 19, n°2, Fall 1994, p. 169-188.

Gauthier, Émile. «L'émigration bretonne», *Bulletin de l'entraide bretonne de la région parisienne*, Paris, 1953, p. 128-144.

Genuist, Paul. «Du vent, Gatine! : le rêve albertain revu et corrigé cent ans après», *Après dix ans... bilan et prospective*, CEFCO, 11, Edmonton, Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean, 1992, p. 105-114.

Hall, D. J. «Clifford Sifton Immigration and Settlement Policy», in *The Prairie West, Historical Readings*, Edited by R. Douglas Francis and Howard Palmer, Edmonton, Pica Pica Press, p. 281-308.

Huel, Raymond. «Les évêques francophones et la mosaïque culturelle dans l'Ouest canadien», *Perspectives sur la Saskatchewan française*, S.I. Société historique de la Saskatchewan, 1974, p. 285-296.

Huel, Raymond. «La mission Notre-Dame-des-Victoires du lac la Biche et l'approvisionnement des missions du Nord: le conflit entre M^{re} V. Grandin et M^{re} H. Faraud», dans *Western Oblate Studies / Études oblates de l'Ouest 1*, 1989, p. 17-36.

Jaenen, Cornelius J. «French Roots in the Prairies», in *Two Nations, Many Cultures, Ethnic Groups in Canada*, ed. Jean Leonard Elliott, Scarborough, Ontario, Prentice-Hall Canada Inc., 1979.

Lagrée, Michel. «Le recrutement des maîtres d'école en Bretagne (XIX^e et première moitié du XX^e siècle)», dans *Sociétés villageoises et rapports villes-campagnes au Québec et dans la France de*

- l'Ouest, XVII^e au XX^e siècle*, rédigé par François Lebrun et Normand Seguin, Colloque franco-québécois d'histoire rurale comparée, Trois-Rivières. 1985, p. 337-346.
- Lagrée, Michel. «Le clergé breton et le premier centenaire de la révolution française», dans *Annales de Bretagne*, T. 91, 1984, p. 249-267.
- Lalonde, André. «Les Canadiens français de l'Ouest : espoirs, tragédies, incertitude», dans *Du continent perdu à l'archipel retrouvé*, rédigé par Dean Louder et Eric Waddell, Québec, Les presses de l'Université Laval, 1983, p. 82-95.
- Laperrière, Guy. «Persécution et exil» : la venue au Québec des congrégations françaises, 1900-1914», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, no 3, décembre, 1982, p. 389-411.
- Lavoie, Yvonne. «Les mouvements migratoires des Canadiens entre leur pays et les États-Unis au XIX^e et au XX^e siècles : étude quantitative», dans *La population du Québec : études rétrospectives*, Hubert Charbonneau (dir.), Montréal, Boréal Express, 1973, p. 73-88.
- Le Bihan, Jean. «Enquête sur une famille bretonne émigrée au Canada (1903-1920)», dans *Prairie Forum*, 22, spring 1998, p. 73-102.
- Lehr, John C. and Yossi Katz. «Ethnicity, Institutions, and the Cultural Landscape of the Canadian Prairie West», in *Canadian Ethnic Studies*, XXVI, No. 2, 1984, p. 70-87.
- Levi, Giovanni.. «Les usages de la biographie», dans *Annales ESC*, novembre-décembre, n° 6, 1989, p. 1325-1335.
- Mahé, Yvette T. M. «L'enseignement du français dans les districts scolaires bilingues albertains, 1885-1939», dans *Cahiers francophones de l'Ouest*, vol 4, n° 2, automne 1992, p. 291-305.
- Martin, Chester. «Dominion Lands Policy», in Vol. II, *Canadian Frontiers of Settlement*, Edited by W. A. Mackintosh and W. L. G. Joerg, Toronto, The Macmillan Company of Canada Limited, St. Martin's House, Krause Reprint, Millwood, New York, 1938, 1974.
- Medick, Hans. «Missionnaires en canot», les modes de connaissances ethnologiques, un défi à l'histoire sociale?», dans *Genèses* 1, septembre 1990, p. 24-46.
- Motut, Roger. «Le passé tel que je l'ai connu en Saskatchewan», *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*, Centre d'Études Bilingues, Université de Régina, 1983, p. 13-22.
- Moreau, Joseph. «Le Collège des Jésuites (1913-1942)», *Aspects du passé franco-albertain*, 1980, p. 21-29.

Munro, Kenneth J. «Le sénat, une institution importante pour la francophonie albertaine». dans *Après dix ans... Bilan et Prospective*, Actes du 11^e colloque du CEFCO, Edmonton, 1991, p. 255-267.

Murison, Barbara. «Scottish Emigration and Political Attitudes: Old Wine in New Bottles», *Boswell's Children the Art of the Biographer*, edited by R. B. Fleming, Toronto and Oxford, Dundrun Press, 1992, p. 151-163.

Painchaud, Robert. «The Franco-Canadian Communities in Western Canada since 1945», in *Eastern and Western Perspectives, Papers from the Joint Atlantic Canada/Western Canadian Studies Conference*, Toronto, Buffalo, London, University of Toronto Press, 1981, p. 3-18.

Painchaud, Robert. «French-Canadian Historiography and Franco-Catholic Settlement in Western Canada, 1870-1915», in *Canadian Historical Review*, LIX, 4, 1978, p. 447-466.

Painchaud, Robert. «Les origines des peuplements de langue française dans l'Ouest canadien, 1870-1920 : mythes et réalités», *Mémoires de la Société Royale du Canada*, Série IV, T. XII, 1975, p. 151-163.

Palmer, Howard. «Canadian Immigration and Ethnic History in the 1970's and 1980's», *Journal of Canadian Studies/ Revue d'études canadiennes*, Vol. 17, No.1, Printemps-Spring 1982, p. 35-50.

Pénisson, Bernard. «Un colon français en Alberta vers 1905-1909 : Antoine Randon», dans *Après dix ans... bilan et prospective*, Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, 11, Faculté Saint-Jean, Université de l'Alberta, 1991, p. 237-253.

Pénisson, Bernard. «L'émigration française au Canada (1882-1929)», dans *L'émigration française, Études de cas: Algérie, Canada, États-Unis*, Série internationale n° 24, Publications de la Sorbonne, Paris, 1990, p. 51-106.

Quenneville, Jean-Guy. «Indiens, Métis et Cowboys : la saga de Jean-Louis Légaré», *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*, actes du troisième colloque du Centre d'études Bilingues, Université de Régina, 25 au 26 novembre 1983, p. 23-35.

Rasporich, A. W. «Utopian Ideals and Community Settlements», in *The Prairie West : Historical Readings*, R. Douglas Francis and Howard Palmer, editors, Pica Pica Press, 1985, p. 338-361.

Revel, Jacques. «L'histoire au raz du sol», préface, in Giovanni Levi, *Le pouvoir au village : histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1989.

Rex, John. «The nature of ethnicity in the project of migration» *The Ethnicity Reader : Nationalism, Multiculturalism and Migration*, edited by Montserrat Guibernau and John Rex. Polity Press, Cambridge, UK, 1997, p. 269-283.

Silver, A. I. «French Canada and the Prairie Frontier, 1870-1890», *The Prairie West, Historical Readings*, edited by R. Douglas Francis and Howard Palmer, Edmonton, Pica Pica Press, 1985, p. 140-162.

Smith, Donald. «A History of French-speaking Albertans», edited by Howard and Tamara Palmer, *Peoples of Alberta, Portraits of Cultural Diversity*, Saskatoon, Saskatchewan, Western Producer Prairie Book, 1985.

Spry, Irene M. «The Transition from a Nomadic to a Settled Economy in Western Canada, 1856-96», *Transaction of the Royal Society of Canada, Volume IV: Series IV: June, Section II*, p. 187-201, 1968.

Stanley, George F. G. «Alberta's Half-Breed Reserve, Saint-Paul-des-Métis, 1896-1909», *The Other Natives/the-les Métis, vol. 2, 1885-1978*, Antoine Lussier et D. Bruce Sealey, eds. Manitoba Métis Federation/Éditions Bois-Brûlés, Winnipeg, 1978, p. 75-107.

Thomas, Lewis G. «The writing of history in Western Canada», *Eastern and Western Perspectives*, Papers from the Joint Atlantic Canada/Western Canadian Studies Conference, Toronto, Buffalo, London, University of Toronto Press, 1976, p. 69-83.

Thomas, Lewis G. «The Privileged Settlers», *Rancher's Legacy*, Patrick A. Dunae, ed., Western Canada Reprint Series, The University of Alberta Press, 1986, p. 151-167.

Thomas, Lewis G. «Associations and Communications», *Canadian Historical Association, Historical Papers*, 1973, p. 1-12.

Thompson, John Herd. «Bringing in the Sheaves: The Harvest Excursionists, 1890-1929», *Canadian Historical Review*, LIX, 4, 1978, p. 467-489.

Trottier, Alice. «Les débuts du journal *La Survivance*», *Aspects du passé franco-albertain*, directeurs, A. Trottier, K. J. Munro, G. Allaire, histoire franco-albertaine, 1, 1980, p. 112-121.

Voisey, Paul. «Rural Local History and the Prairie West», *Prairie Forum*, vol. 10, no. 2, Autumn 1985, p. 327-338.

Wilhelm, Bernard. «Le pot de terre contre le pot de fer : la lutte entre Notre-Dame d'Auvergne et Gravelbourg, dans *À la mesure du pays...*, sous la direction de Jean-Guy Quenneville, Saskatoon, University of Saskatchewan, University of Saskatchewan, 1991, p. 121-132.

Wilhelm. Bernard. «L'État premier de la littérature française de l'Ouest : les récits de pionniers». *Écriture et politique*, dirigé par Gratien Allaire, Gilles Cadrin, Paul Dubé, Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO), n°7, 1989, Edmonton, Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean, p. 259-264.

Wonders, William C. «Far Corner of the Strange Empire». *Great Plains Quarterly*, Spring 1983, p. 92-108.

Yans-McLaughlin, Virginia. «Metaphors of Self in History : Subjectivity, Oral History, and Immigration Studies». *Immigration Reconsidered : History, Sociology, and Politics*. Ed. by Virginia Yans- McLaughlin, Oxford University Press, New York, Oxford, 1990, p. 254-290.

Livres

Amyot, Éric. *Le Québec entre Pétain et de Gaulle : Vichy, la France libre et les Canadiens français, 1940-1945*. Montréal, Fides, 1999.

Ariel, France. *Canadiens et Américains chez eux - journal, lettres, impressions d'une artiste française*. Montréal, Granger Frères, Ltée, 1920.

Berger, Carl. *The Writing of Canadian History: Aspects of English-Canadian Historical Writing since 1900*. Toronto, Buffalo and London, University of Toronto Press, 1986, 1988.

Bertin, Pierre. *Du vent, Gatine!*. Paris, Arléas, 1989.

Brekilien, Yann. *La vie quotidienne des paysans en Bretagne au XIX^e siècle*. Paris, Hachette, 1966.

Briard, Jacques et André Chédeville et al. *Bretagne, images et histoire*, dirigé par Alain Croix, iconographie réunie par Christel Douard, Rennes, Apogée, Presses Universitaires de Rennes, 1996.

Burnet, Jean. *Next Year Country*. Toronto, University of Toronto Press, 1951.

Champagne, Claude. *Les débuts de la mission dans le Nord-Ouest canadien, Mission et Église chez M^{re} Vital Grandin, o.m.i. (1829-1902)*, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1983.

Champagne, Joseph-Étienne. *Les Missions catholiques dans l'Ouest canadien (1818-1875)*, Ottawa, Éditions des Études oblates, Scolasticat Saint-Joseph, 1949.

Champagne, Juliette et Joseph Le Treste. *Souvenirs d'un missionnaire dans le Nord-Ouest canadien*, texte établi et commenté par Juliette Champagne, Sillery, Septentrion, 1997.

Champagne, Juliette. *Notre-Dame-des-Victoires, Lac-La-Biche, 1853-1963, Entrepôt et Couvent-pensionnat*, Edmonton, Interpretative Matrix and Narrative History, Lac la Biche Mission Historical Society and Historic Sites Services Alberta Culture and Multiculturalism, 1992.

Chaput, Hélène. *Donatien Frémont, journaliste de l'Ouest canadien*, Saint-Boniface, Les éditions du Blé, 1977.

Coues, Elliot (ed.). *New Light on the Early History of the Greater Northwest*. «The Manuscript Journals of Alexander Henry and David Thompson», Vol. II, *The Saskatchewan and Columbia Rivers*, Minneapolis, Ross and Haines, 1897, 1965.

Colombe, Danielle. *Coloniser et enseigner : le rôle du clergé et la contribution des Soeurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours à Hearst, 1917-1942*. Essai/Le Nordir, 1998.

Crémieux-Brilhac, Jean-Louis. *La France libre, de l'appel du 18 juin à la Libération*. Nouvelle revue française (nrf), Gallimard, 1996.

Dawson, Carl A.. *Group Settlement, Ethnic Communities in Western Canada*. Canadian Frontiers of Settlement, Edited by W. A. Mackintosh and W. L. G. Joerg, Vol. VII, Toronto, The Macmillan Company of Canada Limited, at St. Martin's House, Klaus Reprint Co., Millwood, New York, 1936, 1974.

Dawson, Carl A. et Eva R. Younge. *Pioneering in the Prairie Provinces: The Social Side of the Settlement Process*. Canadian Frontiers of Settlement, Edited by W. A. Mackintosh and W. L. G. Joerg, Vol. VIII, Toronto, The Macmillan Company of Canada Limited, at St. Martin's House, 1940, Klaus Reprint Co., Millwood, New York, 1940, 1974.

Destrubé, Maurice. *Pioneering in Alberta: Maurice Destrubé's Story*, edited by James E. Hendrickson, Calgary, Historical Society of Alberta, 1981.

Drouin, Éméric. *Joyau dans la Plaine*. Québec, Nicole, 1968.

Durieux, Marcel. *Un héros malgré lui*. Saint-Boniface, Les éditions des Plaines, 1986.

Ferrarotti, Franco. *Histoire et histoires de vie: la méthode biographique dans les sciences sociales*, préface de Georges Balandier, Paris, Librairie des Méridiens, 1986.

Flanagan, Thomas. *Riel and the Rebellion of 1885 Reconsidered*. Western Producer Books, Saskatoon, 1983.

Fowke, Vernon C. *The National Policy and the Wheat Economy*. Toronto, London and Buffalo, University of Toronto Press, 1957.

Franchère, Gabriel. *Relation d'un voyage de la côte du Nord-Ouest de l'Amérique septentrionale, dans les années 1810, 11, 12, 13 et 14*. Montréal, C.B. Pasteur, 1820, CIHM/ICMH séries de microfiche. #35176.

Frémont, Donatien. *Les Français dans l'Ouest canadien*. Les Éditions de la Liberté, Winnipeg, 1959.

Friesen, Gerald. *The Canadian Prairies. A History*. Toronto and London, University of Toronto Press, 1984.

Gaire, Jean (l'abbé). *Dix années de missions au grand Nord-Ouest canadien*. Lille, Imprimerie

de l'orphelinat Dom Bosco, 1898.

Ginzberg, Carlo. *Le Fromage et les vers : l'univers d'un meunier du XVI^e siècle*. traduit de l'italien par Monique Aymard. Flammarion, 1980.

Giraud, Marcel. *Le Métis canadien*, Introduction du professeur J. E. Foster avec Louise Zuk de l'Université de l'Alberta, Travaux et mémoire de l'Institut d'ethnologie - XLIV, Université de Paris, Les Éditions du Blé, Saint-Boniface, 1945, 1984.

Giscard, Gaston. *Dans la prairie canadienne*, traduction par Lloyd Person, introduction par André Lalonde, édité par George E. Durocher, Regina, Canadian Plains Research Center, University of Regina, 1982.

Gheur, Bernard. *Retour à Calgary*, préface de René Henoumont, Paris, ACE éditeur, 1985.

Gosselin, P. E. *Le conseil de la Vie Française, 1909-1982*, Québec, Éditions Ferland, 1967.

Haraven, Tamara K. *Family Time and Industrial Time : the Relation between the Family and Work in a New England Industrial Community*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.

Hart, Edward John. *Ambitions et réalités, la communauté francophone d'Edmonton, 1795-1935*, traduit de l'anglais par Guy Lacombe et Gratien Allaire, Edmonton, Le salon d'histoire de la francophonie albertaine, 1981.

Hursey, Roberta. *Heritage Hunter's Guide to Alberta Museums*, Edmonton, Brightest Pebble Publishing Ltd., 1996.

Institut des Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel, Paris, Librairie Letouzey, 1923.

Johnson, Alice M., ed. *Saskatchewan Journals and Correspondence: Edmonton House, 1795-1800: Chesterfield House, 1800-1802*, London, The Hudson's Bay Record Society, 1967.

Kalbach, Warren E. and Wayne W. McVey. *The Demographic Bases of Canadian Society*, second edition, Toronto, McGraw-Hill Ryerson Limited, 1971.

Knowles, Valerie. *Strangers at our Gates. Canadian Immigration and Immigration Policy, 1540-1997*, Dundurn Press, Toronto, Oxford, revised edition, 1997..

Ladurie, Emmanuel Le Roy. *Montaillou, Village occitan de 1294 à 1324*, édition révisée et corrigée, Paris, Gallimard, 1975, 1982..

Lagrée, Michel. *Religion et cultures en Bretagne, 1850-1950*, Institut culturel de Bretagne et Fayard, 1992..

Laperrière, Guy. *Les congrégations religieuses de la France au Québec 1880-1914*. Tome I. *Premières bourrasques 1880-1900*, Les presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 1996.

Lapointe, Richard et Lucille Tessier. *Histoire des Franco-Canadiens de la Saskatchewan*, La Société historique de la Saskatchewan, 1986.

Le Braz, Anatole. *La Bretagne, choix de textes précédés d'une étude*. Paris, librairie Renouard, H. Laurens, éditeur, 1925, 1935.

Le Goff, Jacques. *Saint Louis*, Paris, nrf, Éditions Gallimard, 1996.

Le Scouëzec, Gwenc'hlan. *Le guide de la Bretagne*, Spézet (France), Beltan/Breizh, 1986.

Levi, Giovanni. *Le pouvoir au village : histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1989.

McCullough, Edward J. and Michael Maccagno. *Lac La Biche and the Early Fur Traders*, Canadian Circumpolar Institute and Alberta Vocational Institute, Lac La Biche, Archeological Society of Alberta, 1991.

Mahé, Yvette T. M. *School Districts Established by French-Speaking Settlers in Alberta: 1885-1939*, volume I. Identification of Bilingual School Districts, l'auteur, Edmonton, 1989.

Marrou, Henri-Irénée. *The Meaning of History*, (traduit *De la connaissance historique*, Éditions du Seuil, Paris, 1959, traduction par Robert J. Olsen), Palm, Montréal, 1966..

Mélançon, Claude. *Nos animaux chez eux*, illustrations de L. Durand, Québec, Au Moulin des Lettres, 1934.

Melnycky, Peter. *A Veritable Canaan : Alberta's Victoria Settlement*, Friends of the Victoria Historical Society, Edmonton, 1997.

Memento, cimetière St-Paul Cemetary, Projet centenaire du Musée de Saint-Paul, 1996.

Mignault, Alice. *Cent ans d'Espérance, les Soeurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge dans l'Ouest canadien, 1891-1991*, Nicolet, Éditions S.A.S.V. 1991.

Mitchell, Estelle. *Les Soeurs Grises de Montréal à la Rivière-Rouge*, Montréal, Éditions du Méridien, 1987.

Moberly, William. *When Fur was King*, London and Toronto, J. M. Dent and Sons, 1929.

Morice, A.-G. *Histoire de l'Église catholique dans l'Ouest canadien*, Vol. II, Montréal, Granger Frères, 1915.

Morton, Arthur S. *History of Prairie Settlement, Frontiers of Settlement*, in Vol. II. *Canadian Frontiers of Settlement*, Edited by W. A. Mackintosh and W. L. G. Joerg, Toronto, The Macmillan Company of Canada, Limited, St. Martin's House, Krause Reprint, Millwood, New York, 1938, 1974.

Morton, W. L. *A History of the Canadian West to 1870-71*, 2nd edition, ed. by Lewis G. Thomas, Toronto, University of Toronto Press, 1939, 1973.

Motut, Roger. *Maurice Constantin-Weyer, écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*, Les Éditions des Plaines, 1982.

Muracciole, Jean-François. *Histoire de la France libre*, Presses universitaires de France, 1996.

Nizan, Édouard (l'abbé). *Si Guégon m'était conté, la commune et les paroisse de Guégon, Coët-Bugat, Trégranteur*, Guégon, 56120 Josselin, 1978.

Ouellette, J.-A. (l'abbé). *L'Alberta-Nord - Région de colonisation*, Edmonton, Le Courrier de l'Ouest, 1909.

Owram, Doug. *Promise of Eden : The Canadian Expansionist Movement and the Idea of West, 1856-1900*, Toronto, University of Toronto Press, 1980.

Painchaud, Robert. *Un rêve français dans le peuplement de la Prairie*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1987.

Palmer, Howard and Tamara, eds. «Peoples of Alberta. Portraits of Cultural Diversity», Saskatoon, Saskatchewan, Western Producer Prairie Book, 1985.

Palmer, Howard. «Les enjeux ethniques dans la politique canadienne depuis la confédération», Calgary, Département d'histoire, Université de Calgary, 1991.

Papen, Jean. *Georges Bugnet, homme de lettres canadien*, Saint-Boniface, Manitoba, Les éditions des Plaines, 1985.

Pearson, Lester B. *Mike, the Memoirs of the Rt. Ho. Lester B. Pearson*, vol. 1, 1897-1948, Toronto, University of Toronto Press, 1972.

Pénisson, Bernard. *Henri d'Hellencourt, un journaliste français au Manitoba (1898-1905)*, Saint-Boniface, Les éditions du Blé, 1986.

- Prost, Antoine. *Douze leçons sur l'histoire*. Éditions du Seuil, 1996.
- Ray, Arthur J. *The Canadian Fur Trade in the Industrial Age*. Toronto, University of Toronto Press, 1990.
- Regehr, Ted D. *The Canadian Northern Railway: Pioneer Road of the Northern Prairies, 1895-1918*. Toronto, MacMillan of Canada, Maclean-Hunter Press, 1976.
- Revel, Jacques. «L'histoire au ras du sol», préface. in Giovanni Levi, *Le pouvoir au village : histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*. Paris, Gallimard, 1989.
- Ringuet. *Un monde était leur empire*. Variétés, Montréal, 1943.
- Yves Roby. *Les Francos-Américains de la Nouvelle-Angleterre, rêves et réalités*. Sillery, Septentrion, 2000.
- , *Les Francos Américains de la Nouvelle Angleterre, 1776-1930*. Sillery, Septentrion, 1990.
- Roy, M^{sr} Camille. *Études et croquis*. Québec, Éditions Émile Robitaille, 1936.
- Rhys, Isaac. *The Transformation of Virginia, 1740-1790*. Institute of Early American History and Culture, Williamsburg, Virginia, University of North Carolina Press, 1992.
- Rulon, H.-C. et Ph. Friot. *Un siècle de pédagogie dans les écoles primaires (1820-1940) Histoire des méthodes et des manuels scolaires utilisés dans l'Institut des Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1962.
- Sahlins, Marshall. *Islands of History*. Chicago, University of Chicago Press, 1985.
- Saint-Exupéry, Antoine de. *Oeuvres*. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1959.
- Silverman, Eliane Leslau. *The Last Best West: Women on the Alberta Frontier 1880-1930*. Montréal, London, Eden Press, 1984.
- Stone, Lawrence. *The Past and the Present Revisited*. London and New York, Routledge and Kegan Paul, 1987.
- Taché, M^{sr} Alexandre. *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique*. [1868] 2e éd.. Montréal, C. O. Beauchemin et Fils, 1901.
- Thomas, Lewis G. *The Liberal Party in Alberta: A History of Politics in the Province of Alberta, 1905-1921*. Toronto, University of Toronto Press, 1959.

Tosh, John. *The Pursuit of History: Aims, methods and new directions in the study of modern history*. Longman. London and New York. 1991.

Trémaudan, Auguste-Henri de. *Histoire de la nation métisse dans l'Ouest canadien*. Montréal. Éditions Albert Lévesque. 1935.

Trottier, Alice et Juliette Fournier. *Les Filles de Jésus en Amérique*. Filles de Jésus. 1986.

Vansina, Jan. *Oral Tradition as History*, The University of Wisconsin Press. 1985.

Vidalenc, Jean. *La société française de 1815 à 1848 : le peuple des campagnes*. Paris. Éditions Marcel Rivière et Cie. 1970.

Voisey, Paul. *Vulcan, the Making of a Prairie Community*. University of Toronto Press. Toronto. Buffalo. London. 1988.

Weil, François. *Les Franco-Américains, 1860-1980*. préface de Jean Heffer. Paris. Belin. 1989.

Wetherell, Donald G. and Irene R. A. Kmet. *Homes in Alberta. Buildings, Trends and Design 1870-1967*. Edmonton. The University of Alberta Press. Alberta Culture and Multiculturalism. Alberta Municipal Affairs. 1991.

Wright, Gordon. *France in Modern Times, From the Enlightenment to the Present*. Third edition. New York and London. W. W. Norton and Company. 1981.

Zemon, Nathalie Davis, Jean-Claude Carrière et Daniel Vigne. *Le Retour de Martin Guerre*. Paris. Laffont. 1982.

Cartes géographiques

Vannes, Région Nantaise, 89 NE, 29th Engineers. U. S. Army. 1918.

Vincent Lake, Alberta, ouest du quatrième méridien, 73L/3, 1:50.000. Canada. 3^e édition. 1978.

County of St Paul, N°19. Melnyck Drafting. Edmonton. April 1978.

County of Saint Paul, N°19, 1994. West Edmonton Reprographics.

Cummings Rural Directory, 1927. APA. 74.1/330.

Map of the Municipal District of St. Paul no. 86. C.B. Atkins, A.& D.L.S., municipal surveyor and engineer, 505 Agency Building, Edmonton, Alberta, s.d. (circa 1945).

Map of St. Paul Des Metis District, Province of Alberta. TSO. 1921, reproduit par la société historique de Saint-Paul, *Du Passé au Présent*, 1990.

Encyclopédies et livres de référence

Carrière, Gaston. *Dictionnaire biographique des Oblats de Marie Immaculée au Canada*, Tome II. Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1977.

Degrace, Éloi. *Index du Courrier de l'Ouest 1905-1916*, 12135-65^e rue, Edmonton, 1980.

Encyclopédie de la musique au Canada. Helmut Kallmann, Gilles Potvin, Kenneth Winters. Deuxième édition, Helmut Kallmann et Gilles Potvin, directeurs, Fides, 1993.

Encyclopédie du Canada, Stanké, Montréal, 1987.

Historical Atlas of Canada: From the Beginning to 1800, vol. 1, R. Cole Harris, ed., Geoffrey Matthews, cartographer/designer, University of Toronto Press, Toronto, 1987.

Histoires locales

An Era in Review: A History of Owlseye, Ashmont, Abilene, Boscombe, Cork, Boyne Lake, Anning and Area. Owlseye Historical Society, St. Paul, Alberta, 1984.

Chalifoux, Charles. *L'histoire de la paroisse de Saint-Vincent, 1906-1956*, Saint-Vincent, 1956.

Du Passé au Présent and Past, St-Paul, St-Edouard, Alberta 1895-1990, Société du livre historique de St. Paul Historical Society, 1990.

Lac La Biche, Yesterday and Today. Lac La Biche, 1975.

Precious Memories-Mémoires Précieuses, Mallaig-Therien, 1906-1992, Mallaig Historical Committee, Mallaig, 1993.

St. Lina and Surrounding Area. Published by the St. Lina History Book Club, Box 47, St. Lina, Alberta, 1978.

So Soon Forgotten: A History of Glendon and Districts, Glendon Historical Society, 1985.

Souvenirs, Saint-Vincent, 1906-1981, Club historique de Saint-Vincent, (s.d.).

Thèses

Champagne, Juliette. *Lac La Biche: Une communauté métisse du XIX^e siècle*. mémoire de maîtrise. département d'histoire. Université de l'Alberta, 1990.

Cinq-Mars, Marcelle. *Représentations et stratégies sociales d'un étranger à Québec à la fin du XVIII^e siècle : Analyse du journal personnel du marchand Johann Henrich Juncken (septembre 1788-mai 1789)*, mémoire de maîtrise. département d'histoire. Université Laval, juillet. 1990.

Jetté, Melinda M. *Ordinary Lives: Three Generations of a French-Indian Family in Oregon, 1827-1931*. mémoire de maîtrise. département d'histoire. Université Laval. 1996.

Lacombe, Guy. *Paul-Émile Breton : journaliste français de l'Alberta*. Faculté des lettres. Université Laval. thèse de maîtrise es arts (français). 1966.

Le Gal, Yvette. *La reconstruction rurale en province de Saskatchewan : l'exemple de la paroisse de Saint-Maurice-de-Bellegarde (1898-1970)*, dir.. C. J. Jaenen et H. Watelet. mémoire de maîtrise en histoire. Université d'Ottawa. 1990.

Journaux et périodiques

Bulletin de la société historique de Saint-Boniface.

Le Courrier de l'Ouest

Edmonton Bulletin

La Survivance

St. Paul Journal

St. Paul Star

Le Travailleur

L'Union

Varia:

Foisy, Suzanne. Yvon Laberge et Marie-Josée Le Blanc. «Alexandre Mahé : des notes biographiques». Travail de recherche. CA FR 322. dirigé par le professeur Gilles Cadrin. Faculté Saint-Jean. Université de l'Alberta. Edmonton, 1983.

Van Brabant, Sylvie, réalisatrice. *C'est l'nom d'la game* (vidéocassette). Montréal. Office nationale du film du Canada, 1977. 53 min.